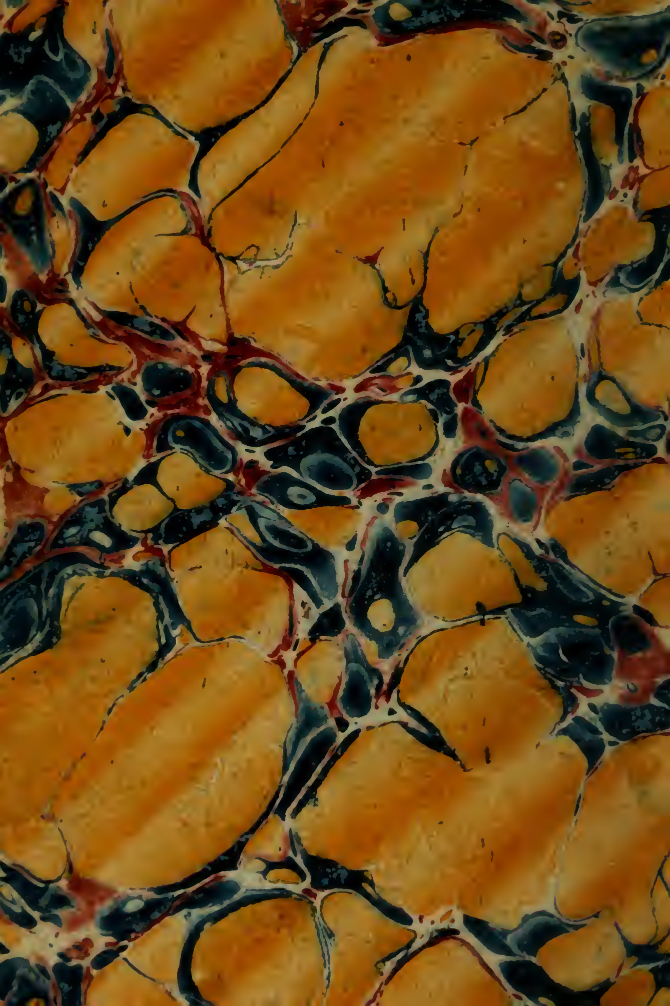

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001597 3




LIBRARY

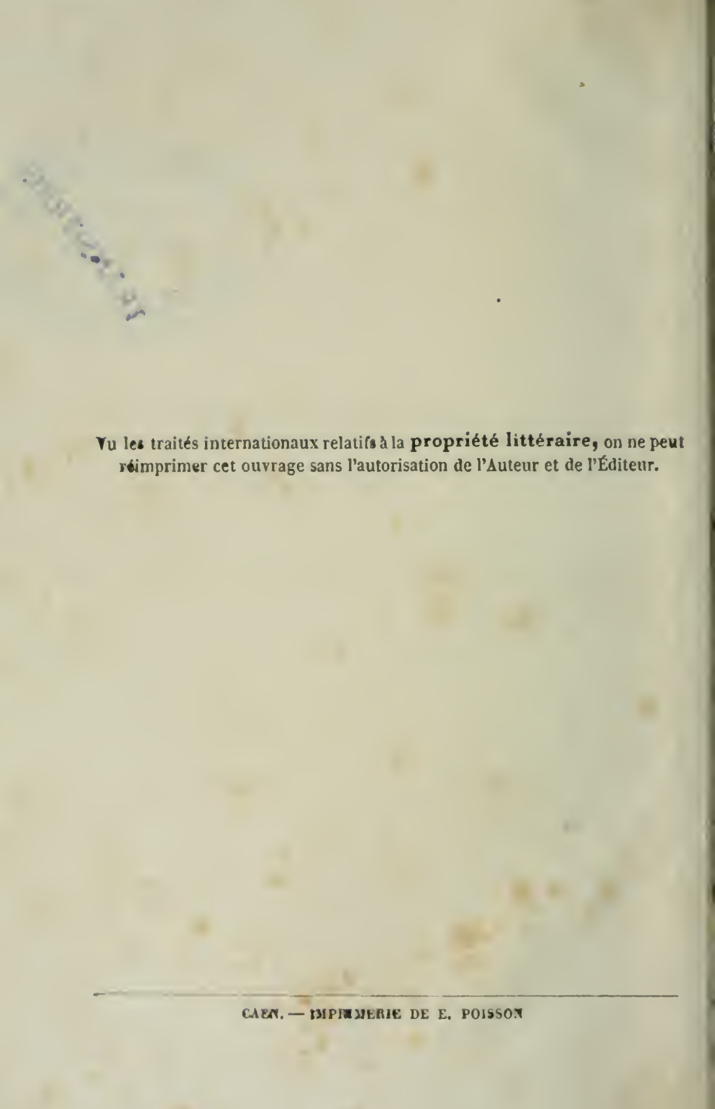






CATÉCHISME

HISTORIQUE.



CAEN. — IMPRIMERIE DE E. POISSON

CATÉCHISME HISTORIQUE

OU

EXPLICATION COMPLÈTE DU CATÉCHISME

EN

EXEMPLES VRAIS ET AUTHENTIQUES

PAR J.-EW. SCHMID,

CATÉCHISTE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES URSULINES DE SALZBOURG.

Traduit de l'allemand sur la 7e édition.

PAR M. L'ABBÉ P. BÉLET.

Longum iter per præcepta,
Breve et efficax per exempla.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

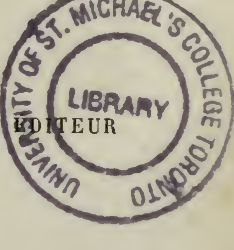


PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, EDITEUR

RUE CASSETTE, 23.

1856





PREFACE.

Longum iter per præcepta; breve et efficax per exempla. Telle était déjà la devise du philosophe Sénèque; depuis lors, la vérité de cet adage a reçu de nombreuses confirmations dans l'éducation de la jeunesse, et particulièrement dans l'enseignement de la religion. — Les exemples réveillent l'attention des catéchumènes, frappent leur imagination, et servent à captiver leur esprit par le charme de récits à la fois intéressants et instructifs (1). La vérité qu'on veut leur inculquer leur apparaît alors comme vivante et revêtue de formes pour ainsi dire matérielles. Par les exemples, les plus sublimes enseignements de la religion pénètrent, comme en se jouant, dans le cœur de la jeunesse et sont pour l'imagination encore impressionnable des enfants ce que sont pour l'œil de gracieuses peintures dans un cadre magnifique. Toute théorie est, de sa nature, froide et aride, mais l'arbre d'or de la vie est resplendissant de fraîcheur et de verdure, a dit un poète spirituel. Cette sentence ne trouve-t-elle pas aussi son application dans l'instruction des catéchumènes?

(1) Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Ici, comme partout, les exemples religieux ne sont-ils pas les fruits les plus agréables de l'arbre de vie du christianisme? Quel dégoût n'engendre pas souvent, chez les enfants comme chez les personnes âgées, une morale sèche et glacée ? Ce que l'aspect d'une verdoyante oasis est pour le voyageur au milieu d'un désert stérile, un exemple ménagé à propos l'est pour l'auditeur fatigué par des explications souvent inaccessibles à son intelligence. Il respire plus librement: il éprouve je ne sais quelle satisfaction que les explications les plus lumineuses ne lui auraient jamais procurée. La doctrine, présentée ainsi sous une forme vivante, et embellie par des exemples bien choisis, s'enracine plus facilement dans la mémoire, et y produit aussi des impressions plus durables. L'âme, ravie des touchantes émotions qu'elle a éprouvées, se plie à un exercice, qui, d'ailleurs, n'eût engendré en elle que lassitude et dégoût. La théorie, revêtant une forme plastique sous les exemples qui l'appuient, se matérialise en quelque sorte à nos yeux, et laisse en nous d'impérissables souvenirs.

Mais, ce qui parle encore plus haut en faveur des exemples à citer dans l'explication du catéchisme, c'est l'immense influence qu'ils exercent sur la volonté. *Verba movent, exempla trahunt*, dit un proverbe toujours ancien et toujours nouveau. Par les exemples religieux, la morale tout entière est mise en scène; elle parle, elle agit, et partant elle persuade. Elle s'initie aux habitudes de la vie, prend un corps; et ce besoin d'imitation qui se remarque principalement dans la jeunesse, se fortifie et se développe. Saint Ambroise écrit à ce sujet ces courtes mais remarquables paroles (*Serm.* 23. *De Sanctis*): « Nous jugeons moins difficile ce que nous savons avoir été entrepris et accompli par d'autres. » Ce que dit de lui-même ce grand docteur peut surtout s'appliquer à la jeunesse: « Quelle que soit l'habileté d'un orateur, les exemples des Saints me sont infiniment plus profitables que tout son talent. Les exemples des Saints sont pour moi comme des phares lumineux placés sur la voie périlleuse et agitée de la vie, et destinés à me conduire au port de la paix

et de la tranquillité; ils sont aussi d'aimables étoiles qui me montrent le chemin pour arriver à la crèche du Sauveur : on peut encore dire qu'ils sont comme des indicateurs placés sur les divers sentiers de notre pérégrination terrestre, qui nous font aboutir sûrement à la grande route de l'éternité. »

Profondément convaincu de la vérité de ces principes, je m'étais déterminé, depuis plusieurs années, à faire, pour mon propre usage, un ample recueil d'exemples que je disposai d'après l'ordre des matières traitées dans le Catéchisme, afin de m'épargner la peine de feuilleter longtemps lorsque je devrais préparer quelques instructions. Ma pensée, dès le principe, fut de ne choisir que des exemples d'une véracité avouée par l'histoire. Et de fait, aussi longtemps que la Bible, l'Histoire ecclésiastique et profane ont pu me suffire, je ne me suis point permis de recourir à des fictions, parce qu'elles donnent toujours lieu à une illusion très-souvent dangereuse, quelque bonne d'ailleurs que puisse être l'intention. Comme ma collection devenait de plus en plus volumineuse et qu'elle me rendait de bons services, je cédai enfin à la persuasion que d'autres pourraient bien ne pas dédaigner un moyen qui m'avait été à moi-même d'une si grande utilité, et je me décidai à la livrer au public.

A l'appui de chaque point de doctrine, j'ai rapporté un nombre considérable d'exemples, non pas qu'il faille les raconter tous dans chaque catéchisme; j'ai voulu offrir un recueil qui pût servir pour plusieurs années. Les exemples bibliques étant plus connus y sont ordinairement cités en peu de mots.

J'ai de même, dans l'emploi des exemples puisés à d'autres sources, visé à la brièveté. Des exemples trop délayés prennent un temps trop considérable, détournent du sujet l'attention du catéchumène, et sont de nature à imprimer une fausse direction à la jeunesse. Afin de gagner de l'espace, j'ai supprimé tous les titres des exemples, ainsi que les réflexions morales et catéchistiques. Pour les premiers, j'ai renvoyé à la table des matières; quant aux derniers, je m'en suis rapporté au discerne-

ment du catéchiste lui-même. Je ne puis souffrir qu'on surcharge un ouvrage de tout ce qui ne fait que remplir l'espace sans être d'une véritable utilité. Souvent j'ai eu recours aux sentences et aux exemples que nous fournissent les anciens Pères et les plus grands philosophes de l'antiquité; je dirai de même pour les comparaisons. Ce sont là autant de documents et de témoins qui nous font voir comment ces grands génies envisageaient et appréciaient telle ou telle vérité. Quant aux comparaisons puisées dans la nature, on peut leur appliquer cette spirituelle sentence de saint Thomas a Kempis : « Si votre cœur était droit, toutes les créatures vous serviraient de miroir pour régler votre vie, et de livre pour y puiser une sainte doctrine (1).

J'aurais pu augmenter encore considérablement le nombre des exemples, des sentences et des comparaisons ; mais des ouvrages trop volumineux s'élèvent aussi à un trop haut prix. Il sera facile à chaque catéchiste d'augmenter lui-même et à ses frais cette collection, en faisant relier ce volume avec des feuilles de papier blanc intercalées, afin d'y insérer les exemples qu'il rencontrera lui-même dans ses lectures, et de les adapter aux questions du Catéchisme auxquelles ils se rapportent.

Ce recueil pourra être consulté avec fruit non-seulement pour les instructions qui se font à l'église ou à l'école, mais il rendra encore de grands services dans les familles, car les adultes aiment aussi les exemples. Les enseignements du dogme et de la morale, présentés ainsi d'une manière pratique, offrent pour eux des charmes tout nouveaux. Il n'est pas rare d'entendre dire que les personnes d'un certain âge ne donnent plus aucune attention aux catéchismes qui se font à l'Eglise, et que même, dans plusieurs paroisses, on sort par troupes nombreuses dès le commencement ; mais, à vrai dire, n'en sommes-nous pas nous, prêtres, souvent la première cause? Combien de catéchismes qui se font sans préparation aucune ! Et n'est-ce pas beau-

(1) Imitation de J.-C., liv. II, c. 4.

coup exiger que de faibles enfants écoutent pendant une demi-heure, ou même pendant une heure, une instruction, alors que le prêtre lui-même n'a pas jugé qu'il valait la peine de consacrer un temps égal à s'y préparer? Que celui donc d'entre nous qui est sans reproche jette la première pierre à ceux qui sortent. Sans doute une imagination brillante et l'art de présenter les matières sous une forme originale ne sont pas un talent accordé à tout le monde ; il est même rare qu'on puisse remplacer ces qualités par une application assidue; mais qu'on prête à l'explication du Catéchisme quelque chose de nouveau et d'attrayant; qu'on lui donne de la vie en l'assaisonnant par des exemples, et l'on parviendra aisément à maîtriser l'attention de son auditoire.

C'est le moyen dont se servit un digne prêtre qui m'est fort connu, et qui, lui aussi, était loin d'être un orateur; et il obtint dans ses catéchismes des succès distingués. Plusieurs de ceux qui se permettaient de sortir après la récitation du Rosaire restèrent au catéchisme; d'abord ils ne le firent que par curiosité, mais peu à peu ils prirent intérêt à la partie théorique de la doctrine, et on vit bientôt disparaître totalement le scandale qui jusqu'alors avait eu lieu.

Quant aux sources où j'ai puisé, je les ai indiquées aussi exactement que possible à côté des exemples.

On comprend aisément que des exemples vrais et authentiques ne s'inventent pas *a priori*, mais qu'il faut les puiser dans des ouvrages historiques ou dans d'autres sources respectables. Je n'ai nulle prétention au mérite littéraire ; ce que j'offre au public n'est qu'un simple *bouquet de fleurs choisies, cueillies dans le vaste champ de l'histoire, à l'usage des catéchistes.* Ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui donne aux fleurs leur accroissement, leur beauté et leur couleur, je n'ai fait que les recueillir et les rassembler pour les offrir à la jeunesse comme un gage de mon amitié et de mon dévouement.

Outre la Bible, l'*Instructissima Bibliotheca concionatoria* de l'excellent Lohner; le Trésor ecclésiastico-historique de Rich

ter, l'Histoire de la Religion par Stolberg, et celle de l'Eglise par Bérault-Bercastel ; Herbst, Silbert, Guillois, ainsi que quantité d'autres ouvrages m'ont fourni une abondante récolte.

Puisse ce travail, entrepris avec la meilleure volonté et par dévouement pour la jeunesse, recevoir un accueil favorable ; que l'ami des enfants, le divin Sauveur, répande sur lui sa bénédiction.

Salzbourg, le jour de la fête de saint Vigile, 1848.

J.-EW. SCHMID.

EXTRAITS

DE DIFFÉRENTS JUGEMENTS

PORTÉS

PAR LES SAVANTS DE L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE SUR LE **Catéchisme historique** DE M. SCHMID.

Une assemblée d'Archevêques réunis à Olmutz, dans une circulaire qui avait pour but de faire connaître les ouvrages les plus recommandables, s'exprimait ainsi au sujet du *Catéchisme historique* (27 mars 1850, p. 2455).

« Parmi les hommes qui ont reçu pour mission de communiquer aux peuples les sublimes enseignements de la vérité, il n'en est aucun qui ne sache combien il importe de faciliter l'intelligence des dogmes du christianisme, par des exemples bien choisis, et de s'en servir comme de moyens puissants pour porter la volonté à l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise. — Nous trouvons une riche collection de ces exemples dans l'ouvrage de M. Schmid. Le premier volume, qui renferme les deux premières parties du Catéchisme, étant déjà parvenu à sa troisième édition, est une preuve suffisante des avantages immenses qu'on retire de cet ouvrage, tant pour les catéchismes que pour les instructions religieuses qui se font soit à l'église, soit à l'école. Les pasteurs des âmes peuvent être assurés qu'ils trouveront dans cet ouvrage, fruit d'un long et consciencieux travail, un auxiliaire rare et précieux pour les fonctions de leur ministère, etc., etc. »

L'Ami de la famille catholique (Der katholische Hausfreund), dans son n° 3 du mois de janvier 1850, disait :

« L'apparition d'une seconde édition atteste déjà suffisamment l'excellence et la vogue du *Catéchisme historique* dont nous voulons parler.

L'auteur est resté scrupuleusement fidèle à sa devise, car il nous a fait parcourir en peu de temps et avec succès le long et difficile chemin des commandements. Ses exemples renferment un sens riche et profond, ils sont bien choisis et racontés brièvement. Les passages empruntés à l'Écriture sainte et aux saints Pères y sont rapportés avec un rare discernement; les comparaisons et les sentences se distinguent par leur clarté et leur à propos. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage aux pasteurs des âmes, principalement à ceux de la campagne, etc. etc. »

Nous pourrions encore citer « les feuilles catholiques du Tyrol » (Katholische Blætter aus Tyrol), la feuille théologique et trimestrielle de Tubingue » (Tubinger Theol. Quartalschrift), « l'Ami de la Famille (Katholhausfreund), l'antique Sion, » Alte Sion); mais comme leurs jugements ne diffèrent guère que par la forme de ceux que nous venons de rapporter, nous nous contenterons de les mentionner.

Voici comment s'exprime sur tout l'ouvrage « la Feuille du Dimanche, « Philothea :

« C'est de tout notre cœur que nous nous associons aux voix nombreuses qui se sont élevées, dans différentes publications catholiques, en faveur du *Catéchisme historique*, et nous en saluons avec bonheur la publication. Le premier volume, parvenu déjà à sa quatrième édition, contient dans 344 pages, la première et la seconde partie ; le deuxième dans 380; la troisième; et le troisième qui embrasse 399 pages, la quatrième et la cinquième. On trouve à la fin du dernier volume une table alphabétique qui embrasse les trois volumes. Elle est destinée à en faciliter l'usage à ceux dont les catéchismes diffèrent, par leur division, de celui du P. Canisius. »

CATÉCHISME HISTORIQUE.

INTRODUCTION.

I. De l'empressement à assister aux instructions de la religion.

« Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu » (*Jean.* 8. 47.).

a. Lorsque les Juifs, de retour à Jérusalem après une longue captivité, purent enfin, sous Néhémias, reconstruire la ville et relever le temple, toute la masse du peuple se réunit un jour sur la place publique, devant la porte des Eaux, et pria le docteur de la loi, Esdras, de lui apporter le livre où était renfermée la loi que le Seigneur avait prescrite à Israël. — Le docteur se plaça alors sur une estrade en bois, espèce de chaire, qu'on lui avait dressée. Dès qu'Esdras eut ouvert le livre, tout le peuple se leva par respect pour la parole de Dieu : la lecture dura depuis le matin jusqu'à midi, et les oreilles du peuple étaient continuellement attentives à la lecture de la loi sacrée que tous écoutaient dans un pieux recueillement (2. *Esd.*).

L'enfant Jésus, âgé seulement de douze ans, resta trois jours dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des Docteurs de la loi, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses (*Luc.* 2. 46.).

Lorsque Jésus-Christ prêchait dans la Judée, on voyait souvent une si grande multitude de peuple se presser autour de lui, qu'un jour il se vit forcé de monter dans une barque pour prêcher (*Marc*, 3. 9). Quatre mille personnes le suivirent un jour ; et ailleurs, il est dit que cinq mille le suivirent dans de lointaines contrées, et restèrent longtemps pour entendre sa parole sans s'occuper de ce qu'ils mangeraient ou boiraient (*Jean*, 6). Les apôtres abandonnèrent tout pour se faire les disciples de Jésus et pour entendre sa parole. Comme il arriva, un jour, qu'un grand nombre ne voulaient plus l'écouter, parce qu'ils ne pouvaient comprendre ce qu'il disait de la nourriture de sa chair et de son sang, il rassura ses apôtres en leur disant : Vous aussi, vous voulez me quitter ! Mais leur intention n'étant pas de l'abandonner, Pierre prit la parole et dit : « Seigneur, où faut-il que nous allions, vous seul avez les paroles de la vie éternelle » (*Ibid*).

Marie, sœur de Marthe, s'asseyait aux pieds de Jésus, et écoutait sa doctrine dans un saint recueillement (*Jean*, 10).

Nicodème, l'un des secrets partisans de Jésus, était animé d'un saint transport pour la vérité ; il venait, même pendant la nuit, trouver son divin Sauveur pour entendre de sa bouche les paroles de la vérité et de la vie éternelle (*Jean*, 3).

Enflammé du désir d'apprendre à mieux connaître le vrai Dieu, afin de pouvoir lui rendre un culte plus parfait, le trésorier de la reine d'Ethiopie entreprit le lointain voyage de Jérusalem, et, pendant son retour, il lisait l'Ecriture sainte assis dans un chariot, ne voulant ainsi perdre aucun moment pour s'instruire de plus en

plus des vérités de la religion. Le Seigneur, voulant apaiser sa soif ardente de la vérité, lui envoya saint Philippe pour l'instruire et le baptiser (*Act.* 8).

Lorsque l'apôtre saint Paul arriva avec Silas à Béroé, il prêcha aux Juifs dans la synagogue. Ils étaient animés de meilleurs sentiments que ceux de Thessalonique où les prédicateurs de l'Evangile avaient été cruellement persécutés ; ils reçurent la parole de Dieu avec beaucoup d'affection et d'ardeur ; chaque jour ils examinaient les saintes écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était véritable (*Act.* 17).

b. Les chrétiens des premiers siècles n'avaient encore ni églises, ni écoles publiques. La crainte des persécutions les forçait de tenir leurs assemblées pendant la nuit, dans les forêts et les cavernes des montagnes, ou dans des souterrains appelés *catacombes*, et d'aller ainsi entendre la parole de Dieu au péril de leur vie. Souvent ils avaient à faire un long et dangereux voyage, pour apaiser leur soif immense de la vérité. Qu'on se représente les désagréments qu'offraient ces réunions souterraines, ou des milliers d'hommes, accumulés les uns sur les autres, respiraient à peine au milieu d'une atmosphère corrompue, car on avait soin d'en fermer avec précaution toutes les avenues, afin que la voix des prédicateurs ne fût pas entendue au dehors, et ne vînt pas réveiller l'attention des païens; et, néanmoins, les chrétiens y passaient des heures entières, tant était grande leur ferveur!

c. Saint Jean Chrysostôme faisant un jour l'éloge de ses auditeurs, disait entre autres choses: « L'amour et l'exactitude avec laquelle vous paraissez ici me sont une preuve des progrès que vous faites dans l'affaire

du salut. Toujours je vous vois soupirer avec une nouvelle ardeur après la nourriture spirituelle ; et de même que l'appétit pour la nourriture matérielle est un indice de la santé du corps, de même aussi le désir de la nourriture céleste de nos âmes est une marque rassurante de la santé de la vôtre » (*S. Chrysost.* Hom. 32.).

d. Saint Martin, plus tard évêque de Tours, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant de dix ans, se rendait en secret, car son père était païen et hostile à la religion chrétienne, aux assemblées des fidèles, et prêtait une oreille attentive aux instructions qui s'y faisaient. Il se fit inscrire au nombre des catéchumènes, c'est-à-dire de ceux qui n'étaient admis au baptême qu'après avoir été suffisamment instruits dans la religion chrétienne.

e. Saint Ignace de Loyola, élevé d'abord selon les maximes du christianisme, avait négligé, au milieu des agitations de la cour et de la vie licencieuse des camps, l'affaire de son salut. — A l'âge de trente ans, revenu des égarements d'une jeunesse orageuse, il ne rougissait pas, quoique né de parents illustres, et bien qu'il fût lui-même investi d'une des premières places dans l'armée, d'assister, à Barcelonne, aux instructions de la religion. — Il ne croyait pas que son âge le dispensât de se former aux habitudes d'un noble guerrier de Jésus-Christ ; son âge, au contraire, était pour lui un motif pour redoubler de zèle et de dévouement.

f. Avant sa conversion, saint Augustin avait coutume, toutes les fois que ses occupations le lui permettaient, de se rendre aux sermons de saint Ambroise, évêque de Milan : « Mon cœur, écrit-il, était touché par l'éloquence de ce saint homme, et s'ouvrait peu à peu aux enseignements de la vérité ». Votre divine

parole, ô mon Dieu, est un pain qui nourrit et engraisse, une huile qui embellit et répand la joie sur notre figure, un vin qui enivre, nous donne un avant-goût des choses célestes, et nous détache des jouissances de la terre (*Aug. Conf.* 1. 5.).

g. L'empereur Constantin le Grand écoutait souvent, debout pendant des heures entières, la parole de Dieu, et, lorsque l'évêque le priait de s'asseoir, il répondait : « Il ne me paraît pas qu'il soit convenable de recevoir, étant assis, les ordres du souverain du ciel et de la terre » (*Euseb.* I. 5. 53.).

h. Saint Charles Borromée se découvrait la tête et se mettait à genoux, chaque fois qu'il lisait l'Ecriture sainte (*Lohn. Bibl.*. III, p. 414.).

COMPARAISONS.

a. De même que chacun entend volontiers parler de ce qu'il aime, ainsi celui qui aime Dieu entend aussi volontiers parler de lui.

b. Si le nautonnier doit avec soin éviter les écueils, le chrétien, de son côté, doit écouter attentivement la parole de Dieu afin qu'il ne s'égare point de la voie qui conduit au ciel.

c. De même que dans une verdoyante prairie, on remarque différentes sortes de fleurs qui ne sont pas seulement agréables à la vue, mais qui offrent encore des remèdes salutaires pour les maladies, de même aussi la parole de Dieu renferme une foule de pensées qui ne sont pas seulement belles à entendre, mais qui opèrent encore des effets salutaires sur des cœurs faibles et malades.

d. Comme la chaleur du soleil fait germer la semence, favorise son développement et la conduit à maturité, ainsi la parole de Dieu stimule la volonté, lui fait prendre de généreuses résolutions et l'amène insensiblement au perfectionnement de l'œuvre qu'elle a commencée.

e. Lorsque l'empereur de la Chine envoie une lettre, il l'enferme dans une enveloppe de pourpre, la place sur le siége de son trône et la fait porter sur un char magnifique escorté de la garde impériale. Tous entourent la missive impériale du plus profond respect; chaque Chinois la salue par des génuflexions. — Quelle vénération infiniment plus grande ne doit-on pas à la parole de Dieu appelée, dans le langage des Saints Pères, les *Lettres* de Dieu! (*Engelgr. Sexag.* Dom. §. 1.).

f. Comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais abreuvent la terre, la fertilisent, la font germer et donnent à l'homme la semence pour semer et le pain pour se nourrir, ainsi la parole de Dieu qui sort de ma bouche ne retourne point à moi sans fruit, mais elle fera tout ce que je veux et produira l'effet pour lequel je l'ai envoyée (*Is.* 55. 10.).

g. La lumière de la lampe s'éteint si l'on n'y verse de temps en temps de l'huile : de même aussi la lumière de notre foi s'éteindra si elle n'est alimentée et entretenue par l'huile céleste de la parole divine.

2. De l'instruction des disciples du Christianisme dans les premiers siècles.

Dans les premiers siècles du christianisme, on attendait ordinairement pour baptiser les enfants, qu'ils

fussent parvenus à l'âge de raison. Lorsqu'ils étaient capables de recevoir une instruction plus approfondie des vérités de la religion, on consacrait encore un temps considérable pour les perfectionner dans la connaissance des dogmes chrétiens. C'est ainsi qu'on agissait à l'égard des anciens juifs et des païens qui voulaient embrasser le christianisme. Avant de les instruire, l'évêque les marquait au front du signe de la croix, leur imposait les mains et les incorporait, par une consécration, à la classe de ceux qui devaient être instruits des vérités fondamentales de la religion. Le prêtre qui avait mission de les instruire s'appelait catéchète, l'enseignement recevait le nom de catéchèse, ou catéchisme, dénomination encore usitée de nos jours. Les catéchumènes formaient trois classes. A la première appartenaient les commençants, qu'on nommait les *auditeurs*, parce qu'il leur était permis d'*entendre*, les jours de dimanches et de fètes, la lecture du saint Evangile, et d'assister au sermon prononcé ordinairement par l'évèque ; après quoi ils devaient quitter l'assemblée. Ceux d'entre les catéchumènes qui s'étaient distingués par leur application et leur zèle dans l'étude de la religion ou par la pureté de leurs mœurs, étaient reçus, au bout d'un certain temps, dans la deuxième classe ; ils pouvaient assister à la sainte messe jusqu'à l'offertoire, mais à genoux, d'où le nom d'*agenouillés* donné à ceux qui appartenaient à cette classe. Enfin, lorsqu'ils étaient suffisamment instruits dans la religion, et que leur conduite était irréprochable, ils passaient dans la troisième classe pour *solliciter* le baptême, d'où leur venait le nom de *sollicitants*. On les appelait aussi les *inscrits* ou les *élus*, parce qu'on

inscrivait leurs noms dans un livre particulier. C'est dans cette classe qu'ils devaient se préparer, par de ferventes prières, par des jeûnes et différentes pratiques de piété, à la réception du baptême qui leur était ordinairement administré à Pâques ou à la Pentecôte par l'évêque lui-même.

(Voir de plus amples détails sur cette matière dans la quatrième partie, troisième volume.)

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER.

DES PROPRIÉTÉS DE LA FOI CONSIDÉRÉE COMME PREMIÈRE VERTU THÉOLOGALE.

A. Notre Foi doit être ferme.

1. Déjà dans l'Ancien Testament, nous voyons briller quelques héros de la foi dont rien, même la mort la plus cruelle, ne pouvait ébranler la confiance qu'ils avaient en Dieu et en sa révélation. Remarquons tout d'abord :

a. Abraham, qui croyait avec simplicité et confiance toutes les vérités que Dieu lui révélait. Quoique vivant au milieu des idolâtres qui avaient déjà perdu la vraie foi, semblable à une colonne, il demeura inébranlable dans sa croyance, sans s'inquiéter des funestes exemples de ceux qui l'entouraient. Dieu lui ordonna de quitter son pays et de se rendre dans un autre que le Seigneur lui indiquerait ; Abraham ajouta foi aux paroles du Seigneur, et partit. Arrivé dans la terre de Chanaan, le Seigneur lui promit que ses successeurs posséderaient ce pays, et il le crut. Dieu lui révéla, en outre, que sa

postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel, ce qui à cette époque était encore très-peu vraisemblable, mais il le crut encore sur la parole du Seigneur. — Dieu lui fit connaître que sa volonté était qu'il lui immolât son fils, Abraham le crut et obéit en se rendant avec Isaac sur la montagne de Moria. C'est pourquoi nous lisons dans l'Ecriture : Abraham crut et sa foi lui fut imputée à justice (*Genes.* 12 et seqq.).

b. Nabuchodonosor avait fait ériger une grande statue, avec ordre à tous de se prosterner en terre et de l'adorer, mais aussi avec la menace que quiconque refuserait d'obéir à cette injonction, serait jeté dans une fournaise ardente. Trois jeunes Hébreux restèrent inébranlables dans la foi qui leur prescrivait de n'adorer que le vrai Dieu, et préférèrent être précipités dans la flamme, plutôt que de trahir leur conscience (*Daniel,* 3.).

c. Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, fut sollicité, sous le roi Antiochus, de renier sa foi, et comme preuve de son renoncement, de manger de la viande de porc, chose défendue aux Juifs. On lui ouvrit la bouche de force pour le contraindre d'en manger. — Mais il préféra mourir plutôt que d'agir contre les prescriptions de la foi. Quelques-uns des assistants, ses amis, voulurent, par compassion, lui présenter d'autres viandes et lui persuader de faire semblant d'en manger afin qu'il échappât à la mort ; mais Eléazar répondit : « Contentez-vous de me rendre à la terre et de me porter au tombeau, car il ne convient pas à un homme de mon âge de se cacher sous le masque de l'hypocrisie ; en me voyant, la jeunesse s'imaginerait qu'Eléazar, ce vieillard de quatre-vingt-dix ans, est aussi un païen ;

et cet acte de dissimulation la porterait au mal tout en déshonorant ma vie qui doit bientôt finir. Et, que me servirait d'avoir échappé maintenant aux châtiments de l'enfer, puisque, vif ou mort, je ne saurais éviter la main du Tout-Puissant ? — Je veux donc marcher au devant de la mort en vrai héros, tenir une conduite digne de ma haute vieillesse et donner à la jeunesse un éclatant exemple, en lui prouvant avec quel courage et quelle résignation il faut mourir pour la loi sainte et sublime d'un Dieu. » — Tel fut le langage de ce héros de la foi : il se laissa conduire au martyre. Accablé de coups et près de rendre l'âme, il soupirait en disant ces paroles : « Dieu, qui voyez le fond des cœurs, vous savez les tourments que j'endure maintenant dans tout mon corps, tourments que j'aurais pu éviter, mais que je supporte volontiers par respect pour votre loi sacrée (II. *Mach*. 6.).

d. Le roi Antiochus fit aussi comparaître devant lui une mère avec ses sept fils, et ordonna que ceux-ci fussent battus de verges et de nerfs de bœuf, pour les contraindre à manger des viandes défendues. L'aîné des fils dit au roi : « Nous aimons mieux mourir que de violer en quoi que ce soit la loi de nos pères. » Comme il avait parlé le premier, le roi lui fit couper la langue, puis déchirer la peau et amputer les mains et les pieds ; et comme il vivait encore, on le plaça sur un gril ardent où on le laissa rôtir jusqu'à ce qu'il mourût. Sa mère et ses autres frères étaient spectateurs de cette horrible scène. Néanmoins, loin de perdre courage, ils s'animèrent mutuellement et tous subirent héroïquement la mort du martyre. Restait le plus jeune des frères. Le roi le prit à part, pensant l'amener, par

de séduisantes promesses, à abjurer sa foi. Il alla même jusqu'à exhorter la mère de tâcher de le persuader, afin, disait-il, qu'elle eût au moins la consolation de voir survivre l'un de ses fils. Mais la mère s'approchant de son enfant : « Considère, lui dit-elle, mon fils bien-aimé, le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ; tout cela, Dieu l'a fait de rien ; ne crains donc pas en face du bourreau, mais montre-toi digne de tes frères ; meurs volontiers. Alors le Dieu de miséricorde te rendra un jour à ta mère, toi et tes frères. » L'enfant supporta courageusement le martyre, qui fut encore plus douloureux pour lui qu'il ne l'avait été pour ses autres frères. Peu après la mère alla rejoindre, dans le séjour des martyrs de la foi, ses fils qui l'avaient précédée en lui donnant un si héroïque exemple (II. *Mach.* 7.).

2. Les héros de la foi sont encore infiniment plus nombreux dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament. Ces paroles du Seigneur (*Matth.* 5.) : « Vous serez heureux, lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, qu'ils vous persécuteront et diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; » ces paroles stimulaient l'ardeur des confesseurs de la foi.

a. Peu après la descente du Saint-Esprit, les apôtres éprouvèrent déjà, combien il était dangereux pour eux, au point de vue temporel, de confesser leur foi. Pierre et Jean furent les premiers qui, pour ce motif, furent emprisonnés (*Act.* 4.). Bientôt les douze apôtres subirent le même sort ; mais délivrés miraculeusement par des anges, ils se mirent de nouveau à prêcher, sans se laisser intimider par les menaces. Emprisonnés une seconde fois, ils déclarèrent qu'ils aimaient mieux obéir

à Dieu qu'aux hommes ; et sur ces paroles, ils furent battus de verges. Mais ils se réjouissaient de souffrir pour le nom de Jésus et ne cessaient de prêcher tous les jours dans le temple et dans les maisons (*Act.* 5).

b. Le premier qui mourut au milieu des tourments les plus atroces en confessant sa foi, fut saint Etienne. C'est pourquoi il est appelé : Proto-martyr.—Il fut lapidé (*Act.* 7).

c. Le roi Hérode fit périr par l'épée, l'an 44 après Jésus-Christ, saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean; saint Pierre fut menacé du même sort, car le jour de son exécution était fixé après la fête de Pâques : mais il fut sauvé par un ange (*Act.* 12).

d. L'apôtre saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem et surnommé le Juste, mourut de la mort du martyre. Il prêchait du haut du pinacle du temple à une multitude innombrable de Juifs que Jésus était le vrai Messie, le véritable Fils de Dieu, qu'il est assis à la droite du Père et qu'il paraîtra un jour, porté sur les nues, pour juger tout l'univers. Les docteurs de la loi et les pharisiens, animés de fureur contre ce généreux confesseur de la foi, montèrent vers lui et le précipitèrent en bas. Mais, quoique les jambes fracassées par cette chute, il fit cette prière : « Seigneur, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font. » On assaillit à coups de pierres l'apôtre déjà à demi mort, et un foulon acheva de l'assommer en lui déchargeant sur la tête un coup de levier. Il mourut l'année 62 de Jésus-Christ (*Ruinart's Acten der Martyr.* B. 1).

e. Pendant trois siècles, les chrétiens furent en butte aux persécutions des païens et durent conserver la fermeté de leur foi au milieu des plus horribles tourments,

On compte généralement dix persécutions des chrétiens, dont la première eut pour auteur l'empereur Néron. L'année 64 après Jésus-Christ, ce tyran fit mettre le feu à la ville de Rome : presque toute la ville devint la proie des flammes. Pour éloigner de sa personne le soupçon de ce crime, il en accusa les chrétiens auxquels il suscita une persécution sanglante. Un auteur païen (Tac. 1, 15. Ann.) atteste qu'une foule immense de chrétiens perdirent la vie. On imaginait les tourments les plus atroces. Quelques chrétiens étaient cloués à des croix, d'autres enveloppés dans des peaux d'animaux sauvages, pour être ensuite jetés en pâture aux chiens affamés ; d'autres, enfin, étaient enduits de poix par tout le corps et placés ainsi dans des jardins pour servir de flambeaux à l'empereur pendant ses promenades du soir. Ce fut sous Néron que furent exécutés à Rome les deux princes des apôtres Pierre et Paul. Après avoir passé neuf mois en prison, Pierre fut condamné à être crucifié, et Paul, en sa qualité de citoyen romain, à périr par l'épée. Le 29 juin de l'année 67 après Jésus-Christ, la sentence portée reçut son accomplissement.

Paul fut décapité à trois milles de la ville de Rome et enterré sur la voie d'Ostie. Le crucifiement de Pierre eut lieu dans le quartier de la ville habité par les juifs. Il demanda comme une faveur d'être crucifié la tête en bas, ne se croyant pas digne de mourir comme son divin maître

f. Saint Ignace, l'un des disciples de l'apôtre saint Jean, condamné par l'empereur Trajan pour avoir confessé généreusement sa foi, fut emmené d'Antioche où il était évêque, à Rome, et jeté en pâture aux bêtes fé-

roces pour servir de spectacle au peuple. — C'était l'an 107 de Jésus-Christ. Il eut beaucoup à souffrir pendant sa route, de la férocité des soldats qui le conduisaient; mais il supporta toutes leurs vexations avec la patience la plus admirable. Lorsqu'il rencontrait des chrétiens, il les saluait. Il écrivit aux fidèles de Rome une lettre de consolation et d'avertissement, et montra en tout le désir le plus ardent de sacrifier sa vie pour rendre témoignage de sa foi. Arrivé à Rome, on se hâta de l'emmener à l'amphithéâtre où était accourue une foule immense de peuple avide de sang, pour être témoin du martyre du saint prêt à être déchiré par la dent cruelle des lions. On ne retrouva plus que quelques-uns de ses ossements qui, plus tard, ont été recueillis par les chrétiens et conduits à Antioche où on les conservait dans un coffre comme un trésor très-précieux (*Ruinart's Acten der Martyr*).

g. Vers l'année 150 de Jésus-Christ, vivait à Rome, avec ses sept fils, une pieuse veuve nommée Félicité. Sa conduite vertueuse éveilla la haine des païens qui l'accusèrent auprès du roi d'être chrétienne et de se refuser à sacrifier aux idoles. L'empereur ordonna au préfet de la ville, Publius, de prendre des informations et de forcer la mère et ses sept fils d'immoler aux fausses divinités. D'abord le préfet se contenta d'appeler chez lui la mère qu'il s'efforça de persuader par des discours flatteurs et des promesses; puis, ses tentatives restant inutiles, il passa aux menaces; mais tous ces moyens furent sans résultat. Le préfet lui représenta que, par son entêtement, elle exposait, avec sa propre vie, celle de ses sept enfants; elle se contenta de lui répondre en souriant: « Mes enfants vivront éternel-

lement s'ils ne sacrifient pas aux dieux; que si, au contraire, ils le font, ils courent à une perte éternelle. » Le lendemain, le préfet rendit la justice sur la place publique et fit comparaître devant son tribunal la mère avec ses sept fils. Le préfet l'avertit encore une fois de prendre compassion de ses enfants, mais elle répondit : « Si je suivais votre exemple et que je fisse apostasier mes enfants, je serais la plus cruelle de toutes les mères : votre compassion est une impiété.» Puis se tournant vers ses sept fils : « Regardez en haut, mes enfants, regardez le ciel, c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints; combattez pour vos âmes et montrez-vous fidèles à son amour. » — A ces mots, Publius lui fit donner un soufflet, disant : « Oses-tu bien, en ma présence, les porter à mépriser les ordres de mon maître? » Puis il appela les sept enfants l'un après l'autre. Le premier, nommé Janvier, ayant confessé hardiment sa foi, fut battu de verges et mis en prison. Le second, nommé Félix, montra la même fermeté et subit le même sort. Philippe, le troisième, ayant été amené à son tour, le préfet lui dit : « Notre seigneur l'empereur Antonin te commande de sacrifier aux dieux tout-puissants. » Philippe répondit : « Ceux à qui l'on veut que je sacrifie ne sont ni dieux ni tout-puissants, mais de vains simulacres privés de sentiments; quiconque leur sacrifie se précipite dans un malheur éternel. » Vint ensuite Sylvain qui prit sa place. A ce que je vois, lui dit Publius, vous avez conspiré, avec la plus méchante des mères, afin de braver les ordres des princes pour courir tous ensemble à votre perte, » et Sylvain fut précipité d'une hauteur. Janvier expira le premier sous des fouets armés de balles de plomb par

les bouts; Philippe et Félix furent assommés à coups de massue. Alexandre, Vital et Martial, les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Enfin, après avoir, par ses larmes et ses exhortations pressantes, comme enfanté de nouveau à la vie éternelle sa nombreuse famille, la mère eut également le bonheur d'être décapitée pour Jésus-Christ, après avoir passé quatre mois en prison (*Idem*).

h. L'année 177 de Jésus-Christ, sous l'empereur Marc-Aurèle, les chrétiens de Lyon subirent une cruelle persécution. A l'instigation des ministres du paganisme, le bruit s'était répandu que, dans leurs assemblées, les chrétiens tuaient un enfant qu'ils rôtissaient ensuite pour en manger la chair. Les païens avaient sans doute entendu parler de la sainte Eucharistie où l'on mange la chair et boit le sang de Jésus-Christ, et c'est sur cette base qu'ils avaient assis leurs accusations. Aussi, cruelles furent les vexations que durent endurer les chrétiens. Parmi ceux qui, dans cette persécution, se distinguèrent par leur courage, on remarque surtout une jeune fille nommée Blandine, jeune esclave d'une complexion tendre et délicate. Tous craignaient pour elle; sa maîtresse même, qui était aussi du nombre des martyrs, avait peur qu'elle n'eût pas la force de confesser sa foi, à cause de la faiblesse de son corps. Cependant cette sainte fille fatigua tous ses bourreaux qui se relayèrent pour la tourmenter tout un jour. Après lui avoir fait souffrir tous les genres de supplices, ne sachant plus que lui faire, ils s'avouèrent vaincus. Pour la sainte, telle qu'un généreux athlète, elle reprenait de nouvelles forces en confessant sa foi; c'était pour elle se reposer et changer les tourments en délices que de

s'écrier: « Je suis chrétienne! Il ne se commet point de mal parmi nous. » Sa fermeté irrita tellement le gouverneur et les bourreaux, qu'après avoir employé tous les autres supplices, ils firent rougir au feu des lames de cuivre et les appliquèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. La sainte vit rôtir sa chair sans même changer de posture. Son corps ainsi brûlé et déchiré n'était plus qu'une plaie. Comme tous ces moyens devenaient inutiles, elle fut exposée à la rage des bêtes féroces qui la déchirèrent horriblement, sans cependant lui ôter la vie; on finit par lui couper la tête. — Elle avait été précédée par un jeune chrétien âgé de 15 ans, qui supporta les plus lamentables tortures, et qu'elle encourageait à persévérer constamment jusqu'au moment où il rendit l'âme au milieu des supplices (*Idem.*).

i. Au commencement du troisième siècle, eut lieu le martyre de sainte Potamienne, esclave d'une rare beauté. Son maître, n'ayant pu parvenir à la séduire, l'accusa d'être chrétienne. Le préfet, après avoir tenté toutes les voies de la persuasion, lui fit souffrir les plus grands tourments et la condamna à être plongée dans une chaudière de poix bouillante. Comme il ordonnait qu'on la dépouillât de ses vêtements: « Je vous conjure, lui dit-elle, de ne point me faire paraître nue; commandez plutôt qu'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits, et vous verrez quelle patience m'a donnée le Christ que vous ne connaissez pas. » Le préfet le lui accorda, et on l'enfonça ainsi peu à peu pendant trois heures; après quoi, ayant été descendue jusqu'au cou, elle expira (*Idem.*).

k. Sainte Agnès mourut aussi de la mort du martyre, à l'âge seulement de 13 ans. Cette délicate jeune fille

n'ayant pas voulu accéder aux désirs des païens, fut chargée de chaînes pesantes et conduite sur la place publique. Tous les spectateurs pleuraient de compassion à la vue de cette jeune vierge, mais elle marcha au devant de la mort avec un visage serein, et en chantant des psaumes. Le bourreau lui-même reculait saisi d'effroi et se refusait à moissonner celle que lui-même appelait une tendre fleur des champs. Mais cette intrépide héroïne l'encourageait en lui disant: « Ne laissez pas plus longtemps dans l'attente mon époux qui est au ciel; je veux aller à lui, je le veux. Voyez l'ardeur de mon désir, prenez compassion de moi. » Et, présentant sa tête au glaive, elle reçut avec joie le coup de la mort, l'année 304 de Jésus-Christ (*Bolland.* 21 janv.).

l. Agricola, gouverneur de Sébaste en Arménie, ayant reçu ordre de Licinius, qui était hostile aux chrétiens, de les persécuter, fit venir chez lui tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Les premiers qui comparurent furent quarante soldats distingués par leur conduite et par leur valeur. Interrogés s'ils étaient chrétiens, ils furent inébranlables à confesser leur foi, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à tout, même à supporter la mort la plus douloureuse, plutôt que de renier leur croyance. Le gouverneur eut d'abord recours aux flatteries et aux promesses pour ébranler leur fermeté; mais comme ces moyens ne lui réussissaient pas, il les fit battre de verges, et, le corps meurtri de blessures, exposer tout nus sur la glace. Il fit placer à proximité un bain chaud où il leur serait loisible d'aller se réchauffer, s'ils venaient à faiblir dans leur résolution. Des soldats faisaient la garde autour de l'étang et à côté du bain. Lorsque les quarante confesseurs furent dispo-

sés sur la glace, ils firent à haute voix cette prière: « Nous voici quarante soldats entrés sur le champ de bataille, faites aussi, Seigneur, que les quarante obtiennent la couronne du triomphe. — Notre nombre s'élève à quarante, c'est là un nombre honorable, car vous l'avez rendu célèbre par votre jeûne de quarante jours. » Le garde avait sans cesse les yeux fixés sur eux, lorsque tout-à-coup il vit descendre du ciel un ange qui plaça une couronne sur la tête de trente-neuf. Un seulement n'en reçut point. Comment, se dit à lui-même le garde, ils sont quarante; il n'y a donc pas de couronne pour le quarantième! Il venait à peine de prononcer ces paroles, lorsque l'un d'eux, sortant de la glace, se dirigea vers le bain. Dieu voulut néanmoins exaucer leur prière; le nombre quarante resta complet. Le garde, frappé de ce qui venait de se passer, se déclara chrétien, ôta ses vêtements et se joignit aux trente-neuf martyrs pour obtenir la quarantième couronne. Le lendemain, on mit les corps des martyrs sur un chariot pour les brûler dans un bûcher. Un d'eux, le plus jeune, respirait encore. Les bourreaux le laissèrent, dans l'espérance qu'on pourrait le faire changer, mais sa mère le prit entre ses bras et le plaça elle-même sur la voiture en lui disant: « Va, mon fils, va, achève cet heureux voyage avec tes compagnons, afin que tu ne sois pas privé plus longtemps de la vue de ton Dieu. » Il fut fidèle aux exhortations de sa mère, et tous les quarante furent consumés par les flammes (1) (*Stolb.* Relig. Gesch. Th. 2.).

(1) Comme nous trouvons, dans les collections de Légendes et dans le Bréviaire, quantité d'exemples de ce genre, nous y renvoyons pour plus de brièveté. — Voir, en outre, le troisième volume de cet ouvrage.

B. Des différents tourments des martyrs en général.

Souvent les chrétiens étaient attachés les uns aux autres en forme de croix, les pieds et les mains liés. On tendait les cordes avec des cylindres et des moulinets, et, de cette manière, on leur fracassait les membres, et on leur faisait tomber les ongles des mains et des pieds. Les bourreaux leur déchiraient les flancs avec des *scorpions* ou des verges armées de pointes de fer; ou ils étaient brûlés avec des flambeaux ou des bandes de fer rougies au feu. Ce martyre durait souvent plusieurs heures : on leur attachait aussi les mains avec des cordes et on leur fixait aux pieds des poids énormes, puis on les élevait ainsi dans l'air. D'autres fois on les battait avec des verges, des fouets ou des bâtons dont le bout était garni de balles de plomb. Plusieurs ont perdu la vie par ce genre de martyre. Pour rendre ces blessures encore plus sensibles, on les frottait quelquefois avec du sel ou du vinaigre, et, lorsqu'elles commençaient à se fermer, on les ouvrait de nouveau. Quelques-uns étaient suspendus par les pieds, et on allumait sous eux un grand feu, afin qu'ils fussent étouffés par la fumée. Souvent aussi on les attachait à la queue ou aux pieds de chevaux fougueux, puis on lâchait ces animaux, emportant dans leur course rapide les martyrs dont les corps étaient fracassés et pulvérisés. A d'autres on versait du plomb sur leurs blessures, ou bien on leur ouvrait les chairs avec des tenailles brûlantes. Tels étaient les tourments de ces glorieux martyrs; cependant, ils furent toujours inébranlables dans leur foi qu'ils confessèrent jusqu'à leur dernier soupir (*Demainko's* Lehre in Beisp., S. 304.).

3. Ce n'est pas seulement dans les premiers siècles, mais encore à des époques plus récentes, que nous trouvons, dans les héros de la foi, les plus magnifiques exemples de constance et de fermeté.

Nous rapporterons quelques-uns des traits les plus frappants.

a. Au Japon, où saint François Xavier avait été répandre la semence de l'Evangile, et qui déjà portait les plus beaux fruits, éclata, en 1590, une persécution effroyable contre les chrétiens. Elle dura dix années. Dans la seule année 1590, vingt mille chrétiens japonais furent, les uns crucifiés, et les autres brûlés. Tous marchaient joyeusement à la mort, et l'héroïsme qu'ils déployèrent alors accrut encore le nombre des disciples du christianisme. Quand, dans une année, on livrait à la mort dix mille chrétiens, dix mille païens se présentaient pour recevoir le baptême. — Après un interstice de dix ans, une nouvelle persécution éclata, c'était en 1615. Celui qui à cette époque inventait de nouveaux tourments, recevait une récompense des persécuteurs des chrétiens. Deux nouveaux genres de supplices, celui de la fosse et celui de l'eau, méritent surtout d'être mentionnés.

On dressait des deux côtés d'une grande fosse deux poteaux qui soutenaient une pièce de traverse à laquelle on attachait le patient par les pieds avec une corde passée dans une poulie. Il avait les mains liées derrière le dos, et le corps étroitement serré avec de larges bandes, de peur qu'il ne suffoquât subitement. On le descendait alors la tête en bas, dans la fosse, et on l'y enfermait jusqu'à la ceinture à l'aide de deux ais échancrés qui lui ôtaient entièrement le jour. Dans

la suite on laissait, à ceux qu'on y suspendait, une main libre, afin qu'ils pussent donner le signal qu'on leur marquait pour indiquer qu'ils renonçaient au christianisme. L'on remplissait souvent la fosse d'immondices qui exhalaient une infection insupportable. Plus d'un martyr endura ce supplice dont les tourments atroces ne duraient pas moins de quatorze jours et de quatorze nuits. Le premier qu'on martyrisa de ce supplice fut un jésuite japonais, nommé Nicolas Keynan (*Rohrbacher*, t. XXVI. Addition du traducteur.).

Le tourment de l'eau était encore bien plus barbare. Le chrétien condamné à le subir était étendu en terre, les bras et les jambes fixés solidement par des liens, puis on lui plaçait un entonnoir dans la bouche et on lui infusait quelques gouttes d'eau, jusqu'à ce que son ventre s'enflât démesurément. On plaçait ensuite une large planche dessus, sur laquelle montaient les bourreaux et sautaient jusqu'à ce que le patient rendît l'eau qui sortait accompagnée de torrents de sang. La plupart des martyrs ne résistaient que quatre fois à ce tourment, après quoi ils expiraient.

Malgré tant de cruauté exercée envers les chrétiens du Japon, ceux-ci supportaient tout avec résignation; aucun d'eux n'était tenté de renier sa foi. De faibles vieillards, de jeunes enfants de dix ans des deux sexes, des dames délicates habituées à une vie douce et agréable, couraient avec joie à une pareille mort.— Lorsque le roi d'Arima, le premier d'entre les princes du Japon qui ouvrirent la persécution, condamna quelques-uns des gens de sa cour à être brûlés avec leurs familles, on vit arriver, le jour de l'exécution, de quinze à vingt mille chrétiens des environs pour assister au triomphe

de ces martyrs. Leur foule effraya d'abord le tyran, quoiqu'ils fussent sans armes. Ils se mirent en procession et commencèrent à chanter des cantiques.

b. Parmi les condamnés, se trouvait une mère avec ses deux enfants, dont un garçon âgé seulement de onze ans, et une fille dans sa seizième année. On les attacha tous trois à un poteau, mais de telle sorte qu'ils pussent facilement se débarrasser en cas qu'ils vinssent à perdre courage. Autour de chacun, à une distance de trois pieds, était allumé un feu que les bourreaux devaient éteindre aussitôt qu'ils s'apercevraient que l'un d'eux désirerait être délivré et voudrait adorer les dieux. Mais ni la mère, ni les enfants ne se laissèrent ébranler, seulement le garçon se détacha de son poteau, ce qui fit pousser de grands cris aux chrétiens qui pensaient que la rigueur des tourments le faisait apostasier. Mais quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils le virent, s'échappant hors des flammes qui l'entouraient, passer encore à travers celles qui s'élevaient autour de sa mère, pour aller se dresser à côté d'elle et lui faire ses caresses. Celle-ci, frappée de ce spectacle, jette sur son petit enfant un regard d'encouragement et d'une sainte allégresse : quelques instants s'écoulèrent encore et ils disparurent de cette terre. Ce fut la fille qui souffrit le plus longtemps ; à la fin elle se débarrassa de son pieu, se pencha vers la terre et ramassa quelques charbons embrasés qu'elle se plaça sur la tête en guise de couronne, puis elle se leva et ne cessa plus de tenir ses regards fixés vers le ciel. Enfin elle tomba morte sur la braise qui l'étouffait. Les fidèles présents à cette scène tragique s'empressèrent de recueillir les corps des trois saints, sans que les gardes

osassent les en empêcher (*Annegarn's Weltgesch*, B. VI).

c. Lorsque l'exécrable Henri VIII, roi d'Angleterre, séparé de l'Eglise catholique par ressentiment contre le pape qui n'avait pas voulu approuver son infâme conduite, exigea que les catholiques de son royaume le reconnussent, lui le plus dissolu et le plus débauché des rois, pour chef de l'Eglise anglicane, et qui réclamait d'eux la prestation d'un serment, il se rencontra seulement deux grands hommes du royaume, Thomas Morus, son chancelier, et l'évêque Fisher, qui lui résistèrent. Fisher avait toujours servi fidèlement son Dieu et son roi; mais lorsqu'il refusa de reconnaître par serment son roi pour chef de l'Eglise, convaincu qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, le roi le fit jeter en prison, où il laissa même souffrir de la faim ce généreux vieillard. Après quinze mois d'emprisonnement, il fut condamné à mort et traîné à l'échafaud ; car à peine pouvait-il encore marcher. Ses pieds chancelaient; ses cheveux blancs étaient couverts de boue et d'ordures; des lambeaux de vêtements pourris recouvraient l'évêque. Mais le vieillard, calme et résigné, posa tranquillement sa tête sur le billot, et reçut tranquillement le coup de la mort.

Thomas Morus, homme aussi distingué par les qualités de son esprit que par sa vertu était déjà en prison lorsque Fisher fut exécuté. Lorsqu'il en apprit la nouvelle, il se jeta à genoux et conjura le Seigneur de pouvoir donner sa vie pour son église. Sa prière fut exaucée; le roi le condamna aussi à porter sa tète sur l'échafaud. On fit plusieurs tentatives pour ébranler sa constance; on permit même à sa mère et à ses enfants de pénétrer

jusqu'à lui. Ceux-ci le conjurèrent de ne pas les rendre malheureux par ce qu'ils appelaient son opiniâtreté. » Combien de temps vivrai-je donc encore, si j'accomplis la volonté du roi, demande Morus à sa femme?» Peut-être encore vingt années, répondit-elle : Eh! poursuivit Morus, pour prolonger ma vie de vingt années, il me faudrait commettre un péché mortel, et préférer ces quelques instants à l'éternité? C'est ainsi qu'il congédia sa famille, le cœur oppressé sans doute par de cruelles angoisses, mais ferme dans la résolution qu'il avait prise de mourir pour la foi catholique. —Il fut exécuté quinze jours après Fisher (*Id.*, B. VI.).

d. Nous rapporterons seulement quelques faits qui se passèrent en France à l'époque de la terreur, alors que l'on exigeait que les prètres prêtassent un serment que repoussait leur conscience, et qu'ils rejetèrent avec un courage vraiment héroïque.

aa. Le curé du petit séminaire de Clermont était retenu prisonnier par la populace; le maire, qui voulait le sauver, lui conseilla non plus de prêter serment, mais de permettre seulement qu'on répandit dans le peuple le bruit qu'il l'avait prêté. « Je ne le souffrirai pas, répondit ce prêtre consciencieux, sinon je vous accuserai auprès du peuple de l'avoir trompé; il ne m'est pas permis de racheter ma vie par un mensonge. Le même Dieu qui me défend de jurer, me défend aussi de faire croire au peuple que j'ai prêté le serment. » Le maire se tut étonné d'une délicatesse de conscience aussi grande, et le prêtre mourut martyr.

bb. Quatre prêtres du diocèse de Sens et du Mans, conformément au décret de bannissement lancé contre les ecclésiastiques qui refusaient de prêter le serment,

étaient arrivés au Hâvre, où ils furent emprisonnés par la sentinelle qui exigea leurs passe-ports; l'on reconnut ainsi qu'ils étaient prêtres. On leur proposa de prêter le serment, avec promesse de leur faire des positions brillantes s'ils y consentaient. Mais ils s'y refusèrent énergiquement : « C'est précisément parce que nous avons refusé de prêter le serment que nous allons en exil. » A ces mots, la populace furieuse se mit à crier : « Ce sont là des prêtres obstinés, qu'on en finisse avec eux ; » et aussitôt deux d'entre eux furent fusillés. Les deux autres furent traînés sur les bords du fleuve voisin, on les menaça de les noyer, s'ils s'opiniâtraient plus longtemps à refuser le serment. Mais eux, sans se laisser effrayer, se contentèrent de répondre : « Notre conscience nous le défend. »—A ces paroles, on les précipita dans le fleuve, mais ils ne tardèrent pas à surnager. « Jurez donc, leur criait-on de toutes parts, et nous vous retirerons. » A moitié noyés, ils s'écriaient encore : « Non, nous ne le pouvons, nous ne jurerons pas. » Cependant on les retira de l'eau, et on les pressa encore de jurer; mais ils répondirent, quoique mourants, et respirant à peine : « Nous ne jurerons jamais.» A la vue d'une fermeté aussi inébranlable, le peuple entra comme en démence; on apporta de longues fourches pour repousser ces héros de la foi au fond du fleuve, et on les retint avec les fourches sous les eaux jusqu'à ce qu'ils rendissent l'âme.

cc. Dans la forteresse de l'île de Rhé étaient retenus prisonniers onze cents prêtres qui n'avaient pas voulu prêter le serment impie. Longues et cruelles furent les vexations qu'ils eurent à souffrir; mais leur constance fut encore supérieure aux tourments. La chaleur de

l'été les étouffait. En hiver, un froid non moins rigoureux glaçait leurs membres; leur couche n'était qu'un peu de mauvaise paille. Ils étaient dévorés jour et nuit par la vermine; leur nourriture ne se composait que de pain noir et grossier, de viande malsaine et dégoûtante, que l'on remplaçait souvent par quelques haricots vieux et durs, ou quelques morceaux de morue gâtée et corrompue. Aussi, la plupart d'entre eux, parmi lesquels se trouvaient plusieurs vieillards, tombèrent malades et moururent bientôt par troupes nombreuses (*Héros du christianisme en France*, par André Reiss et Nic. Weis.).

e. Lorsqu'en 1790, la persécution contre les chrétiens éclata à Péking, capitale de la Chine, une femme, nommée Colombe, se consacra tout entière au service des confesseurs du christianisme. Le missionnaire de Péking, qui, deux années plus tard, courut de très-grands dangers, fut reçu chez elle, malgré les périls auxquels elle exposait sa vie. Elle le retint pendant longtemps, lorsqu'en 1801, Colombe elle-même fut faite prisonnière avec une autre femme nommée Agathe, et conduite devant le tribunal correctionnel. Elles confessèrent résolument Jésus-Christ, expliquèrent l'origine du monde, et réfutèrent les ridicules pratiques des Chinois.—Leurs juges admirèrent leur constance et l'étendue de leurs connaissances, auxquelles ils donnèrent de grands éloges; mais ces moyens de flatterie n'eurent aucun résultat. On les mit alors à la torture, et il n'y eut presque pas un genre de martyre qu'on ne leur fit endurer pour les forcer de renoncer au christianisme, et les contraindre à dénoncer les autres chrétiens. On leur arrachait les ongles, leurs corps étaient

couverts de blessures; mais au milieu de tant de cruautés, ils montraient toujours la même résignation chrétienne. Nulle plainte, nulle parole de murmure ne se faisait entendre. — Constance vraiment surnaturelle! Colombe avait aussi un fils nommé Philippe, qui fut fait prisonnier pour le nom de Jésus-Christ, mais qui était enfermé dans une autre prison; quelques paroles que la rigueur des tourments lui laissèrent échapper firent craindre pour sa persévérance. Un jour que la mère était conduite en présence du juge, elle rencontra son fils dont la faiblesse était parvenue à ses oreilles. Inquiète sur son sort, elle lui cria de toutes ses forces : « Mon fils, ne savez-vous pas que Jésus-Christ descend sur votre tête pour vous éclairer, puisque vous êtes encore aveugle? » Le jeune homme, touché par ces paroles, sentit bientôt renaître son courage; peu de temps après, il mourait en martyr courageux et intrépide. La mère et la compagne de ses souffrances furent aussi condamnées à mort; mais, pour elles ce fut une nouvelle qui les remplit de joie. La veille de leur exécution, elles montraient une joie et une sérénité d'âme telles qu'elles n'en goûtèrent jamais de plus grandes dans toute leur vie. Dans les premiers jours de juin, elles furent placées sur une charrette avec huit autres femmes chrétiennes, et conduites sur le lieu du supplice. Pendant le convoi, elles ne cessèrent de prier à haute voix. Quelques instants avant l'exécution, Colombe se tourna vers l'officier, et lui dit : « D'après les lois du pays, les condamnés, avant l'exécution, sont dépouillés de leurs vêtements; mais en agir ainsi avec des femmes serait chose inconvenante; allez donc trouver le chef des mandarins, et priez-le qu'il nous permette de conserver

nos vêtements. » Cette grâce leur fut accordée, ce qui leur causa une joie extrême. Colombe fit ensuite le signe de la croix, et présenta la première sa tête au bourreau (*Herbst's,* Exempelb. I. 434).

f. Le 6 janvier 1833, une effroyable persécution éclata en Cochinchine contre les Chrétiens : on mit tout en pratique pour les faire apostasier. Un mandarin inventa un tourment horrible et tout nouveau : c'était de faire porter la cangue. Au lieu d'en imposer à chacun, il en fit faire une de la longueur d'une échelle, qu'il fit porter au cou de sept à huit personnes de différente taille, afin qu'elle leur occasionnât un martyre continuel. Il fit, en outre, mettre devant eux des croix, des images et autres objets du culte catholique, que les chrétiens devaient fouler aux pieds en signe de leur apostasie. Quand ils s'y refusaient, les soldats devaient tirer la grande cangue, ce qui leur faisait souffrir d'indicibles tourments. Les chrétiens, pour ne pas marcher sur ces signes de leur religion, opposaient de la résistance, mais on les entraînait par force, et les infidèles poussaient des cris de joie lorsqu'ils les voyaient verser des larmes et accablés de douleurs.—Les persécuteurs inventèrent aussi un moyen pour découvrir les chrétiens. Sur toutes les routes du pays, se trouvent des employés, chargés de demander le passeport aux voyageurs.—Afin d'arriver à la découverte des chrétiens, on planta des crucifix non loin de la porte d'entrée de chaque station ; lorsque les chrétiens paraissaient devant les employés, et qu'ils apercevaient les signes religieux, ils faisaient un détour pour ne pas être forcés de marcher dessus. On les faisait prisonniers, et on les livrait au martyre. De là vient que les chrétiens de ces contrées

n'osent pas voyager, et peuvent difficilement prendre la fuite (*Idem.* I. 433).

g. Dans le mois de mars 1834, vingt-cinq chrétiens furent emprisonnés dans la capitale de la province Kuy-Tscheu, en Chine. Parmi eux, se trouvaient les deux fils d'un vieillard septuagénaire, nommé Peter Lieu, avec leurs femmes. Lorsqu'on les mit en prison, les bourreaux n'osèrent mettre la main sur cet homme, par respect pour son grand âge. Mais le pieux vieillard qui déjà précédemment avait souffert pour sa foi et avait été exilé en Tartarie, se rendit volontairement auprès de ses juges où il déploya un courage qui étonna d'autant plus que les Chinois sont, de leur nature, très-timides. « Si c'est un crime, dit-il, que de pratiquer la religion chrétienne, je suis aussi coupable que mes fils et je dois subir une peine égale à la leur; c'est moi qui les ai élevés dans la religion chrétienne, je suis par conséquent le grand coupable : punissez-moi donc le premier. Si, au contraire, je suis innocent, mes enfants et leurs femmes le sont également, et vous devez leur rendre la liberté. » Deux fois il fut renvoyé par le juge, qui voulait épargner sa vieillesse. Mais la troisième fois qu'il revint, comme il prenait la défense de la religion chrétienne, le mandarin, irrité de tant d'audace, lui fit inscrire, avec une épingle, des lettres sur le visage pour indiquer qu'il était un imposteur. Tous ceux qui lisaient cette inscription sur sa figure présumaient que bientôt il serait exécuté ; c'est ce qui arriva ; car le 17 mai il fut condamné à être étranglé. Lorsqu'il fut assis sur le banc fatal, il fit le signe de la croix, et après avoir recommandé son âme à Dieu, avec le calme et la tranquillité d'un juste, il dit au bourreau qui allait l'é-

trangler: « J'ai terminé ma prière, retrousse tes manches et accomplis ton office. » Telle fut la fin de cet héroïque martyr. L'aîné de ses fils mourut, quelques jours après, en prison; le second et sa belle-sœur entendirent, sans effroi, la-sentence qui les condamnait à l'exil avec d'autres confesseurs de la foi. Sa femme fut séparée de lui et renvoyée pour veiller à l'entretien de ses petits enfants. Aucun de ceux dont on s'était emparé ne renia sa foi, de sorte que le triomphe fut complet (*Idem.* I. 435).

h. Un prince de la cour impériale de la Chine avait embrassé la religion catholique et renoncé aux grossières erreurs de l'idolâtrie lamaïque. Afin de pouvoir pratiquer les préceptes de la religion, il n'hésita pas à renoncer à son rang et à sa dignité, et à faire le sacrifice de sa fortune. L'empereur, irrité à la vue de tant de fermeté, l'exila dans les terres les plus reculées de la Tartarie, à mille lieues de distance de sa patrie. Le prince y passa dix-huit années dans la compagnie d'un missionnaire qui y avait aussi été envoyé en exil. Après ce long bannissement, il lui fut accordé de retourner dans sa patrie; mais il n'eut garde de se mêler aux réjouissances des personnes de son rang. Il alla trouver le vicaire apostolique de Yan-Si et se fit inscrire au nombre des catéchumènes, emploi auquel étaient admis les chrétiens les plus instruits et les plus zélés de chaque commune, pour aider les missionnaires. Le vicaire de Corée écrivait en 1834, que ce prince n'avait pas de plus grand plaisir que d'assister tous les jours à la sainte Messe et de recevoir souvent les sacrements. Il servait aussi les prêtres à table et jamais on ne pouvait le décider à s'asseoir en leur présence. Tels étaient

les sentiments de ce jeune prince qui aurait pu prétendre à un des premiers trônes de l'univers, mais qui avait préféré l'humilité au sceptre impérial, et se faisait un honneur de passer sa vie au service de pauvres missionnaires (*Idem*. I. 437).

SENTENCES.

a. Un missionnaire interrogé par ses tyrans, qui lui demandaient comment il s'appelait, d'où il venait, s'il était libre ou esclave, leur fit cette courte réponse : « Je suis chrétien, » convaincu qu'il était que ce nom surpasse tous les titres de ce monde.

b. Sainte Agathe répondit ainsi à Quintilien, gouverneur de Sicile, qui lui demandait d'un ton de reproche, si elle ne rougissait pas, elle, d'une naissance si illustre, de la vie méprisable et obscure que menaient les chrétiens : « L'humilité et l'abaissement des chrétiens est mille fois préférable aux richesses et à l'orgueil des rois. » (*Sur*. 5. Feb.).

c. On conseillait au martyr Gorbius de ne renier sa foi que de bouche, lui disant qu'il pourrait lui rester fidèlement attaché de cœur ; mais il répondit sans balancer : « Jamais on ne forcera ma langue à renier le Créateur qui me l'a donnée. » (*Baronn*. ann. 304).

d. Comme un gouverneur menaçait saint Polycarpe de l'échafaud s'il ne proférait des injures contre le Christ, il lui fit cette belle réponse : « Je l'ai servi pendant quatre-vingt-six ans, et jamais il ne m'a fait de mal, comment pourrais-je aujourd'hui le blasphémer ? » (*Euseb*. Hist. I. 4).

B. Notre Foi doit être vivante.

1. Le Patriarche Joseph avait une foi si vive en la présence de Dieu, qu'il fuyait la tentation dès qu'elle se faisait sentir (*Genes.*, 39). Susanne résista à la tentation par une foi vive en la science de Dieu (*Daniel*, 13). Tobie ne croyait pas seulement au vrai Dieu, mais il vivait encore dans l'observation de ses commandements. —Tandis que, pendant sa jeunesse, d'autres couraient adorer les veaux d'or que Jéroboam avait fait ériger, lui seul fuyait leur compagnie et allait à Jérusalem adorer le vrai Dieu. Les œuvres de miséricorde qu'il pratiqua, témoignent de la vivacité de sa foi ; c'est à ces fruits que l'on reconnaît la foi ardente de ce serviteur de Dieu (*Tob.* 1). Nous trouvons la même vivacité de foi dans Job, dans les Patriarches, dans les Prophètes et les Machabées.

2. Nous voyons, par les mœurs des premiers chrétiens, combien la foi chrétienne doit être vive et féconde en bonnes œuvres.

a. Il est écrit, dans les Actes des apôtres, au sujet de ceux qui se convertirent à la foi, à la prédication de saint Pierre le jour de la Pentecôte (2. 42.) : Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain (dans la participation de l'Eucharistie), et dans la prière. Ils possédaient toutes choses en commun, et étaient unis entre eux de cœur et d'esprit. Ils vendaient leurs terres et leurs biens et les distribuaient à tous suivant les besoins de chacun. — Ils persévéraient aussi tous les jours dans le temple, et, rompant le pain dans leurs maisons (car ils célé-

braient aussi la sainte cène chez eux), ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur; ils louaient Dieu et étaient aimés de tout le peuple. Aussi les premiers chrétiens étaient-ils appelés du nom d'élus, de saints frères, de sages, de parfaits et d'amis de Dieu.

b. Saint Clément, pape vers la fin du premier siècle, disait, dans ses lettres, aux chrétiens de Corinthe: « Vous jouissez d'une bonne réputation dans toutes les communautés qui vous considèrent comme les plus illustres disciples de Paul. Qui a vécu parmi vous, sans avoir admiré la fermeté de votre foi et l'édification que vous prenez pour la sainteté de votre vie? Quel est celui qui n'estimerait pas votre modestie et votre modération en toutes choses? Il n'en est aucun parmi vous qui se soit cru exempt de remplir un seul de ses devoirs, mais tous, vous avez fait, sous la sage direction de vos pasteurs, de grands progrès dans les sentiers de la perfection; vous avez rendu à vos parents le respect qui leur est dû; vous avez été, pour la jeunesse, des modèles de retenue et d'honnêteté; humbles et sans orgueil, vous vous êtes toujours montrés plus disposés à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir: semblables à des voyageurs qui se hâtent de regagner leur patrie, vous n'avez recherché des biens de cette terre que ce qui était necessaire à votre entretien, sans détourner vos regards du ciel, mais demeurant en tout fidèles aux prescriptions de l'Evangile. Vivant de la sorte, vous avez coulé des jours tranquilles et heureux. Dans le calme et l'innocence de votre cœur, vous avez élevé avec confiance vos mains vers le Père céleste, le priant de vous pardonner vos faiblesses; le conjurant avec instance de ne point permettre qu'aucun vînt à

chanceler dans sa foi et à la perdre. Toutes vos démarches respiraient l'innocence et la sincérité ; vous aviez banni la malice et la susceptibilité dans vos relations. Si quelqu'un vous avait offensé, vous déploriez sa faute, car les manquements d'autrui vous intéressaient comme s'ils vous eussent été personnels. » Quel témoignage éloquent de la vivacité de leur foi qu'ils faisaient briller avec tant d'éclat dans tous les actes de leur vie? (*Ber. Berc.* H. de l'Egl. T. I.)

c. Pline le Jeune, vivant au commencement du premier siècle, et gouverneur en Bithynie, donnait une attention sérieuse à la conduite des chrétiens dont il devait faire un rapport à l'empereur Trajan. Pour arriver plus sûrement à la découverte de la vérité, il fit mettre à la torture deux femmes esclaves qui remplissaient, parmi les chrétiens, les fonctions de diaconnesses, et la seule chose qui ressortit de ses investigations, c'est que les chrétiens se rassemblaient, un certain jour, avant le lever du soleil, pour chanter des cantiques en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu ; qu'ils s'obligeaient par serment non pas à se rendre coupables de quelque forfait, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère, à ne point manquer à leur parole, à ne jamais renier un dépôt. C'est le témoignage que rend un païen même de la vivacité de la foi des premiers chrétiens, vivacité qui n'est rien autre chose que la foi matérialisée, pour ainsi dire par les œuvres.

d. Saint Justin, d'abord philosophe juif, s'étant converti au christianisme, en écrivit une apologie qu'il envoya à l'empereur et au sénat de Rome. Il y démontre que les chrétiens sont à la fois les plus nobles et les plus

religieux des hommes, et que leur conduite rend un éclatant témoignage de la vérité de leur foi. Il dit entre autres choses : « Autrefois adonnés à tous les plaisirs des sens, nous leur préférons aujourd'hui une pureté angélique; nous qui employions les arts magiques, nous nous abandonnons uniquement à la bonté de Dieu. Nous cherchions avant tout les moyens de nous enrichir; et nous mettons nos biens en commun pour les partager avec l'indigent. Nous nous haïssions jusqu'à la mort; nous suivions nos coutumes de ne manger qu'avec nos compatriotes : depuis la venue du Christ nous vivons familièrement ensemble et prions même pour nos ennemis. » (*Justin.* Apol. 1).

e. Au commencement du troisième siècle Tertullien écrivit son apologétique qu'il dédia, sans les nommer, aux gouverneurs des provinces. « J'avouerai, facilement, écrivait-il, qu'il y a des gens fondés à se plaindre qu'on ne peut rien gagner avec les chrétiens. Mais qui sont-ils? les fauteurs de l'impudicité publique et leurs agents, les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les devins, les astrologues. Je prends à témoin vos propres registres, vous qui jugez tous les jours tant d'accusés qu'on amène enchaînés devant vous; qui condamnez-vous de tant de coupables de toute espèce? Des assassins, des filous, des sacriléges, des séducteurs, des voleurs de bains : en est-il un seul qui soit chrétien? ou, parmi ceux qui vous sont déférés comme chrétiens, s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun des crimes que vous punissez dans ceux qui ne sont pas chrétiens? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons; c'est de leurs gémissements que retentissent les mines; c'est de la chair des vôtres que s'engraissent

les bêtes; c'est parmi les vôtres qu'on recrute ces troupeaux de criminels destinés aux combats de l'arène. Il n'y a donc que nous d'innocents. L'innocence est une chose que nous tenons de Dieu même, que nous connaissons parfaitement, l'ayant apprise du plus parfait de tous les maîtres, et nous travaillons à nous y maintenir. » — Ailleurs il dit qu'il est défendu aux chrétiens non-seulement de tuer mais même de se mettre en colère : non-seulement de commettre l'adultère, mais de se laisser aller à la seule concupiscence des yeux; leur religion condamne et les mauvaises actions et les mauvaises paroles; elle exige qu'on rende le bien pour le mal. » (*Tertull.* Ap.).

3. Saint François Xavier convertit, dans le seizième siècle, les habitants du Japon au christianisme. Tout ce qui porte le nom de vertu était, chez ces nouveaux convertis, dans l'état le plus florissant. Leur zèle avait quelque chose de prodigieux, et jamais cependant ils n'étaient contents d'eux-mêmes; ils ne cessaient de se reprocher leur lâcheté et leur indifférence, et à peine se croyaient-ils dignes du nom de chrétiens. Leur délicatesse de conscience était si grande que, quand ils avaient commis une faute, même légère, il était difficile de les tranquilliser. Ils étaient animés d'un tel esprit de pénitence, que souvent les missionnaires, dans leur inquiétude, étaient obligés de veiller avec soin à ce qu'un excès de zèle ne les fît entreprendre des pratiques qui auraient altéré leur santé. Un Portugais, qui en avait été lui-même témoin oculaire, écrivait en Europe qu'il n'existait pas un seul ordre religieux que les chrétiens du Japon ne surpassassent par la rigueur de leur jeûne et par toute espèce de mortifications; que,

quand on les voyait prier, on s'imaginait voir des saints; il lui semblait, en un mot, que, depuis qu'il avait vu les chrétiens du Japon, il n'était plus chrétien lui-même (*Histoire du Japon.* I. 4).

4. Nous trouvons chez les nouveaux chrétiens du Paraguay un touchant exemple des fruits magnifiques que produit une foi vive et agissante. Autrefois, ils faisaient partie de ces sauvages qui se nourrissaient de chair humaine. Par les efforts des missionnaires ils avaient été convertis au christianisme, et l'édification de leur conduite était telle qu'on pouvait les comparer aux premiers chrétiens de Jérusalem. Chez eux l'ivrognerie, l'impudicité, la haine et l'orgueil étaient des noms inconnus. Chaque jour, avant le lever du soleil, ils se réunissaient à l'église pour faire en commun la prière du matin; plus tard ils entendaient la sainte messe qui était suivie d'une courte instruction religieuse; puis ils se rendaient tous au travail. Le soir, ils s'assemblaient de nouveau à l'église et faisaient la prière en commun. C'est ainsi que chaque réduction formait une grande famille dont les missionnaires étaient les pères. Comme ils partageaient leur temps entre la prière et le travail, ils étaient toujours gais et contents, la paix du ciel brillait sur leur figure. Parmi eux il n'y avait pas de pauvres, on ignorait ce que c'était que l'aumône et les hôpitaux, car ils avaient tout en commun comme les premiers chrétiens. L'un d'eux avait-il commis quelque crime, il était conduit à l'église, avouait sa faute, et recevait un châtiment public, souvent dans le moment même. Rarement il retombait. Celui qui avait péché en secret, se déclarait spontanément et demandait même une pénitence pu-

blique. Presque tous s'approchaient chaque matin de la table du Seigneur; mais la plupart, à l'exemple des premiers chrétiens, recevaient tous les dimanches le pain des Anges, et la solennité d'une des fêtes du Seigneur les enivrait de joie et de délices (*Annegarn's Weltgesch*. B. 7).

5. Un grand nombre de chrétiens, qui contredisent leur foi par leurs œuvres, sont souvent un obstacle à la conversion des païens.

a. Saint Otton, évêque de Bamberg, s'était rendu en Poméranie pour y prêcher l'Evangile aux païens. Il alla à Stettin, capitale du pays, où il exhorta les habitants à embrasser le christianisme. Les barbares, chez qui le vol était inconnu, lui répondirent: « Parmi vous autres chrétiens, il se trouve des voleurs et des brigands auxquels on coupe les mains et les pieds et qu'on prive de la vue; on voit parmi vous toute espèce de crimes, mille moyens sont en usage pour leur ôter la vie, et un chrétien déteste un autre chrétien. Nous ne voulons point d'une semblable religion, nous sommes contents de la nôtre. » (*Richter's historisch. Schatzkam*. B. 2).

b. Les Espagnols s'étaient rendus tellement odieux en Amérique par le débordement de leurs mœurs, qu'on entendait souvent dire aux Indiens qu'ils ne voudraient pas d'un paradis dans lequel les Espagnols devraient entrer. C'est ainsi que la haine qui s'attachait à leur personne rejaillissait sur leur religion, car ces peuples ne pouvaient comprendre que la religion des Espagnols, c'est-à-dire le christianisme, pût être bonne, lorsque ses partisans étaient de tels hommes (*Idem*).

SENTENCES.

a. « C'est alors seulement que nous croyons véritablement, lorsque nous reproduisons par nos œuvres la foi que nous professons de bouche. » (*S. Greg.* Hom. 26).

b. La foi unie à *l'amour* est la foi du chrétien; la foi sans *l'amour* est la foi du démon. — « Les démons ont aussi la foi et cependant ils tremblent. » (*Jac.* 2. 19. — *S. Aug.* De Civitat. 10).

c. La vraie foi n'est ni oisive ni solitaire, mais elle a pour compagnon inséparable un zèle constant pour le bien; car ce que la foi a reconnu et aimé, le zèle s'efforce de le traduire en bonnes œuvres (*S. Hierom. ad Paulam*).

d. L'empereur Charlemagne avait coutume de dire: « Est-ce croire en Dieu comme on le doit, que de mépriser ses menaces, et désirer violer impunément sa loi? » (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl. T. VIII).

e. Le païen Penda, roi des Merciens, entrait dans une vive colère chaque fois qu'il entendait parler de ceux qui, quoique chrétiens, ne vivaient pas cependant d'après les principes du christianisme. « Comment est-il possible, s'écriait-il souvent, de croire en Dieu et à sa toute-puissance, et de résister à ses commandements et à sa doctrine? » (*Richt. histo. Schatzk.* I. 34. 9).

f. Sainte Thérèse disait: « Ne pas croire en Dieu est une véritable folie, mais croire en Dieu et le braver en méprisant ses commandements, c'est là le suprême degré d'une incompréhensible démence. » (*Stolb. R. G. B.* 23).

COMPARAISONS.

a. De même qu'un corps sans âme ne saurait vivre, ainsi la foi, sans les bonnes œuvres, est morte.

b. Si, quand la main d'un homme se dessèche, elle reste néanmoins encore un vrai membre du corps, quoique sans vie et sans mouvement et par conséquent membre inutile, notre foi peut bien être la véritable, quoique elle nous soit inutile et soit une foi morte, si elle ne montre pas sa vie par ses bonnes œuvres (*S. August.* contr. donatist.).

c. « La semence renfermée dans un vase ne saurait produire de fruits ; de même la foi, purement intellectuelle et intérieure, ne peut produire aucune bonne œuvre. »

d. Si celui qui veut arriver à un but quelconque a besoin d'yeux pour connaître le chemin et de pieds pour y marcher, de même celui qui veut entrer dans le royaume de Dieu a besoin de l'œil de la foi et de la pratique des bonnes œuvres qui sont comme les pieds au moyen desquels il arrive au céleste séjour. Aussi saint Grégoire dit-il : « Les païens étaient aveugles d'esprit, parce que, sans la foi, il leur était impossible de trouver la voie du salut : le peuple juif, au contraire, était paralysé d'esprit, parce que, tout en connaissant le chemin, il ne le suivait pas (*S. Aug.* 1. 19. mor.).

e. Comme le mouvement est le signe de la vie de corps, ainsi les bonnes œuvres sont les marques infaillibles de la vie de l'âme.

f. Un champ resté long-temps inculte produit des ronces et des épines ; l'air long-temps renfermé se vicie;

une eau stagnante se corrompt et devient le réceptacle de reptiles immondes ; ainsi notre foi nous devient inutile, si nous ne l'exerçons par la pratique de bonnes œuvres et ne la maintenons dans une continuelle activité.

g. Que sert à l'enfant de croire que son père le récompensera pour son obéissance, s'il se refuse de faire sa volonté ? L'enfant indocile reçoit-il jamais des éloges ou des encouragements ? Ainsi, il sert peu à l'homme d'avoir foi aux promesses de Dieu, s'il ne s'en rend digne par l'observance de ses commandements.

h. La foi sans les œuvres ressemble à ce figuier que le Sauveur fit sécher parce qu'il ne portait point de fruit (*Matth.* 21.).

APPENDICE.

Du Symbole des Apôtres.

a. Saint Augustin s'exprime ainsi touchant l'origine du Symbole des Apôtres : « Avant que les apôtres se séparassent, fidèles aux ordres du Seigneur, qui leur avait ordonné d'aller prêcher l'Evangile à toutes les nations, ils résolurent, inspirés par l'Esprit saint, de résumer en quelques paroles toute la doctrine de la foi chrétienne, afin que, sous cette forme courte et facile, leur profession de foi pût se graver plus profondément dans les cœurs des fidèles. » (*Aug.* Serm. 59.).

On voit encore de nos jours, non loin de Jérusalem, le lieu où il doit avoir été composé. C'est une espèce

de citerne, en forme de cavité, d'une longueur d'environ 20 pieds et dont la voûte est supportée par 12 arcades en l'honneur des douze Apôtres (*Guillois*, 1. 404.).

b. Pierre le martyr, surnommé Pierre de Vérone, parce qu'il était né dans cette ville en 1205, nous donne un bel exemple de la force et de la magnificence qui se trouvent dans le Symbole des Apôtres. Ses parents étaient Manichéens, ou partisans de ces sectateurs qui s'imaginaient que le monde n'avait pas été créé par Dieu, mais par le démon. L'enfant courait grand danger de tomber dans les mêmes erreurs. Cependant son père l'envoya à l'école chez un maître catholique, dans la pensée que, quand même son enfant entendrait souvent parler de cette religion, il lui serait facile, plus tard, de lui faire adopter des sentiments contraires. Le jeune Pierre débuta par apprendre le Symbole des Apôtres, étude qui, jointe à des explications plus étendues, lui causait une grande joie. Un jour qu'il revenait de l'école, son oncle le rencontra et lui demanda ce qu'il avait appris. L'enfant répondit qu'il en était au Symbole des Apôtres ; l'oncle, qui était Manichéen, s'efforça de lui persuader que ce n'était pas Dieu qui était l'auteur du ciel et de la terre, mais bien le démon. Néanmoins la grâce de Dieu avait déjà tellement enraciné dans le cœur de l'enfant la doctrine contenue dans le Symbole, qu'il répondit avec énergie : Non, cela n'est pas. « Je crois en Dieu, le créateur du ciel et de la terre ! » L'oncle, effrayé de la fermeté de cet enfant de sept ans, en informa le père et tous deux unirent leurs efforts pour tâcher d'arracher de son cœur sa croyance à la doctrine apostolique. Les me-

naces, les flatteries, tout fut inutile ; à toutes les représentations des hérétiques, il répondait avec fermeté et assurance : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* L'enfant grandit et resta toujours ferme dans la foi catholique, inébranlablement attaché au Symbole des Apôtres. Entré, plus tard, dans l'ordre de saint Dominique, il devint un grand saint et convertit, par ses prédications sur la doctrine du Symbole, une foule innombrable de Manichéens, ce qui lui attira une haine mortelle de la part de quelques hérétiques obstinés qui conspirèrent sa mort. Il fut surpris, comme il voyageait de Côme à Milan, par un assassin qui le frappa sur la tête avec son épée. Sur le point de rendre le dernier soupir, il récitait encore le Symbole qu'il avait défendu avec tant de fermeté et d'énergie, alors qu'il n'était encore qu'un petit enfant (*Vit.* 29. April.).

c. S. Augustin écrit : « N'oubliez pas de réciter journellement le Symbole de votre foi, soit en vous levant, soit avant de vous coucher. — Relisez-le souvent, afin que vous ne perdiez jamais de vue aucune des vérités qu'il renferme. Ne dites pas : « Je l'ai récité hier, avant-hier, aujourd'hui même, tous les jours je le répète ; je le sais parfaitement. » Les regards de votre esprit fixés sur votre profession de foi, considérez votre vie passée, et que votre Symbole soit un miroir toujours présent à vos yeux ; voyez si véritablement vous croyez ce que vous faites profession de croire ; que votre foi soit pour vous une consolation continuelle. — Ce sont là vos richesses, votre vêtement de tous les jours.—Car ne vous habillez-vous pas tous les jours en vous levant ? La prière de votre profession de foi, c'est le vêtement de

votre âme, dont elle ne doit jamais être dépourvue par un impardonnable oubli de votre part. » (*S. August.* 1. De Symb.).

Remarque. Nous rapporterons, en leur lieu, les exemples qui s'adaptent à l'existence de Dieu et à ses perfections.

CHAPITRE II.

DES DOUZE ARTICLES DU SYMBOLE.

§ I. DU PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE.

A. **De la croyance en Dieu.**

1. Dieu se reconnaît tout d'abord par ses œuvres.

1. Nous savons déjà par la révélation divine, qu'il existe un Etre souverainement bon et parfait, que nous nommons Dieu. — Saint Paul écrivait aux Romains (1, 19.), que « ce qu'il y a d'invisible en Dieu, est devenu visible par la connaissance que ses créatures nous en donnent ». Nous citerons quelques exemples qui serviront à démontrer comment les hommes sont arrivés, par la considération du spectacle de l'univers, à l'existence de Dieu.

a. Socrate, ce grand philosophe d'Athènes, qui vivait quatre cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, fut convaincu, par la considération des merveilles du

monde, et par l'ordre admirable qui y règne, qu'il devait exister un Etre tout puissant, et doué d'une intelligence sans borne, créateur et conservateur de tout ce qui existe. Il s'efforça de faire passer cette conviction dans l'esprit de ses disciples. Il tint avec eux, sur ce sujet, de longs et magnifiques entretiens qui nous ont été conservés par l'un d'eux, Xénophon. Cependant, comme Socrate, dans ses dialogues, ne parlait de la divinité qu'au nombre singulier, il fut accusé en justice de manquer de respect aux dieux de la patrie (dont il comprenait la futile invention), et de séduire la jeunesse, qu'il détournait de la croyance aux dieux. Socrate ne se défendit pas longtemps; il se contenta de dire, pour toute réponse, que, depuis trente ans, il ne cessait de travailler à augmenter le bonheur de ses concitoyens, en particulier de ses disciples. « Je me suis cru appelé par la divinité à cette suprême fonction, disait-il en terminant; j'estime et respecte infiniment plus son jugement que le vôtre, ô Athéniens »! Ses ennemis obtinrent la mort de ce noble philosophe et le firent condamner à boire la ciguë.

b. Un autre païen, Cicéron, a écrit tout un traité sur l'essence de la divinité. Parcourant l'organisation du monde végétal et animal, il y fait voir l'œuvre d'un ouvrier souverainement intelligent. « On pourrait encore ajouter, continue ce païen, une foule de considérations, qui prouveraient jusqu'à l'évidence la multiplicité et l'existence des dons que Dieu a faits aux hommes. Il s'exprime aussi au nombre singulier. Puis il vient à parler du corps humain, de la majesté et de l'élégance de la constitution, ainsi que de ses différents organes. Ses yeux, comme des sentinelles, occupent la

place la plus élevée, afin que rien ne leur échappe; de même les oreilles, faites pour saisir les sons qui tendent toujours à s'élever, sont placées à la partie supérieure de la tête. Le nez est placé près de la bouche, afin que nous puissions déjà distinguer ce qui y passe; le goût se trouve précisément dans cette partie de la bouche, par où doivent naturellement passer la nourriture et la boisson que nous prenons; le sens du toucher est répandu par tout le corps.

Quand vous examinez une grande maison, dit encore le même Cicéron, lors même que vous n'en voyez pas l'architecte sous vos yeux, vous vient-il jamais à la pensée qu'elle est l'ouvrage des souris ou des belettes? Comment pouvez-vous donc croire sérieusement que tant de magnificence, tant de variété, tant d'harmonie, dans les corps célestes, la vaste étendue de la mer et de la terre, etc., n'était que le pur effet du hasard? Si quelqu'un était porté à croire, dit-il encore, que tout ce que nous considérons n'est que le produit du hasard, je ne comprends pas pourquoi celui-là ne prétendrait pas, qu'en jetant çà et là une grande quantité de lettres, elles ne s'arrangeraient pas de telle sorte, qu'elles parvinssent à former les *Annales d'Ennius*.

Si quelqu'un, dit ailleurs le même païen, avait vécu sous terre dans de splendides palais, au sein de l'abondance, et que tout-à-coup il se trouvât transporté sur la surface de la terre, qu'il vît la voûte immense des cieux, la terre, la mer, la nuit, le soleil, etc., il croirait aussitôt à l'existence de la divinité » (*Cic.* de Nat. deor.).

c. Un troisième païen, Sénèque, écrit ces paroles: « Tout bien, dites-vous, me vient de la nature; mais ne remarquez-vous pas, qu'en parlant de la sorte, vous

ne faites que donner un autre nom à Dieu? Cette nature dont vous prétendez tout recevoir, qu'est-elle autre chose que Dieu et son intelligence divine? Donnez le nom qu'il vous plaira à l'auteur de toutes choses; nommez-le avec tous les attributs de Jupiter; dites qu'il est supérieur à tout, qu'il régit et gouverne cet univers; qu'il a en ses mains les foudres vengeresses du Jupiter de la fable; appelez-le du nom de hasard; donnez-lui, en un mot, toutes les qualités qui nous feront reconnaître en lui une puissance céleste et divine; il restera toujours le même et unique principe de toutes choses » (*Senec.* De Benef. l. 4, c. 7).

d. Lorsqu'en 1721, le Danemarck envoya des missionnaires dans le Groënland, pour prêcher la religion chrétienne aux païens de ces contrées, plusieurs Groënlandais se convertirent et se firent baptiser. — Un Danois exprimant, un jour, dans une société de Groënlandais baptisés, l'étonnement de ce que, autrefois si peu intelligents et si barbares (car on avait trouvé dans les Groënlandais peu de vestiges d'une croyance à un être supérieur), ces hommes avaient pu vivre dans un tel état, l'un d'eux répondit : « A la vérité, nous étions de pauvres et ignorants païens, nous ne savions rien de Dieu et de Jésus-Christ. Qui aurait pu nous en dire quelque chose, avant que vous fussiez venus? Cependant, ne croyez pas qu'il n'y eut aucun païen à qui cette pensée ne fut venue. Souvent je me suis dit à moi-même : Un kajack avec tout ce qui le compose, n'existe pas par lui-même, mais il faut qu'il ait été construit avec beaucoup d'art, par les mains d'un ouvrier habile et expérimenté ; qui ne comprend pas cela, n'est pas capable de rien comprendre. La formation de

l'oiseau le plus simple exige infiniment plus d'art que le meilleur kajack, et personne ne saurait en faire un. Mais l'homme est encore bien supérieur en adresse et en habileté à tous les animaux ensemble. Qui l'a produit ? Il vient de ses parents, et ses parents eux-mêmes viennent aussi de leurs parents. Mais d'où sortirent les premiers hommes ? On pourrait croire qu'ils sont issus de la terre; mais pourquoi la terre n'en produit-elle plus maintenant ? Et la terre, la mer, le soleil, la lune et les étoiles, comment existent-ils ? Il faut bien qu'il y ait eu quelqu'un qui ait fait tout cela ? Celui-là, certainement, doit être doué d'une puissance, d'une habileté, d'une sagesse bien supérieures à celles de l'homme le plus intelligent ; il doit être bon par excellence, puisque tout ce qu'il a fait nous est si utile et si avantageux. Ces pensées-là m'occupaient souvent avant que vous vinssiez, de contrées éloignées, nous apprendre à connaître le grand Dieu de l'univers. » (*Cranz,* Hist. du Groënl.).

e. Le célèbre astronome Athanase Kircher, voulant convaincre une de ses connaissances qui doutait de l'existence d'un Etre suprême, se servit de ce moyen : il plaça, pour le moment où il attendait sa visite, un magnifique globe céleste dans un coin de la chambre. — A peine cette personne était-elle entrée, qu'elle remarqua le globe, et demanda à Kircher s'il lui appartenait ? Kircher répondit qu'il ne lui appartenait pas, qu'il n'avait pas de possesseur. — « Il faut nécessairement qu'il soit venu là par un pur effet du hasard. — Vous plaisantez sans doute, reprit l'étranger ; mais l'astronome continua de soutenir sérieusement son assertion. Lorsqu'enfin il s'aperçut que son visiteur com-

mençait à témoigner de la mauvaise humeur, il profita de cette occasion pour lui adresser ces paroles : « Vous ne voulez pas croire, et vous trouvez qu'il serait insensé d'admettre que ce petit globe existe par lui-même, et qu'il se trouve à la place où vous le voyez par l'effet unique du hasard; comment pouvez-vous donc croire que le ciel avec ses planètes et ses milliers d'étoiles soient devenus ce qu'ils sont par un pur effet du destin ? » L'étranger stupéfait et ne sachant que répondre, se tut et n'eut plus rien à répliquer à un argument aussi convaincant (*Wagenitz*, Relig. in Beisp.).

f. Un arabe du désert, interrogé sur quoi il fondait sa croyance en Dieu, répondit : « J'admets l'existence de Dieu pour les mêmes motifs que je reconnais à l'empreinte marquée sur le sable, le passage d'un homme ou d'un animal. » (*Guillois*, Ire Part.).

2. Dieu est incompréhensible dans sa grandeur.

a. Le roi Hiéron demandant un jour au philosophe Simonide ce que c'était que Dieu, ce dernier le pria de lui accorder un jour pour y réfléchir. Interrogé de nouveau le lendemain, il demanda encore un délai de deux jours, et lorsqu'ils furent passés, il en sollicita de nouveau quatre. Comme, après tant de jours d'attente, le prince le priait de lui dire enfin ce qu'il savait touchant la divinité, et que le philosophe ne cessait de demander quelques jours pour y réfléchir, le prince étonné, lui demanda pourquoi il agissait de la sorte : « Ah ! répondit en soupirant Simonide, plus j'y réfléchis, plus je suis embarrassé de dire ce que c'est que la nature de Dieu. » (*Cicer.* Nat. deor.).

b. Timée, interrogé un jour par le philosophe Socrate, sur ce qu'il pensait de l'essence divine, répondit : « Je sais bien ce que Dieu n'est pas, il n'est ni un fantôme, ni un homme, ni une montagne, etc. ; quant à ce qu'il est, je ne saurais le dire. »

c. Le philosophe Epictète avait coutume de dire : « Pour expliquer clairement ce que c'est que Dieu, il faudrait, ou que je fusse Dieu moi-même, ou que Dieu ne fût plus Dieu. »

d. Saint Grégoire écrit : « Tout ce qu'on peut dire de Dieu n'est pas digne de Dieu, précisément parce qu'on peut le dire, car la raison ne peut pas même se faire une idée de sa majesté, encore moins la langue, dans la faiblesse de son langage, peut-elle le rendre et l'exprimer par des paroles. » (*S. Greg*. l. 20. Mor., c. 55.).

e. Moïse, dans le désert, demandait un jour au Seigneur de lui faire contempler sa face auguste. Mais Dieu lui répondit : il ne t'est point donné de voir ma face, car nul homme ne peut me voir tandis qu'il est sur la terre. » (*Exod.*, 33. 20.).

Saint Paul lui-même ajoute : « Dieu habite dans une lumière inaccessible que nul homme n'a vue ni ne peut voir. » (1. *Tim.*, 6. 16.).

COMPARAISONS.

a. Chez les Perses, ceux qui regardaient avec curiosité la figure du roi étaient punis de mort. D'après ce que nous lisons dans l'Ecriture sainte, ceux-là étaient frappés de mort subite, qui regardaient avec peu de respect l'Arche d'alliance. Comment ceux qui sont encore

revêtus d'un corps mortel, prétendraient-ils voir la majesté de Dieu, sans être écrasés par elle?

b. Lorsqu'on regarde fixement le soleil pendant quelques instants, les regards sont éblouis par l'éclat de ses rayons: comment le soleil de la splendeur éternelle n'aveuglerait-il pas les yeux de notre esprit ?

B. Affaiblissement de la connaissance de Dieu parmi les Païens (Idolâtrie).

1. Conjectures sur l'origine de l'idolâtrie.

Dans les premiers temps, tous les hommes croyaient en un seul et vrai Dieu. Mais comme Dieu est un esprit, et que, comme tel, il est invisible, il est probable que les hommes se dirent entre eux : il nous faut cependant quelque chose pour nous aider à conserver le souvenir de la divinité. Quelques-uns dirent : La plus magnifique d'entre les créatures, celle qui est le plus capable de nous rappeler la majesté et la bonté de Dieu, c'est le soleil. L'éclat de sa lumière, sa beauté qui frappe tous les regards ; la prospérité, l'accroissement et le bien-être qu'il répand sur toute la terre, tous ces motifs doivent nous rappeler le souvenir d'un Dieu souverainement bon et parfait. Aussi, quand ils priaient Dieu, ils se tournaient vers le soleil, et quand ils parlaient de Dieu à leurs enfants, ils leur montraient le soleil. D'où il arriva qu'ils oublièrent bientôt, surtout leurs enfants et leurs neveux, que le soleil ne devait que leur rappeler le Dieu invisible. Peu à peu, ils confondirent Dieu avec le soleil, et commencèrent à rendre leurs adorations à cet astre.—Plus tard, l'éclat de la lune et des

étoiles les déterminèrent à les adopter aussi pour leurs dieux, mais ils ne furent que des dieux inférieurs. Mais comme le soleil, par une température sombre et nébuleuse, n'est pas visible, ils convinrent que la flamme domestique serait destinée à leur rappeler le Dieu invisible qui règne dans les hauteurs, c'est-à-dire, le soleil. — Et lorsqu'ils priaient, ils s'agenouillaient devant le feu : bientôt ils oublièrent que le feu ne devait que leur rappeler le soleil, et ils l'adorèrent aussi. On les appelle les adorateurs du feu : ces pratiques sont surtout en usage parmi les Perses. Plus tard, après qu'on eut partagé le temps d'après les données fournies par l'observation du cours des astres, ce qui probablement eut lieu d'abord en Egypte, on se vit forcé de donner des noms particuliers aux différentes étoiles et aux groupes d'étoiles, principalement à celles au milieu desquels s'effectuait le cours visible du soleil et des planètes. Naturellement, ces dénominations furent prises parmi les objets servant à l'agriculture. Ainsi le signe sous lequel le soleil apparaît au moment où l'on attèle à la charrue, fut appelé le *taureau*. Un autre sous lequel arrivait le débordement du Nil se nommait l'*homme aquatique ;* tel autre marquant le solstice, portait le nom d'écrevisse, et le cours des planètes ou plutôt l'ensemble de la sphère céleste fut comparé à un serpent. Par l'usage fréquent de ces expressions allégoriques, on oublia insensiblement, surtout parmi le peuple, leur véritable signification : on confondit le signe avec la chose signifiée, les choses de la terre avec celles du ciel. On avait donné le nom de taureau, de chien, à des astres qu'on regardait déjà auparavant comme des divinités ; bientôt on crut voir un Dieu dans le taureau domestique.

On avait, selon la remarque judicieuse de Volney, transporté les animaux au ciel ; on les en fit descendre pour les honorer sur la terre. En outre, les prêtres qui formaient la majorité de la classe lettrée, abusèrent de la crédulité du peuple pour faire considérer certains animaux et certaines plantes comme étant d'origine divine, et l'engagèrent à leur vouer un religieux respect; espérant peut-être en retirer eux-mêmes quelque avantage. Telle fut l'origine du culte des animaux, surtout en Egypte; nous en parlerons plus loin.

Comme l'homme est incapable de se faire une idée d'un esprit pur, on s'imagina peu à peu que Dieu devait avoir comme nous, un corps, des yeux, des oreilles, des mains et des pieds. Plus tard, Dieu restant toujours voilé aux regards des hommes, on le représenta au moyen de statues en bois, en pierre ou en métal, en lui donnant toujours la forme du corps de l'homme, parce que celui-ci est de toutes les créatures la plus parfaite. Ces images ne devaient sans doute, dans le principe, que rappeler la mémoire du Dieu invisible.— Quand les païens priaient, ils s'agenouillaient devant elles, et les montraient à leurs enfants lorsqu'ils leur parlaient de la divinité. Insensiblement, ils oublièrent, et plus encore leurs enfants, que ces images n'étaient destinées qu'à leur rappeler le souvenir de leurs dieux, que ce n'étaient là que de simples images, des symboles, et bientôt ils les prirent pour leurs dieux eux-mêmes. Dans la suite, les images se multipliant, les dieux s'accrurent dans la même proportion. Ces images, on les nomme idoles, ceux qui les adorent, idolâtres. Leur religion porte le nom d'idolâtrie. Voici le fidèle tableau que saint Paul lui-même en a fait: « En s'attribuant le nom de

sages, ils sont devenus fous et ils ont transporté l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseau, de bêtes à quatre pieds et de serpents. » (*Rom.* 1. 23).

On se faisait aussi des images des personnes mortes ou absentes auxquelles on rendit peu à peu le même culte qu'aux idoles. On lit, à ce sujet, dans le livre de la Sagesse (14, 15.) : « Un père affligé de la mort précipitée de son fils, fit faire l'image de celui qui lui avait été sitôt ravi, et il commença à adorer comme Dieu celui qui, comme homme, était mort un peu auparavant ; il lui établit parmi ses serviteurs un culte et des sacrifices. » — Avec le temps, cette coutume impie s'enracina de plus en plus et fut observée comme une loi. Les rois exigèrent aussi que l'on rendit un culte divin à leurs images.—Nous en voyons un exemple (*Daniel*, 3. 1-22) dans l'histoire de Nabuchodonosor, qui forçait ses sujets à adorer ses statues d'or. Quiconque s'opposait aux ordres du roi était jeté dans une fournaise ardente, comme le furent les trois jeunes hébreux dont nous avons parlé.

Les poètes et les prêtres ne cessèrent dans la suite d'ajouter au nombre des dieux. Mille fables furent inventées par eux et livrées en pâture à un peuple ignare et crédule ; les passions, les faiblesses des hommes, ils les attribuèrent à leurs divinités, en leur donnant des femmes et des enfants, elles qui n'étaient qu'une invention de leur imagination poétique.

2. Absurdités de l'idolâtrie.

a. Les pratiques ridicules de l'idolâtrie sont fort bien

dépeintes dans le livre de la Sagesse ; principalement celles de l'adoration des images. « Ceux-là sont vraiment malheureux et n'ont que des espérances mortes, qui ont donné le nom de Dieu aux ouvrages de la main des hommes, à l'or, à l'argent, aux inventions de l'art, aux figures des animaux, et à une pierre de nul usage façonnée par le travail d'une main antique. Car un ouvrier habile coupe par le pied dans une forêt un arbre bien droit, il en ôte adroitement toute l'écorce, et, se servant de son art, il en fait quelque meuble utile pour l'usage de la vie. Il se sert du bois qui est demeuré de son travail pour se préparer à manger ; et voyant que ce qui lui reste n'est bon à rien, que c'est un bois tortu et plein de nœuds, il le taille avec soin tout à loisir, lui donne une figure par la science de son art, et en fait l'image d'un homme ou de quelque vil animal, et, le frottant avec du vermillon, il le peint de rouge lui donne une couleur empruntée, et en ôte avec adresse toutes les taches et tous les défauts. Après cela, il fait à sa statue une niche qui lui soit propre, la place dans une muraille et la fait tenir avec des fers de peur qu'elle ne tombe. Il use de cette précaution, sachant qu'elle ne peut se tenir elle-même. Il lui fait ensuite des vœux, l'implore pour sa fortune, pour sa femme et ses enfants. Il prie pour sa santé un fragile morceau de bois, il appelle à son secours celui qui ne peut le secourir. Pour avoir des forces dans un voyage, il s'adresse à celui qui ne peut marcher ; et lorsqu'il pense à acquérir ou à entreprendre quelque chose, et qu'il est en peine du succès de tout cela, il implore celui qui est inutile à tout » (13. 10-19). David, dans son Psaume 113, dit en parlant des idoles : « Elles sont l'ouvrage

des mains des hommes ; elles ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des narines et ne sentent point, des mains et ne peuvent rien toucher, des pieds et ne sauraient faire un pas. »

b. Le peuple de Canope, en Egypte, vénérait une idole d'argile remarquable par la grosseur monstreuse de son ventre sans poitrine et qui, de plus, avait une tète dépourvue de cou. Ses pieds étaient de simples échasses sans avoir absolument aucune des formes d'un pied et d'une jambe. La partie inférieure du reste du corps était percée de petits trous remplis de cire. Quant à l'intérieur, il était entièrement creux et rempli d'eau. Ainsi préparée, on allumait un grand feu sous l'idole que les Chaldéens, adorateurs du feu, regardaient comme la plus puissante divinité. La cire, déposée dans les petites ouvertures, se fondait à la chaleur, et l'eau qui en sortait éteignait naturellement le feu. Là-dessus les insensés poussaient des cris de joie et se vantaient que leur dieu était plus puissant que celui des Chaldéens, qui était le feu, puisqu'il avait été vaincu par le leur (*Stolb.* R. G. B. 13).

c. Les anciens Egyptiens ont raconté toutes les fables imaginables sur les dieux et les déesses de leur pays.— Il est surtout question d'Osiris et d'Isis sa femme. Ils bâtissaient des villes, faisaient des lois et enseignaient l'agriculture. — Lorsqu'Osiris mourut, son esprit passa dans le corps d'un bœuf, nommé Apis, qui fut vénéré à Thèbes, dans un temple magnifique. Plusieurs l'entouraient, occupés uniquement à l'honorer, et les Egyptiens se prosternaient devant lui et l'adoraient. A la mort d'Apis, naissait aussitôt un veau dans lequel

passait l'esprit d'Osiris et que les prêtres devaient trouver en parcourant toutes les étables du pays. Jusqu'à ce qu'on l'eût trouvé, le pays tout entier était enseveli dans le deuil le plus profond. Les prêtres seuls connaissaient les signes auxquels on pouvait reconnaître cette nouvelle divinité. Il devait être de couleur noire avec quelques taches blanches à certaines parties du corps. Dès qu'on l'avait découvert, il était conduit au temple avec les démonstrations et les solennités les plus pompeuses. Le divin taureau vivait-il jusqu'à l'âge de 25 ans, on le noyait et l'on allait à la recherche d'un autre.—Il y avait encore certains pays où l'on rendait un culte divin aux chèvres, aux lions, aux crocodiles et aux agneaux. — Il n'y avait pas jusqu'aux chiens, aux chats, aux loups, à l'autruche et aux musaraignes, qu'on ne considérât comme des divinités; et celui qui avait le malheur de battre un chat en pleine rue était puni de mort sans grâce ni miséricorde. Selon Bulbastus, 70,000 hommes se rendaient annuellement sur des bateaux au temple de la déesse de la guerre; dans chaque ville, ils descendaient à terre et se rouaient de coups les uns les autres en l'honneur de la déesse (*Annegarn's Weltgesch.* B. 1).

d. Le philosophe païen, Celse, étonné de ce que les juifs et les chrétiens n'adoraient pas le soleil, la lune et les étoiles, reçut du savant Origène cette judicieuse réponse : « Ils ne le font pas, parce qu'ils ont appris à honorer un Être infiniment supérieur à toutes ces créatures. Un adorateur du soleil ne rend certainement pas à une étincelle ou à une lampe un honneur aussi grand qu'au soleil lui-même. De même aussi les chrétiens ne veulent rendre aucun culte à une créature,

fût-elle aussi belle et aussi brillante que le soleil ; eux qui ont appris à connaître la lumière par excellence, l'Éternel, qui seul mérite d'être adoré. » (*Orig.* 1. Cont. Cels.).

e. Hésiode, écrivain grec qui vivait neuf cents ans avant Jésus-Christ, comptait trente mille dieux qui recevaient les adorations des idolâtres. Ceci ne doit nullement étonner, puisque chaque pays était sous la protection de quelque divinité. Les voleurs s'adressaient à Mercure; les voluptueux à Vénus; les ivrognes rendaient leurs hommages à Bacchus. Les maladies même avaient leurs divinités particulières; ainsi la fièvre avait Fibris ; les soldats vénéraient Mars, le dieu de la guerre ; les nautoniers, Neptune, le dieu de la mer ; les médecins, Esculape; les forgerons, Vulcain ; les savants, Minerve ; les musiciens, Apollon.

3. Impostures de l'idolâtrie.

a. On vénérait à Babylone une grande idole, connue sous le nom de Bel, dont l'intérieur était d'argile et l'extérieur enduit de cire. Tous les jours on lui offrait douze muids de fine farine de blé, quarante moutons, et six cruches de vin, et les prêtres soutenaient qu'elle mangeait tout cela. Daniel, qui lui avait refusé ses adorations, fut appelé à comparaître devant le roi pour justifier sa conduite. Il lui fit voir clairement la fourberie des prêtres, qu'il lui prouva de la manière suivante. Il répandit de la cendre par tout le temple, la faisant passer par un crible ; puis il fit fermer les portes du temple et s'en alla après l'avoir scellée du cachet du roi ; le lendemain il retourna au temple avec le

roi et lui fit remarquer les traces des pieds d'hommes, de femmes et d'enfants qui étaient entrés par une porte secrète et avaient mangé tout ce qui était sur la table (*Daniel* 14).

b. Il y avait aussi en Egypte un nombre considérable d'idoles et de statues de tout genre. Plus tard, la lumière du christianisme ayant dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, le patriarche Théophile fit renverser et disperser ces idoles dont un grand nombre, construites en bois ou en métal, étaient creuses à l'intérieur, et adossées contre un mur qui les supportait. Derrière, se trouvait une ouverture dans laquelle, à l'aide d'une brèche pratiquée dans le mur, dont on cachait soigneusement l'entrée, afin qu'elle ne fût pas remarquée du dehors, un homme pouvait facilement entrer, et se glisser ensuite dans la tête creuse et immense de l'idole pour lui prêter le secours de sa langue. Le peuple, dupe de ces supercheries, croyait fermement que c'était l'idole elle-même qui parlait, aussi prenait-il tout ce qu'il entendait pour des révélations divines (*Stolb,* R. G. B. 13).

4. Crimes et cruautés de l'idolâtrie.

L'idolâtrie n'était pas seulement un culte plein d'absurdités et d'impostures, mais elle était encore la mère et la protectrice d'une foule de crimes et de cruautés.

a. Saint Paul écrit au sujet des idolâtres (*Rom.* 1. 29) » qu'ils ont été remplis de toutes sortes d'injustices, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de malignité ; ils ont été envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs; ils ont été corrompus dans leurs mœurs, semeurs de

faux rapports. » Qu'y a-t-il d'étonnant s'ils ont eu presque pour chaque vice une divinité tutélaire ou plutôt s'ils ont divinisé le crime même. Celui qui avait commis un vol, tâchait de gagner, par une petite offrande, la protection de Mercure, dieu des voleurs, afin qu'il le délivrât des suites de son forfait. Les ivrognes croyaient s'attirer la faveur de Bacchus en buvant avec excès. Dans plusieurs endroits, on voyait des temples érigés à la déesse de l'impudicité, temples où les abominations surpassaient celles de Sodome et de Gomorrhe. Les cérémonies d'initiation au culte de Cérès, d'Eleusis, du dieu Priape et autres divinités étaient si horribles, que la pudeur a empêché les auteurs païens eux-mêmes de les décrire dans leurs ouvrages. Aussi saint Paul écrit-il aux Ephésiens : « Ne prenez point part aux œuvres infructueuses des ténèbres, mais, au contraire, condamnez-les, car la pudeur ne permet pas même de dire ce que ces personnes font en secret. »

b. On immolait des sacrifices humains au dieu des Ammonites appelé dans l'Ecriture saint Moloch, l'idole infâme entre toutes les autres. Cette idole était faite d'airain et avait une tête de bœuf, bien que le reste de la statue représentât une figure d'homme. La statue était entièrement creuse et derrière se trouvait une ouverture par où l'on mettait le feu, avec lequel on échauffait la statue jusqu'à ce qu'elle fût devenue toute rouge. On plaçait ensuite les enfants destinés au sacrifice sur ses bras ardents, où l'on laissait rôtir ces infortunées créatures. Afin qu'on n'entendit plus les cris poussés par ces innocentes victimes, les prêtres des sacrifices les couvraient par le roulement des tambours, et le bruit des cimbales (*Brentano* bei 3 Kön. II, 15).

c. Quoique, en général, il fût défendu chez les Perses d'offrir des victimes humaines, nous lisons néanmoins dans l'histoire, que Xerxès, roi de Perse, lors d'une expédition contre les Grecs, fit enterrer tout vivants neuf garçons et neuf filles sur les bords du fleuve Strymon. L'historien de l'antiquité, Hérodote, dit que c'était un usage chez les Perses d'enterrer des vivants. « Je sais, ajoute-t-il, qu'Amestris, femme de Xerxès, fit enterrer tout vivants deux fois sept enfants des plus illustres familles de la Perse par reconnaissance envers le dieu souterrain, de ce que, dans un âge aussi avancé, elle jouissait encore d'une santé florissante. »

d. Les Grecs, qui d'ailleurs se vantaient de leur civilisation, avaient aussi leurs sacrifices humains. Lorsqu'ils se dirigeaient vers Troie, Iphigénie fut immolée par les propres mains de son père Agamemnon pour obtenir de la déesse Diane un heureux succès de cette expédition. Après le siége de cette ville, Polyxène, fille du roi vaincu, dut être immolée aux mânes du héros Achille. Dans des temps plus reculés, on battait de verges un grand nombre de filles jusqu'à ce qu'elles fussent mortes.

e. Anciennement, les Romains immolaient aussi des garçons à la déesse Monia; plus tard, lors de la chute de la royauté, on abolit, il est vrai, ces sacrifices révoltants; mais, lors de la guerre qui s'éleva entre les Romains et les Gaulois, l'an cinq cent vingt-six après la construction de Rome, les prêtres firent ensevelir vivants un homme et une femme pour éloigner le danger, croyant apaiser, par ces cruautés, le courroux des dieux. Ce ne fut que l'année six cent cinquante-sept après la construction de Rome que le sénat abolit pour toujours les sacrifices humains.

f. Les Carthaginois avaient représenté leur dieu Saturne, par une statue d'airain. Cette idole avait les bras étendus un peu en arrière. C'était sur ses bras que l'on plaçait les jeunes enfants destinés à servir de victimes, et qui, de là, tombaient dans des gouffres de feu, où ils étaient condamnés à brûler en l'honneur de l'idole. On lui immola, en une seule fois, deux cents enfants des meilleures familles, pour éloigner le danger qui menaçait les Carthaginois du côté d'Agatocle, tyran de Syracuse.

g. Un général romain, César, raconte, au sujet des Gaulois, que ceux qui étaient affligés par des maladies graves, ou qui étaient menacés du danger de perdre la vie, immolaient aux dieux des victimes humaines, ou faisaient vœu de les offrir quand le danger serait passé. Leurs sacrificateurs étaient les Druides, noms que portaient leurs prêtres. Ils avaient des idoles d'une grandeur monstrueuse; leurs membres étaient enlacés d'osier et creux à l'intérieur. Ces cavités étaient remplies d'hommes vivants, sous lesquels on allumait le feu, qui réduisait en cendres ces innocentes créatures. Il est vrai qu'on choisissait communément des criminels; mais à défaut de malfaiteurs, on immolait des innocents (*Cæs.* De Bello Gall. 1. 6.).

h. Les Germains se sont aussi déshonorés par des sacrifices humains. Entre autres divinités, ils avaient le Wodam ou l'Odin qu'ils nommaient le père des dieux. On le représentait sous la forme d'un guerrier, une épée à la main droite, à la gauche un petit bouclier, et sur la tête une couronne. Il n'avait qu'un œil, qui signifiait l'œil qui voit tout l'univers. Sur chacune de ses épaules se tenait un corbeau, qu'il lâchait jour et nuit, selon l'o-

pinion de ses adorateurs, pour aller découvrir ce qui se passait dans le monde ; d'où lui venait encore le nom de dieu des corbeaux. Les Germains lui immolaient, à certains jours déterminés, des victimes humaines.

i. Les sacrifices humains, à la fois les plus nombreux et les plus effrayants, étaient ceux qu'on offrait en Amérique avant sa découverte qui date seulement du seizième siècle. Ceux du Mexique surpassaient tous les autres en atrocité. — Les Mexicains appelaient leur dieu : le dieu de la guerre, il devait naturellement être avide de sang. Leurs prêtres persuadaient au peuple que rien n'était plus agréable à leur dieu que le sang des victimes humaines, et que leurs cris et leurs gémissements retentissaient à leurs oreilles, comme les sons d'une agréable musique. Voici ce qui se passait dans ces sacrifices : Le prêtre ouvrait la poitrine à la victime, lui arrachait le cœur, et l'offrait ainsi encore tout palpitant à l'idole assise sur un trône. Après qu'on avait ainsi offert ce qu'il y avait de mieux, le cœur, le reste du cadavre était découpé par morceaux, dont chacun des assistants recevait une part, qu'il s'empressait de manger comme une nourriture sacrée. On avait aussi suspendu dans le temple de ce dieu, une longue série de têtes humaines, comme pour servir d'ornementation. Quand quelques-unes de ces têtes devenaient trop vieilles, les prêtres cherchaient à les remplacer par de nouvelles. En somme, il y avait au Mexique huit grands et douze petits temples, dans lesquels on immolait, annuellement, l'un dans l'autre, plus de vingt mille hommes. Lorsque le général espagnol Fernand Cortez en fit la conquête vers 1520 il trouva des voûtes entières, toutes

tapissées de squelettes et de têtes d'hommes (*Ber. Berc.* H. de l'Egl. tom. 17).

C. **Des Attributs de Dieu** (1).

1. Dieu est éternel et immuable.

1. Vérités consolantes pour le Juste.

a. Un père de famille qui avait été en butte à toute espèce de revers, en avait conçu beaucoup de douleur. Sa femme, quoique partageant sa douleur, souffrait cependant plus de voir son époux dans la désolation, que du malheur qu'il avait éprouvé. Pour elle, la consternation de son mari l'emportait sur tout le reste, c'était son plus grand sujet de désolation ; aussi n'épargna-t-elle rien de ce qui pouvait lui rendre le bonheur et la tranquillité, mais longtemps ses efforts restèrent sans résultat; toute parole de consolation était inutile. Cependant la nécessité et le dévouement rendent industrieux: elle essaya de l'amener à d'autres pensées, et pour cela elle usa du stratagème suivant: Un jour, elle affecta une tristesse et un abattement extrêmes; en quelque lieu qu'elle se trouvât, elle était morne et silencieuse. Le mari, qui connaissait le caractère gai et toujours serein de son épouse, en fut étrangement surpris. Il craignait presque que quelque nouveau malheur ne fût survenu dans la maison, et qu'elle ne le lui cachât pour l'épargner. Il la pressa de lui dire la cause

(1) Il s'agit ici des attributs qui sont d'une plus grande influence dans les instructions religieuses.

d'une tristesse qu'elle ne pouvait cacher plus longtemps, ajoutant que ce devait être quelque chose de bien grave, puisque toujours si calme et si joyeuse d'ordinaire, elle était maintenant comme abîmée dans une tristesse profonde. Pendant longtemps elle se refusa absolument à lui en déclarer le motif, ce qui ne faisait qu'augmenter la frayeur de son mari. Vaincue, enfin, par ses sollicitations et ses prières réitérées elle se mit à parler ainsi, d'un ton sérieux et solennel : « J'ai fait cette nuit un rêve bien triste ; j'ai rêvé que notre Sauveur était mort, et que les anges, grands et petits, accompagnaient son cercueil en versant des larmes amères ; j'en ai été moi-même profondément émue ; et à cette heure même je ne saurais encore m'en consoler »! — « Stupidité vraiment impardonnable, s'écria l'homme en souriant pour la première fois depuis bien longtemps ; comment peux-tu t'arrêter à de tels contes bleus, et maintenant surtout que tu es éveillée? Comment peux-tu sérieusement en être encore triste? Dieu peut-il mourir, n'est-il pas éternel »? A cet instant la gaîté, qui depuis si longtemps avait disparu du visage de sa femme, reparut de nouveau, puis elle reprit aussitôt : « Ainsi mon rêve ne signifiait donc rien? Il vit donc encore l'antique bon Dieu »? — « Eh! sans doute, il vit encore, répondit le mari qui commençait à douter si sa femme n'avait pas perdu la raison : comment peux-tu tenir un langage d'une telle naïveté »? Insensiblement la femme reprenait son ancienne sérénité. « Si donc il en est ainsi, continua-t-elle, si notre Dieu, qui nous a conservés déjà pendant plus de cinquante ans, ainsi que l'univers, à travers des milliers d'années, continue à veiller toujours avec un soin tout

paternel sur les faibles comme sur les puissants, sur la jeunesse et sur la vieillesse, comment peux-tu te décourager, et refuser d'avoir confiance en lui? Il n'a pas changé: il reste le père des hommes, son amour et sa bonté nous sont également assurés, et il continuera à veiller sur nous et sur nos enfants. Ne lui fais donc pas injure, en doutant de sa bonté paternelle, te persuadant faussement qu'elle n'est pas éternelle, et qu'elle est sujette à varier ». Le mari sentit les effets salutaires de ce reproche; il reprit avec émotion: « Oui, ma prudente consolatrice! tu as raison; tu es plus raisonnable et plus chrétienne que moi, jamais je ne me laisserai plus aller au découragement, encore moins douterai-je jamais de l'éternelle et immuable bonté de notre Dieu (*Stapf's Handb.* 8. 48).

b. Saint François avait coutume de consoler ses frères par les paroles suivantes: « Mes Frères! nous avons, il est vrai, fait de grandes promesses au Seigneur, mais celles qu'il nous a faites le sont encore infiniment plus.—Le travail et la peine sont ici-bas de peu de durée: mais, là-haut, notre éternel rémunérateur nous accordera une récompense impérissable. » (*Lohn.* Bibl. 1. 56).

c. Chaque fois que sainte Thérèse entendait sonner l'heure, elle s'écriait avec joie: « Me voici encore d'une heure plus rapprochée de ma patrie et de mon rémunérateur éternel. » (*Ibid.* 1. 57).

d. Lorsqu'on demandait à Zeuxis pourquoi il consacrait tant de soins à ses tableaux, il répondait: « Je travaille pour l'éternité. » Avec combien plus de confiance que cet artiste avide de gloire, les justes ne peuvent-ils pas s'écrier: « Nous travaillons pour l'éternité,

pour un maître qui peut et veut nous donner une éternelle récompense. » (*Drexell.* De æter.).

e. « Voulez-vous jouir d'une félicité éternelle, écrit saint Augustin, attachez-vous à celui qui est éternel. » (*S. Aug.* S. 30. De sanct.).

f. Une veuve, sur son lit de mort, consolait ses enfants par ces belles paroles : « Je vous laisse, mes chers enfants, un père qui ne mourra jamais, mais qui vivra éternellement. »

1. Dieu est éternel.

2. *Vérité terrible pour le méchant.*

a. En 1630, à l'époque de la guerre de Trente-Ans, les Suédois fondirent sur un village allemand, où l'esprit de vengeance et la soif du butin les entraîna aux plus révoltants excès. Après avoir sévi avec cruauté contre les habitants qu'ils mirent à mort, ils finirent par livrer aux flammes le village même. — Le lendemain, un jeune homme d'un aspect farouche et sauvage contemplait, du haut des collines voisines, le théâtre du carnage et de l'incendie, et s'écriait à haute voix : « Bravo ! Bravo ! les Suédois ont, là bas, laissé des traces glorieuses de leur passage ; mille actions de grâces vous soient rendues, bien-aimés Suédois ! vous avez été mes libérateurs. — Détestable vaurien, s'écria à l'instant un vieillard qui s'était enfui de nuit sur la montagne et qui se tenait caché dans un buisson ; tu parais, dans ta méchanceté, te réjouir du malheur de tes semblables ? — « Comment, reprit l'autre avec insolence, sans se laisser intimider par les reproches

du vieillard, je ne me réjouirais pas de la perte de mes ennemis? Pour un misérable petit vol, et pour la bagatelle d'avoir procuré, avec mon couteau, un passe-port rouge pour l'éternité à un vieux Crésus qui ne savait pas tirer parti de son argent, on m'a enfermé là bas dans une cage étroite, pour ensuite me pendre, car on y songeait après m'avoir questionné et torturé à satiété. Ah!... Mais les Suédois ont tourné le feuillet; et pendant qu'on passait au fil de l'épée, juges, témoins, et toute cette bande qui avait juré ma perte, moi, j'ai profité du tumulte et je me suis sauvé. Je suis maintenant franc et libre, et je n'ai plus rien à craindre. » Tel était le langage de ce jeune criminel ; il avait prononcé ces paroles avec des trépignements de joie.— « Tu crois donc, reprit le vieillard, qu'avec les juges que tu appelles tes ennemis, il ne t'en reste plus aucun autre? Grande est ton erreur ; le plus redoutable vit encore; celui-là t'a continuellement devant sa vue, et toute l'armée des Suédois ne pourrait t'empêcher de tomber entre ses mains. Il n'a qu'à étendre son bras et te voilà précipité dans un cachot bien plus sombre que celui où tu étais. — Quel est donc cet ennemi, lui demanda le criminel poussé par la frayeur et peut-être aussi par la curiosité ? Ce n'est cependant pas toi, vieux détraqué ?—Non, tu n'as rien à craindre de moi, mais crains, redoute un juge éternel qui habite le ciel; celui-là sera ton éternel ennemi; tremble devant ce juge ! Comme autrefois le sang d'Abel, celui que tu as répandu crie vengeance devant lui ; comme le premier meurtrier, tu erreras pendant quelque temps sur la terre, dévoré par les remords de ta conscience comme par un affreux serpent, sans repos ni tranquillité; puis,

au moment où tu y songeras le moins, ton mandat d'arrêt sera lancé ; au moindre signe de ton juge, son puissant ministre auquel personne n'échappe te saisira pour t'entraîner devant l'Éternel. Vois-tu là bas, ces brasiers ardents, derniers restes de ce village ? Aurais-tu bien le courage de t'y laisser précipiter les mains et les pieds liés en expiation de tes crimes? Car, vois-tu, ton juge a préparé à toi et à tes semblables un feu qui brûlera aussi longtemps que vivra Celui dont la puissance l'a allumé, c'est-à-dire *éternellement*. Oui, ton éternel ennemi, le Dieu de justice, te retiendra éternellement, sans espoir de soulagement ou de délivrance, dans les cachots impénétrables de l'enfer. Tu auras pour éternel tyran le démon, pour compagnie les damnés de tous les siècles ; société de larmes et de gémissements ! Crains donc cet ennemi éternel, au courroux duquel tu n'échapperas point, si tu ne te réconcilies à temps avec lui et n'arrêtes le bras de sa vengeance. » Ainsi parla le vieillard, et celui qui tout joyeux naguère se moquait de ses avertissements, fut épouvanté au souvenir de cet ennemi éternel que les méchants trouvent en Dieu ; il partit en silence, l'esprit tout préoccupé de ces salutaires paroles. Le vieillard eut la consolation d'apprendre dans la suite, que le coupable s'était livré spontanément entre les mains des juges de la ville voisine pour y satisfaire à la justice temporelle, afin d'échapper à la justice éternelle. Elle est donc terrible pour les méchants, la pensée de l'éternité d'un Dieu, car il reste éternellement l'ennemi des impénitents. Il a un cachot qui reste à jamais fermé, un feu qui brûle éternellement (*Alter Sittenspiegel*. v. J. 1719. B. 1).

6. Saint Jean Climaque ayant un jour aperçu un cui-

sinier qui pleurait amèrement près de son foyer, lui en demanda le motif: « Je pense, lui répondit celui-ci, au feu éternel de l'enfer; moi qui ne vis que très-peu de temps, je ne puis non plus entretenir qu'un petit feu, mais Dieu qui vivra à jamais peut en allumer un qui durera éternellement. » (*Lohn.* Bibl. II. 10).

COMPARAISONS.

a. Un père, voulant prouver à son fils que le mot éternel est pour nous incompréhensible, se servit de cette comparaison : « Considérez cette fourmilière, comme ces petits animaux sont en activité! et cependant comme ils avancent peu dans leur travail! Supposez maintenant que Dieu prolonge leur vie jusqu'à ce qu'ils aient pelé et rongé, jusqu'à la racine, cette forêt, qui a une hauteur de deux lieues et un diamètre de quatre, et supposez encore qu'ils pussent porter tous leurs débris au sommet de cette même montagne qu'un bon piéton ne monte qu'en trois heures : combien ce travail durerait-il? Bien des milliers d'années, et cependant il ne se prolongerait pas éternellement.» — Il se servit encore d'une autre comparaison :

b. « Ce lac que vous voyez là-bas a une largeur d'une lieue et demie et une profondeur de plusieurs centaines de pieds : supposez qu'un oiseau vienne tous les dix ans en boire quelques gouttes jusqu'à ce qu'il soit épuisé; cela durerait longtemps, infiniment longtemps, et cependant pas éternellement. »

II. Dieu sait tout et est partout.

1. *Pensée qui doit nous inspirer l'horreur du mal.*

a. Joseph résista constamment aux attraits de la tentation en disant : « Comment oserais-je commettre le péché devant Dieu qui me voit ? » (*Gen.* 31, 9). C'est par la pensée à la présence de Dieu que Susanne préserva son innocence ; elle s'écriait : « J'aime mieux tomber entre vos mains sans péché que de pécher en présence du Seigneur. » (*Daniel,* 13). Voici dans quels termes le Seigneur se plaint, par la bouche d'Ezéchiel, de la corruption des mœurs du peuple Israélite (9, 9) : « L'iniquité de la maison d'Israël et de la maison de Juda est dans le dernier excès, la terre est toute couverte du sang des innocents ; la ville est remplie des gens qui m'ont quitté, parce qu'ils ont dit : Le Seigneur a abandonné la terre, le Seigneur ne nous voit plus. » — La pensée de la présence de Dieu était aussi, selon le vieillard Tobie, le meilleur préservatif contre le péché, car il disait à son fils (*Tob.* 4, 6) : « Ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. »

b. Saint Grégoire de Nazianze raconte au sujet d'une femme païenne qui vivait dans la débauche, qu'elle s'était rendue dans une maison avec de coupables intentions, mais dès qu'elle eut aperçu le portrait du philosophe Palémon, renommé par sa chasteté, il lui sembla que cet homme jetait sur elle un regard sévère et menaçant. Elle en fut si effrayée, qu'elle quitta aussitôt

cette maison, accablée de honte et de confusion, et renonça à ses criminels desseins. Si le portrait d'un homme chaste opéra un effet si prodigieux, quelle puissance ne doit pas avoir la pensée de la présence de Dieu dont l'œil pénètre les plus secrètes pensées? (*Lohn.* Bibl. I, 560).

c. Saint Bernardin encore enfant exerçait déjà, par sa modestie et la gravité de son maintien, une telle influence sur les enfants de son âge, que, quand ils s'entretenaient de choses défendues, il n'avait qu'à se montrer pour qu'ils s'écriassent dès qu'ils l'apercevaient : « Silence, silence ; voici Bernardin! » et aussitôt ils renonçaient à leurs conversations. Si la présence d'un enfant pieux et vertueux exerce une telle influence sur la con uite de ses compagnons, quel effet ne devrait pas produire sur nous la présence de Dieu? (*Ibidem*).

d. Au quatrième siècle vivait en Egypte une personne remarquable par la licence et le débordement de sa conduite ; elle se nommait Thaïs. Le saint ermite Paphnutius, qui avait appris avec douleur la vie scandaleuse qu'elle menait, résolut, après avoir longtemps demandé à Dieu conseil et assistance, de l'arracher au crime et la ramener à Dieu. Il se rendit chez elle à la faveur d'un déguisement et demanda de s'entretenir avec elle dans une chambre secrète. Elle le conduisit dans plusieurs appartements ; mais comme Paphnutius disait toujours qu'il n'était pas encore assez en sûreté, Thaïs, perdant patience, lui dit enfin, après l'avoir mené dans l'endroit le plus retiré de la maison : « Il est certain qu'aucun regard humain ne saurait pénétrer ici ; mais si vous voulez éviter la présence de Dieu, vous ne le

pourrez jamais dans quelque coin de la maison que vous vous retiriez !—Comment, reprit Paphnutius, vous savez qu'il y a un Dieu?—Eh! sans doute, je le sais, répondit Thaïs étonnée ; je sais aussi qu'il existe un paradis pour les bons et un enfer réservé aux impies.—Eh! puisque vous le savez, reprit Paphnutius d'un ton sévère et pénétrant, comment pouvez-vous mener une vie aussi criminelle en face d'un Dieu qui vous voit? » Ces paroles allèrent jusqu'au fond du cœur de cette pécheresse, qui, contrite et repentante, se jeta aux pieds du saint homme, fit une pénitence austère, et mourut comme une sainte après avoir vécu longtemps dans les rigueurs de la pénitence (*Ibid*).

e. Basile, empereur de la Grèce, donnait à son fils Léon ce beau conseil : « Jamais, mon fils, vous ne vous repentirez d'une seule de vos actions, si, chaque fois que vous voudrez entreprendre quelque chose, vous êtes vivement persuadé que Dieu vous voit et vous observe ; et de cette manière, vous n'oserez jamais, soit en public, soit en secret, faire quelque action coupable. Si vous croyez pouvoir vous soustraire aux regards des hommes, vous n'échapperez jamais à la vue de Dieu qui pénètre dans les plus profonds abîmes du cœur ! [1] » (*Mansi*. 6. n. 6.)

f. Un missionnaire prêchait un jour que Dieu est présent en tous lieux, qu'il remarque et observe tout, qu'il connaît nos plus secrètes pensées. Là-dessus un païen adonné à toute espèce de crimes lui répondit : « Nous n'avons que faire d'un Dieu qui voit tout ; nous

(1) Ce serait aussi le lieu de citer l'histoire si connue de l'enfant devant la corbeille de pommes (*Jais*, 1. 2.).

menons une vie passablement libre ; nous ne saurions vouloir qu'on entendit ni qu'on vit ce que nous faisons. » Ainsi le païen refusait de se convertir parce que la croyance à un Dieu qui sait tout l'aurait troublé dans sa vie criminelle. (*Herbst's*, Exemplb. 1. 29).

g. Le philosophe Sénèque écrit : « La plupart des fautes ne seraient pas commises, si l'on avait toujours un témoin à ses côtés. » Aussi saint Cassian dit-il, que la présence de Dieu ferme le passage au péché et laisse l'entrée libre à la vertu. Cicéron lui-même ajoute (*De nat. deor*. 1. 1.) : « Quel est celui qui ne craindrait pas un Dieu qui voit tout, pénètre tout et juge tout ce qui existe ? »

h. Le philosophe Thalès dit que les hommes devraient se rappeler sans cesse que les dieux voient tout et que tout est rempli de leur présence. Cette pensée serait d'un effet salutaire pour la morale. Comme on lui demandait un jour si certaines actions n'échappaient pas quelquefois à l'attention des dieux ; il répondit : « Pas même les pensées, afin que nous conservions non-seulement nos mains, mais encore nos cœurs purs de toute souillure ; car nous croyons qu'il existe dans les cieux un Etre qui connaît nos pensées les plus intimes. » (*Val. Max*. 1. 7. c. 2).

i. Boleslas IV, roi de Pologne, avait coutume de porter toujours à son cou un portrait en or de son père. Chaque fois qu'il voulait dire ou entreprendre quelque chose d'important, il le regardait et le baisait en disant : « O mon père ! à Dieu ne plaise que je dise ou entreprenne jamais quoi que ce soit d'indigne de votre nom royal. » — Nous devons aussi imiter cet exemple et ne jamais perdre de vue la présence de Dieu, afin

que nous ne disions ni ne fassions rien qui soit indigne de Dieu, notre Père. (*Lohn.* Bibl. I. 566).

k. Le saint abbé Romuald exerçait par sa seule présence un si grand ascendant sur les esprits, que Reinert, duc de Florence, avait coutume de dire qu'il craignait plus les regards du saint que la présence de l'empereur romain assis sur son trône. Personne n'aurait osé dire en sa présence une parole seulement inconvenante, et lorsqu'il rencontrait par hasard quelque pécheur grossier, son regard le terrifiait au point que la rougeur lui montait au front. — Si telle était la puissance du regard d'un saint homme, combien la pensée que l'œil de Dieu est continuellement fixé sur nous ne devrait-elle pas agir avec force sur notre âme et nous inspirer l'horreur du péché. (*Schus. Handb.* I. 65).

2° *La pensée que Dieu sait tout et qu'il est partout doit nous exciter au bien.*

a. La pensée que l'œil de Dieu voit tout ce que l'homme fait en secret, excitait et portait le vieillard Tobie, ce héros de l'amour du prochain, à ensevelir les morts pendant la nuit (*Tob.* 2). — La sainte Vierge Marie, le charpentier Joseph, les pieux bergers de Bethléem, le vieillard Siméon et Anne, se contentaient de servir le Seigneur dans le silence et l'éloignement, tandis que les pharisiens aspiraient à être loués des hommes et se plaisaient à étaler aux yeux du public leur apparente vertu.

b. Saint Nicolas avait entendu dire qu'un noble nommé Pétura, lequel était tombé dans une grande pauvreté, avait résolu, afin de subvenir à sa misère, de

livrer pour de l'argent ses trois filles au crime et à la débauche. Par une nuit obscure, il se rendit auprès de la maison de ces nécessiteuses et jeta par la fenêtre un sac rempli de pièces d'or destinées à faire une position honorable à la plus âgée des trois filles. — Il en fit autant la seconde et la troisième nuit, mais il fut aperçu par le père qui voulait absolument savoir quel était ce bienfaiteur inconnu. Néanmoins Nicolas ne voulut pas qu'il le fît connaître, mais il se jeta à ses genoux et le pria instamment de ne parler à personne de ce qu'il avait fait. —Ce généreux disciple de Jésus se ressouvenait de ces paroles (*Matth.* 6) : « Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que donne votre droite. Ainsi votre aumône restera cachée, et votre Père, dont le regard pénètre dans les plus profondes ténèbres, vous en récompensera un jour publiquement. »

c. Sainte Elisabeth, princesse de Hongrie et comtesse de Thuringe, passait souvent une grande partie de la nuit en prière, et, de jour, visitait la demeure des pauvres ou des malades aussi secrètement que possible; partout où elle le pouvait, elle portait ses secours et ses consolations, sans vanité ni ostentation. Il n'était pas rare qu'elle s'enfermât seule dans sa chambre pour filer de la laine pour les pauvres et pour leur préparer des vêtements.

d. Il est dit de sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, qu'elle se faisait souvent préparer un lit somptueux et délicat, et qu'elle prenait son repos sur une planche ou sur une misérable paillasse. Souvent il lui arrivait de laver en secret les pieds des lépreux et de baiser leurs blessures.

e. « Nous devons nous comporter toujours, dit Sé-

nèque, comme si nous avions des témoins de chacune de nos actions, penser comme si l'on pouvait lire dans le fond de notre cœur. A quoi sert-il que les hommes ignorent ce que nous faisons? Rien n'est caché aux yeux de Dieu; il est proche de notre esprit, et habite au milieu de nos pensées. » (*Senec.* Ep. 83).

f. On lit dans les œuvres de saint Chrysostôme: « Si nous dirigions sans cesse notre esprit vers Dieu, et que nous l'eussions continuellement à la pensée, tout nous deviendrait facile, nous paraîtrait supportable, et nous nous sentirions toujours assez de force pour entreprendre quoi que ce fût. » (*Chrys.* Hom. 26).

8. *La pensée que Dieu sait tout et est partout doit nous consoler dans les souffrances et les tribulations.*

a. Lorsque Jacob quitta la maison de son père pour entreprendre son voyage en Mésopotamie, il aurait dû sans doute être dans l'inquiétude, puisque c'était là le premier voyage qu'il faisait; cependant, devant un jour passer la nuit en plein air, Dieu le consola par la vision de l'échelle qui montait jusqu'au ciel, et lui dit entre autres choses: « Je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et te ramènerai dans ta patrie. » — Job, dans ses souffrances, se vit abandonné par sa femme, et accusé par ses amis de pécher secrètement; mais la pensée que Dieu lisait dans le fond de son cœur le consolait; car il disait: « Mon témoin est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur habite en ces lieux sublimes. » (*Job.* 16, 20). — Lorsque la pieuse Susanne se vit condamnée à mort, elle récita à haute voix cette prière: « Dieu éternel, qui pénétrez

ce qui est le plus caché, et qui connaissez toutes choses avant même qu'elles fussent faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi. » (*Dan.* 13. 42-3).

Confiant en la présence de Dieu, Moïse abandonna l'Egypte, c'est pourquoi saint Paul écrit à son sujet (*Heb.* 11, 27): « C'est par la foi qu'il quitta l'Egypte, sans craindre la fureur du roi, car il demeura ferme et constant comme s'il eût vu l'Invisible. »

La pensée que Dieu connaissait son innocence, consolait David, condamné à errer de pays en pays comme un proscrit et un criminel. — Contraint, dans la suite, d'avouer qu'il était environné de maux innombrables, il ne laissait pas néanmoins de se confier au Seigneur, et de s'écrier: « Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera les humbles d'esprit. » (*Ps.* 39. 13, 33. 19, et 22. 4). Ailleurs il dit: « Et, quand je marcherais au milieu des ténèbres de la mort (c'est-à-dire, quand même je perdrais la lumière des yeux, et que je ne verrais plus aucun de mes amis autour de moi), je ne craindrais rien cependant, parce que vous m'assistez de votre secours. » —Les apôtres, lorsqu'on les poursuivait comme des malfaiteurs, se consolaient aussi par la pensée que Dieu connaît toutes choses; au milieu de leurs souffrances, ils se rappelaient sans cesse ce que Dieu leur avait dit avant de monter au ciel (*Matt.* 28): « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » — Quand on accusait les premiers chrétiens de tous les crimes imaginables, ils se rassuraient par la pensée que Dieu connaissait leur innocence.

b. Comme l'impératrice Eudoxie menaçait saint Chrysostôme de le bannir du pays, le saint évêque lui répondit: « Eh! vous voulez m'épouvanter! Vous ne savez donc pas que Dieu est puissant en tous lieux, et qu'il remplit de son immensité le ciel et la terre? Envoyez-moi dans quel lieu retiré de la terre qu'il vous plaira, je serai toujours assuré d'y retrouver mon Dieu. » (*Schust. Handb.* 1. 69).

c. Dans le village de Wollna, duché de Brabant, vivait une jeune fille distinguée par sa haute piété; elle se nommait Marie. Quoique née de parents pauvres, elle avait cependant reçu une éducation très-chrétienne; aussi veillait-elle de tous ses soins à la conservation de son innocence baptismale. Un malheureux abandonné et méprisé de tout le monde employa tous les moyens pour la séduire et la faire consentir à ses criminels desseins; mais elle resta inébranlable. Un jour Marie, généralement estimée quoique pauvre, à cause de la régularité de sa conduite, fut invitée à dîner dans une maison. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle déposa près de l'entrée, le sac avec lequel elle avait coutume de recueillir les dons que des personnes pieuses lui faisaient, et entra dans la salle. Son ennemi, qui l'épiait constamment, profita de cette circonstance, et déposa dans le sac un gobelet en argent qu'il avait volé dans la même maison. Dans la suite on s'aperçut du vol, et aussitôt le soupçon tomba sur la pauvre Marie. Le voluptueux se rendit chez elle, et lui fit part de la rumeur publique; Marie, innocente, assura qu'elle n'en était pas l'auteur; mais à peine achevait-elle ces paroles, que le libertin prit le sac que Marie n'avait plus ouvert depuis, et en retira le gobelet d'argent, au grand

étonnement de Marie qui ne savait que penser de la singularité de ce fait. Elle en fut épouvantée. Quant au misérable, il la menaça de l'accuser aussitôt en justice, si elle ne consentait à ses propositions infâmes; mais Marie, comme une autre Susanne, aima mieux être accusée innocente que de perdre son innocence même. Furieux de colère et brûlant du désir de se venger, il accusa Marie qui, sans nier le fait, déclara qu'elle ignorait comment le gobelet s'était trouvé dans son sac, mais protestant qu'elle ne l'avait pas volé. Toutefois ses excuses et ses allégations furent inutiles. Comme toutes les apparences lui étaient désavantageuses, elle fut condamnée à mourir le même jour sur la place des exécutions. — Lorsqu'elle passa devant sa maison, pendant qu'on la conduisait au lieu du supplice, elle demanda, pour dernière faveur, qu'on lui permît de faire une courte prière devant l'image de Jésus; là elle se consola par la pensée que Dieu connaissait son innocence, comme autrefois il avait connu celle de Susanne; elle pria aussi pour ceux qui la faisaient ainsi mourir injustement. Sa prière achevée, on arriva sur le lieu du supplice, où l'on avait préparé une fosse assez grande pour qu'elle pût renfermer son corps; puis, après lui avoir bandé les yeux, et attaché ensemble les mains avec des cordes, on descendit la pauvre Marie dans la fosse que l'on s'empressa de combler. Ainsi mourut cette innocente victime, appelée l'Infortunée. C'était vers l'année 1290. Plus tard on découvrit son innocence (*Aus Domainko's* Lehre in Beisp. S. 840).

d. Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, ayant été accusée, après la mort de son époux, d'avoir épuisé les revenus du pays par ses nombreuses aumônes, on

lui enleva tous ses biens, et elle fut chassée du pays. Réduite comme une mendiante à se traîner de porte en porte avec ses trois enfants, et à mendier son pain, elle, la fille d'un roi, et à essuyer souvent d'amers reproches, elle se consolait souvent dans son abandon, par la pensée que Dieu connaissait son innocence, et qu'étant le protecteur des affligés, il ne l'abandonnerait jamais, non plus que ses petits enfants.—En effet, son innocence ayant été plus tard reconnue, on lui rendit ce qu'on lui avait injustement ravi : ses biens et son rang.

SENTENCES.

a. « Quoi que je fasse, s'écriait saint Augustin, vous êtes toujours, Seigneur, l'observateur fidèle de mes pensées, de mes dégoûts, de mes souffrances, de mes joies et de toutes mes œuvres. » (*Aug.* C. 14 Soliloq.).

b. Dieu est tout œil, parce qu'il voit tout, il est tout bras, parce qu'il fait tout, il est tout pied, parce qu'il est partout (*Id.* Ep. 30.).

c. « C'est alors seulement que les hommes se laissent aller à des fautes grossières, quand ils se persuadent que Dieu ne les voit pas, ou qu'il ne s'occupe pas de ce qu'ils font. » (*S. Basil.* Orat. 2. De prec.).

d. Quand nous combattons ici-bas pour notre foi, nous avons pour témoins, Dieu, Jésus-Christ et les anges. « Quelle gloire! quel honneur inénarrable que de combattre en face de tels spectateurs, et de conquérir la palme du triomphe! » (*S. Cyp.* ad Tiburit.).

e. Sénèque écrivait ces remarquables préceptes à son ami Lucilius : « Dieu est proche de vous, il est à côté

de vous, et même il est en vous. Je vous le dis, mon cher Lucilius, un être sacré habite en nous, qui observe et nos bonnes et nos mauvaises actions. Personne ne saurait vivre heureux sans Dieu. » (*Senec.* Ep. 41.

COMPARAISONS.

a. De même que le serviteur d'un prince est animé par la présence de son maître et se sent plus disposé à remplir fidèlement les devoirs de sa charge, ainsi les serviteurs de Dieu doivent sentir leur zèle s'enflammer pour le bien à la pensée que Dieu les voit et est témoin de toutes leurs actions.

b. Saint Cyrille atteste (*contra Julian.*), que les Egyptiens se représentaient Dieu comme le *grand œil* du monde, qui pénètre et approfondit toutes choses. C'est pourquoi, ils avaient fait un sceptre d'or, au sommet duquel on remarquait un œil démesurément ouvert. Par le sceptre, ils voulaient signifier sa puissance et sa souveraineté, et par l'œil, sa science universelle. En plaçant l'œil au haut du sceptre, ils voulaient indiquer que des hauteurs où Dieu habite, il contemple tout, et que sa science universelle sert d'œil à sa toute-puissance.

c. Comme les Israélites étaient guéris des morsures des serpents par la vue du serpent d'airain, nous devons, nous aussi, fixer nos regards sur Dieu, afin de n'être pas blessés mortellement par les tentations. La pensée de la présence de Dieu nous fera rougir, dès que notre imagination s'arrêtera à quelque chose de mauvais, et cette rougeur est le signe de la santé de notre âme ou de notre guérison.

III. Dieu est souverainement sage.

A. *La sagesse de Dieu apparaît dans la création.*

Les exemples à l'appui de ce sujet nous sont fournis par l'histoire de la création, et par l'aspect de la nature.

B. *Dans la direction des affaires humaines.—1° Dieu dirige toutes choses vers une bonne fin* (1).

L'histoire du Patriarche Joseph, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'un magnifique tableau qui nous met devant les yeux la conduite de la divine Providence : car nous y voyons :

aa. Comment Dieu fait tourner la vertu de l'homme juste à son propre avantage. — L'horreur que les crimes de ses frères inspirent à Joseph, l'accusation consciencieuse qu'il en fait auprès de son père, sa fuite en entendant les infâmes suggestions de la femme de Putiphar, sa fidélité à son Seigneur et à son Dieu lui semblèrent d'abord autant de malheurs ou de sources de malheurs, et néanmoins la divine Providence les fit tourner à sa propre utilité ; ce qui nous fait voir :

bb. Comment Dieu se sert des persécutions des méchants pour procurer le bien des justes. — Les frères de Joseph le vendirent de peur qu'il ne devînt leur seigneur et leur maître; leur but était de le reléguer dans un pays lointain comme un misérable esclave : la

(1) L'influence merveilleuse que Dieu, dans son amour pour nous, exerce sur les affaires humaines en faisant que tout ce qui arrive tourne à notre avantage, s'appelle *providence divine.*

femme de Putiphar le fit enfermer dans un cachot ; mais, sans le savoir et contre sa volonté, elle contribua à lui attirer la faveur du roi.

cc. Dieu envoie souvent des souffrances aux bons afin de les rendre dignes des joies qu'il leur prépare.—Joseph dut être exposé à mourir de faim dans la citerne, et craindre de se voir réduit à la condition d'esclave, pour mériter de devenir ensuite le père nourricier et le gouverneur de tout un pays, ce qui, sans doute, était un grand sujet de joie pour son cœur si dévoué et si généreux. Ses souffrances reçurent une riche compensation. En place de sa pauvre robe d'enfant que ses frères lui enlevèrent, il reçut de la main du roi un magnifique vêtement ; au lieu des chaînes de sa prison, le roi l'honora par une brillante chaîne en or dont il lui fit présent, au sortir d'une horrible et humiliante captivité, et il fut placé à côté du monarque sur le char royal.

dd. Dieu corrige souvent les pécheurs par les souffrances qu'il leur envoie, et, après les avoir ramenés au bien, il sait même faire tourner le mal qu'ils avaient commis à leur propre avantage. — Il humilia les frères de Joseph par la famine et les angoisses auxquelles leur cœur fut en proie, et ainsi il les amena à reconnaître leurs fautes. Au moment où ils se préparaient à se souiller du meurtre de leur frère, Dieu, de son côté, se disposait à les arracher aux tourments de la faim, par leur propre frère, et leur réservait un magnifique pays en Egypte.

b. La divine Providence se sert souvent des circonstances les plus petites en apparence pour procurer le salut et le bonheur de nations tout entières.

Ainsi Dieu voulut que la fille du roi d'Egypte arrivât précisément à l'endroit du fleuve où Moïse enfant se trouvait couché dans une corbeille, et qu'au moment où on le découvrit, il poussât des cris plaintifs. Dieu profita de cette circonstance non-seulement pour sauver l'enfant, mais encore pour le faire élever comme un fils de roi et l'instruire dans toutes les sciences des Egyptiens, afin qu'il parvînt à la hauteur de sa mission, qui était la délivrance du peuple Juif (*Exod.* 2.).

La circonstance, ce semble, peu importante de l'insomnie du roi Assuérus, qui, pour passer la nuit plus agréablement, se fit lire l'histoire de son règne, sauva la vie à Mardochée et aux Israélites qui se trouvaient en captivité à Babylone ; car on tomba sur l'endroit où il est écrit comment Mardochée avait donné avis de la conspiration de Bagathan et de Tharès qui avaient voulu l'assassiner, lui le roi Assuérus.

c. David, bien qu'il eût été sacré roi dès son enfance, fut en butte à de nombreuses persécutions et dut errer comme un transfuge, afin qu'il se formât à l'humilité et à la compassion : ce fut seulement après ces longues épreuves que la divine Providence l'éleva sur le trône. Aussi nous adresse-t-il à chacun de nous ces belles paroles : « Découvrez au Seigneur votre voie, et espérez en lui, et il fera lui-même ce qu'il convient pour vous.» (*Ps*. 36, 5.).

La sagesse de Dieu éclata surtout d'une manière sensible dans sa conduite à l'égard du peuple israélite. Il le laissa passer quarante ans dans le désert, afin qu'éloigné du voisinage des idolâtres, sa foi en Dieu se fortifiât et s'affermît. Tous ceux qui, en Egypte, avaient

vu les exemples contagieux des païens, moururent dans le désert. Deux seulement furent épargnés. Dieu voulait se former un peuple nouveau qui devait être comme le germe d'où sortirait une religion nouvelle. Il lui donna une autre loi, loi qui respirait une haute sagesse, car elle s'occupait à la fois du bien-être spirituel et corporel du peuple. Moïse en fut le promulgateur et le défenseur. Plus tard, la Providence eut recours à des moyens de répression violents tels que la guerre, la famine et autres châtiments semblables, pour le ramener de ses égarements et le préserver d'être infidèle à sa religion. La captivité en Assyrie et celle de Babylone servirent à maintenir, au sein même de l'idolâtrie, les Israélites dans leur foi, et à les affermir dans la vraie religion. Ils prirent en haine la religion de leurs oppresseurs; ce que l'idolâtrie, vue de loin, avait eu d'attrayant, perdit alors son charme, et après l'avoir considérée de près, ils reconnurent la superstition et la fourberie du culte des fausses divinités. En se répandant dans plusieurs pays étrangers, les Israélites, fortifiés dans leur croyance en un seul vrai Dieu, convertirent à la vraie religion un grand nombre d'idolâtres, et ainsi, ils contribuèrent à la diffusion du christianisme. Au reste, nous serions entraîné trop loin, s'il nous fallait rapporter en détail tous les exemples que nous trouvons dans l'ancien et le nouveau Testament sur la conduite de la divine Providence; ils sont d'ailleurs suffisamment connus. —Nous rappellerons seulement, la délivrance de Susanne, celle de Tobie par l'ange Raphaël, celle d'Elie dans le désert, celle de l'enfant Jésus des mains d'Hérode, etc.

2° *Les voies de la divine Providence sont souvent admirables.*

a. Marcien, dont le père avait été soldat la plus grande partie de sa vie, se décida lui-même à entrer dans cette carrière. A l'âge de dix-neuf ans, il partit pour Philippopolis dans l'intention de s'y faire recevoir dans les rangs de la milice. Sur sa route, il rencontra le cadavre d'un homme qui avait reçu le coup de la mort. Touché de compassion, il eut la pensée de rendre à cet infortuné le dernier service qui était en son pouvoir; il voulut lui donner une sépulture honorable. Les passants qui le virent occupé à ce travail soupçonnèrent de suite qu'il pourrait bien être lui-même le meurtrier et se hâtèrent d'en informer l'autorité. Marcien, à peine arrivé dans la ville de Philippopolis, fut saisi et mis à la question. Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence, car toutes les apparences étaient contre lui. Déjà le juge se préparait à prononcer sa sentence de mort, lorsque, par une disposition toute particulière de la Providence, le véritable meurtrier, bouleversé par les reproches de sa conscience, alla volontairement se dénoncer aux juges comme étant l'assassin, et sauva ainsi la vie à celui qui était innocent. Marcien fut dès lors reçu sans difficulté dans la légion, et, comme c'était l'usage d'imposer un nom à ceux qui entraient pour la première fois dans l'armée, il reçut le nom de son prédécesseur Augustin. En 421, lors de l'expédition qui eut lieu sur les frontières de la Perse, Marcien tomba gravement malade et fut obligé de rester à Sydenia, ville de Lycie. Deux frères, Lucius et Tatianus, l'admirent dans leur maison, où il reçut une hospitalité gé-

néreuse et cordiale, ce qui le décida à rester encore quelque temps chez ses bienfaiteurs après qu'il eut recouvré la santé. Un jour qu'ils étaient tous trois à la chasse, ils se couchèrent sur l'herbe pour se reposer et s'endormirent. Les deux frères s'éveillèrent avant Marcien, et s'aperçurent avec étonnement qu'un aigle planant au-dessus de la tête de Marcien cherchait à le protéger, par l'ombre de ses ailes, contre les rayons brûlants du soleil. Les deux frères conclurent de ce singulier phénomène que leur hôte était destiné à opérer un jour de grandes choses. Ils n'en dirent rien à Marcien lorsqu'il fut réveillé, mais ils lui demandèrent néanmoins où il désirait aller, attendu qu'il était si pressé de les quitter? Il répondit : A Constantinople. « Que feras-tu de nous, lui demanda l'un d'eux en badinant, lorsque tu seras devenu empereur? — Quand je serai empereur, reprit Marcien en souriant, je vous recevrai tous deux dans l'ordre des patriciens. — Très-bien ! répondirent les deux frères d'un ton qui commençait à devenir plus sérieux, nous te donnons quatre cents francs ; puisses-tu arriver heureusement à Constantinople! puisse aussi la bénédiction du ciel t'accompagner constamment pendant ton voyage ! » Effectivement, Marcien monta plus tard sur le trône impérial, comme successeur de l'empereur Théodose II, reçut les deux frères, aussi utiles par les services qu'ils étaient à même de rendre que par l'élévation de leurs sentiments, au rang des patriciens : Tatien fut élu gouverneur de Constantinople, et Lucius reçut en partage l'administration de la Lycie (*Stolb.* R. G. B. 17).

b. Un missionnaire qui avait terminé ses travaux apostoliques dans les contrées qui avoisinent le mont

Liban, reçut ordre de ses supérieurs de se rendre ailleurs. Il nous raconte le trait suivant qui se passa pendant son voyage. Nous y voyons un exemple de plus de la conduite admirable de la divine Providence. « Je voyageais, dit-il, avec mes compagnons dans l'intention de me rendre à Bescomta, qui est une localité située à proximité des Druses. Pendant mon voyage, je prêchais dans les villages des fidèles, j'entendais les confessions et j'avais la consolation de ramener dans la bonne voie un grand nombre de brebis égarées. Un jour, je rencontrai sur mon chemin un père de famille ; il était chrétien. Dès qu'il apprit que j'étais le missionnaire de la contrée, il s'approcha de moi avec respect et me pria, les larmes aux yeux, d'aller entendre la confession de sa nombreuse famille, disant que depuis longtemps, lui et les siens désiraient ardemment voir un missionnaire, et qu'il avait un vif pressentiment qu'il recevrait ma visite. Comme je lui demandai s'il habitait à proximité du chemin de Bescomta, ou si je serais obligé de faire un long détour, il n'hésita pas à me déclarer qu'il habitait dans une montagne éloignée, privé pour ainsi dire de tout commerce avec le reste des hommes. Je fus obligé de lui avouer, à mon grand regret, qu'il m'était impossible d'accéder à sa demande, attendu que les ordres de mes supérieurs m'appelaient à Bescomta. Je fis mon possible pour le consoler, mais il m'embrassait les mains et me disait avec instance : « Mon père, vous viendrez, oui, vous viendrez certainement dans ma maison, et même plus tôt que vous ne l'imaginez, car nous prierons avec tant de ferveur que le bon Dieu nous exaucera. » Je continuai ma route sans réfléchir longtemps sur ces dernières paroles, je visitai encore

plusieurs villages, puis je me hâtai d'arriver à ma destination. Mais comme nous n'avions point de guide, nous nous égarâmes dans la montagne ; ce qui nous occasionna de grandes fatigues. Après avoir passé toute la nuit à lutter contre les buissons et les épines, nous nous trouvâmes subitement tout près d'une métairie, située seule au milieu d'un désert affreux. Nous l'abordâmes aussitôt. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je reconnus dans le maître de la maison, celui qui, peu de jours auparavant, m'avait prié avec tant d'instance d'aller lui rendre visite. Ces paroles prononcées en nous quittant « que tôt ou tard, et plus tôt que je ne le pensais, j'entrerais dans sa maison, » parce qu'il ne cesserait de prier Dieu pour cela, avaient reçu leur accomplissement. Nous fûmes accueillis comme des messagers du ciel et l'œuvre de ma mission y fut couronnée du succès le plus consolant. La moisson était mûre, car, sur l'assurance du maître de la maison qu'il viendrait certainement un missionnaire, tous les habitants de la métairie avaient disposé leurs cœurs ; ils reçurent les sacrements avec un recueillement et une dévotion vraiment touchante. Quant à moi, je m'écriai dans le fond de mon cœur : grâces infinies soient rendues à la sagesse et à la miséricorde d'un Père, auquel il a plu de répandre si abondamment sa rosée sur cette solitaire demeure. » (*Ami de la religion*).

c. La divine Providence permit que le jeune Patrice fût conduit comme esclave en Irlande, par un essaim de pirates irlandais qui avaient pillé la maison de son père. Il tomba entre les mains d'un féroce barbare qui lui confia la garde de son bétail, avec lequel il était souvent obligé de passer la nuit. Un jour, il apprit en

songe qu'il devait se rendre sur les bords de la mer, que là il trouverait sa délivrance. Il y alla et trouva effectivement un vaisseau qui allait mettre à la voile et dans lequel il fut admis après beaucoup d'instances et de supplications. Le vaisseau fut obligé de prendre terre sur une côte aride et inhabitée de l'Ecosse. Bientôt les vivres furent épuisés, et déjà les voyageurs avaient tout parcouru sans rencontrer nulle part des traces d'habitation humaine. Pressés par la faim, les compagnons de Patrice, qui étaient païens, le prièrent de s'adresser à son Dieu, ajoutant que si le Dieu des chrétiens était si puissant et si tout ce qu'il racontait de lui était vrai, il ne manquerait pas de les empêcher de mourir de faim. Animé d'une vive confiance, Patrice les assura que s'ils se convertissaient au vrai Dieu dans toute la sincérité de leur cœur, leur délivrance ne serait pas éloignée. Lui-même se mit à prier en silence, et à peine une heure s'était-elle écoulée, qu'ils rencontrèrent une troupe de sangliers. On se mit aussitôt en mesure d'en saisir quelques-uns qui leur fournirent de la nourriture en abondance. Ils errèrent encore çà et là pendant vingt-quatre jours, mais ils ne souffrirent plus de la faim ; ils arrivèrent ensuite dans des contrées habitées.—Un jour Patrice s'était couché sur le versant d'une montagne pour y prendre quelque repos. Un énorme bloc de rocher se détacha de la montagne et allait l'écraser. Patrice, éclairé par une lumière surnaturelle, invoqua le nom du prophète Elie, et aussitôt la masse de rochers prit une autre direction. — Il entra plus tard dans l'état ecclésiastique et prit la résolution d'aller en Irlande, dont il savait la langue depuis qu'il y avait été esclave, pour y travailler à la propagation

du christianisme. Avant de partir, il reçut la consécration épiscopale. Il aborda dans ce pays avec plusieurs autres compagnons en 432. Le Seigneur ne le quitta jamais, il bénit sa parole, et presque toute la nation se convertit au christianisme, d'où est venu à Patrice le nom d'apôtre de l'Irlande. Il mourut en 460, après avoir été pendant sa vie une source de grâces et de bénédictions. On célèbre sa mémoire le 15 mars.

d. Un jour saint Anscaire, archevêque de Hambourg, regardait, par une fenêtre de son abbaye de Thorout, les enfants qui en sortant de l'école se rendaient à l'église, en courant çà et là sans ordre ni discipline et montrant une grande dissipation. Un seul faisait exception. Son recueillement et son maintien modeste atttirèrent sur lui les regards du saint. — Tandis que les autres avaient peine à dompter leur pétulance à l'église, le pieux enfant priait comme un petit ange. Cette conduite, qui est la marque d'un bon naturel, causa un plaisir extrême au saint. Il fit venir chez lui les parents de cet enfant et leur déclara qu'il était disposé à instruire leur fils et à le faire entrer dans l'état ecclésiastique, si toutefois ils ne s'y opposaient pas. — Il est facile de penser que les pieux parents de l'enfant y consentirent volontiers et n'hésitèrent pas à donner leur consentement. L'enfant reçut une éducation distinguée, et, comme l'enfant Jésus, il crut en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu. Plus tard, saint Anscaire le prit pour compagnon inséparable dans ses courses apostoliques. Nembert, tel était son nom, se distingua par sa piété et par son zèle pour la propagation des lumières de la foi. Après la mort de son bienfaiteur, il fut porté à l'unanimité sur le siége archiépiscopal de Hambourg,

où, après s'être acquitté avec zèle des fonctions de son emploi, pendant vingt-trois ans, il mourut en odeur de sainteté (*Ber. Herc. B.* Eccl. anno 870.).

e. Une jeune personne nommée Bathilde, orpheline dès sa plus tendre jeunesse et issue d'une noble famille, était tombée entre les mains d'un marchand d'esclaves qui l'amena en France pour y être vendue. Erchinoald, majordome à la cour du roi Clovis II, l'avait achetée ou plutôt sauvée des mains de ce marchand. Il fit élever cette pauvre fille comme si elle eût été sa propre parente. Plus tard, le roi ayant appris à la connaître la prit pour femme, et c'est ainsi que d'esclave qu'elle avait été autrefois, elle ceignit son front de la couronne royale. Après la mort de Clovis II, elle administra le royaume en qualité de régente pendant la minorité de l'aîné des princes; elle régna avec douceur et sagesse. Comme elle connaissait par expérience le sort déplorable des esclaves, elle s'efforça d'en entraver, par de sages lois, le commerce qui, à cette époque, était exercé presque uniquement par les Juifs, ou bien elle aidait à ceux qui étaient déjà réduits à cette condition à recouvrer leur liberté. Elle finit par entrer dans un couvent pour consacrer entièrement ses jours au service du Seigneur, et mourut de la mort des saints (*Herbst's Exempb.* 1. 11.).

3. *Plus le danger est imminent, plus aussi le secours du Seigneur est proche.*

a. Lorsque saint Paulin, évêque de Nole, était étendu sur son lit de mort, le prêtre Postumiamus vint lui annoncer, avec une certaine inquiétude, que quelques

marchands n'étaient pas encore payés pour le drap qu'ils avaient fourni pour habiller les pauvres. — Paulin s'efforça de tranquilliser ce calculateur inquiet par ces paroles : ne perdez pas courage, mon fils, et soyez assuré qu'il se trouvera quelqu'un qui voudra bien se charger de la dette des pauvres. » Le même soir, arriva un prêtre de Lucanie qui lui remit cinquante pièces d'or de la part de deux personnes. Le saint mourant remercia à haute voix le Seigneur de n'avoir pas été trompé dans sa confiance en sa bonté paternelle. Il fit payer les marchands, et le reste de l'argent fut distribué aux pauvres (*Stolb.* R. G. B. 16.).

b. Malchus embrassa dès sa jeunesse la vie d'ermite, et vécut pendant très-longtemps dans toutes les austérités de la pénitence. Il fut pris subitement d'un ardent regret de la maison paternelle, et, malgré les instances qu'on lui fit pour l'engager à rester, il persévéra dans son dessein de retourner à la maison auprès de sa mère qui vivait encore. Arrivé entre Edesse et Beroa, il fut obligé de traverser un affreux désert pour arriver à Antioche, situé à proximité de la maison de son père. Là il fut assailli par une bande de brigands sarrasins qui l'emmenèrent prisonnier. Plus tard il fut acheté par un seigneur qui lui confia la garde de ses troupeaux. Chez ce même maître servait aussi une esclave chrétienne qui consolait Malchus chaque fois que la déplorable situation où il se voyait venait jeter le trouble et le désespoir dans son âme. Elle l'exhortait à mettre sa confiance dans la divine Providence qui ne tarderait pas à les délivrer d'une position où leur foi était exposée à tant de dangers et de persécutions, et, en effet, ils trouvèrent bientôt une occasion favorable de prendre la

fuite. Pendant une soirée obscure, prenant avec eux la nourriture qui leur était nécessaire, ils s'échappèrent furtivement et marchèrent à travers des déserts de sables pendant à peu près dix heures. Craignant d'être surpris par les Sarrasins, ils voyageaient de préférence la nuit; souvent ils regardaient autour d'eux avec effroi pour voir s'ils n'étaient pas poursuivis : déjà ils se croyaient en pleine sûreté, lorsqu'au bout du troisième jour ils aperçurent dans le lointain deux cavaliers montés sur des chameaux qui, courant à toute vitesse, venaient s'emparer d'eux. Dans la première frayeur, ils se demandèrent quel parti ils prendraient; dans cette perplexité, ils abandonnèrent leur chemin et trouvèrent bientôt une caverne très-profonde. La frayeur les y fit entrer, et ils se cachèrent dans un endroit retiré tout près de l'entrée, n'attendant plus d'autre secours que de la divine Providence dont ils espéraient plus encore que de l'asile que leur offrait la nature. Peu d'instants s'étaient écoulés, et déjà leur maître venait d'arriver avec un de ses serviteurs à l'orifice de la caverne. Le maître, l'épée hors du fourreau, faisait la garde à l'entrée, tandis que son serviteur pénétrait dans la grotte pour chercher à découvrir les deux fugitifs. Qu'on se figure la frayeur de ces deux malheureux auxquels on réservait les châtiments les plus cruels! Le serviteur avançait avec précaution; mais comme le brillant éclat du soleil qui luisait au dehors cessa tout-à-coup lorsqu'il entra dans la grotte, il en fut comme aveuglé, ce qui l'empêcha de remarquer les deux esclaves cachés dans un lieu retiré non loin de lui, et il pénétra toujours plus avant. — Rendez-vous, rendez-vous, perfides vauriens, criait-il de toutes ses forces; vous n'échapperez pas aux mains

de votre maître. Mais, comme personne ne répondait à ses invitations, il commença par brandir son épée dans les ténèbres, et à crier encore plus fort et à redoubler ses menaces. — Tout à coup une lionne s'échappant de l'intérieur de la caverne, se précipita sur lui, le renversa par terre, l'étrangla aussitôt et l'entraîna dans les profondeurs de la grotte. Le maître, voyant qu'il ne revenait pas, s'imagina que peut-être il était entré en lutte avec ses deux prisonniers ; il alla donc lui porter secours. Bouillonnant de rage et brûlant du désir de se venger, il pénètre aussi dans la caverne et commence par agiter avec fureur son épée dont les coups tombant dans le vide ne font qu'ajouter à sa démence, jusqu'à ce que la lionne, attirée par ses cris, s'élance sur lui et lui fait subir le même sort qu'à son serviteur. Les deux fugitifs se trouvèrent ainsi délivrés, mais ils craignirent avec raison que la lionne, excitée par ce qui venait d'avoir lieu, ne s'aperçut de leur présence et ne les traitât comme les deux autres. Ils continuèrent à rester blottis dans leur repaire, osant à peine respirer et mettant toute leur confiance en Celui qui avait préservé Daniel de la fureur des lions. La lionne avait ses petits dans le fond de la caverne, et comme deux fois déjà elle avait été mise en alerte par les cris des deux cavaliers, elle crut que ses petits n'étaient plus en sûreté dans cette retraite. Saisissant par la gueule les jeunes lionceaux, elle les emporta tous un à un dans une retraite plus assurée. Les deux fugitifs assistaient à ce spectacle le cœur agité par de mortelles frayeurs. Ils passèrent toute la nuit dans cette retraite à côté des cadavres mutilés de leurs persécuteurs. Le lendemain, comme la lionne avait cessé de se montrer, ils sortirent et trouvèrent

encore, non loin de là, les chameaux des deux cavaliers. Ils remercièrent le Seigneur de les avoir préservés d'une manière si providentielle, puis ils montèrent sur les chameaux. Au bout de dix jours, ils arrivaient auprès d'un camp romain, d'où ils furent conduits en Mésopotamie chez le général Sabinus qui leur acheta les deux chameaux et les laissa ensuite s'en aller en toute liberté. Tous deux se firent religieux, afin de remercier le Seigneur de les avoir arrachés à tant de dangers. Malchus mourut en 370 sous le règne de l'empereur Valentinien, et fut plus tard inscrit au nombre des saints; sa fête se célèbre le 21 octobre. Cette histoire nous est rapportée par saint Jérôme lui-même, qui assure avoir vu ces deux personnes et leur avoir parlé (*Aus Domainko's Lehre in Beisp S*. 814.).

c. Pendant l'hiver rigoureux de 1740, dans un village près de Lissa, un loup avait enlevé un enfant de six ans qu'il avait emporté dans une forêt pour le dévorer. Vient à la rencontre du loup un ours qui veut lui ravir sa proie. Le loup est forcé de laisser l'enfant pour entrer en lutte avec l'ours qui reste vainqueur après un combat acharné. Pendant cet intervalle et tandis que l'ours dévorait le loup, l'enfant, auquel la crainte prêtait encore de nouvelles forces, monta sur un arbre, et au moment où l'ours se disposait à l'engloutir lui-même, arriva son père accompagné de son voisin qui accouraient à sa défense. Il tua l'ours, et put de nouveau serrer entre ses bras son petit enfant échappé sain et sauf à un si grand danger (*Mélanges de Goeze*, p. 176).

d. En 1786, le village de Schladen, situé dans les environs de Hildesheim, fut le théâtre d'un épouvantable incendie; huit maisons, outre plusieurs appartements

accessoires, devinrent la proie de ce terrible fléau. Au milieu des flammes était une maison que l'on parvint plus tard à sauver, mais dont on ne pouvait approcher à cause de la flamme qui l'enveloppait de toutes parts. On désespérait de la conserver, car le feu y avait déjà fait de terribles ravages. Restait une seule chambre encore intacte et qui déjà commençait à brûler, lorsque l'officier civil entendit tout à coup les vagissements d'un petit enfant qui criait d'une voix déchirante : Mon père! oh mon père ! On se dirigea vers le lieu d'où partaient ces cris, et l'on trouva un enfant dans un buffet. Derrière lui brûlait le plancher qui venait de s'écrouler, et qui eût infailliblement enseveli l'enfant, s'il fût tombé quelques pas plus en arrière. Une poule brûlait à côté de l'enfant ; quant à ses petits ils s'étaient réfugiés sous la robe de l'enfant où ils avaient trouvé un asile comme sous les ailes de leur mère. Tous les autres objets qui se trouvaient dans la chambre étaient en flamme ; il n'y de sauvés que l'enfant et les poussins qui allaient périr au moment où l'on vint à leur secours (*Hannov.* Exempb. 4, p. 233).

e. Dans un village vivait un honnête tailleur nommé Hermann. Il avait su pendant vingt ans subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, tant par son travail assidu que par sa conduite réglée et irréprochable. Aussi ignorait-il les tourments de la faim. — Cependant la disette qui éclata en 1770 le plongea dans une nécessité extrême; le bon Hermann passait souvent trois à quatre jours sans travail, et la faim ne connaissait pas de répit. Il fallut se résigner à tout vendre, jusqu'au dernier meuble de sa maison. Un matin il se leva sans savoir ce qu'il mangerait le reste de la journée; les

enfants réclamaient du pain à grands cris ; ils l'entouraient, lui pressaient la main en criant : Du pain ! père ! du pain ; c'était à lui briser le cœur ; mais il leur disait pour les consoler : « Je jeûnerai probablement aujourd'hui, pour vous, mes enfants ; à midi, vous aurez du pain ; mais les enfants reprenaient : Où prendrez-vous assez de pain pour nous rassasier ; car nous avons tous bien faim ! Il leur montra le ciel et se hâta de détourner sa figure, car des larmes amères inondaient ses yeux. Il se retira dans la chambre voisine, se mit à genoux et adressa cette prière au Seigneur : « Mon Dieu, que nous sommes misérables, moi et mes enfants ! Aurai-je donc la douleur de les voir mourir de faim ? Vous qui donnez la nourriture à un si grand nombre d'oiseaux, laisserez-vous mourir de faim ces pauvres créatures ! Non, vous ne le pouvez, votre miséricorde l'emporte encore sur nos besoins ; ah ! venez à notre aide, il en est temps ! » Au moment où il achevait sa prière, un de ses enfants accourut lui annoncer qu'une paysanne désirait lui parler : elle venait lui demander s'il pourrait, dans l'espace de trois jours, confectionner des vêtements pour ses trois filles pour une solennité à laquelle elles devaient prendre part. Afin de l'encourager à achever son travail plus promptement, elle lui offrit une corbeille où se trouvaient du pain, de la farine, du beurre, de la viande et différents comestibles. A cette vue, les enfants, ivres de joie, battirent des mains et sautèrent dans la chambre pour témoigner de leur contentement. Quant au père, il se taisait ; et, les regards fixés vers le ciel, il ne savait que pleurer et remercier dans le fond de son âme. Il raconta à la paysanne sa déplorable situation, comment il avait promis de la

nourriture à ses enfants sans savoir de quelle manière il se la procurerait. Cette femme fut émue d'un récit si touchant. Elle lui promit que dès lors elle ne le laisserait plus manquer de rien et qu'elle l'aiderait de son superflu en attendant que le ciel daignât leur envoyer des temps plus favorables. Cette pauvre famille ne se possédait plus de joie ; dès que la paysanne fut sortie, on apprêta le dîner, et ainsi s'accomplit la parole du père qui avait promis à ses enfants de leur donner à manger à cette heure-là. Du fond de leur cœur ils bénirent le Seigneur qui sait toujours proportionner ses secours aux besoins et aux nécessités de chacun (*Huber's Erstes Gebet der Liebe*, p. 56).

f. Pendant l'année 1698 eut lieu la terrible éruption du Vésuve en Italie, éruption qui fut accompagnée d'un si violent tremblement de terre, que toute la ville de Ceretto fut bouleversée et n'offrit plus bientôt qu'un amas de décombres. Un enfant de quatorze ans fut enseveli sous les ruines, et vécut pendant treize jours sans nourriture dans cet horrible tombeau. Son nom était Ciaborri. Plus tard il écrivit lui-même le récit de sa délivrance, qu'il affirma sous serment être de la plus exacte vérité. « Vers cinq heures du jour, écrit-il, je me trouvais avec quelques-uns de mes camarades, non loin de la maison de mes parents, lorsque nous ressentîmes un violent tremblement de terre, accompagné d'une terrible secousse. Aussitôt nous prîmes la fuite; mais à ce moment les maisons d'alentour s'écroulant avec un fracas épouvantable, nous nous trouvâmes engloutis sous les décombres. Tous mes amis perdirent la vie, excepté un seul qui était étendu à côté de moi, et qui, quoique blessé grièvement, ne fut cependant pas tué. Pour moi,

j'étais parfaitement intact. Aussi longtemps que mon ami vécut, nous nous consolions mutuellement et priions. Mais lorsqu'il fut mort, son cadavre répandit une infection qui m'était insupportable. Ramassé comme je l'étais dans un étroit espace, ma figure reposait sur ce cadavre en putréfaction; cependant je ne perdis pas un seul instant ma présence d'esprit; je me résignai entièrement à la volonté de Dieu, ne cessant de lui demander ma délivrance. Mon plus grand tourment était la soif que je croyais apaiser en léchant une pierre, ce qui me soulageait beaucoup. Ma position eût été infiniment plus lamentable, si le Seigneur ne m'eût envoyé un si profond sommeil, que les treize jours de ma captivité me parurent avoir duré à peine trois jours. Le treizième jour fut le plus affreux; j'étais à l'extrémité. Réunissant toutes mes forces, je criai au secours, j'appelai mes parents par leur nom. Tout-à-coup j'entendis du bruit, je remarquai un certain mouvement au-dessus de moi, je criai encore plus fort et je fus entendu. Dix personnes, à force de creuser, me retirèrent : j'étais enseveli à dix pieds de profondeur. — Je rendis de vives actions de grâces au Seigneur, de m'avoir arraché à la mort d'une manière si miraculeuse; car elle est toujours pour moi une preuve convaincante que je ne dus mon salut qu'à la divine Providence. » (*Ibid.* p. 59).

g, Pendant la guerre que les partisans de la reine Christine, d'Espagne, appelés pour ce motif christinos, livrèrent aux carlistes, les adhérents de don Carlos, se passa l'événement suivant, qui prouve évidemment que plus nous sommes dans le besoin, plus Dieu se trouve disposé à nous prêter secours. Un des chefs des carlistes fut assailli par un détachement de christinos qui le

chassèrent de son poste, et l'obligèrent à battre en retraite. Outre la perte d'un grand nombre de soldats, ce général eut encore à déplorer celle de ses deux filles qui avaient accompagné leur père, et qui tombèrent au pouvoir des ennemis. Le général ne tarda pas à recevoir des troupes de renfort, avec ordre de reprendre le poste dont les ennemis s'étaient emparé. Il s'y sentait d'autant plus encouragé, qu'il s'agissait aussi pour lui du salut de ses deux filles. Comme il se disposait le lendemain à mener les troupes sur le champ de bataille, les ennemis vinrent eux-mêmes à leur rencontre; mais, de quel effroi ne dut pas être saisi le cœur du général, lorsqu'il aperçut ses deux filles placées en tête de l'armée des ennemis, qu'ils faisaient marcher devant pour s'en protéger comme d'un bouclier! Comment se résoudre à commander le feu? Les premières balles n'iraient-elles frapper au cœur même de ses enfants! Il est livré à un désespoir affreux. Son devoir l'oblige à combattre vaillamment contre ses ennemis, mais comment se résigner à voir ses enfants tomber les premiers peut-être victimes de sa trop grande ardeur? Les soldats partageaient eux-mêmes les angoisses de ce cœur paternel. Cependant les ennemis commencent l'attaque; il faut prendre parti. Rassemblant toutes les forces de son âme, le général recommande ses enfants à la protection du ciel et ordonne de faire feu.—A peine ose-t-il, après une décharge si meurtrière, lever les yeux, il craint de voir étendus sur la poussière les cadavres de ses deux filles; mais, ô prodige! il les aperçoit debout au milieu des morts qui jonchaient le sol à côté d'elles. Ranimé par la protection du ciel qui planait sur elles d'une manière si visible, le général fait avancer ses soldats la bayon-

nette en avant. L'ennemi est mis en fuite, et l'on parvient à reconquérir le poste dont ils s'étaient emparés. —Les deux filles avaient déjà volé entre les bras de leur père qui, confondant ses larmes avec les leurs, bénit le ciel dont la Providence les avait si miraculeusement délivrées (*Munich*, Bibliothèque de la Jeunesse, 24 vol).

h. Un pêcheur qui habitait avec sa famille une petite maisonnette située sur les bords d'un fleuve, s'éveilla tout-à-coup au milieu de la nuit à la voix de sa femme qui criait de toutes ses forces : Au secours, au secours, nous sommes perdus ! Ils venaient d'être surpris par une inondation extraordinaire produite par la fonte subite des neiges, et déjà l'eau pénétrant de toutes parts dans leur chétive demeure, allait tous les engloutir. — Ce fut en vain qu'ils crièrent au secours, leur voix se perdit dans les rugissements des vagues. Le pêcheur éveilla ses enfants, et tous ensemble ils se mirent à genoux, et prièrent le Seigneur de venir à leur secours. Tout-à-coup un craquement horrible se fit entendre, toute la maison trembla, une partie de la muraille s'écroula ; mais au même instant apparaît à l'ouverture faite par l'enlèvement du mur la pointe d'une barque : le pêcheur s'y élança aussitôt avec sa femme et ses enfants, et comme il était habile dans ce genre de manœuvre, il aborda au rivage au bout de quelques minutes, au grand étonnement d'une foule nombreuse, spectatrice de ce prodigieux événement.—On accabla le pêcheur d'une foule de questions; les uns ne pouvaient assez admirer la manière toute providentielle dont il avait sauvé lui et sa famille; d'autres, qui se targuaient d'une plus grande perspicacité d'esprit, attribuaient la rencontre de la barque à des causes toutes naturelles et

aux caprices du hasard ; quant au pêcheur, il se prosterna en terre et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez entre vos mains les destinées du monde, et qui en dirigez les événements au gré de votre sagesse, je vous rendrai grâces toute ma vie d'avoir veillé avec tant de soins à la conservation de mes jours. » (*Hubert's Ers. Geb. der Liebe.*).

i. En 1814, les ennemis victorieux de Napoléon s'avancèrent contre la ville de Schleswig, une des villes alliées à l'Empereur, et menacèrent de faire souffrir aux habitants toutes les rigueurs de la guerre. C'était le 5 janvier. Toute la ville était dans l'épouvante et la consternation. Dans cette ville, non loin de la porte d'entrée, dans une petite maison, vivait avec son fils une pauvre femme sans ressources. L'effroi et la terreur pénétrèrent bientôt dans cette chétive demeure, lorsqu'on y apprit la nouvelle que le lendemain la ville devait être occupée et saccagée. Leur maison, par sa position, devait être naturellement la première victime du courroux des ennemis. Fuir était chose impossible. La pauvre veuve passa toute la nuit en prière; quant à son fils, dont le cœur était depuis longtemps vide de tout sentiment religieux, il jugea de telles pratiques vaines et superflues. Il remit sa destinée entre les mains du hasard. Dans la détresse et l'angoisse de son cœur, la mèr répétait souvent ces paroles d'un cantique : « Seigneur, élevez un mur autour de nous; et que l'ennemi recule épouvanté » !

Mais la répétition continuelle de ce refrain fatiguait le jeune homme, qui s'écria : « Allons donc ! ma bon mère, comment pouv z-vous exiger que Dieu bâtisse un mur exprès pour nous » ? Mais la mère répétait tran-

quillement : « Par ces paroles, je ne demande pas, mon fils, un mur véritable, je prie seulement le seigneur de nous protéger, bien qu'il ne serait pas impossible à sa puissance d'élever un mur réel ».—Il était à peu près cinq heures du matin, la nuit recouvrait encore la ville de ses ombres, lorsqu'on entendit tout-à-coup sur la rue des clameurs et un bruit épouvantable. Les roulements du tambour et le son éclatant des trompettes sonnaient aux oreilles de ces malheureux, comme la trompette du jugement dernier. On entendait le bruit des chariots et des canons mêlés aux cris sauvages des ennemis, le craquement des portes et le bruit des fenètres qui volaient en éclats. Tantôt le tumulte paraissait se rapprocher, tantôt il se perdait dans le lointain, jusqu'à ce qu'enfin un calme profond s'établit : tout était rentré dans l'ordre.—Lorsqu'une grande partie de la journée se fut écoulée et que toute crainte d'être observé par l'ennemi eut cessé, le fils eut enfin le courage d'ouvrir le volet de la fenêtre, et remarqua, à son grand étonnement, que la neige, tombée pendant la nuit, avait été poussée par le vent contre la muraille, et formait comme un rempart élevé, qui avait caché la maison aux regards des ennemis (*Morale en Exemples*. Munich, 1834, 1. 351).

k Un enfant, occupé un jour à cueillir des fraises dans une forêt, alla se réfugier, pendant un orage, dans l'excavation d'un chêne, ignorant sans doute que le tonnerre tombe toujours de préférence sur ces sortes d'arbres. Tout-à-coup une voix se fit entendre, qui criait : François ! François ! sors vite de là ?—L'enfant, qui s'appelait François, sortit en toute hâte de dessous le chêne, et à peine était-il à quelques pas de distance que le tonnerre tomba sur cet arbre. « Cette

voix vient du ciel, se dit François en lui-même », mais au même moment les cris de François! retentirent de nouveau. L'enfant apercevant une paysanne, courut à elle et lui demanda ce qu'elle voulait. « Ce n'est pas toi que j'appelais, mais bien mon petit François qui garde les oies auprès du ruisseau et qui s'est enfui dans un buisson pour se garantir de la pluie ». L'enfant lui raconta qu'il avait pris sa voix pour un avertissement du ciel, et qu'il lui était redevable de la vie. « O mon enfant! reprit cette pieuse femme touchée de ce qu'elle venait d'entendre, bien que cette voix ne vienne pas directement du ciel, remercie-le cependant de t'avoir sauvé la vie d'une manière si providentielle. » (*Kinle's Katech.* 1, p. 216).

l. Le fils de l'empereur Basile, Léon, fut accusé par le fourbe Santaberen d'avoir conspiré contre sa vie. Basile, convaincu par les stratagèmes de cet intrigant de la vérité de cette accusation, fit emprisonner son fils, et, cédant aux insinuations malveillantes de Santaberen, il allait lui faire arracher les yeux, si plusieurs sénateurs, qui se jetèrent aux pieds du père, n'eussent obtenu un délai. En attendant, le jeune prince demeura en prison, toujours sous le poids du ressentiment paternel, qui lui renvoyait ses lettres sans même daigner les ouvrir; il allait périr infailliblement, si un perroquet n'eût déjoué l'infernal complot de Santaberen. Un jour que Basile donnait un grand souper aux seigneurs de sa cour, au moment où la bonne chère et la douce familiarité de l'empereur faisaient oublier l'infortune de Léon, un perroquet enfermé dans une cage suspendue dans la salle se mit à crier: Hélas! hélas! seigneur Léon. C'était des paroles qu'il entendait depuis trois

mois retentir à ses oreilles. Ce cri glaça les convives ; devenus immobiles, la tête baissée, ils n'ouvraient la bouche que pour faire place à leurs soupirs; l'empereur lui-même les regardait en silence, lorsqu'un d'entre eux, élevant la voix entrecoupée de sanglots : « Seigneur, dit-il, cet animal nous condamne. Nous est-il permis de nous livrer à la joie, tandis que l'héritier de notre couronne, votre fils, gémit dans les horreurs d'un cachot? S'il est coupable, il n'est aucun de nous qui ne soit armé pour le punir; mais s'il est innocent, nous sommes tous coupables. Ecoutez-le, jugez-le; qu'il cesse de vivre criminel, ou de mourir victime d'une noire calomnie. » Ces paroles pénétrèrent le cœur de l'empereur, et réveillèrent en lui la tendresse paternelle. Il fit venir son fils, écouta sa défense; et ayant enfin reconnu la perfidie de Santaberen, il embrassa Léon et lui rendit tous ses honneurs et l'amitié qu'il lui avait si injustement retirée (*Herbst's Exempb.* 1. 82).

4. *Dieu nous envoie souvent des souffrances comme moyen de salut.*

a. Les enfants d'Israël oublièrent souvent leur Dieu; ce qui arrachait à Jérémie ces lamentables plaintes : (2. 13.) : « Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau. » C'est-à-dire, qu'ils ont abandonné le vrai Dieu qui seul pouvait les rendre heureux, pour s'attacher aux fausses divinités qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité; mais il est dit aussi dans les psaumes (77. 34.) : « Lorsque Dieu les faisait mourir, ils le recherchaient et retournaient à lui, et ils se hâtaient de venir le trouver. » — Le roi

Manassès pécha aussi contre le Seigneur: il fit construire des idoles et séduisit Juda et les habitants de Jérusalem au point que leurs iniquités prévalurent sur celles des peuples que le seigneur avait exterminés en présence du peuple d'Israël. — Pour les punir, Dieu envoya contre eux le prince des armées du roi d'Assyrie, qui chargea de fers le roi Manassès et l'emmena captif, à Babylone. — Lorsqu'il se vit dans le malheur, il pria le Seigneur et fit pénitence devant le Dieu de ses pères. — Dieu exauça sa prière, il rentra à Jérusalem, et redevint possesseur de son royaume. — Et Manassès releva l'autel du Seigneur et mourut de la mort de ses pères (2. *Chron.* 33.). — Ce furent aussi les souffrances qui ramenèrent Jonas dans la voie de l'obéissance. — Ce fut la conduite sévère de Joseph envers ses frères qui leur fit reconnaître leurs fautes (1. *M.* 42). — Dieu a voulu nous montrer par la parole de l'enfant prodigue que c'est par les souffrances qu'il nous ramène à lui (*Luc*, 15.). Saül perdit la lumière des yeux du corps pour recouvrer celle de l'intelligence (*Act.* 9.).

L'Apôtre lui-même nous dit: « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » — Tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie, mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui auraient été ainsi traités (*Heb.* 12, 6. 11.).

d. Sainte Monegonde ne serait jamais parvenue à ce degré de sainteté qu'elle atteignit plus tard, si le Seigneur ne l'avait pas attirée à lui par les souffrances. Elle avait deux filles d'une ravissante beauté, au soin et à la parure desquelles elle employait tout son temps,

ce qui ne faisait qu'accroître et nourrir leur vanité et la sienne propre. La mort, inexorable dans ses caprices, lui ravit ces deux chers objets de son cœur dans un âge prématuré. Cet événement faillit lui faire perdre la raison ; dans son désespoir elle invoquait la mort afin de suivre ses enfants dans la tombe. Cependant, les premières impressions de la douleur passées, elle revint à des sentiments meilleurs. Insensée que j'étais, disait-elle, comment osais-je bien faire au Seigneur des reproches aussi injurieux ? Ignorais-je que mes enfants devaient mourir un jour ? Peut-être que le ciel me les a enlevées pour les soustraire à la corruption du siècle et pour m'empêcher moi-même de tomber dans l'oubli de Dieu.—Eh bien ! dès ce moment je ne veux plus appartenir qu'à Dieu, lui seul possèdera mon cœur sans partage. Elle tint parole, renonça au monde et à ses vanités, et se consacra entièrement au service du Seigneur (*S. Greg. Tur. de Glor. Conf.*).

e. Un ermite, nommé Eulogius, qui avait trouvé un trésor dans une grotte, perdit bientôt le goût de la vie solitaire. Il se rendit à Constantinople, où, à l'aide de son trésor et de son habileté personnelle, il parvint bientôt aux plus hautes dignités.—Il fut impliqué dans une insurrection contre l'empereur Julien, et ne dut son salut qu'à la fuite. Tous ses biens furent confisqués. Il retourna pauvre dans la cellule qu'il avait délaissée depuis plusieurs années, et mena jusqu'à la fin de ses jours une vie sainte et édifiante (*Herbst's Exempb.* 1. 116).

a. Un pieux gentilhomme avait coutume de dire chaque fois qu'il éprouvait quelque revers: « Tout ceci arrive pour mon plus grand bien. » Un jour, devant

partir pour l'Angleterre, il se cassa la jambe au moment de monter sur le vaisseau accéléré. Et il répéta: « Tout ceci arrive pour mon plus grand bien. » Ses amis lui demandant comment un tel accident, qui l'empêchait de faire un important voyage, pourrait être pour son bien, il leur répondit: « Je n'en sais rien, la Providence seule en connaît le secret; quoi qu'il en soit, je crois fermement que cela est arrivé pour mon plus grand bien. » — Peu de temps après, on reçut la nouvelle que le vaisseau avait fait naufrage et que tous les passagers avaient été noyés (*Christ. Familientemp.* B. 3. S. 128).

SENTENCES.

a. « Mettez toute votre confiance dans le Seigneur, et abandonnez-vous entièrement à sa Providence, et il ne cessera jamais de vous protéger, et quoi que ce soit qui puisse vous arriver tournera à votre plus grand bien, lors même que vous ne vous en apercevrez pas. » (*S. Aug. Soliloq. c.* 15).

b. On lit dans le philosophe grec Platon, surtout dans le dixième livre de ses *Lois*, une foulede maginfiques passages sur la Providence divine. « Ne nous permettons jamais de murmurer, si Dieu ne veut arriver au but qu'il s'est proposé qu'en nous faisant passer par les souffrances. Les peines les plus amères peuvent être, pour l'homme vertueux, un sujet de consolation, car la vertu malheureuse finit toujours par rester victorieuse, et le crime qui paraissait triompher, succombe enfin pour ne plus se relever. — Croire que Dieu abandonnera les hommes vertueux qui s'efforcent, autant

qu'il est en eux, de lui ressembler, c'est lui faire une injure. »

c. L'empereur Antonin le Pieux exhortait ses sujets à imiter la patience des chrétiens et, comme eux, à s'abandonner entièrement à la divine Providence. Lorsque quelque malheur vous frappe, ne vous découragez pas. Les chrétiens, ajoutait-il, ne témoignent jamais plus de fermeté et de confiance que quand ils sont éprouvés par quelque malheur (*B. Berc.* H. de l'Egl. tom. 1).

d. Le philosophe romain Sénèque, voulant prémunir son ami Lucilius contre la puissance de l'adversité, lui traçait la règle de conduite que voici : « Vous avouerez et vous expérimenterez vous-même que jamais vous ne vous êtes senti plus de courage et de résignation pour supporter les caprices de la fortune et pour lutter contre le malheur, que lorsque vous vous êtes écrié, chaque fois qu'il vous arrivait quelque chose de contraire à vos désirs : « Il en a plu autrement aux dieux ; les dieux s'y entendent mieux que personne. » (*Senec.* ep. 98).

e. Chaque fois que l'empereur Maximilien II était dans l'inquiétude, il se consolait par ces paroles : « Le Seigneur pourvoira. » (*Lohn. Bibl.* 1. 574.)

COMPARAISONS.

a. De même que les enfants se reposent entièrement sur la bienveillance affectueuse et intelligente de leurs parents, nous devons, nous aussi, nous confier pleinement à la providence de notre Père céleste.

b. Des parents raisonnables sont souvent obligés de

refuser à leurs enfants ce que ceux-ci demandent avec un désir ardent, parce que le leur accorder serait s'exposer souvent à leur nuire. C'est ainsi que Dieu nous refuse souvent ce que nous lui demandons, parce qu'il ne veut pas agir contrairement à nos intérêts.

c. Ce n'est pas au malade à prescrire ses médicaments, mais à un médecin compétent. — De même aussi la Providence ne veut pas nous laisser le soin de choisir arbitrairement les moyens d'obtenir la santé de notre âme ; ce soin, il se l'est réservé à lui-même, la sagesse et la bonté par excellence. Et, comme le malade qui est raisonnable suit ponctuellement les ordonnances de son médecin, ainsi le chrétien doit se laisser conduire par les sages conseils de son divin médecin.

d. Un pèlerin qui ne cessait de blâmer la marche des affaires du monde, et qui s'imaginait que l'ordre le plus parfait y régnerait si tout allait au gré de ses désirs, fut convaincu de la manière suivante de la fausseté de ses vues. — Voyageant un jour à travers un désert, il rencontra une chapelle dans laquelle il entra, non pour y prier, mais pour continuer la série de ses interminables plaintes. A la place du tableau de l'autel, se trouvait une petite fenêtre sur laquelle était représenté un sujet religieux qui, selon lui, était horriblement barbouillé et lui faisait tout l'effet d'une caricature. Il en fut indigné. « Fi ! s'écria-t-il, c'est sans doute quelque mauvais peintre qui, dans un accès de fièvre, est venu salir avec du sang et de la suie cette fenêtre qui déjà ne fait pas trop bonne figure où elle se trouve. — Quel tableau ! Voilà bien une image fidèle de ce monde ! même désordre, même confusion que sur cette fenêtre ! Tout se passe ainsi dans le monde. » — Il

achevait ces paroles, lorsque la lumière du soleil, venant réfracter sur ce verre peint, produisit le coup d'œil le plus ravissant. Là était représenté le buisson ardent, dans lequel on lisait le nom de Dieu, ici c'était Moïse couché sur sa figure, entouré de son troupeau qui paissait sur la verte pelouse. — Ce qui auparavant lui avait paru dans un si grand désordre, révéla alors un rare talent, une régularité parfaite ; la fraîcheur des couleurs et leur combinaison savante et ingénieuse trahissaient une main habile. — Le pèlerin si mécontent se dit en lui-même : Comme j'ai été prompt à critiquer ! C'est bien là la conduite du monde. Une intelligence bornée jette indistinctement le blâme sur tout ce qu'elle rencontre ; mais quand se lèvera le Soleil de vérité et qu'il brillera dans toute sa splendeur, tout ce qui auparavant ne nous paraissait que confusion et bouleversement, nous apparaîtra plein de sagesse et de beauté (*Aus Chr. v. Schmid's Blüthen*).

e. Un homme pieux, mais visité par de cruelles souffrances, commença par douter si Dieu s'intéressait véritablement au bonheur des humains. Ce doute, plus encore que ses malheurs, lui faisait verser des larmes ; et quand il avait ainsi pleuré et gémi, il s'endormait de lassitude et d'abattement. « Un jour, c'est lui-même qui parle, rêvant que j'étais en voyage, je crus m'être égaré du véritable chemin, lorsqu'un homme vint à moi et s'offrit à me remettre dans la bonne voie ; je le suivis. Il me conduisit dans la maison d'un homme qui nous fit une réception très-honorable, il paraissait être la bonté même. En partant je m'aperçus que mon compagnon lui enlevait adroitement un gobelet en or. — Le lendemain nous entrâmes chez un homme mé-

chant, qui à peine voulut nous recevoir. Il ne travaillait pas; mais il buvait, mangeait, disputait et blasphémait toute la journée. — Mon compagnon laissa chez lui le gobelet qu'il avait pris la veille. — Le troisième jour nous fûmes reçus chez un hôte honnête et vertueux, qui eut pour nous tous les égards imaginables. En partant mon guide mit le feu à sa maison. — Le quatrième nous fûmes encore hébergés par un homme d'une bonté admirable; il nous donna toutes les marques de l'amitié la plus désintéressée. Le lendemain, comme nous nous disposions à partir, mon compagnon prétexta qu'il ne connaissait pas parfaitement le chemin ; aussitôt notre hôte s'empressa de nous faire accompagner par son fils unique qui fit avec nous une partie de la route et nous donna les renseignements nécessaires ; mais à peine fûmes-nous arrivés sur le pont, que mon guide, saisissant le pauvre enfant par le corps, le précipita dans le fleuve, où il fut noyé. — Ce crime atroce me révolta, et ne pouvant plus contenir mon ressentiment, je m'écriai : « Monstre tel que la terre n'en vit jamais, je préfère mille fois errer à l'aventure dans les plus affreux déserts et être dévoré par les animaux sauvages, que de voyager avec toi qui montres une méchanceté si infernale. » — Comme j'achevais ces paroles, je vis soudain mon guide revêtir une forme céleste, et prenant un accent majestueux et solennel, il m'adressa ces paroles : « Le gobelet que j'ai volé au premier était empoisonné; personne ne pouvait le toucher sans courir un danger extrême. C'est pourquoi je l'ai enlevé à cet homme vertueux pour le donner à cet autre méchant. — Sous les cendres de la maison que j'ai incendiée, cet homme juste trouvera un

immense trésor dont il se servira pour faire beaucoup de bien. Quant au jeune homme que j'ai précipité dans l'eau, il aurait dans peu de temps assassiné son propre père ; son crime eût fait le supplice de sa mère, et il eût été pour sa famille un objet de honte et de confusion. Cesse donc de douter de la Providence et apprends à connaître ses voies et à les bénir avec respect, lors même que tu ne les comprends pas. » — En achevant ces paroles, mon guide disparut et je me réveillai. » (*Schönberg. Vom widrigen Schicksale.*)

IV. Dieu est tout puissant.

A. *La toute-puissance de Dieu se manifeste: 1° par la création et la conservation du monde ; 2° par ses miracles.*

Dieu nous a prouvé qu'il tient dans ses mains toutes les forces et tous les éléments de la nature; tels que :

a. L'eau. — Nous le voyons par le déluge, par le passage à travers la mer Rouge, par l'eau que Moïse fit jaillir du rocher, par le changement de l'eau en vin à Cana ; par la cessation de la tempête, la délivrance miraculeuse de saint Paul près de faire naufrage (*Act.* 27).

b. Le feu. — Citons seulement la pluie de feu sur les villes de Sodome et de Gomorrhe, le buisson ardent qui ne fut pas consumé ; le feu qui fit mourir plusieurs Israélites dans le désert (*Nombr.* 16) ; la flamme qui dévora l'holocauste d'Elie ; la délivrance des trois jeunes hommes dans la fournaise.

c. La terre avec ses *fruits ;* — comme le prouvent les sept années de fertilité en Egypte ; Coré englouti sous terre avec ses compagnons (*Nombr.* 16) ; la farine et le flacon d'huile de la veuve de Sarepta (3. *Rois,* 17) ;

le tremblement de terre à la mort de Jésus ; la double multiplication des pains opérée par le fils de Dieu.

d. Les animaux. — La plaie d'Egypte causée par une multitude d'insectes ; les cailles dans le désert et les serpents de feu ; les corbeaux qui apportaient chaque matin de la viande à Elie : Le corbeau que j'ai envoyé pour le nourrir. » Les lions de Daniel ; les deux ours qui vengèrent le mépris fait à Elisée ; la pêche abondante ; le poisson avec la drachme (*Matth.* 17).

Tous ces exemples sont autant de démonstrations convaincantes.

e. Les astres.—Voyez l'immobilité du soleil au commandement de Josué ; *Jos*, 10, 13) — l'étoile à la naissance de Jésus ; — le soleil et la lune éclipsés à sa mort.

f. Les maladies. — La lèpre dont furent affligés la sœur de Moïse (*Nombr.* 12) et Giézi, le serviteur d'Elisée (4. *Rois,* 5) ; au commandement du Fils de Dieu toutes les maladies disparurent.

g. La mort. — La résurrection d'un enfant par le prophète Elie ; celle d'un autre par le ministère d'Elisée (3. *Rois,* 17 *et* 4 *Rois,* 4) ; la vie rendue aux morts par les ossements d'Elisée ; les morts sortant de leurs tombeaux à la mort de Jésus, et se montrant à Jérusalem ; les résurrections du Sauveur.

D. *La pensée de la toute-puissance de Dieu doit être pour nous un sujet de consolation et d'encouragement.*

a. Joseph, quoique innocent, languissait dans une prison, abandonné de tout le monde, mettant uniquement sa confiance en la toute-puissance de son *Sauveur.*—Les Israélites soupirant sous un dur esclavage, sous la domination d'un roi et d'un peuple immense

qui étaient leurs ennemis jurés, furent néanmoins délivrés par la main de Dieu, qui leur rendit la liberté.— Près de la mer Rouge, leur perte paraissait inévitable, entourés qu'ils étaient de toutes parts de rochers escarpés, ayant devant eux la mer, et derrière eux les Egyptiens qui brûlaient du désir de se venger ; mais Dieu leur envoya des secours proportionnés à leurs besoins ; ils furent sauvés et leurs ennemis trouvèrent leur tombeau dans les flots de la mer. La Toute-Puissance de Dieu veilla aussi sur eux dans le désert et leur aida à conquérir la terre de promission. — Lors de la captivité de Babylone, tout le peuple juif faillit perdre la vie. Déjà, à l'instigation du puissant Aman, dont l'ambition fut révélée par le juif Mardochée, l'ordre de les massacrer allait être signé par le roi ; lorsque, dans cette extrémité, Mardochée adressa cette prière au Seigneur : « Dieu tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté ; exaucez ma prière, soyez favorable à ma nation ; changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que nous employions la vie que vous nous conservez à louer votre nom. » — Et le Seigneur exauça sa prière pleine de confiance, et il sauva son peuple par le moyen d'une faible femme (*Esther*, 13 *et* 7).

Lorsque Nabuchodonosor menaça les trois jeunes hommes de les précipiter dans la fournaise, parce qu'ils ne voulaient pas adorer la statue d'or, et qu'il ajouta : « Quel est le Dieu qui pourra vous soustraire à ma puissance ? » Ils répondirent avec courage : « Le Dieu que nous adorons peut certainement nous retirer du milieu des flammes de la fournaise, et nous délivrer, ô roi, d'entre vos mains. » (*Daniel*, 3, 17).

Lorsque l'apôtre saint Pierre était en prison, toute la communauté des fidèles priait pour lui, et demandait du secours à Celui qui seul pouvait encore lui en envoyer, et le Tout-Puissant leur rendit le chef suprême de l'Eglise, quoique le roi eût déjà fixé le jour de son supplice (*Act.* 12).

Deux Juifs avaient juré qu'ils ne boiraient ni ne mangeraient avant qu'ils n'eussent assassiné saint Paul; mais le bras du Tout-Puissant le protégea (*Act.* 23, 21). Cet apôtre écrivait ces paroles : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (*Rom.* 8, 31).

On peut encore citer ici les exemples de Job, du vieillard Tobie, de Judith lors de la détresse générale qui se fit sentir pendant la guerre ; David fuyant devant Saül; Daniel dans la fosse aux lions, l'enfant Jésus devant le sanguinaire Hérode ; Paul sur le point de faire naufrage, etc., etc.

b. A Tonningen, un vaisseau abordait poussé par un vent furieux qui en avait brisé le mât et les voiles. Il offrait l'état le plus désolant. Parmi les passagers se trouvait une mère avec ses deux enfants, l'un âgé de sept ans, l'autre de quatre seulement. Le capitaine dit, en descendant du bâtiment, et montrant la petite fille de sept ans à la multitude qui l'entourait : « C'est à cette enfant que nous sommes redevables du salut de notre vaisseau. Au moment où la tempête nous fit courir le plus grand danger, et que tout paraissait désespéré, je m'écriai avec anxiété : « Notre bon Dieu paraît être mort. « Cette enfant m'interrompit avec vivacité en me disant : « Non, il n'est pas mort, il dort seulement, il saura bien se réveiller à temps. » Peu d'instants après que j'eus prononcé ces paroles, les vagues se ruèrent

avec tant d'impétuosité sur le vaisseau, qu'il paraissait plutôt s'avancer sous les flots qu'être porté sur la surface de l'eau. Je criai à tous les passagers, qu'ils devaient se préparer à mourir, que nous allions être ensevelis sous les ondes. « Vous vous trompez, reprit cette enfant, nous n'en sommes pas encore là ; Jésus est encore dans le vaisseau. » A cet instant le vaisseau fut encore soulevé par les vagues qui s'élevèrent comme une montagne ; mais bientôt nous fûmes délivrés de la tempête, car, poussés par un vent favorable, nous arrivâmes heureusement au port. » (*Lebensfrücte v. Sinaï u Golg*. S. 128).

c. L'histoire suivante nous montre les soins tout paternels avec lesquels Dieu veille sur les siens : « Saint Paul, qui fut le premier ermite, se retira, à l'âge de vingt-trois ans, dans un désert de la haute Thébaïde pour échapper à la persécution de Dèce (250). Il s'y nourrit pendant trente années du fruit du palmier. Mais pendant les soixante dernières années de sa vie, le Seigneur lui envoyait tous les jours un demi pain qui lui était apporté par un corbeau (*Comparez* 3. *Rois*, 17. 6, *l'histoire d'Élie*). Le vieillard vivait encore l'an 341 de Jésus-Christ, et malgré la faiblesse de sa voix, il louait encore le Seigneur par ses cantiques. — Un autre ermite, Antoine, qui comptait déjà quatre-vingt-dix ans, fut averti par le Seigneur de parcourir le désert pour tâcher de découvrir le Père des ermites. Lorsqu'il l'eut trouvé, ils s'entretinrent beaucoup entre eux du royaume de Dieu. Pendant leur conversation arriva le corbeau qui, cette fois-ci, vint déposer aux pieds des deux ermites un pain tout entier. Saint Antoine en fut vivement étonné, mais saint Paul lui dit :

« Mon Dieu, c'est le Seigneur qui dans son infinie bonté veut bien nous envoyer à dîner. Il y a près de soixante ans que je reçois ainsi un demi pain tous les jours ; aujourd'hui que vous êtes arrivé, le Seigneur a doublé la portion pour prouver combien il prend soin de ceux qui le servent. » (*Stolb.* R. G. B. 9 *et* 10. S. 394).

C. *La pensée de la toute-puissance de Dieu doit aussi, en revanche, nous inspirer des sentiments d'humilité.*

a. Nabuchodonosor, enflé d'orgueil et dominé par des sentiments de vanité, à la vue de sa ville de Babylone et à la pensée de sa grandeur et de sa magnificence, fut puni par le Seigneur, qui lui enleva sa raison et le réduisit à errer dans les forêts avec les animaux sauvages. Ce temps de pénitence écoulé, le Seigneur lui rendit la raison, le remit en possession de son royaume, et ce prince, qui avant son châtiment se regardait comme le Dieu de la terre, s'humilia profondément, reconnut sa faute, et s'écria dans le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance : « Je loue le roi du ciel, et je publie sa grandeur et sa gloire, parce que toutes ses œuvres sont fondées dans la vérité, que toutes ses voies sont pleines de justice et qu'il peut humilier *ceux qui marchent dans l'orgueil.* » (*Dan.* 41).

b. Lorsque Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, envoya son fils, avec une puissante armée, combattre contre les Florentins, il lui dit en prenant congé de lui : « Gardez-vous, mon fils, de trop vous confier à votre valeur et à celle de vos soldats, comme si vous pouviez remporter la victoire sans le secours du Tout-Puissant ; humiliez-vous plutôt devant le Seigneur,

vous rappelant ces paroles de la sainte Ecriture (*I. Pierre*, 5. 5) : « Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. » (*Anton. Panorm. de gestis Alph.*).

c. Clotaire, roi des Francs, qui souffrait d'une fièvre violente, et sentait que ses forces et son courage l'abandonnaient, disait à ceux qui l'entouraient : « Qu'en pensez-vous ? Ne faut-il pas qu'il soit bien puissant le roi du ciel pour abattre si facilement les plus puissants rois de la terre ? » (*Baron.* tom. 7. Annal.).

d. Saint Canut, roi de Danemarck, était souvent condamné à entendre de la bouche de ses flatteurs, qu'il était l'un des plus puissants rois de la terre, et que sa puissance s'étendait sur terre et sur mer. Le roi, qui ne pouvait supporter d'entendre d'aussi plates flatteries, alla un jour se promener sur les bords de la mer, et comme ses flatteurs le saluaient de dominateur de la mer, il se plaça sur l'extrémité de la rive et s'écria d'un ton de voix imposant et sévère : « Mer, je te défends de m'approcher et de mouiller mes vêtements : mais comme c'était précisément au moment du flux de la mer, l'eau s'approcha toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin le roi devint entièrement mouillé. — Alors il se leva, et se tournant vers ses flatteurs : « Comtemplez, vains adulateurs, la puissance de votre roi que vous ne cessez d'exalter ; maître de la mer, je ne saurais commander à la plus petite goutte d'eau qu'elle renferme ! Dieu seul est puissant, et ce nom ne convient qu'à lui , lui seul a créé et conserve cet univers ; lui seul aussi mérite l'honneur d'être appelé le Tout-Puissant. « (*Lohn. Bibl.* 1.532).

e. Un prince d'Allemagne faisait voir un jour les

curiosités intérieures et exterieures du château où il faisait sa résidence, à un ambassadeur étranger. Son bouffon qui, selon l'usage d'alors, ne cessait de l'accompagner partout, montrant le firmament, dit avec cette pétulante audace qui le caractérisait : « Cessez, monsieur mon frère, de faire tant de cas de notre maison, et considérez plutôt le ciel ; votre maison a d'excellents piliers et repose sur des bases solides ; mais le grand Architecte là haut n'a pas besoin de piliers pour soutenir sa voûte immense. Respect pour un tel Architecte ! Celui-là, il supporte le ciel avec son doigt, et la terre lui sert d'escabeau. » (*Nach E. Veith.*).

V. Dieu est souverainement bon et miséricordieux (1).

Malgré la gravité de la faute de nos premiers parents, Dieu eut néanmoins pitié de leur sort ; il leur pardonna et continua de s'occuper de leur existence à venir (*Gen.* 3. 14 *et* 21). Lorsque Caïn eut tué son frère, le Seigneur lui adressa des paroles d'amour et de pardon, et se disposait à lui pardonner, pourvu qu'il se corrigeât et qu'il s'efforçât de vaincre sa passion (*Gen.* 4. 7).—Combien est touchant l'exemple de longanimité que donna le Seigneur, lorsque, à la prière d'Abraham, il consentit à épargner les villes pécheresses de Sodome et de Gomorrhe, s'il s'y rencontrait seulement dix justes. — Dieu permit que Noé travaillât pendant un

(1) La bonté de Dieu se manifeste principalement dans l'œuvre de la création et dans la conservation du monde. Comme nous en trouvons des exemples suffisants dans la Genèse et dans le spectacle de la nature, nous considérerons ici la bonté et la miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs.

siècle à la construction de l'Arche, qui était pour les hommes corrompus un avertissement continuel de faire pénitence.—Le peuple d'Israël s'étant rendu gravement coupable dans le désert en s'adonnant au culte des idoles, Dieu voulut exterminer les prévaricateurs, mais Moïse intercéda pour eux, et le Seigneur leur pardonna (*Exod.* 32. 11).—David s'était rendu coupable de crimes énormes contre le cinquième et le sixième commandements de Dieu, mais le Seigneur lui envoya le prophète Nathan lui annoncer son pardon, parce que le repentir était entré dans son cœur (2. *Rois,* 12). —Il avait déjà prédit aux Ninivites que leur ville serait détruite, lorsque, par une pénitence austère, ils obtinrent miséricorde (*Jon.* 3). — Achab (3. *Rois,* 21). Josias (4. *Rois,* 22). Ezéchias (2. *Paral.* 32.) et Manassès éprouvèrent aussi combien le Seigneur est miséricordieux envers les pécheurs repentants. Mais le plus grand et le plus éclatant témoignage de sa miséricorde et de sa bonté est celui que notre Seigneur nous a donné en sacrifiant son propre Fils pour opérer l'œuvre de notre rédemption. Aussi Jésus nous dit-il: « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » (*Jean,* 3). — Le Fils de Dieu nous a donné lui-même des exemples touchants de bonté et de miséricorde. — Comme il se montrait doux et aimable à l'égard des pécheurs contrits et repentants ! Les amis de Jésus se scandalisaient à la vue d'une bonté si compatissante jointe à une humilité si profonde, et s'écriaient : « Quoi ! cet homme reçoit des gens de mauvaise vie et mange avec eux ? » (*Luc,* 15). Mais il les réfuta admirablement en se servant de la parabole de

la brebis perdue et de la drachme. — Tous ceux qui revenaient au Seigneur avec un cœur brisé de douleur, recevaient leur pardon. Ainsi le Paralytique (*Matt.* 9), Marie-Madeleine (*Luc* 7), Zachée (*Luc* 19), le bon larron (*Luc* 23), saint Pierre (*Matt.* 26. 75). Paul avait commis de grands péchés, cependant, par la grâce de Dieu, il reconnut ses fautes et fit pénitence (*Act.* 9).—Le Sauveur lui-même pleura sur l'opiniâtreté de la ville de Jérusalem (*Luc*, 19. 41).— Sur la croix, il pria pour les pécheurs (*Luc* 23). — La parabole de l'enfant prodigue nous montre combien la miséricorde divine désire ardemment que les pécheurs se convertissent (*Luc*, 15). Nous trouvons les mêmes témoignages dans l'exemple du publicain dans le temple. — La magnanimité du Seigneur à l'égard des pécheurs obstinés et endurcis nous est attestée par la parabole du figuier stérile que le Seigneur ordonna d'arracher, mais qu'il laissa encore subsister quelque temps, à la prière du jardinier (*Luc* 13).

L'œuvre tout entière de la Rédemption du Sauveur est à elle seule un miracle éclatant de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs; œuvre digne de notre vénération et de nos remercîments. En outre, le Baptême et la Pénitence ont été établis par le Sauveur comme deux sources permanentes de salut pour le genre humain, et, jusqu'à la fin du monde, l'agneau qui efface les péchés du monde s'offrira tous les jours pour nous, et montera vers le Père céleste comme un sacrifice de propitiation qui ne cessera de faire pleuvoir sur nous les divines miséricordes.

c. Saint Augustin nous raconte dans *ses Confessions* le plaisir qu'il trouvait, étant jeune, dans la fréquenta-

tion des mauvaises compagnies ainsi que dans les voluptés sensuelles et autres crimes auxquels il se livrait. Il parle aussi des larmes amères que sa conduite faisait verser à sa pieuse mère qui parvint cependant, par ses gémissements et ses prières, à faire descendre sur lui les grâces de la divine miséricorde.—Il se convertit entièrement, et attribua uniquement à Dieu l'honneur de ce changement surnaturel.— « Je veux, écrit-il, vous rendre mes actions de grâces, ô mon Dieu ; pendant toute ma vie je chanterai vos louanges ; ma langue et toutes les puissances de mon être répéteront sans cesse: Quel est celui qui est semblable à vous, ô mon Sauveur? Quelle n'a pas été ma méchanceté et l'iniquité de mes œuvres, ou sinon de mes œuvres, du moins de ma bouche, ou de mes désirs :—Vous êtes un Dieu bon et miséricordieux ; votre main m'a retiré de l'abîme de la mort et elle a extirpé du fond de mon cœur l'ordure de mon iniquité. » (*S. Aug. Confess.* I. 1) (1).

SENTENCES.

a. Que peut-on imaginer de plus miséricordieux que d'entendre un père dire à un pécheur qui n'a en son pouvoir aucun moyen de se racheter : Prends mon fils unique et offre-le-moi en compensation ; et d'entendre le fils s'écrier à son tour : Laisse-moi mourir pour toi, afin que tu vives (*S. Anselm.* 1. 2. *de misericord.*).

b. O miséricorde admirable, qui seule avez trouvé le remède à notre salut en abaissant Dieu jusqu'au niveau

(1) On trouvera d'autres exemples de conversions dans la quatrième partie qui traite du *Sacrement de Pénitence*, troisième volume.

de l'homme, pour élever l'homme jusqu'à Dieu (*Serm.* 6. *ad frat.*) !

c. Voyez comme le Dieu de miséricorde frappe à la porte de votre cœur, pour que vous lui en ouvriez l'entrée et qu'il en fasse le lieu de son repos !—Ce Dieu de toute bonté vous poursuit en quelque sorte et ne cesse de vous tourmenter, comme s'il avait besoin de vous et qu'il ne puisse être heureux sans vous (*S. Laur. Just. de Obed. c.* 4.).

d. Le Seigneur est souverainement bon et personne ne saurait assez le louer: « Oui, quand même toutes les langues se réuniraient, elles seraient impuissantes à redire toute la douceur et la longanimité de Dieu. » (*S. Cyril. catech.* 2.)

VI. Dieu est souverainement juste.

A Dieu récompense souvent le bien déjà dès ce monde.

La récompense que Dieu accorde en ce monde à ses fidèles serviteurs, c'est la *paix intérieure* de la conscience, comme il est dit dans les psaumes (118. 165): « Ceux qui aiment votre loi goûtent une paix profonde. » Cette paix de l'âme était la consolation de Job dans ses souffrances, comme elle l'a été de tous ceux qui ont souffert innocemment. En outre, Dieu récompense souvent aussi la piété et la vertu par des bienfaits temporels qui sont en quelque sorte un gage de la récompense éternelle qui leur est réservée. — Abraham était très-riche en propriétés, en argent et en or, parce que la bénédiction de Dieu s'était répandue sur tout ce qui lui appartenait (*Gen.* 13.). — Isaac prospérait dans

tous ses biens, parce qu'il était agréable au Seigneur (*Gen.* 26, 12.). La bénédiction de Dieu qui régnait dans la maison de Jacob le rendit très-riche en troupeaux. Il avait un nombre considérable de serviteurs et de servantes (*Id.* 30, 43.). Job, après les rudes épreuves qu'il subit, fut récompensé par un accroissement de richesses et par l'augmentation du nombre de ses amis (*Job*, 42.). —Le Seigneur fit parvenir Joseph à un rang très-élevé, parce qu'il aima mieux souffrir innocent que de consentir au péché (*Gen.* 40.). — David, de berger qu'il était, devint un roi puissant, et Dieu le combla de toutes sortes de prospérités. —Salomon surpassa en richesse et en magnificence tous les rois de la terre (2. *Chron.* 9.). Tobie, éprouvé par de longues souffrances, passa le reste de sa vie dans la joie et vécut heureux au sein de sa famille (*Tob.* 14.). Aussi longtemps que le peuple d'Israël servit fidèlement le Seigneur, il fut comblé de biens temporels et tout lui prospéra au gré de ses vœux.—Tabithe, qui prenait un soin si particulier des pauvres, fut ressuscitée par le ministère de l'apôtre saint Pierre, afin qu'elle put encore accroître ses mérites (*Act.* 9, 36.).

2. L'empereur Constantin faisait tous les jours de nombreuses aumônes. Un jour qu'il parcourait son palais, il remarqua un pavé de marbre sur lequel était sculptée une croix.—Il fit enlever la plaque ou la table de marbre, disant qu'il ne convenait pas de fouler ainsi aux pieds le signe de notre Rédemption. Mais il trouva, à l'endroit qu'elle recouvrait, une voûte souterraine qui renfermait un trésor de plus de cent mille pièces d'or, en sorte qu'il fallut plusieurs jours pour l'enlever (*Chron. Regin., lib.* I, *ad ann.* 506.).

3. Sainte Elisabeth, comtesse de Thuringe, nourissait tous les jours neuf cents pauvres. Lors d'une famine qui sévissait en Allemagne en 1225, elle fit distribuer aux pauvres tout ce qu'elle récolta sur ses biens. Comme les ministres se plaignaient au roi de tant de profusion, il leur répondit. « Ne la troublez pas dans ses bonnes œuvres; car je suis assuré, quelque grande que soit la part de ma fortune qu'elle donnera aux pauvres, que le Seigneur m'en enverra encore davantage.» (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl. tom. 12.).

4. Alfred, roi d'Angleterre, dont le royaume fut occupé pendant quelque temps par les Barbares, se vit contraint de s'enfuir dans une forêt entourée de marais infranchissables et de se cacher dans une misérable cabane. Un jour qu'il se trouvait seul avec son épouse, il tâcha de calmer l'inquiétude qui le dévorait, par la lecture de l'Ecriture sainte, lorsque au même instant, un pauvre vint frapper à sa porte, demandant l'aumône. « Que pouvez-vous lui donner, dit le généreux Alfred en se tournant vers son épouse? — Il ne reste plus qu'un pain! répondit-elle. — Grâces soient rendues au ciel ajouta le roi, lui qui a nourri cinq mille hommes avec cinq pains, peut bien aussi nous nourrir avec la moitié de celui-là; donnez-en la moitié à ce pauvre. » — Elle le fit; et à peine quelques instants s'étaient écoulés, que les gens du roi revinrent avec une quantité prodigieuse de poissons. — Le roi ne tarda pas à repousser les ennemis et à les expulser entièrement du royaume (1). (*Alfred. vit p r Asser.*)

(1) Il y aurait encore beaucoup d'autres exemples qui nous prouveraient que Dieu récompense déjà le bien dès ce monde, mais nous devons avouer qu'il ne faut citer ces sortes de traits

B Dieu punit souvent le mal déjà dès cette vie (1).

En première ligne apparaît Adam qui fut chassé du paradis terrestre pour avoir mangé du fruit défendu et condamné à gagner son pain à la sueur de son front. —Eve dut enfanter avec douleur et supporter toutes les infirmités de la nature humaine. —Caïn arrosa la terre du sang de son frère, et la terre lui devint maudite, et il fut condamné à mener une vie errante, poursuivi par la vengeance divine et les remords de sa conscience. — Les contemporains de Noé et les habitants de Sodome et de Gomorrhe moururent d'une mort subite et malheureuse.—Les frères de Joseph, qui le laissèrent languir dans la citerne sans lui donner à manger, tandis qu'eux-mêmes prenaient de la nourriture, et, sans songer aux angoisses dont son âme était opprimée lorsqu'il les conjurait d'avoir pitié de lui, le vendirent comme esclave, furent eux-mêmes obligés de se prosterner devant lui et de le prier d'avoir compassion d'eux, allant jusqu'à s'offrir à être ses esclaves.—Pharaon et les Egyptiens firent jeter à l'eau les premiers-nés des Israélites, mais ils perdirent eux-mêmes, dans cette épouvantable nuit, leurs propres enfants, et trouvèrent leur tombeau dans les flots de la

qu'avec une grande prudence, afin de ne pas habituer la jeunesse à ne chercher dans la pratique de la vertu que des avantages purement temporels.

(1) Le trouble de la conscience est toujours la suite inévitable du péché. Jamais les pécheurs n'ont joui du vrai repos de la conscience, car chaque crime est une épée à deux tranchants dont les blessures sont incurables (*Sir*. 21. 4).

mer. Les Israélites qui étaient si rapprochés de la terre promise murmuraient contre le Seigneur et disaient : « Puissions-nous mourir dans ce désert ; » et Dieu leur répondit : « Je veux vous accorder ce que vous avez demandé, vos corps seront étendus morts dans ce désert. Vous tous qui avez murmuré contre moi, vous n'entrerez point dans la terre promise. » (*Nombr.* 29).

Abimélech avait fait tuer sur une même pierre tous ses frères, au nombre de soixante-dix, et il fut lui-même écrasé sous une pierre lancée du haut des remparts de la ville (*Jug.* 9.).

Achab et Jézabel firent lapider l'innocent Naboth, et les chiens vinrent lécher son sang ; et, chose surprenante ! les chiens léchèrent aussi sur la même place celui d'Achab, mais Jézabel fut entièrement dévorée par ces animaux (3 *Rois*, 22 *et* 49).

Les vieillards qui accusèrent faussement Susanne et la firent condamner à être lapidée, le furent eux-mêmes, et ceux qui jetèrent Daniel dans la fosse aux lions furent les premiers dévorés (*Dan.* 13. *et* 6.) Aman. fut suspendu au même gibet qu'il avait fait dresser pour le vertueux Mardochée (*Esth.* 7.). Antiochus, qui bannissait les hommes de leur patrie, les réléguait dans les déserts et les faisait périr de la mort la plus cruelle, sans pardon ni miséricorde, fut lui-même condamné à mourir dans un désert lointain, au milieu des tourments les plus atroces, sans que personne s'appitoyât sur son sort (2. *Mach.* 9.).

On peut encore rapporter ici comme exemples de la sévérité des jugements de Dieu : les enfants qui se moquèrent d'Elisée ; la famine au temps d'Elie et de Jo-

ram; la captivité d'Assyrie et de Babylone; la ruine de Jérusalem qui sera racontée au septième article du symbole; Hérode Agrippa qui fut dévoré par les vers, etc., etc.

2. La sévérité des châtiments de Dieu se manifeste souvent d'une manière effroyable dans l'histoire de l'humanité.

a L'empereur Néron, dont la cruauté à l'égard des chrétiens se révéla surtout durant les persécutions du premier siècle, tomba bientôt sous les coups de la justice divine. Les soldats se révoltèrent contre lui, et s'étant réveillé pendant la nuit, il apprit que même ses gardes l'avaient abandonné. Il s'élança hors de son lit, appela ses amis, mais personne ne se montra. — Il se mit à courir les rues, et personne ne voulut l'accueillir dans sa demeure. Il ordonna de faire venir un gladiateur pour lui donner le coup de la mort; aucun ne se présenta. « Je n'ai donc plus, s'écria-t-il, ni ami ni ennemi. » Il se mit ensuite à courir du côté de Tibre et voulut se noyer, mais il n'en eut pas le courage. Il saisit sa boîte en or dans laquelle il conservait du poison, mais on la lui enleva. Enfin un affranchi, nommé Phaon, lui offrit pour retraite sa maison de campagne. Il monta sur un misérable cheval, s'enveloppa dans un costume sale et dégoûtant, voila sa tête et partit avec Phaon et trois autres compagnons. Tremblant au bruit d'une feuille ou au cri d'un coq, il souffrit toutes les angoisses de la mort. Il fut obligé de passer près d'un camp, et entendit les soldats déshonorer son nom et vomir mille imprécations contre lui. Enfin il arriva auprès de la cour du lieu de son refuge, sans

oser toutefois entrer. Il descendit de cheval, roda tout autour du bâtiment en se glissant au travers des roseaux et des épines; but dans un bourbier de l'eau infecte et corrompue, et tremblait de frayeur en attendant que Phaon eût fait une brèche dans le mur; puis il passa en rampant sur le ventre pour aller se cacher dans la chambre étroite d'un esclave, sur le lit duquel il se jeta.—Le sénat le déclara ennemi de la patrie, et le condamna à avoir la tête pressée entre une fourche en bois et à être frappé de verges jusqu'à ce qu'il expirât. Ses ennemis découvrirent bientôt sa retraite, et déjà l'on entendait le bruit des chevaux, lorsque saisissant une épée, il se l'enfonça dans la poitrine. —Il mourut la trente-et-unième année de sa vie, le même jour qu'il avait fait mourir sa femme (*Sueton. in vit. Ner.*)

b. L'empereur Valérien voulant s'attirer la faveur des dieux, fit mourir un grand nombre d'évêques et de prêtres catholiques Mais le châtiment de Dieu ne se fit pas attendre longtemps. Ayant voulu entamer des négociations, après une bataille malheureuse, il tomba entre les mains de Sapor, roi des Perses, qui le fit enchaîner en lui laissant les ornements impériaux pour l'humilier davantage. Quant Sapor voulait monter à cheval, il le forçait de se prosterner devant lui, et lui mettait le pied sur le cou au lieu d'user d'étrier. Enfin il commanda qu'on l'écorchât vif et qu'on salât son corps. Sa peau, teinte en rouge, fut conservée pour servir de monument éternel à l'opprobre des Romains (*Ber. Berc.* tom. 2).

c. Sous le règne de Julien à Héliopolis, eut lieu le le martyre du diacre Cyrille. Les païens, non contents

de lui avoir ôté la vie, lui ouvrirent le ventre et mangèrent son foie. Mais la vengeance divine éclata sur tous ces monstres. Les dents leur tombèrent toutes ensemble, leurs langues s'en allèrent en pourriture et ils perdirent en même temps la vue (*Ibid.* tom. 3).

d. Hunerich, roi des Vandales, avait fait souffrir de cruelles persécutions aux évêques, aux prêtres et à d'autres catholiques. Mais les revers et les malheurs ne tardèrent pas à fondre sur son royaume. La peste et la famine et mille autres fléaux ravagèrent ces contrées maudites du ciel; mais il fallut la main vengeresse d'un Dieu terrible et implacable pour dompter ce rebelle. Une maladie effrayante, inconnue aux médecins, fondit sur lui et l'étendit bientôt sur un lit de douleur : sa tête, ses mains, ses pieds, en un mot toutes les parties de son corps s'enflèrent démesurément. Tous les efforts des médecins furent impuissants à calmer ses douleurs qui ne cessaient jour et nuit de le tourmenter. Des vers lui sortaient par les parties inférieures du corps; une puanteur insupportable corrompait l'air autour de lui, toutes les parties de son corps tombaient en dissolution. Vivant, il ressemblait déjà à un cadavre hideux et entièrement putréfié. Enfin il perdit la raison, vomit contre lui-même les plus horribles imprécations, se rongea et se déchira le bras avec les dents et mourut dans des accès de rage et de frénésie. Les dernières paroles qui s'échappèrent de ses lèvres furent des paroles de malédiction à son adresse. Il franchit le seuil de l'éternité avec le désespoir d'un monstre tourmenté par les remords d'une conscience chargée de tous les genres de forfaits (*Stolb.* R. G. B, 18).

e. Un certain Florentin poursuivait saint Benoît et

faisait tous ses efforts pour le faire sortir du couvent qu'il habitait près d'une grotte où il avait auparavant vécu, pensant par ce moyen le bannir de ces contrées, saint Benoît, pour éviter ces poursuites, se rendit sur le mont Cassin. Florentin se trouvait sous une galerie couverte au moment où il apprit cette nouvelle. Aussitôt ce malheureux se mit à pousser des cris de joie et à s'applaudir de son triomphe; mais pendant qu'il se livrait à ces coupables réjouissances, la galerie s'écroula tout-à-coup et l'ensevelit sous les ruines (*Ibidem. Lib.* 18).

f. Constantin VI maltraita horriblement ses cinq oncles pour une accusation qui ne reposait sur aucune preuve certaine. A l'un on arracha les yeux, et les quatre autres eurent la langue coupée. Des traitements aussi inhumains ne tardèrent pas à attirer sur lui les vengeances du ciel. Cinq ans après, dans la même chambre et le même jour où il avait ainsi maltraité ses oncles, des conjurés lui crevèrent les yeux. — Il mourut peu de jours après dans sa vingt-septième année (*Ibid.* vol. 24).

g. Offa, roi des Merciens, fit assassiner Ethelbert, roi de Kent, pour obtenir plus facilement la main de sa fille cadette et s'emparer de tous les pays qui lui appartenaient. Mais la main de Dieu s'appesantit d'une manière terrible sur ce monstre couronné et sur toute sa maison. Tous les princes de sa famille se succédèrent rapidement dans la tombe; lui-même, agité par les remords de sa conscience, commença bientôt à chanceler, et vécut encore à peine deux ans après avoir traîné une vie malheureuse et souffrante. Voulant expier ses forfaits, il fit ériger sur la tombe d'Ethelbert un superbe mausolée dans l'église de Heeresfort. —

Après sa mort, il fut enterré dans une chapelle sur les bords de l'Ouse. Mais celui à l'ambition duquel des contrées immenses, l'Angleterre même, paraissaient trop petites, celui qui avait répandu tant de sang pour contenter sa malheureuse passion, et qui alla jusqu'à s'unir à des bandes d'assassins, trouva à peine, après sa mort, quelques pouces de terre solide où ses ossements pussent reposer en paix. L'Ouse se déborda, et ses flots, dans leur impétuosité, renversèrent le monument et entraînèrent dans l'Océan les restes mortels de ce roi. Peut-être le ventre d'un monstre marin devint-il le tombeau de ce roi cupide et insatiable.—Le désastre du roi Offa atteignit, en partie du moins, ses trois filles.—Ethelride, l'épouse du roi assassiné s'enfuit avec horreur du palais de son père et alla s'enfoncer dans un couvent pour y pleurer les malheurs de sa vie. Elfleda, onze mois après son mariage, devint la plus infortunée des veuves et alla chercher dans un couvent un adoucissement à ses douleurs. Fadburga se rendit en Italie, et tomba à Pavie dans une si affreuse pauvreté, que cette fille royale fut souvent obligée d'implorer la charité des passants pour ne pas mourir de faim (*Stolb*. R. G. B. 25).

h. La mort innocente de Socrate, qui fut obligé d'avaler la ciguë, fut bientôt vengée d'une manière exemplaire sur ses ennemis. Lorsque les Athéniens eurent réfléchi à l'action qu'ils venaient de faire, ils sentirent profondément l'injustice de cette sentence. L'accusateur, Mélitus, fut condamné à mort, et plusieurs parmi ceux qui avaient été cause de ce crime, furent bannis de la patrie. En général, tous ceux qui avaient pris part à la triste destinée de Socrate devinrent telle-

ment odieux aux Athéniens, qu'aucun d'entre eux ne voulait ni leur permettre de faire du feu dans leur maison, ni répondre à leurs questions, ni se baigner avec eux. Ils regardaient même comme impure l'eau qu'ils avaient touchée. Plusieurs tombèrent dans un tel désespoir qu'ils s'ôtèrent la vie (*Galleti's Weltges.* 2 *Th*).

i. Saint Kilien, l'un des apôtres de la Germanie, disait au duc Gozbert qu'il avait baptisé à Wurzbourg avec plusieurs seigneurs de sa cour : « Mon cher fils, vous serez en tout agréable à Dieu, si vous pouvez vous résoudre à quitter votre femme, car votre mariage n'est pas légitime.—Vous ne m'avez encore rien proposé de si difficile, lui répondit Gozbert; mais puisque j'ai tout quitté pour l'amour de Dieu, je quitterai, s'il le faut, ma chère épouse .» Geilane, qui ne pouvait se faire à l'idée d'une séparation, chercha à se venger, comme autrefois Hérodiade, à l'égard de saint Jean, lorsqu'il prêchait la pénitence. Profitant de l'absence du duc, elle envoya de nuit un de ses gens pour égorger le saint et ses compagnons. Ils chantaient ensemble les louanges de Dieu. Saint Kilien les exhorta à soutenir généreusement ce combat qu'ils désiraient depuis longtemps. On les enterra la même nuit à la hâte avec leurs coffres, la croix, l'Evangile et les ornements pontificaux. Le duc Gozbert étant revenu, demanda où étaient les serviteurs de Dieu. Geilane dit qu'elle ne savait ce qu'ils étaient devenus; mais le meurtrier se découvrit lui-même. Il courait de tous côtés comme un furieux et disait en tremblant que Kilien le brûlait d'un feu très-cruel. Il brandissait en même temps l'instrument ensanglanté de son crime, dont il finit par se

percer lui-même. Le duc, à cette vue, fit rassembler tous les chrétiens dans sa cour et leur demanda à quel supplice il fallait vouer le criminel; mais l'un d'eux, corrompu par Geilane, prit la parole et dit au roi : « Seigneur ! pensez à vous et à nous tous tant que nous sommes qui avons reçu le batême de ces étrangers; et pour éprouver si leur Dieu est aussi puissant qu'ils le disent, rendez la liberté à ce malheureux, nous verrons alors si leur Dieu les vengera. Sinon, ne trouvez pas mauvais que je le dise, nous voulons servir la grande Diane selon l'antique usage de nos pères. » Ainsi fut fait; le meurtrier fut délivré aussitôt, mais il entra en fureur et se déchira de ses dents jusqu'à la mort. Les chrétiens en louèrent Dieu. Toutefois sa vengeance s'étendit plus loin encore. Geilane fut saisie du malin esprit qui l'agita tellement qu'elle en mourut. Le duc Gozbert fut tué par ses domestiques qui se révoltèrent contre lui; Hétan, son fils, fut chassé de ses Etats par les Francs orientaux ou les Austrasiens, et il ne resta plus personne de cette race (*Stolb.* R. G. B. 22).

k. Jean Wiclef, qui avait voulu se constituer le chef d'une nouvelle hérésie qui surgit en Angleterre, fut frappé d'aploplexie, le jour de saint Thomas de Cantorbéri, comme il prêchait au peuple ses dogmes impies. La bouche lui tourna tout-à-coup d'une manière hideuse, un tremblement convulsif agita sa tête, et il perdit la parole. Après deux ans de langueur, il expira le dernier jour de décembre de l'année 1387, fête de saint Sylvestre : ce qu'on ne manqua point d'observer comme une punition divine, parce que, dans les blasphêmes qu'il vomissait souvent contre les saints, il s'était principalement emporté contre saint Sylvestre et

saint Thomas, l'un comme auteur et l'autre comme défenseur des droits de l'Eglise qui révoltaient le plus ce précurseur des réformes hérétiques (*Ber. Berc.* tom. 14).

l. Un dragon hanovrien, homme dépourvu du sentiment et de la crainte de Dieu, ayant rencontré un juif auquel il supposait de grandes sommes, le pendit à un arbre, lui enleva son argent, et l'enterra ensuite au pied de l'arbre. Le juif l'avait en vain supplié et conjuré de lui conserver la vie; il lui fallut se résigner à mourir; mais il dit à son meurtrier : « Dieu te trouvera, pervers, il te sera fait ici comme tu m'as fait à moi-même à cet arbre. »—Une année après (c'était à l'époque de la seconde guerre du Schleswig), son régiment reçut ordre d'occuper un village auquel conduisait la route où le soldat avait commis son meurtre.—Comme on craignait une surprise de la part des ennemis, le général ordonna que tous devaient avancer avec prudence et précaution, et défendit qne personne osât faire un pas hors des lignes sous peine d'être puni de la corde.—Le dragon, dont nous avons parlé, sans doute pour avoir pris de l'eau-de-vie outre mesure, commença à sommeiller et tomba à la renverse : plusieurs fois un sous-officier l'aida à se relever. Dénoncé au général, il fut condamné, après un court interrogatoire, à être pendu au premier arbre voisin. A ces paroles, le condamné se jeta à terre et se mit à pleurer et à sanglotter. Il resta longtemps sans pouvoir prononcer une seule parole. Enfin il s'écria au milieu des soupirs et des larmes : « O Dieu! que vous êtes juste! »—Il découvrit alors son meurtre et avoua ce que le juif lui avait prédit.—On creusa au pied de l'arbre et l'on trouva aussitôt le cadavre du juif. Le

général et les soldats furent saisis d'un vif étonnement en entendant ce récit. On procéda au milieu du plus profond silence à l'exécution du meurtrier, et il lui fut fait comme il avait fait au juif (*Lebensfrücte v. Sinaï und Golg.* S. 164).

SENTENCES.

a. Si tout péché était puni dès cette vie d'une punition manifeste, on pourrait croire que la justice de Dieu ne s'est rien réservé pour le dernier jugement; et, d'autre part, si Dieu ne punissait ouvertement aucun péché sur la terre, on croirait qu'il n'y a point de Providence (*S. Aug.* de Civ. Dei, l. I, VII).

b. Les jugements de Dieu sont souvent enveloppés de mystères profonds; il faut les adorer tous avec la même profondeur d'humilité (*S. Grég.* l. 27 Mor. c.).

c. Des yeux malades haïssent la lumière.—De même aussi la justice de Dieu déplaît aux méchants. « Dieu est juste, voilà ce qui doit nous consoler; » — personne ne peut être malheureux sous l'empire d'un Dieu équitable, à moins qu'il ne le mérite (*S. Aug.*).

VII. De la sainte Trinité et du signe de la Croix.

Le dogme de la sainte Trinité est incompréhensible.

a. La vérité de cette proposition ressort clairement

(1) Voir d'autres exemples des châtiments de la justice divine aux chapitres des dix commandements de Dieu. On peut aussi puiser des exemples dans les événements ordinaires de la vie en démontrant que Dieu punit souvent le péché par des peines *naturelles*.

de ce qui nous est raconté dans une Légende par saint Augustin lui-même. Lorsqu'il écrivait à Hippone son livre sur ce mystère, et qu'il s'efforçait d'en rendre la doctrine accessible à l'intelligence humaine, il allait souvent, pour se remettre des fatigues de l'étude, se promener sur les bords de la mer. Un jour, il vit assis près du rivage un charmant enfant. Pour s'amuser il avait creusé avec une cuillère une petite fosse dans le sable et était très-occupé à y verser de l'eau qu'il puisait dans la mer. Augustin, qui s'était arrêté quelques instants à examiner ce jeu enfantin, avec cette complaisance particulière qu'on remarque chez ceux qui s'intéressent aux enfants, lui demanda enfin ce qu'il prétendait faire en puisant ainsi de l'eau ? « Je veux, répondit laconiquement l'enfant, vider toute la mer dans ce petit réservoir.—Eh ! répondit Augustin en souriant, tu n'y arriveras jamais!—Jamais, reprit l'enfant d'un ton sérieux; je réussirai aussi facilement que vous qui voulez approfondir le mystère de la sainte Trinité. » Et, à peine ces paroles prononcées, l'enfant disparut. Augustin reconnut alors que le Seigneur voulait l'avertir, par cette apparition surnaturelle, qu'il s'efforçait en vain d'approfondir pour lui-même et pour les autres ce qui est incompréhensible (*Thomas. Cemtiprat.* 1, 1. *Assum. c.* 49).

b. Saint Bernard disait : chercher à approfondir le mystère de la sainte Trinité, est une dangereuse curiosité; l'admettre et le croire comme le fait l'Eglise catholique, voilà ce qui peut seul nous donner la certitude.—Voir ce mystère dans toute sa profondeur et sa beauté, c'est le plus haut degré de béatitude dans l'éternité (*S. Bern.* S. 1. in Parv.).

c. Nous voyons déjà dans les premiers siècles plusieurs chrétiens tomber dans les plus grossières erreurs pour avoir voulu, dans leur fol orgueil et avec leurs faibles lumières, expliquer ce mystère. Quelques-uns, appelés Antitrinitaires, sont allés jusqu'à en nier l'existence.—D'autres ont soutenu, que le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit*, ne sont que trois noms différents donnés au *même Dieu ;* que Dieu, en tant que créature et souverain du monde, s'appelait Dieu, que s'étant fait homme et ayant comme tel souffert pour les hommes, il prenait le nom de *Fils*, et que quand il portait notre cœur à des sentiments de piété, il adoptait la dénomination de *Saint-Esprit.* A Bysance, vivait un corroyeur nommé Théodote, qui ne manquait pas d'une certaine culture littéraire. La crainte des persécutions lui avait fait renier le divin Sauveur. Comme, plus tard, les chrétiens lui en faisaient des reproches, son orgueil en fut blessé. « Ce n'est pas Dieu disait-il, que j'ai renié, mais un homme. » Quel homme, lui dit-on ? « Jésus-Christ, qui n'est qu'un homme; car cela est aussi vrai qu'il l'est qu'il n'y a ni seconde ni troisième personne en Dieu. » Un autre hérétique, Paul de Samosate, homme plein d'orgueil et de fourberie, vivait à Antioche dans la deuxième moitié du troisième siècle. Il enseignait que de même qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'une personne divine, que le Fils de Dieu n'est pas une personne divine; mais la sagesse de Dieu. Cette sagesse, ajoutait-il, s'est unie à Jésus-Christ qui n'était qu'un homme, pour instruire les hommes et opérer des miracles; mais lorsque Jésus-Christ fut pris par ses ennemis, la sagesse divine l'avait abandonné pour retourner à Dieu. Malgré l'extravagance de cette doctrine, elle fit

de nombreux partisans. C'est ainsi que tombe dans l'erreur celui qui veut, avec sa raison, pénétrer les mystères de la religion (*Euseb.* Hist. Eccl. t. 5 et 6).

COMPARAISONS.

a. Les anciens se servaient souvent de cette comparaison : « Comme dans la source, dans le ruisseau et dans le fleuve, il n'y a qu'*une eau*, de même aussi, il n'y a dans le *Père*, dans le *Fils* et dans le *Saint-Esprit*, qu'une seule nature divine. Le père, c'est la source; le Fils, le ruisseau; le Saint-Esprit, le fleuve. Car, de même que le ruisseau vient de la source; le fleuve de la source et du ruisseau; ainsi le Fils procède du Père et le Saint-Esprit du Père et du Fils (*Lohn. Bibl.* 1. 534).

b. Qu'on s'imagine trois anneaux faits du même or, ayant la même grosseur, le même poids, la même forme. On dira : Il y a *un* or, *une* grosseur, *un* poids, et *une* forme, et cependant, il y a trois anneaux. Ainsi, il y a dans la Trinité, *une* nature, *une* puissance, *une* sainteté, *une* infinité, et néanmoins il y a trois personnes.

c. Ou encore : Un artiste fait avec le même marbre trois statues parfaitement ressemblantes; il peut dire avec raison : Il y a *une pierre, une dimension, une certaine perfection* (Application comme précédemment),

d. Saint Isidore se sert de l'améthyste aux trois couleurs pour figurer le mystère de la sainte Trinité. Il dit: L'améthyste brille d'une triple couleur; du rouge de la pourpre, du bleu de la violette et du rouge de la rose. La *pourpre* est la couleur de la *puissance*, et signifie Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et de la

terre. La *violette* est le symbole de l'*humilité,* et nous rappelle l'*humilité* du Fils de Dieu fait homme. La *rose* enfin, avec son rouge magnifique, est l'emblème de l'*amour,* et nous indique l'amour du Saint-Esprit.

VIII. Du signe de la Croix.

1. L'usage du signe de la Croix est très-ancien.

a. Saint Ignace, disciple de l'apôtre saint Jean et qui vivait dans le premier siècle, écrivait : « Le signe de la croix est le trophée élevé contre la puissance du prince de ce monde ; quand il le voit, il est frappé d'épouvante ; quand il en entend parler, il est saisi de frayeur. » (*S. Ign. ad Philipp.*).

b. Tertullien, qui écrivait au deuxième siècle, dit : « Nous marquons notre front du signe de la croix dans toutes nos démarches, soit que nous entrions dans une maison, soit que nous en sortions, que nous nous habillions ou nous déshabillions ; en nous levant, en nous mettant à table, en faisant de la lumière, en nous mettant au lit, en nous asseyant, en un mot avant d'entreprendre quoi que ce soit. » (*Tertull.* 1. de Coron. Milit. c. 3.).

c. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, recommandait aux chrétiens de faire souvent, au milieu des occupations de la journée, le signe de la croix. « Ce signe, dit-il, est la terreur du diable et le sceau des fidèles, il guérit les maladies, et résiste aux attraits de la concupiscence ; ce signe apparaîtra au ciel, lorsque Jésus-Christ viendra juger le monde. » (*Stolb.* R. G. B. 10).

2. On a, de tous temps, attribué une grande vertu au signe de la Croix.

a. Firmus et Rusticus, ayant été précipités dans les flammes, aux ordres de l'autorité civile, ils firent le signe de la croix sur le feu, séparèrent les flammes qui se dressèrent autour d'eux comme des murailles, et brûlèrent ceux qui les y avaient jetés, tandis qu'eux furent conservés intacts sans perdre même un de leurs cheveux (*Act. martyr. Ruinart*).

b. Saint Jérôme nous raconte l'histoire suivante, tirée de la vie de saint Hilarion, sur la vertu du signe de la croix : « Après la mort de Julien (368), eut lieu un effroyable tremblement de terre ; les mers franchirent leurs limites, et il sembla que Dieu menaçait de punir le monde par un second déluge, ou que tout allait rentrer dans le chaos. A la vue de ce désolant sinistre, les habitants d'Epidaure, ville du Péloponèse, allèrent en foule trouver le vieillard Hilarion et le prièrent de venir à leur secours. Ils l'emmenèrent avec eux et le placèrent sur le bord de la mer. Après que le saint eut fait trois signes de croix sur le sable et qu'il eut étendu, en priant, la main sur les flots, la mer, comme en furie, poussa encore un horrible mugissement, et un calme parfait s'établit ensuite. Ce fait, ajoute saint Jérôme, est raconté par tous les habitants d'Epidaure : tous, jusqu'à ce jour, se sont plu à le redire en bénissant le Seigneur ; les mères l'apprennent à leurs enfants, afin qu'ils en transmettent le souvenir à la postérité (*S. Hieron. in vit. S. Hilar.*)

c. Saint Sabinien, l'un des disciples les plus pieux

ct les plus distingués de saint Romain, sortit du couvent avec quelques autres moines pour entreprendre un travail pénible aux digues de leur moulin. Ils se découragèrent bientôt de leur travail, car partout où ils mettaient le pied, ils entendaient le sifflement de serpents venimeux. Effrayés par ce spectacle horrible, ils étaient tous tentés de prendre la fuite. Néanmoins, voulant rester fidèles au vœu de l'obéissance, ils se résignèrent à ne pas s'éloigner. Ils firent le signe de la croix sur leurs mains et sur leurs pieds et se mirent à chanter : « Voyez ! je vous ai donné la force de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et de braver la puissance de votre ennemi ; rien ne pourra vous nuire. » Et les vipères et les serpents disparurent, et les moines obéissants et craignant Dieu purent continuer tranquillement leur travail (*Stolb.* R. G. B. 17).

d. Saint Grégoire le Grand, pape, nous raconte, dans son histoire de saint Benoît, le fait suivant. Saint Benoît vécut pendant quelque temps dans une caverne. Comme le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin, les moines d'un couvent voisin vinrent le trouver pour le prier de vouloir bien être leur supérieur. Après avoir refusé pendant quelque temps, il se résigna à la fin à devenir leur abbé. Mais, comme il voulut rétablir la discipline monastique dans toute sa rigueur, les moines, mécontents, formèrent l'effroyable complot de l'empoisonner. Ils lui présentèrent, à table, une boisson mortelle. Selon son habitude, Benoît fit le signe de la croix sur le vin et aussitôt le verre éclata en mille morceaux. Benoît se levant alors : « Mes frères, dit-il en s'adressant aux moines, que le bon Dieu prenne

pitié de vous! Pourquoi avez-vous voulu attenter à mes jours ? »—Et à l'instant il abdiqua sa dignité et retourna dans son désert (*Ibid.* lib. 19).

e. Saint Augustin parle d'une guérison remarquable opérée par le signe de la croix. Dans la ville de Carthage, une femme pieuse et du rang le plus distingué, nommée Innocente, avait un cancer au sein, mal incurable, selon les médecins. On a coutume de couper la partie où est le mal, ou, si l'on veut prolonger un peu sa vie, de n'y rien faire du tout. Cette dame avait appris cela d'un savant médecin, de sorte qu'elle n'avait plus recours qu'à Dieu. La fête de Pâques étant proche, elle fut avertie en songe de prendre garde à la première femme qui se présenterait à elle au sortir du baptistère, et de la prier de faire le signe de la croix sur son mal. Cette femme le fit, et Innocente fut guérie à l'heure même (*S. Aug. de Civit. Dei.* lib. 22. c. 8).

f. Théodoret raconte qu'un homme craignant Dieu, nommé Pierre, fut un jour prié par une personne qui avait mal aux yeux de la secourir. Il lui répondit modestement : « Je suis un homme, je n'ai pas une autre nature que vous ; je suis chargé d'une foule de péchés, je n'ai pas une confiance assez grande et ne possède pas ce degré de foi requis pour opérer des prodiges. » Mais cette femme continuait de le prier avec larmes, l'assurant qu'elle ne cesserait point de le supplier qu'il ne l'eût guérie. Là dessus l'homme de Dieu lui répondit : « C'est à Dieu qu'il faut demander la guérison de semblables maladies ; il exauce toujours la prière de ceux qui ont une foi vive ; Dieu aura pitié de vous, car il aura égard à votre foi. Si vous avez une foi sincère, véritable et dégagée de tout doute, prenez cette

médecine qui vient de Dieu. » —En disant ces paroles, il lui posa la main sur l'œil malade, fit sur lui le signe de la croix et la maladie disparut totalement (*Theod. Hist. SS. Patr. in Petro*).

g. Sainte Justine était vivement sollicitée au péché par un jeune homme nommé Aglaïde. Comme tous les efforts de ce dernier devenaient inutiles, il s'adressa à un magicien, pour le prier de déchaîner contre elle les puissances des ténèbres.—Quelle que fut la violence de la tentation, cette sainte vierge triompha cependant toujours, en faisant le signe de la croix chaque fois que la tentation se présentait. Touchés de la vertu de cette pratique, le magicien, Cyprien, et plus tard aussi Aglaïde se convertirent au christianisme et moururent tous deux de la mort des martyrs (*Les Bollandistes*).

IX. Des créatures de Dieu les plus remarquables.

1. Des Anges.

1. *Du nombre des Anges et de leurs chœurs.*

Job disait en parlant du nombre des anges; « Qui peut compter son (de Dieu) armée (35-3.)? » Le prophète Daniel eut une vision, et vit Dieu assis sur son trône, comme au jour du jugement: il écrit à ce sujet: « Un million d'anges le servaient et mille millions assistaient devant lui. » Et saint Jean dit dans son Apocalypse: « Je regardai, et j'entendis autour du trône, et des animaux et des vieillards, la voix de plusieurs anges: et il y en avait des milliers de milliers (5. 11.). « Jésus dit à saint Pierre (*Matth.* 26.): « Mon Père pourrait m'envoyer plus de douze légions d'anges. » (Une

légion, d'après la manière de compter chez les Romains, était composée de 6000 hommes). — Saint Paul écrit (*Héb.* 12.) : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe de plusieurs milliers d'anges. »

L'Ecriture sainte nous parle des Anges, des Archanges, des Principautés, des Puissances, des Vertus, des Dominations, des Trônes, des Chérubins et des Séraphins (*Rom.* 8. *et Col.* 1.) ; mais elle ne dit pas en quoi consiste leur différence. Saint Augustin dit à ce sujet : « Je crois indubitablement qu'il existe quelque différence entre eux, mais en quoi elle consiste, c'est ce que j'ignore ? » D'après saint Denys l'Aréopagite, on distingue communément neuf classes ou chœurs des Anges, qui sont ainsi disposés : 1° les Anges, les Archanges et les Principautés, lesquels sont chargés de protéger les royaumes, les villes et les hommes ; 2° les Dominations, les Puissances et les Vertus : ce sont les ministres dont Dieu se sert pour opérer des miracles ; 3° les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, qui ont pour principale fonction de célébrer par leurs chants d'amour et d'allégresse, la majesté et la puissance du Très-Haut.

2. *De l'amour des Anges pour les hommes et de leur protection.*

La sainte Ecriture est remplie d'exemples qui nous font voir combien est grand l'amour des anges pour les hommes, surtout pour les pieux serviteurs de Dieu. Elle nous montre combien ils sont disposés à les secourir dans leurs nécessités corporelles et spirituelles. Nous voyons que des anges entrèrent chez Abraham pour

délivrer Loth des châtiments qui allaient fondre sur Sodome. Au milieu d'un doux sommeil, Jacob fut averti, en voyage, que les anges de Dieu veillaient sur lui; ce fut un ange qui indiqua à Agar en pleurs, une fontaine, afin d'arracher à la mort son fils Ismaël; un ange qui retint le bras d'Abraham, afin qu'il n'immolât point son fils Isaac; un ange qui consola le prophète Elie, et lui donna à boire et à manger, lorsque, dégoûté de la vie, il reposait à l'ombre d'un genièvre (3. *Rois*, 19.). L'archange Raphaël accompagna le jeune Tobie pendant son voyage, le protégea contre tout danger et rendit la vue à son père. La pieuse Judith, après sa démarche périlleuse, disait: « Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée lorsque je suis sortie de cette ville. » Et Daniel préservé de la fureur des lions, faisait cette prière: « Le Seigneur m'a envoyé son ange et il a fermé la gueule des lions, afin qu'ils ne me nuisissent point. » Ce fut un ange qui inspira Habacuc d'aller porter de la nourriture à Daniel. Lorsque les Machabées se préparaient à livrer un combat dangereux, ils prièrent le Seigneur de les secourir. Aussitôt que le soleil commença à paraître, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, les uns ayant, outre leur valeur, le Seigneur même pour garant. Mais lorsque le combat fut devenu plus opiniâtre, les ennemis virent paraître au ciel cinq hommes sur des chevaux, ayant des freins d'or qui les rendaient éclatants et servaient de guide aux Juifs. Deux se mirent à la tête des Juifs, et couvrirent leur chef de leurs armes, afin qu'il ne pût être blessé; d'autres lançaient des traits et des foudres contre les ennemis qui, frappés d'aveuglement et mis en désordre, tombaient morts devant eux (2 *Mach.* 10.).

Dieu se servit du ministère d'un ange pour porter à Zacharie la joyeuse nouvelle qu'il lui naîtrait un fils ; Gabriel réjouit le cœur de Marie en lui annonçant sa conception. Les anges étaient transportés d'allégresse à la naissance du Sauveur, parce qu'il était venu pour être le Sauveur de leurs protégés. Des anges veillèrent sur ce Sauveur des hommes, lorsqu'il n'était encore qu'un faible enfant, le préservèrent contre la fureur d'Hérode et l'entourèrent dans le désert après sa tentation. Sur la montagne des Olives, ce fut un ange qui lui inspira la force d'accomplir l'œuvre de la Rédemption; des anges assistèrent à la Résurrection et à l'Ascension du Sauveur.

a. Saint Pierre fut délivré de la prison par un ange, et saint Paul ranima le courage de ceux qui étaient avec lui sur une barque, en leur disant: « Cette nuit même, un ange de Dieu à qui je suis et que je sers m'est apparu, et m'a dit: Paul, ne craignez point, il faut que vous comparaissiez devant César, et je vous annonce que Dieu vous a accordé la vie de tous ceux qui sont avec vous dans le vaisseau. » Un ange ordonna à Philippe de se rendre sur le chemin de Gaza pour convertir le trésorier de la reine de Candace ; ce fut un ange qui commanda à Corneille d'envoyer quelqu'un à Joppé pour faire venir saint Pierre (*Act.* 10.). Les anges prient pour nous, disait Raphaël à Tobie, et conduisent au ciel les âmes des justes, car il est dit du pauvre Lazare (*Luc.* 16.) : « Des anges portèrent son âme dans le sein d'Abraham. »

b. Voici ce qui nous est raconté dans la vie de saint Grégoire de Tours. Il était encore enfant lorsque son père tomba dangereusement malade. Ce fils qui aimait

si tendrement son père, ayant prié le ciel de venir à son secours, son ange lui apparut pendant le sommeil et lui dit: « Lorsque vous serez levé, écrivez le nom de Jésus sur un petit morceau de bois et placez-le dans le coussin où repose la tête de votre père. » Le matin, l'enfant raconta à sa mère ce qu'il avait appris pendant la nuit, et elle l'exhorta à faire ce que lui avait commandé l'ange; le père fut guéri sur-le-champ. Deux années après, il tomba de nouveau malade, et cette fois encore, l'enfant recourut à la prière. L'ange lui apparut de rechef en songe et lui demanda s'il connaissait l'histoire de Tobie. L'enfant répondit négativement. « Eh bien! reprit l'ange, sachez que Tobie a recouvré la vue au moyen du foie d'un poisson. Employez aussi ce remède et votre père sera guéri. » Lorsque la mère apprit cette révélation surnaturelle, elle envoya aussitôt ses gens pêcher, et ceux-ci s'en revinrent bientôt avec un poisson monstrueux. On lui arracha le foie qu'on plaça sur des charbons ardents, dans la chambre du malade qui fut guéri dès qu'il sentit l'odeur qui s'en exhalait, car toutes ses douleurs s'évanouirent. Les assistants se répandirent en vives actions de grâces à la vue d'une guérison si miraculeuse opérée évidemment par le médecin qui habite dans le ciel.

c. On raconte la légende suivante au sujet de saint Benoît. Lorsqu'il demeurait encore à Subiaco, il reçut ordre, dans une vision qu'il eut, de se rendre sur le mont Cassin, et dut traverser des contrées qui lui étaient entièrement inconnues. Chaque fois néanmoins qu'il rencontrait deux chemins qui se bifurquaient, deux jeunes hommes, dont l'admirable beauté annonçait qu'ils étaient des messagers envoyés du ciel, se

présentaient à lui et lui indiquaient le chemin qu'il devait suivre. Ce pieux serviteur de Dieu fut ravi d'une rencontre si extraordinaire, et tout ce qu'il désira dorénavant fut de se trouver souvent embarrassé sur le chemin qu'il suivrait, afin d'avoir l'occasion de les voir encore pendant sa route (*Damian.* Serm. 8, de S. Bened.).

d. Un guerrier distingué par sa bravoure nous raconte l'intéressant événement qu'on va lire, survenu pendant ses expéditions militaires. « Lorsque nous arrivâmes à Villafranca sur le Tage, nous trouvâmes devant la porte d'une maison déserte un enfant âgé d'environ huit mois. Il était couché dans un berceau. Evidemment cet enfant avait été protégé par un ange du Ciel, car les bombes et les boulets lancés par les Anglais, tombaient dans la ville comme une grêle effroyable, attendu qu'on voulait empêcher les Français de s'y établir. Déjà la plupart des maisons n'offraient plus qu'un amas de décombres, et cependant le berceau restait intact au milieu de ces ruines et de ces horreurs. Ce fut un de nos grenadiers qui l'aperçut le premier. Il s'avança, souleva la légère couverture, et un joli petit enfant lui sourit gracieusement : à le voir on l'eût cru reposant tranquillement sur le sein de sa mère. Le brave grenadier s'empressa de le porter en lieu sûr, et où le reste de l'armée campait. A la vue d'un spectacle si attendrissant, tout le monde fut saisi d'une émotion profonde, chacun s'empressait de donner ses soins à cette innocente créature. On amena une chèvre, et on lui donna de son lait. Tout alla à merveille et l'enfant grandissait à vue d'œil, lorsque tout-à-coup on reçut ordre de quitter Villafranca. Que faire? qu'allait

devenir le pauvre enfant? L'emporter, on ne le pouvait; le laisser sans secours et sans protection, ces braves soldats n'avaient pas le courage de s'y résigner. Longtemps ils furent à se demander ce qu'ils feraient, lorsqu'enfin, ils arrivèrent dans un village, duquel tous les habitants s'étaient enfuis, hormis une pauvre vieille femme. Ils lui donnèrent tout l'argent qu'ils possédaient et lui firent promettre, sous serment, de prendre soin de cet enfant, jusqu'à ce que quelqu'un de ses parents vînt le réclamer. »

Comme il est facile de le voir dans ce récit, l'ange gardien veille sur l'innocence délaissée! (*Jugend bibl.* 15. B. S. 247).

e. Lors d'une inondation terrible qui eut lieu, il y a quelques années, dans la vallée du Rhône, un enfant au berceau fut emporté pendant plusieurs heures par les flots, sans néanmoins qu'il perdît la vie. Prodige vraiment surprenant, car il est impossible d'expliquer la conservation de cet enfant autrement que par un miracle dû sans doute à la protection de son ange gardien (*Schusters' Haudbucb.* 203).

f. Les feuilles instructives et édifiantes (*Blätter zur Erbauung und Belehrung*) rapportent le fait suivant, survenu pendant l'octave de la fête des Anges gardiens, le 5 septembre 1843 : « Un menuisier d'Aigen sur l'Inn venant d'entasser une pile de bois, allait enlever une échelle dont il s'était servi pour ce travail, lorsque toute la masse s'écroula et ensevelit sous ses décombres une fille âgée de deux ans et demi. Les parents de l'enfant, dans leur détresse, invoquèrent l'ange gardien et se mirent à enlever le bois, s'attendant déjà à trouver l'enfant sans vie et sans connaissance.

Mais, quel ne fut pas leur étonnement, lorsque, la croyant morte, ils la trouvèrent parfaitement intacte et sans la plus légère égratignure. » — Puisse cet événement, dont la véracité ne saurait être révoquée en doute, contribuer à la louange de Dieu et à la gloire des saints anges !

SENTENCES.

a. Combien la dignité des hommes ne doit-elle pas être auguste, pour que chacun reçoive en naissant un ange commis à sa garde et à sa conservation ! (*S. Hieron. sup. Matth.* 23).

b. Les anges veillent sur nous, pauvres pèlerins ; ils ont compassion de nous, et Dieu leur a ordonné de nous secourir, afin que nous arrivions un jour dans la commune patrie (*S. Aug. in Ps.* 62).

c. Le saint ange gardien est plein de tendresse, d'aménité et de douceur. Lorsqu'il pénètre dans votre cœur, c'est pour vous parler de la justice, de la pudeur, de la bonté, du véritable amour, de la piété. Quand de telles pensées surgissent dans votre cœur, songez que votre saint ange habite en vous (*Hermas. Past.* l. 2).

d. Les anges prient pour nous, non pas parce que Dieu ignore nos besoins, mais afin de nous obtenir plus facilement des grâces de miséricorde et nous attirer les bénédictions de sa grâce (*S. Aug. Sol.* 7).

Remarque. — Les païens eux-mêmes croyaient aux anges gardiens. — Aristote, grand-maître de la cour d'Alexandre le Grand, lui écrivait : « Ne savez-vous pas que, au témoignage d'Hermogénès, deux esprits vous observent ; l'un qui est à votre droite, l'autre à votre gauche ? Ils vous surveillent, observent toutes vos ac-

tions et rendent compte à votre Créateur de tout ce que vous faites. En vérité, cela seul devrait déjà, ô Alexandre, vous inspirer de l'horreur pour toute action déshonorante. » (*Arist. lib. de Secret*).

e. Sénèque enseignait aussi que tout homme a à côté de lui un précepteur qui le dirige dans toutes ses actions (*Epist.* 3). Le philosophe Epictète, après avoir dit que chacun a son ange protecteur, ajoute (*Epist. lib.* 1. *c.* 14) : « Lorsque vous vous êtes enfermé dans votre chambre et que vous y avez introduit l'obscurité la plus profonde, ne dites pas : je suis seul ; non, vous n'êtes pas seul, il reste encore votre Dieu et votre ange gardien qui n'ont pas besoin de lumière pour voir ce que vous faites. » Socrate doit avoir cru aussi à l'assistance et aux inspirations d'un esprit protecteur (1).

8. *Des Anges déchus.*

a. Nous trouvons dans saint Jean (*Apocalyp.* 12), la description de la chute des anges; nous y lisons: « Il se donna une grande bataille dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles ; et, depuis ce moment, ils ne parurent plus dans le ciel. Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé Diable et Satan qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui. » — Ce que Isaïe (14, 12), dit de la chute du fier roi de Babylone, peut aussi s'appliquer à Satan ou Lucifer (porte-lumière), ainsi appelé, parce qu'il était un des

(1) Voir deuxième volume sur le culte des Anges.

anges les plus parfaits : « Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappais de plaies les nations, qui disais en ton cœur : Je monterai au ciel ; j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu ; je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées et je serai semblable au Très-Haut. Et, néanmoins, tu as été précipité de cette gloire dans l'enfer, jusqu'au plus profond des abimes. »

b. Les anges déchus sont les ennemis les plus déclarés des hommes. C'est la jalousie et l'envie la plus noire qui poussa le malin esprit à séduire nos premiers parents ; « La mort est entrée dans le monde par la jalousie de Satan. » (*Sag.* 2, 24). Le véritable fondateur du paganisme, c'est le démon ; car le paganisme n'était que le culte de Satan, comme nous le dit l'Apôtre (1. *Cor.* 10, 20) : « Ce que les païens immolent, ils l'immolent aux démons. » Le démon chercha à rendre suspecte la vertu de Job, et ce fut pour lui une jouissance incomparable de pouvoir l'accabler de toutes sortes d'afflictions ; il tenta par trois fois le Sauveur lui-même. — Aussi le Seigneur dit-il à ses apôtres (*Luc,* 22) : « Satan vous a demandés, pour vous cribler comme on crible le froment. »—Satan avait mis dans le cœur de Juda le dessein de le trahir, et après qu'il eut pris le morceau de pain que Jésus lui présenta, Satan entra en lui (*Jean,* 13, 2, 27). — Il trompa Ananie, en le portant à mentir au Saint-Esprit, et à détourner une partie du prix d'un fonds de terre (*Act.* 5, 3).— Nous trouvons encore une autre preuve de la malice du démon dans les possédés de l'Evangile (*Marc.* 5, 2. —*et* 1, 23). — Nous lisons dans les Actes des Apôtres

qu'un homme qui était possédé du démon se jeta sur deux exorcistes ; et, s'en étant rendu maître, les traita si mal qu'ils furent contraints de s'enfuir tout nus et couverts de blessures. (*Act.* 19, 16). C'est pourquoi l'Ecriture sainte nous avertit si souvent de nous mettre en garde contre les piéges et les séductions de Satan (*Matth.* 13, 25. — *Luc,* 8, 12. — 1. *Cor.* 7, 5. — 1. *Pierre,* 5, 8).

c. On demandait un jour aux enfants de M. de Genoude, Henri, René et Gui : Qui a créé les Anges ?— La réponse était facile : C'est Dieu.—Mais qui a créé le Diable ? Là était la difficulté. René ne veut pas que ce soit Dieu ; le petit Gui ne sait s'il doit prendre la chose pour une personnalité ; Henri réfléchit, et s'écrie comme s'il eut été inspiré : « C'est Dieu qui l'a fait ange et c'est lui qui s'est fait diable. » (*Guill.* 1).

d. Saint Augustin fait la comparaison suivante : « Le diable ressemble à un chien enchaîné : il ne peut mordre que ceux qui s'approchent témérairement de lui. Vous prenez pour un maladroit celui qui se laisse mordre par un chien attaché. Ne vous approchez pas du démon par les convoitises de la chair ou par des pensées terrestres, et il n'osera jamais s'attaquer à vous. Il peut aboyer, enrager, mais il ne saurait mordre que qui le veut bien, car il n'a pas recours à la violence mais à la persuasion; il ne peut point forcer notre assentiment mais seulement le mendier. » (*S. Aug.* Serm. 197).

SENTENCES.

a. Les mauvais anges se sont détournés du Créateur pour se tourner vers eux-mêmes, — et ce vice qu'est-ce

autre chose que de l'orgueil? (*S. Aug. de Civit.* l. 12).

b. Le démon ne cesse de renouveler tous les jours ses attaques contre nous, et aussi longtemps que nous vivrons sur la terre, il opposera à notre faiblesse et à notre fragilité des embûches et des piéges. Il ne cessera de nous susciter toute espèce de tentations (*S. Amb. in Ps.* 58).

c. Sachez, mes frères, qu'il n'y a que les bons que le démon poursuive avec opiniâtreté. Pour les méchants, les voluptueux, les orgueilleux et les avares, il n'a pas coutume de les tourmenter, car ils sont ses amis, et font déjà, de leur *plein gré,* tout ce qu'il veut (1) (*S. Aug.* Serm. de temp).

2. De l'Homme.

1. *Du corps.*

Quoique Dieu ait formé le corps du premier homme avec de la poussière, car Adam veut dire *homme de terre,* ce corps n'en est pas moins le chef-d'œuvre des créatures visibles sorties de la main du Tout-Puissant. Le corps des animaux est penché vers la terre, parce qu'elle est leur unique destination : mais l'homme, fait pour régner sur toutes les créatures, porte son corps élevé vers le ciel, pour marquer que non-seulement il

(1) L'impie Hobbes, un Anglais, nous fournit, entre mille autres exemples, une preuve convaincante de la prétendue force d'âme des libres penseurs. Il ne cessait de déclamer en public contre l'existence de Dieu et celle des démons, et néanmoins il redoutait tellement les mauvais esprits que, même à un âge très-avancé, il n'osait pas coucher seul dans sa chambre.

appartient à la terre, mais encore au ciel, et qu'il doit *aspirer aux choses du ciel* (*Col*, 3. 1). La face de l'homme est le miroir de son âme, là viennent se refléter toutes ses vertus et ses beautés : l'homme seul peut rire et pleurer. — L'œil de l'homme, si artistement construit, est comme la fenêtre de l'âme ; c'est par lui que se manifestent les joies, les douleurs, l'amour, la répulsion, la douceur et la sévérité que nous ressentons intérieurement. Le langage de l'œil a quelque chose d'unique, car il se fait comprendre même au plus petit enfant. Plusieurs animaux ont certains sens doués de plus de force que ceux de l'homme, comme la vue des animaux carnassiers, l'odorat des chiens; mais dans aucun, on ne les trouve dans une si parfaite harmonie que chez l'homme. Aucun animal n'a le sens du tact aussi délicat que celui que l'homme possède dans les doigts de ses mains; puisque chez les aveugles ils remplacent l'organe de la vue. Avec ses mains, l'homme est capable d'exécuter une infinité de travaux, et de confectionner des ouvrages où brille la dernière perfection. Mais l'une de ses prérogatives les plus remarquables, c'est la langue. Un célèbre médecin de l'antiquité, écrivant un livre sur le corps de l'homme, s'écriait : O vous qui nous avez formés, il me semble, en décrivant le corps de l'homme, chanter une hymne de louange à votre gloire. Je vous honore plus, en manifestant la beauté de vos œuvres, que si je faisais fumer dans vos temples les plus suaves parfums. » (*De usu part.* lib. III, c. 10). Le même médecin doit aussi un jour avoir dit à l'athée Epicure : « Donnez-vous la peine d'examiner attentivement votre corps et d'en étudier l'admirable structure, et vous me direz après, si vous

doutez encore de l'existence d'un Dieu. Je vous donne un siècle pour y méditer, et vous verrez si vous pourrez reprocher le moindre défaut à son auteur, s'il vous sera possible d'y substituer d'autres membres sans lui enlever sa force, sa beauté et son utilité. Avouez qu'on ne saurait lui souhaiter plus de perfection. » — Cependant, le privilége par excellence dont jouit notre corps, c'est d'être destiné à ressusciter un jour et à être glorifié pendant une éternité.

2. *De l'Ame ou de l'Esprit.*

a. Un illustre savant fait la comparaison suivante : Les géographes représentent des provinces entières, des royaumes et des pays et même toute la vaste étendue de l'univers, par de courts abrégés qu'ils dessinent sur des feuilles de papier avec une habileté telle, que des objets qui occupent sur le globe une immense étendue et sont placés à une longue distance les uns des autres, peuvent être embrassés d'un seul coup d'œil. Dieu a reproduit, avec la même netteté et la même précision, l'univers entier et l'œuvre immense de la création dans l'homme ; ou, pour mieux dire, il s'est dépeint lui-même dans son âme, qui est une image de la divinité (*March.* Tract. de fid. 2).

« Reconnaissez, ô mon âme, s'écrie saint Ambroise, combien vous êtes belle ; vous êtes une copie de la divinité, l'honneur et la joie de Dieu. » — Les autres créatures ne sont que les marche-pieds de Dieu, dit saint Augustin (*lib. de Anim*) ; l'homme porte le sceau de la divinité, il est fait à son image ; cependant voyez avec quelle différence ! Dieu n'a pas dit : Faisons

l'homme *identique* à notre image, mais *conforme* à notre image, parce qu'il n'y a que le Verbe fait chair qui soit une image et une copie parfaite du Père.

b. Voulez-vous savoir, dit à son tour saint Jérôme (*Hom. in Ps.* 48), quelle est la valeur de votre âme, songez que pour la racheter, le Dieu fait homme a sacrifié non un homme, un ange, ou l'univers entier avec toutes ses créatures et les merveilles qu'il renferme, mais qu'il a offert son précieux sang pour prix de notre rachat; aussi l'apôtre saint Paul a-t-il raison de dire : « Vous avez été rachetés à un prix élevé. »

« En vérité, ô âme de l'homme, écrit saint Bernardin, votre valeur est grande, puisque, pour vous racheter, la Divinité a bien voulu descendre sur la terre. » (*S. Bern.* Serm. 67).

« Comptez, ô mon âme, dit saint Augustin, les trente-trois années que votre Sauveur a passées pour vous dans cette vallée de larmes, repassez dans votre esprit les soupirs qu'il a poussés, les larmes qu'il a versées, les paroles qu'il a prononcées, les pas qu'il a faits, les coups qu'il a reçus, les épines et les clous qui l'ont percé, les gouttes de sang qu'il a répandues, considérez la croix sur laquelle il a été étendu, la croix où il est mort et a donné son âme pour racheter la vôtre ; tout cela vous dit : O mon âme ! quelle est votre valeur ?

c. On raconte que Lucius Mummius, qui était aussi vaillant général que mauvais appréciateur d'objets artistiques, vendit au roi Attalus un tableau qui figurait parmi le butin qu'il avait pris aux ennemis, et lui dit d'en fixer lui-même le prix. Attalus lui fit compter une somme énorme. Le vendeur, émerveillé du prix exorbitant que lui offrait Attalus, conclut de là que son ta-

bleau devait encore surpasser de beaucoup cette valeur; il refusa la somme et préféra garder son tableau. C'est ainsi que nous-mêmes nous pouvons conclure de la valeur inappréciable du prix de notre rédemption, en voyant que Dieu a immolé son propre Fils pour assurer le salut de notre âme.

C'est pourquoi notre premier soin doit être de travailler à notre salut. — Frédérich Christian, margrave de Beyrouth, écrivait avec son anneau sur la fenêtre de son cabinet: « Hâtez-vous de sauver votre âme! » Vous aussi, chrétien, écrivez ces paroles dans votre cœur, car, que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme (1).

Remarque. L'Ecriture sainte rapporte en détail l'histoire de la chute de l'homme, ainsi que les moyens que Dieu avait employés pour opérer l'œuvre de notre Rédemption. Les païens eux-mêmes avaient encore quelques idées vagues et confuses de la chute de l'homme. — Platon pensait que les âmes avaient été emprisonnées dans des corps en punition de quelque crime, et Cicéron dans son troisième livre de la République, où il parle des tribulations nombreuses qui traversent la vie humaine, dit que la nature traite l'homme non comme une mère, mais comme une marâtre. Ce qui fait dire à saint Augustin (*Cont. Jul.* l. 4), en parlant de ce philosophe: « Il voyait bien les maux, mais il en ignorait la cause, parce qu'il n'avait rien appris touchant le péché originel (2). »

(1) Voir d'autres exemples sur l'immortalité de l'âme au douzième article du Symbole.

(2) Nous retrouvons les mêmes témoignages dans une foule de philosophes et de poëtes de l'antiquité, dans les traditions de

§ 2. DU DEUXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

I. Du nom de Jésus.

1. Du respect dû au saint nom de Jésus.

a. Saint Ephrem, qui vécut quelque temps avec le bienheureux Julien, remarqua un jour que les livres de son jeune ami étaient dans un mauvais état et que plusieurs mots y étaient effacés, entre autres le nom de Jésus. Il lui demanda comment cela s'était fait. « Je ne puis rien vous dissimuler, répondit le pieux jeune homme. Lorsque la pécheresse s'approcha de notre Sauveur, elle arrosa ses pieds de ses larmes et les essuya avec ses cheveux. J'agis de même; chaque fois que je trouve le nom de Jésus dans un livre, je commence à pleurer et à l'arroser de mes larmes, conjurant le Sauveur de me pardonner mes péchés. » Saint Ephrem reprit en souriant: « Je désire que Dieu, dans sa miséricorde, vous accorde la grâce de voir votre piété récompensée, mais je vous en prie, épargnez vos livres. » (*Stolb.* R. G. 13).

b. Saint Bonaventure raconte que saint François d'Assise avait un si grand respect pour le nom de Jésus que, lorsqu'il prononçait ce nom, on voyait dans l'expression de sa figure et dans le ton de sa voix, la vénération profonde qu'il avait pour ce saint nom. Il alla,

presque tous les peuples, comme on peut le voir en détail dans les ÉTUDES PHILOSOPHIQUES DE NICOLAS. (*Note du trad.*)

un jour, jusqu'à avertir ses frères de ramasser tous les petits fragments de papier éparpillés à terre, craignant que si, par hasard, le nom de Jésus y eût été écrit, on ne le foulât aux pieds (*S. Bon. in vit. S. Francisc*).

c. Le bienheureux Suso avait une dévotion si grande pour le nom de Jésus, qu'un jour, étant seul dans sa cellule, il écrivit les lettres de ce nom sur sa poitrine avec un instrument pointu. Ensuite, il se mit à genoux devant son crucifix et fit cette prière: « Vous voyez, Seigneur, avec quel ardent désir je soupire après vous. Etablissez-vous, vous et votre saint nom, si profondément dans mon cœur, que vous ne le quittiez plus jamais. » (*Buchfel. Exempb.* S. 20.)

d. Justinien dit dans son ouvrage sur la législation : « C'est notre habitude, dans toutes nos entreprises et nos délibérations, de commencer toujours : *Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ.* »

e. La dévotion extraordinaire de saint Ignace pour le *saint Nom de Jésus,* fut ce qui le détermina à donner à l'ordre qu'il fonda le nom de *Société de Jésus*. L'un des religieux de cet ordre, saint François, prit l'habitude de saluer toujours, soit les étrangers, soit les personnes avec lesquelles il vivait par ces paroles : *Loué soit Jésus-Christ.* C'était ainsi qu'il réveillait les élèves qu'il était chargé de surveiller et de les encourager à l'étude (*Lohn. Bibl.* 1. 325).

2. De la vertu du nom de Jésus.

a. Ecoutons ce que le Sauveur lui-même nous en dit: « Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues; ils prendront les serpents, et s'ils

boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal. Ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris. » — « Au nom de Jésus, dit Pierre au paralytique, levez-vous et marchez. » (*Act.* 3.) Paul dit au mauvais esprit dont était possédée une servante : « Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille, » et il sortit à l'instant même (*Act.* 16, 19). Des hommes, qui à Ephèse, s'occupaient de conjurer les démons, invoquaient le nom de Jésus sur ceux qui en étaient possédés. « Nous vous conjurons, disaient-ils, au nom de Jésus que Paul nous annonce. » — C'est ce que faisaient les sept fils de Scévas, grand-prêtre des Juifs; mais le malin esprit leur répondit : « Je connais Jésus, je connais Paul, mais vous, qui êtes-vous ? » Aussitôt un homme qui était possédé d'un démon très-méchant, se jeta sur deux de ces exorcistes; et s'en étant rendu maitre, il les traita si mal, qu'ils furent contraints de s'enfuir de cette maison tous nus et blessés (*Act.* 19). Exemple qui doit nous faire comprendre que la simple invocation du nom de Jésus, faite sans foi ni dévotion, est inutile, et qu'elle tourne plutôt au désavantage de celui qui le prononce.

b. Origène affirme qu'il existe une foule innombrable de Grecs et de barbares qui croient en Jésus-Christ. Parmi eux, il en est quelques-uns qui, pour prouver la puissance qu'ils ont reçue de la foi, opèrent des guérisons surprenantes sur des malades, seulement en prononçant le nom de Jésus (*Orig*. l. 3. Cont. Cels.)

c. L'empereur Constantin se trouvant un jour à Byzance, les philosophes païens lui objectèrent pourquoi la religion de leurs pères (les païens) avait été obligée de céder devant la nouvelle (la religion chré-

tienne). Ils le sollicitèrent aussi de leur procurer une entrevue avec l'évêque de la ville, qui était alors saint Alexandre, pour entrer en discussion sur ce sujet. Alexandre, qui d'ordinaire ne brillait pas dans les controverses, accepta néanmoins la proposition, confiant en l'assistance du divin Sauveur, et invita les ennemis du christianisme de chercher parmi eux quelqu'un qui se chargeât de défendre leur cause. Celui qu'ils choisirent passait, dans l'esprit de tous, pour un orateur d'un talent distingué. Déjà il commençait à pérorer, lorsque l'évêque se tourna vers lui et prononça ces paparoles : « Au nom de Jésus-Christ, je vous commande de vous taire, et sur-le-champ cet homme resta muet et se tut. » (*Sozom.* Hist. eccl. l. 1. c. 18.)

d. Le comte Armogaste, l'un des hommes les plus remarquables et les plus illustres de la suite de Théodoric, lequel était un des fils du roi des Vandales, Genséric, dut souffrir tous les tourments imaginables pour n'avoir pas voulu renier la divinité de Jésus et embrasser l'arianisme. On finit par lui lier aussi fortement qu'on put toutes les parties du corps avec des cordes. Armogaste se contenta de lever les yeux au ciel en prononçant le nom de Jésus, et ses liens tombèrent aussitôt comme si ce n'eût été qu'une toile d'araignée. On répéta la même épreuve une seconde fois, avec des cordes plus fortes, mais celles-ci encore furent impuissantes contre le nom devant lequel tout tremble, et dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. On le pendit alors à un pieu, la tête en bas; mais au grand étonnement des assistants, le saint confesseur s'endormit d'un sommeil paisible, fortifié par la vertu du nom de Jésus, et on eût dit, à le voir, qu'il reposait tranquillement

sur un lit, cherchant un délassement à ses fatigues (*Victor. Vitens. de persecut. Vandal.*)

SENTENCES.

a. Saint Bernard comparant les effets qu'opère le nom de Jésus à ceux de l'huile, s'exprime ainsi : « Le nom de Jésus brille là où il est annoncé, il nourrit où il est médité, il adoucit et console où il est invoqué. Ce nom calme les fureurs de la colère, abaisse les prétentions de l'orgueil, guérit les blessures envenimées de l'envie, étouffe les assauts de la volupté, éteint les flammes d'un amour criminel, apaise la soif de l'avarice, et purifie le cœur de toutes ses souillures. » — Le même saint dit encore : « Quelqu'un d'entre vous est-il triste, que Jésus entre dans son cœur, et de là qu'il passe dans sa bouche, et vous verrez que, à la lumière de son nom, tout nuage se dissipera, et qu'il recouvrera sa sérénité accoutumée. » (*S. Bern. sup. cantic.*)

b. « O vous, dit saint Laurent Justinien, qui êtes malades et que tourmente l'aiguillon de la douleur, vous que des pensées de blasphème jettent dans l'inquiétude, vous que les angoisses, la crainte, le doute et mille autres tourments plongent dans l'affliction, invoquez le nom de Jésus. Dans vos dangers, vos frayeurs, vos alarmes, dans quelque calamité que vous soyez, prononcez le nom de Jésus, et ne le faites pas seulement de bouche, mais de cœur. Vous ne manquerez pas d'éprouver un certain contentement, une douce sérénité dans votre âme, chaque fois que vous le ferez avec dévotion. Car ce nom porte avec lui une vertu qui réjouit le cœur, récrée l'âme, nourrit la dévotion, et dispose

celui qui l'invoque à entrer en possession de l'éternelle félicité. » (*Serm. de circomcis*).

II. De la divinité de Jésus-Christ.

1. L'an 317 de l'ère chrétienne, on vit apparaître, à Alexandrie, ville d'Afrique, un homme nommé Arius, qui voulut anéantir le dogme antique de la foi chrétienne, la *Divinité de Jésus-Christ*. Il était natif de la Libye et possédait de grandes connaissances. C'était, en outre, un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Des mœurs austères, un air pénitent, un zèle apparent pour la religion, tel était le caractère de ce novateur. L'apostat Mélèce ayant formé un schisme, Arius s'y jeta; plus tard ayant abjuré cette hérésie saint Pierre d'Alexandrie l'ordonna diacre, mais il fut obligé de l'excommunier de nouveau peu après. Après la mort de saint Pierre, il implora la clémence de son successeur, qui l'ordonna prêtre et lui confia une des principales églises d'Alexandrie. Saint Achillas étant mort, on élut Alexandre vers l'an 313. Arius avait compté être évêque lui-même. Il ne put supporter qu'on lui en eût préféré un autre. Ne pouvant reprendre la conduite d'Alexandre, il chercha à calomnier sa doctrine. Alexandre enseignait que Jésus-Christ est égal à son Père et de la même substance; Arius soutint que c'était la doctrine de Sabellius, que le fils de Dieu avait été fait et créé, qu'il n'a pas toujours été, qu'il a été tiré du néant, que, par son libre arbitre, il a été capable de vice et de vertu. Il ajoutait même que le Fils était incapable de voir et de connaître parfaitement son Père

et de se connaître lui-même.—Il répandit son hérésie en Egypte, dans l'Asie mineure, en Syrie; partout il trouva des partisans. Des évêques même se laissèrent séduire. Il glissa sa nouvelle doctrine dans des poésies fugitives adressées aux meuniers, aux bateleurs et aux voyageurs, afin de gagner le bas peuple à sa doctrine. Constantin le Grand, le premier empereur chrétien, fit tous ses efforts pour calmer cet orage; de concert avec le page saint Sylvestre, il convoqua un concile à Nicée en Bithynie; Arius y fut convoqué, et se mit à développer ses erreurs, disant que Dieu n'avait pas toujours été Père, qu'il fut un temps où le fils n'était pas, qu'il est tiré du néant, que s'il est bon c'est parce qu'il le veut bien, qu'il peut changer comme les autres. Il ajoutait qu'il n'est pas de la même nature que le Père, que nous n'avons pas été faits pour lui, mais lui pour nous, Il disait encore que le Père est nuisible au Fils qui ne peut le connaître parfaitement, mais seulement selon la mesure de son être, en sorte qu'il ne connaît pas sa propre substance, etc., etc.

A l'exposé de ces odieux blasphèmes, les évêques assemblés de tant de pays, se bouchaient les oreilles d'horreur et rejetaient cette doctrine étrangère à la foi de l'Eglise. On employa tout pour ramener les esprits égarés, mais il fut impossible de triompher de leur astuce et de leur mauvaise foi. Les Ariens trouvaient toujours moyen d'interpréter dans un sens favorable à leur erreur les termes que leur offraient les pères qui voulaient les ramener à l'orthodoxie. Alors les évêques, voyant leur dissimulation et leurs subtilités, furent contraints, pour s'expliquer plus nettement, de renfermer en un seul mot le sens des Ecritures, et de

dire que le Fils est substantiel au Père, en grec *homousios*. Quand on fut convenu de ce mot, Osius dressa le formulaire de la foi catholique ; il était conçu en ces termes : Je crois en Jésus-Christ, Fils unique du Père, engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre.

On croyait que la paix de l'Eglise était rétablie, lorsque les partisans d'Arius, abusant de la crédulité de Constantin, inventèrent mille accusations contre Athanase, et parvinrent à le faire exiler à Trèves, capitale des Gaules; c'était l'un des adversaires les plus ardents de l'arianisme. On proposait de recevoir Arius dans la communion des fidèles de Constantinople, mais Alexandre, qui en était l'évêque, s'y opposa de toutes ses forces. Néanmoins, comme on ne tenait nul compte de ses résistances, il courut en toute hâte à l'église, et, versant des larmes amères, il dit au Seigneur : « Si vous voulez, mon Dieu, que Arius soit reçu demain dans l'Église, enlevez d'abord votre serviteur de ce monde; mais si vous prenez pitié de notre église, ne permettez pas que notre héritage tombe dans le mépris; ôtez Arius de ce monde, de peur que s'il entre dans notre église, il semble que l'hérésie y soit entrée avec lui. » Cependant les hérétiques continuaient à mener Arius par la ville comme en triomphe. Il était près de la place de Constantin, lorsque tout-à-coup il changea de couleur; se sentant pressé subitement d'une nécessité naturelle, il entra dans des latrines publiques. Là, tombant soudain en défaillance, il vida en même temps, les boyaux, les intestins, le sang, la rate et le foie, et mourut crevé

par le milieu du corps, comme Judas (*Histoire ecclés. Stolb. et Rohrbach*)..

2. Nous venons de voir comment Dieu punit ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ, nous allons, dans le récit suivant, faire voir les actes héroïques qu'enfanta, dans trois cents confesseurs de cette même doctrine, la puissance du nom du Seigneur.—Parmi les sauvages barbares de l'Afrique, l'arianisme avait poussé de profondes racines, et les catholiques durent souffrir de cruelles persécutions. En 484, un arien fut élu évêque de Typase en Mauritanie. Les habitants ne voulurent point le reconnaître, et comme on voulait les y forcer, la plupart s'enfuirent en Espagne. Quant aux trois cents qui restèrent, ils se refusèrent d'assister aux offices célébrés par le nouvel évêque, et se réunirent dans des maisons particulières. Dès que cette nouvelle parvint aux oreilles de Hunéric, le roi féroce des Vandales, il ordonna de faire couper la langue et la main droite, sur la place publique de Typase, à ceux qui s'obstineraient à confesser la divinité de Jésus-Christ : ce qui arriva effectivement, car ils restèrent tous inébranlables dans leur foi. Mais après qu'on leur eut coupé la langue, ils continuèrent de parler avec autant de facilité qu'auparavant. Si incroyable que paraisse ce fait, la vérité en est cependant attestée par des preuves irrécusables. Victor Vitensis qui le rapporte (*de persecut. Vand.* lib. 5. n. 6.), ajoute : « Que celui qui ne veut pas le croire aille à Constantinople, il trouvera entre autres un sous-diacre nommé Réparatus, qui prononce sans difficulté et distinctement tout ce qu'il veut, quoique privé de sa langue. Il jouit surtout d'une grande considération à la cour du roi Zénon. » Æneus

de Gaza, philosophe platonicien, qui était arrivé à Constantinople à l'époque même où ces trois cents hommes ainsi mutilés s'y trouvaient, assure les avoir entendus parler. Il s'étonne qu'ils aient pu prononcer et articuler avec tant de facilité et de perfection. « Comme j'avais peine à en croire mes oreilles, je pris mes yeux à témoin; je voulus examiner l'organe de la voix, et leur fis ouvrir la bouche. Je vis alors que la langue était coupée jusqu'à la racine. Je ne m'étonnai plus seulement alors qu'ils pussent parler, mais j'en fus à me demander comment ils pouvaient vivre. »

Procope de Césarée, sénateur sous l'empereur Justinien, s'exprime ainsi sur le même sujet (*de bello Vandal.* l. 1. c. 8.) : « Le roi Hunéric fit couper la langue à un grand nombre de chrétiens, qui habitaient de mon temps à Constantinople, mais ceux-ci continuèrent à parler avec une grande facilité; le défaut de la langue ne paraissait nullement les incommoder. «—Le chancelier de Justinien, Marcellin, écrit : « Parmi le nombre des fidèles de Constantinople, j'en ai vu quelques-uns qui avaient la main et la langue coupées, et qui néanmoins parlaient très-distinctement. Un homme muet dès sa naissance se mit à parler, dès qu'on lui eut coupé la langue. » L'empereur Justinien certifie lui-même la vérité de ce fait, en disant : « Nous avons vu ces hommes respectables qui avaient la langue coupée jusqu'à la racine, et qui racontaient eux-mêmes leur martyre (*Cod.* I. 1. *tit.* 27). »

Nous trouvons dans les douze apôtres de Carthage, un touchant exemple de fermeté et de courage à confesser le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Un apostat nommé Theucarius, qui avait été lecteur, et avait

eu sous sa conduite de jeunes enfants qui apprenaient le chant, conseilla d'en conserver douze de ceux qui avaient les plus belles voix, pour s'en servir dans les temples des Ariens. On envoya en diligence pour les ramener de l'exil; ils ne voulaient pas quitter les confesseurs, mais s'attachaient à leurs genoux en pleurant. Cependant les hérétiques les en séparèrent, l'épée à la main, et les ramenèrent à Carthage. On essaya d'abord de les gagner par des caresses, ensuite on les tourmenta à plusieurs reprises et on les chargea de coups de bâton, mais ils demeurèrent inébranlables. La persécution étant passée, la ville de Carthage les respectait comme douze apôtres. Ils vivaient encore lorsque Victor écrivait, demeurant ensemble, mangeant à une même table et chantant ensemble les louanges de Dieu (*Stob.* B. 18).

4. *Que tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père* (Jean, 5, 23).

C'est ce que saint Amphiloque prouva avec beaucoup d'habileté et de prudence à l'empereur Théodose.

Lorsque celui-ci fut de retour de l'Occident, Amphiloque, l'un des évêques qui se montraient les plus ardents à défendre la foi chrétienne, lui fit de vives instances pour interdire les rassemblements des Ariens, ces ennemis implacables du dogme de la divinité de Jésus-Christ. Mais l'empereur fut longtemps sans vouloir consentir à cette mesure qu'il considérait comme inopportune. Amphiloque chercha tous les moyens imaginables pour tâcher de lui faire agréer sa demande. En 383, il sollicita et obtint une audience de l'empereur. Lorsqu'il se présenta à lui, il le salua avec le plus profond respect, lui témoigna toutes les marques de dé-

férence dues à sa dignité, mais il ne fit aucune inclination devant le fils de l'empereur, enfant âgé seulement de six ans, nommé Arcade, que l'empereur venait de déclarer Auguste et qui était assis à côté de son père. Théodose prit cette conduite de l'évêque pour une distraction et lui rappela qu'il devait rendre les mêmes honneurs à son fils qu'à lui-même. L'évêque s'approcha du jeune prince et d'un ton affectueux : Bonjour, mon fils, lui dit-il, en lui caressant le menton et lui témoignant mille autres marques d'amitié et d'intérêt. L'empereur, irrité d'une conduite peu noble à l'égard de son fils, fit chasser ignominieusement l'évêque de son palais. On le poussait déjà dehors, lorsque se retournant vers l'empereur, il lui dit à haute voix ; « Seigneur, vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils, ne doutez pas que Dieu n'abhorre de même ceux qui refusent de rendre à son Fils unique les mêmes honneurs qu'à lui. » Théodose comprit alors et admira l'adresse du saint évêque; il le rappela, lui demanda pardon, et décréta aussitôt la loi que cet évêque lui demandait pour interdire les assemblées des hérétiques (*Sozom.* Hist. Eccl. l. 7. c. 12).

5. On raconte que l'empereur Auguste voulant savoir quel serait son successeur sur le trône impérial, offrit une hécatombe à Apollon, lui demanda pendant vingt-un jours quelle serait la personne qui lui succéderait; mais le dieu restait toujours muet. Auguste offrit une seconde hécatombe (100 bœufs à la fois), et interrogea en même temps l'oracle sur la cause de son silence. Enfin le dieu doit avoir répondu :

Un enfant des Hébreux, le Dieu par excellence

M'interdit ce séjour, et, loin de ces autels,
Dans les sombres cachots, me condamne au silence (1).

Lorsque l'empereur fut de retour à Rome, il fit ériger un autel au nouveau Dieu à la place où fut élevée plus tard l'église Ara-Cœli, dédiée à la sainte Vierge, parce qu'il avait lu dans les livres des sybilles qu'une Vierge mettrait au monde un enfant qui serait Dieu (*Aus den. Exemp. des Daveroultius*).

On dit encore qu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, l'empereur défendit qu'on l'appelât désormais du nom de seigneur, puisque, d'après les oracles des Sybilles, le vrai *Seigneur* était né. Voici comment ce fait nous est rapporté par les historiens. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, on vit, à Rome, le soleil entouré d'un cercle d'or, au milieu duquel était une Vierge montrant un enfant dans ses bras. Une devineresse, animée de l'esprit prophétique, déclara que cet enfant serait le Seigneur de l'univers, auquel tous les rois seraient forcés d'obéir. Tel est le motif pour lequel le roi avait porté la défense précédente (*Innoc. Serm.* 2. *de natal. Dom. Cf. Sueton. in Octav. c.* 90 *et Plin.* l. 2. *Hist.* c. 28).

§ 3. DU TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Comme on trouve dans la Bible l'histoire de la naissance, de la vie, de la passion et de la mort de Jésus, nous donnerons ici quelques aperçus sur les Lieux saints, etc.

(1) Me puer Hebræus, Divos Deus ipse gubernans,
Cedere sede jubet, tristemque redire sub Orcum,
Aris ergo exhinc tacitus discedito nostris (*Niceph.*, l. 1, *Hist.*).

1. Avant de pénétrer dans le Sanctuaire où le Fils de Dieu s'est incarné, disons un mot de la maison de Nazareth et de sa translation en Dalmatie et à Lorette.

Cette maison fut enfermée par la pieuse mère de Constantin dans une magnifique église qui portait cette inscription : *C'est ici le Sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes.*

Le 10 du mois de mai de l'année 1291, les habitants de la Dalmatie trouvèrent au bord de la mer, en un lieu appelé Rauniza, une maison construite en pierres rouges, inconnues dans le pays, de forme orientale et placée sans fondement sur le sol. Elle n'avait qu'une porte et une fenêtre, à l'intérieur les murs étaient recouverts de peintures qui représentaient les mystères de Nazareth ; à une des extrémités se trouvait un autel en pierre, surmonté d'un crucifix, peint sur une toile collée sur bois ; dans une niche était placée une statue en cèdre, représentant la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras; une armoire qui renfermait quelques vases était près de l'autel.

L'évêque Alexandre connut, par une révélation, que cette demeure était la même que celle où le *Verbe s'est fait chair*. Plusieurs personnages firent le voyage de Nazareth pour constater par eux-mêmes la vérité de cette assertion : tous attestèrent les mêmes faits.

Venons maintenant à l'église de Nazareth. Elle est entièrement renfermée dans son couvent. On y monte par un escalier à double rampe. A gauche, on descend par un large escalier de marbre, qui a dix-sept marches, dans la chapelle souterraine où était bâtie la maison de la sainte Vierge. Au fond est un autel élevé sur l'emplacement où s'opéra le mystère de l'Incarnation.

Au-dessous, sous le marbre blanc du pavé, on lit ces mots : Verbum caro hic factum est. Plusieurs lampes brûlent à l'entour.

A quelques pas de là, il y a deux colonnes en granit, dont une marque le lieu où se tenait l'ange. Derrière l'autel, il y a une chambre taillée dans le roc, qui était sans doute, dans le commencement, une grotte naturelle, et qui servait de dépendance à la petite habitation de la sainte Famille. Elle a été transportée par les anges à Lorette dans le treizième siècle. A la place où elle était se trouvent actuellement deux autels. A une petite distance de la demeure de Marie était l'atelier de saint Joseph, où Jésus jusqu'à l'âge de trente ans a gagné sa vie du travail de ses mains ; cet atelier a été converti en chapelle ; anciennement, on y avait bâti une fort belle église.

Dix minutes plus loin est la fontaine de Marie : c'est là qu'elle venait puiser de l'eau pour les besoins d'une famille pauvre et obscure, que les anges cependant eussent été heureux de servir. — Non loin de là est la Synagogue où Jésus enseignait (*Luc*), lorsque les Juifs l'en chassèrent et l'emmenèrent sur une montagne d'où les habitants de Nazareth voulurent le précipiter. Sa population est d'environ 3,000 âmes, dont 1,000 (1) catholiques des rites latins ; les autres sont grecs et musulmans.

A environ deux lieues de Nazareth, sur le versant

(1) L'auteur dit 7,000. — Comme l'ouvrage que j'ai sous les yeux est beaucoup plus récent que ceux que l'auteur a consultés, il offre plus de garanties sur ces questions que ceux d'écrivains plus anciens quoique d'ailleurs infiniment recommandables (*Note du traducteur*).

d'une petite colline, se trouve *Cana,* où Jésus opéra le premier miracle. Autrefois l'une des plus belles villes de Galilée, ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. Sur l'emplacement de la maison où se célébraient les noces auxquelles Jésus assistait, sainte Hélène avait construit une belle et grande église. On lit dans la correspondance d'Orient, que les six urnes en pierre qui avaient servi aux noces de Cana ont été transportées en Occident du temps des Croisades, et qu'une d'elles est conservée dans l'abbaye de Port-Royal. A deux ou trois cents pas du village se trouve la fontaine où a été puisée l'eau qui a servi au miracle de Notre-Seigneur (*Géramb. Pèler. — et Mgr. Mislin; Les Saints Lieux*). (*Addit. du trad.*).

2. *Bethléem* est située presqu'au centre de la Judée, à deux lieues au sud de Jérusalem, sur des rochers élevés d'où la vue s'étend sur de riantes vallées. Cette ville porta aussi le nom de ville de David, parce que ce fut la patrie de ce prince. Sa population s'élève à près de 3,000 âmes dont 1,500 Catholiques, 1,000 Grecs et une centaine d'Arméniens, les autres sont des Arabes. A une distance d'environ deux cents pas, s'élève une forteresse, ou plutôt un couvent qui en a l'apparence. C'est là que se trouve la *grotte de la Nativité.* Les premiers chrétiens y avaient construit une chapelle, dans laquelle fut renfermée l'étable où était né le Sauveur des hommes; mais l'empereur Adrien, voulant détourner les chrétiens de la vénération dont ils entouraient ces lieux, y fit ériger une statue à une divinité païenne, Adonis, pour laquelle il ordonna un culte particulier qui a duré jusqu'à Constantin. La pieuse mère de cet empereur, sainte Hélène, abolit le culte

païen et y fit construire une magnifique église qui porte le nom de la sainte Vierge.

On descend dans la grotte de la Nativité par une caverne naturelle, longue de quinze pas, large de cinq; mais elle se rétrécit vers le fond ; sa hauteur est de dix pieds. Les rochers et les parois sont revêtus d'un marbre précieux, dû à la munificence de sainte Hélène. L'intérieur, où ne pénètre jamais la lumière du jour, est éclairé par trente-deux lampes d'argent. C'est dans sa partie orientale qu'est le sanctuaire de la Nativité. Le rocher est un peu arrondi et tout couvert de marbre blanc ; le pavé, aussi couvert de marbre, est incrusté de jaspe et de porphyre. Au milieu il y avait une étoile sur laquelle étaient gravés ces mots : HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST. A sept pas du lieu de la Nativité est une autre petite grotte : c'est là qu'était la crèche dans laquelle la sainte Vierge plaça l'enfant Jésus. On y remarque un bloc de marbre qui s'élève un pied au-dessus du sol, en forme de berceau. La nuit de Noël, les chrétiens de Bethléem vont en procession à la sainte Crèche; ils sont précédés par le père gardien des franciscains, qui porte l'enfant Jésus dans ses bras, suivi des autres religieux et prêtres ainsi que des pèlerins qui tous tiennent un flambeau à la main. Arrivé au lieu de la Nativité, on chante l'Evangile de la nuit de Noël, et à ces mots, ils l'enveloppèrent *dans des langes*, le gardien enveloppe l'enfant Jésus de langes, le place dans la crèche, et se prosterne à genoux pour prier.—Le lieu où les bergers entendirent la voix de l'ange est aujourd'hui entouré d'un mur où sont plantés de cinquante à soixante oliviers. La surveillance de ce lieu est confiée à un prêtre grec. Au milieu est

une grotte où sainte Hélène fit ériger une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge (*Géramb. pèler. — et Mislin cité par le traduct.*).

3. *La crèche proprement dite.* La crèche de Jésus, construite en bois, fut, dans le septième siècle, transférée à Rome avec quelques pierres du rocher de la grotte où naquit l'enfant Jésus. Elle est renfermée dans une armoire d'argent dans l'église de sainte Marie-Majeure ; on l'expose la nuit de Noël à la vénération publique ; plusieurs témoins oculaires disent qu'il n'en reste plus que quelques débris qui sont conservés dans une châsse en argent (*Lettres de Rome, Sion*, n° 11).

4. *a.* Après la mort du pape Damase, en 385, saint Jérôme sortit de la ville de Rome pour aller finir ses jours aux lieux où est né le Sauveur des hommes. Il y vécut dans une grotte qui plus tard fut convertie en une église établie en son honneur. Sur le théâtre des souffrances de son Dieu, il sentait son amour s'enflammer de plus en plus, et, malgré la vie austère qu'il menait, il éprouvait d'ineffables consolations. Il invita plusieurs personnes animées des mêmes sentiments que lui, à venir goûter les mêmes jouissances ; et il vit bientôt sainte Paule et sa fille Eustochie, venir partager le bonheur que ressentent ceux qui consacrent leur vie à honorer l'enfant Jésus. « Nous avons trouvé celui que notre âme cherchait, s'écriaient-ils tous ensemble, nous le conserverons avec soin, et ne l'abandonnerons plus. » (*Epist.* 17. *S. Hieron.*) (1).

(1) Des exemples bibliques touchant la dévotion à l'enfant Jésus se trouvent dans les anges chantant des cantiques d'allégresse, dans les bergers qui arrivèrent à Bethléem, dans la

b. Un des partisans les plus zélés de la dévotion à l'enfant Jésus fut saint François d'Assise. Pour augmenter encore davantage son amour pour la pauvreté, il considérait celle de Jésus dans la crèche. La nuit de Noël, il restait plongé dans de profondes méditations, et des larmes brûlantes inondaient ses joues. Trois années avant sa mort, il résolut de construire une crèche à l'imitation de celle de l'enfant Jésus. A cet effet, il choisit un emplacement dans une forêt non loin du Castrum Grecii. Il y fit une étable où il éleva un autel et plaça sa crèche. On y voyait le divin enfant avec Marie et Joseph, les anges et les bergers. La nuit de Noël, sa chapelle était splendidement illuminée. Les frères de son ordre s'y rendaient alors, et l'on voyait accourir de contrées lointaines des flots de populations qui venaient prendre part à cette solennité. On y faisait un office solennel, pendant lequel saint François prêchait sur la pauvreté de l'enfant Jésus, avec une onction et une charité telles que tous les assistants fondaient en larmes et sanglottaient. Cette fête se répétait toutes les années, et le peuple en éprouvait une joie si grande que, plus tard, l'usage de faire des crèches devint toujours de plus en plus général (*S. Bonav.* c. 10. Vit. S. Franc.).

c. Saint Vincent, dans un sermon qu'il prêcha la nuit de Noël, raconte l'histoire suivante : « Un pieux marchand avait coutume de donner à dîner tous les ans, le jour de Noël, à un enfant, à une femme et à un homme pauvres. Il voulait par là honorer la sainte

sainte Vierge, saint Joseph, les trois sages de l'Orient, dans saint Siméon et la pieuse Anne.

Famille. Sur son lit de mort, l'enfant Jésus lui apparut avec Marie et Joseph, et lui adressa ces consolantes paroles : « Puisque tu nous a si souvent donné à manger, à la fête de Noël, tu seras notre hôte dans le ciel. » Le marchand, qui, malgré les soins nombreux que réclamaient de lui ses affaires temporelles, n'avait cependant jamais perdu de vue la grande affaire de son salut, se réveilla encore une fois tout inondé de célestes consolations et s'endormit bientôt après du sommeil des justes. » (*S. Vinc.* Sermo de Nativ.).

d. Nous lisons la légende suivante touchant saint Antoine de Padoue. Un jour, il fut hébergé par un de ses amis, homme religieux, où, comme il avait coutume de le faire chez lui, il se mit à prier dans une chambre qui lui fut assignée. Son hôte, passant pàr hasard près de la porte de sa chambre, vit briller une clarté qui le surprit étrangement. Curieux de voir ce que c'était, il s'approcha de la porte afin de découvrir d'où ce phénomène pouvait provenir. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit le saint homme entouré d'une lumière céleste et aperçut devant lui l'enfant Jésus sur lequel le saint fixait ses regards pleins de tendresse. Plus tard, ayant appris que son hôte savait qu'il avait été favorisé d'une vision céleste, le saint se jeta à ses genoux pour le prier de n'en rien dire aussi longtemps qu'il vivrait. C'est à cause de cette apparition qu'on représente, sur les images, saint Antoine avec l'enfant Jésus (*March. hort. past.* p. 112.).

e. Il existe, à Rome, une dévotion très-touchante envers l'enfant Jésus. Elle a lieu dans l'église de l'Ara-Cœli, et dure depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie. On sait qu'il y a, dans cette église des franciscains, un petit

enfant Jésus pour lequel les Romains ont une dévotion si grande, que les malades se le font souvent apporter dans leurs maisons, pour goûter quelque consolation en le contemplant. On l'expose le jour de Noël dans une petite crèche artistement travaillée, et à côté on place une chaire où les enfants de huit à dix ans prêchent et font l'éloge de l'enfant Jésus. Il faut connaître le caractère doux et aimable du peuple italien pour se faire une idée de ce que cette dévotion a de touchant et d'instructif. Tous les assistants écoutent avec une sévère attention, et il en est beaucoup qui versent des larmes en entendant ces jeunes et innocents orateurs. Le jour de l'Epiphanie, le général des franciscains donne la bénédiction avec l'enfant Jésus à une foule innombrable de peuple accourue à cette religieuse cérémonie (*Lettres de Rome. Sion, n°* 12. *année* 18.).

5. Il n'est personne qui ignore le *caractère féroce du roi Hérode*. Après avoir fait mourir les enfants de Bethléem, il obtint qu'Antigone, dernier prince régnant des Machabées, fût supplicié de la manière la plus ignominieuse; il fit égorger tout le sénat de la nation, noyer Aristobule III, frère de son épouse Marianne; il fit mourir Marianne elle-même et sa mère Alexandra; son oncle Joseph et ses meilleurs amis; le grand-prêtre Hircan, grand-père de Marianne et son bienfaiteur; ses propres fils, Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de Marianne. Son fils Antipater conspire pour l'empoisonner, et Hérode le fait jeter en prison. Il fit brûler vifs quarante jeunes gens qui avaient abattu une idole romaine. Cependant il éprouvait lui-même des douleurs effroyables; son corps tombait en pourriture et fourmillait de vers. Dans cet état désespéré, une

chose vint lui redonner encore de la joie : ce fut la permission que lui envoyait Auguste de faire mourir son fils? Mais, dans un accès de douleur plus terrible, il tente de se tuer lui-même. Apprenant ensuite que, dans ce moment, son fils s'était flatté d'échapper à la mort, il le fait étrangler et meurt lui-même cinq jours après. Toutefois sa cruauté ne devait pas finir avec sa vie. Sachant que le jour de sa mort devait être un jour de joie pour les Juifs, il fait réunir les principaux de sa nation dans l'Hyppodrome de Jéricho, avec ordre à sa sœur et à son mari de les faire égorger aussitôt après sa mort, afin d'obliger les Juifs à le pleurer malgré eux. Tant de cruauté faisait dire à l'empereur Auguste : « Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. »

6. *Le temple de Jérusalem,* à l'époque de Jésus-Christ, était construit sur le mont Moria ainsi que celui de Salomon. Hérode l'avait fait bâtir dans le dessein de s'attirer les bonnes grâces des Juifs. On y travailla pendant quarante-six ans. Ses murs, construits entièrement avec d'énormes pierres de taille, s'élevaient à une hauteur de trois à quatre cents coudées et entouraient toute la montagne (*Jean,* 2, 20). Le temple lui-même était entouré de trois vestibules qui étaient superposés les uns aux autres en forme de terrasses et recouverts de marbre. Celui qui était le plus avancé s'appelait le vestibule des païens, parce qu'il leur était aussi permis d'y pénétrer. C'était une sorte de galerie soutenue par des colonnes, où s'asseyaient les vendeurs et les acheteurs de victimes que Jésus chassa par deux fois (*Jean,* 2. *Matth.* 21). — En partant du vestibule des païens, on arrivait par quatorze marches dans celui des Israélites. A l'entrée, on remarquait su.

les colonnes des inscriptions en langues latine, grecque et hébraïque, qui portaient que l'entrée du second vestibule était interdite aux païens et aux impurs, sous peine de mort. Ce deuxième vestibule était partagé en deux divisions, l'une était pour les femmes, l'autre pour les hommes ; il y avait encore dans un endroit de ce vestibule une place carrée, c'était le vestibule des prêtres. Quant au temple, il s'élevait en pointe comme la montagne elle-même et offrait un aspect grandiose. Il était fait du marbre le plus blanc, tant à l'extérieur qu'au dedans, sans en excepter le toit, et était orné de riches décorations en or ; ce qui le faisait briller au loin et paraître avec une magnificence éblouissante. Le temple avait un parvis ouvert au milieu duquel se trouvait l'entrée du Saint des Saints, qui le séparait du lieu saint par un riche voile brodé de chérubins, derrière lequel le grand-prêtre pénétrait seul une fois par an. On y conservait autrefois l'Arche d'alliance ; mais ayant été enlevée, lors du pillage de Jérusalem par les Chaldéens, avec l'autel des parfums et le Tabernacle de Moïse, et transportée par le prophète Jérémie dans une caverne de la montagne Nebo (*Machab.* 2), et n'ayant pas été retrouvée dans la suite, le Saint des Saints se trouva complètement vide à l'époque qui suivit la captivité, et par conséquent aussi du temps de Jésus-Christ. On arrivait au temple de quatre côtés différents par de grands escaliers en marbre. Le temple avait aussi plusieurs portes dont la plus grande et la plus belle, tournée vers l'Orient, était toute en bronze de Corinthe, métal qui, au témoignage des anciens, surpassait en valeur l'argent même ; aussi l'appelait-on du nom de *belle porte*.

Remarquons encore, en terminant, que, dans le vestibule des prêtres, se trouvait l'autel des holocaustes, où l'on brûlait la chair des victimes. Il était construit en pierres brutes, avait une hauteur de quinze aunes, sur une largeur et une longueur de cinquante (*John. Archæol. biblic.*).

Observation. — Il n'était permis d'offrir des sacrifices que dans le temple de Jérusalem; mais comme les Juifs ne pouvaient arriver au temple, pour chaque sabbat, ils érigèrent, dans de grandes localités, des maisons de prière appelées Synagogues. C'était un long carré. A la muraille, du côté le plus rapproché de Jérusalem, était une armoire imitée de l'Arche d'alliance, qui renfermait le livre de la loi. Au milieu était une place quadrangulaire élevée un peu au-dessus du sol, et qui ressemblait assez à une chaire. C'est là que les jours de sabbats et de fêtes on lisait et expliquait les livres de Moïse et des Prophètes. Les siéges des auditeurs se trouvaient près des murailles du côté du nord et du midi. On faisait aussi pendant la semaine certains exercices de prières dans les Synagogues (1).

7. A deux lieues, sud-ouest de Jérusalem, est situé *Saint-Jean,* lieu où naquit le saint de ce nom, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village obscur et peu important. Au milieu se trouve le couvent des franciscains avec une église, l'une des plus belles et des plus régulières de l'Orient. Elle est bâtie sur l'emplacement où était autrefois la maison du prêtre Zacharie, lieu où naquit saint Jean. A droite du maître autel, un escalier de-

(1) Voir l'explication des fêtes et solennités juives aux commandements de Dieu, deuxième volume.

sept marches conduit dans une chapelle bien ornée et qui est éclairée par neuf lampes : on y dit la messe tous les jours. On remarque au milieu du mur un bloc de marbre rond avec cette inscription : *Hic præcursor Domini natus est* (ici est né le précurseur du Seigneur). Tous les jours les franciscains font une procession dans cette chapelle. Le lieu de saint Jean est enfermé de toutes parts par des montagnes, et a plusieurs sources d'eau vive dont la plus grande est appelée *fontaine de Marie,* parce que Marie doit y avoir puisé de l'eau à l'occasion de la visite qu'elle fit à Elisabeth. A quelques minutes de cette fontaine, un peu plus élevée dans la montagne, se trouvait isolée la maison de Zacharie et d'Elisabeth, dans laquelle tous deux doivent avoir habité à l'époque de la Visitation ; de là le nom de *Visitation* donné à cet endroit. Sainte Helène avait fait construire sur cet emplacement une belle église, dont actuellement il n'existe plus que des ruines. Le lieu où sainte Elisabeth salua Marie, et où elle entonna le *Magnificat,* est aujourd'hui occupé par une chapelle où l'on dit la messe toutes les semaines. Le jour de la Visitation, il y a office solennel. Pénètre-t-on plus avant dans le désert, on arrive, au bout d'une heure et demie, dans une caverne située au milieu de rochers, dans laquelle saint Jean passa l'époque de sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente ans, nourri de sauterelles et de miel sauvage. On y trouve maintenant très-peu de ce miel, mais beaucoup de sauterelles, que mangent encore aujourd'hui les Turcs et les Juifs. Elles ont jusqu'à quatre pouces de longueur, et sont de l'épaisseur d'un doigt. On les vend sur les marchés, et on les cuit comme des écrevisses, ou bien on les rôtit tout simplement.—Neuf

mauvaises marches conduisent dans la grotte. Elle a dix pieds de largeur, trois et demi de longueur et sept de hauteur. Au lieu d'une fenêtre, une ouverture naturelle y est pratiquée dans le roc, d'où la vue s'étend sur toute la vallée et sur les montagnes qui s'élèvent vis-à-vis. On trouve encore dans le fond de la grotte *le lit du rocher,* sur lequel reposait saint Jean. A côté de la grotte coule une petite fontaine d'une eau très-pure, où allait se désaltérer le saint homme. Le voisinage de la grotte est loin de présenter l'aspect repoussant et sauvage d'un désert, car on y remarque partout une nature riante, de frais et de verdoyants bosquets, des oliviers, et un peu plus loin des jardins de vignes. — La veille de la fête de saint Jean-Baptiste, une grande partie des franciscains et une foule de catholiques de Jérusalem et de Bethléem se rendent à la grotte du désert : on y érige deux autels, et les prêtres y offrent le saint Sacrifice qui est suivi du déjeûner ; puis on chante l'Evangile de la Vigile et quelques Antiennes, et l'on part encore avant le point du jour, afin d'éviter la chaleur. Le jour de la fête de saint Jean, on y célèbre aussi un service solennel auquel assistent beaucoup d'étrangers. Après les Vêpres, on va en procession à la chapelle de la Visitation où l'on chante l'Evangile, les Litanies et quelques oraisons ; puis a lieu une petite récréation familière. Les jeunes gens se livrent à quelques jeux, pendant lesquels on distribue à cette nombreuse assemblée, composée aussi d'un grand nombre de Turcs, des noisettes, des pommes, du pain et autres choses de cette nature. Vers six heures, tout le monde retourne gaiement à saint Jean-Baptiste (*Les feuilles catholiques et Géramb*).

8. Il est souvent fait mention du *Jourdain* dans l'ancien Testament à l'occasion des guerres des Hébreux avec les Mabites, les Ammonites, les Madianites, les Philistins, et à l'époque des Machabées. Naaman, couvert de lèpre, vint se baigner dans le Jourdain par ordre d'Elisée, et fut guéri. Mais ce fleuve doit surtout sa célébrité à saint Jean-Baptiste et au baptême de notre Sauveur. Toute la Judée y affluait pour entendre les prédications du saint Précurseur: le peuple confessait ses péchés et il était baptisé par lui dans le Jourdain. Jésus vint aussi de la Galilée pour être baptisé. Plus tard des solitaires vinrent en foule habiter ces rivages. Le Jourdain est le seul fleuve de la Palestine. Il a trois sources : le Banias, le Dan et le Nahr Hasbani. Ces trois rivières réunies forment le Jourdain qui se jette dans les *eaux du Mérom* (eaux de la hauteur) selon l'Ecriture, et entre au bout de six heures dans le lac de Génésareth. Ce lac, appelé aussi *mer de Galilée*, a une longueur de sept lieues sur deux de largeur. Il est très-profond; son eau est claire et douce; il est très-poissonneux, mais il est souvent agité par les tempêtes. Le pays qui entoure le lac était, du temps de Jésus-Christ, l'un des plus magnifiques. Il y avait autrefois sur ses bords les villes de Tibérias, de Capharnaüm et de Bethsaïda dont aucune n'existe plus maintenant. Les délicieuses prairies au milieu desquelles le Sauveur prêchait, sont aujourd'hui stériles à cause de l'état d'abandon dans lequel on les a laissées. Lorsque le Jourdain sort de la mer de Galilée, il parcourt encore, en serpentant, un espace de trente lieues en se dirigeant vers le sud, dans un lit, tantôt large de trente, tantôt de quatre-vingt-dix ou davantage encore sur sept à

douze de profondeur, pour enfin se précipiter dans la mer Morte, ainsi nommée parce qu'aucun être vivant ne peut subsister dans son eau. Lorsque le Jourdain y amène un poisson, il meurt à l'instant même. Son eau est plus salée que celle de toutes les autres mers, et les vapeurs qui s'en échappent s'élèvent dans l'air et forment d'épaisses colonnes de fumée qui répandent une odeur si insupportable, que les oiseaux qui voltigent au-dessus ne peuvent la supporter et périssent. A part quelques roseaux qui se dressent sur des monticules sablonneux, du côté de la Judée, on n'y voit pas un seul arbre, pas une plante. Le rivage couvert d'une bordure de sel est blanc et paraît calciné; le sol est couvert de cendre et de sel. Son eau n'est jamais froide, mais souvent chaude; elle fait enfler les lèvres qui la touchent. L'eau du Jourdain, au contraire, a une couleur jaunâtre, mais elle est très-saine et agréable à boire (*D'après Géramb.—Mislin cité par le trad.*).

Le désert de la Qurantaine est situé au nord-ouest de la montagne des Oliviers; il est appelé ainsi parce notre Sauveur y a jeûné quarante jours et quarante nuits. On montre encore aux pèlerins les pierres que le démon lui disait de changer en pains. Toute cette contrée appartient à cette ligne de désert qui touchant aux portes de Jérusalem, s'étend au couchant de la mer Morte, et va se réunir vers le sud à ceux de l'Arabie; c'est une terre brûlée, détruite, bouleversée jusque dans ses entrailles. « Un feu s'est allumé dans ma colère, a dit le Seigneur, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer; il dévorera la terre avec ses germes et il consummera les fondements de la montagne. » (*Deut.* 32, 22).

9. La *secte des pharisiens* existait déjà du temps des

Machabées; ils formaient ce qu'on nommait les *anciens austères croyants*. Ils étaient en grande vénération parmi le peuple et jouissaient d'une influence considérable. Mais ce furent précisément ces marques de respect et de vénération qui les rendirent suffisants, orgueilleux et hypocrites. Dans l'observation de la loi mosaïque, ils s'en tenaient surtout à la partie cérémonielle qu'ils observaient beaucoup mieux que celle qui regardait les mœurs, qu'ils expliquaient et commentaient au gré de leur fantaisie. Ainsi, lorsqu'il était question de l'amour du prochain, dont le premier commandement nous fait une obligation, ils ne comprenaient sous cette dénomination que leurs amis, disant qu'il était permis de haïr ses ennemis. La colère et les pensées d'impureté, ils ne les considéraient que comme des fautes légères, tandis qu'ils prescrivaient vingt-six observances dans la manière de se laver les mains le matin. Selon leurs prescriptions, chaque Israélite devait, avant de manger un petit morceau de pain, tenir la main-levée avant de commencer, et l'abaisser ensuite lorsqu'il avait fini. Les mains, on ne les lavait que jusqu'aux jointures. Celui qui n'observait pas ces usages ponctuellement, était regardé comme un infidèle et un pécheur; ils allaient même jusqu'à qualifier du nom de meurtrier celui qui omettait de laver ses mains après avoir mangé. Celui qui sortait d'une maison devait se baigner, ou au moins plonger ses mains dans l'eau, en écartant les doigts. Ils avaient soin de passer l'eau qu'ils buvaient de peur d'avaler un moucheron, ce qui était déclaré impur par la loi et les eût eux-mêmes souillés (*Matth.* 23, 24). Ils jeûnaient deux fois la semaine, le jeudi, jour où Moïse devait être monté

sur le Sinaï, et le lundi en mémoire de sa descente. Ils aimaient à exercer en public toutes leurs cérémonies religieuses et leurs pratiques pieuses, telles que l'aumône, etc., afin de s'attirer les louanges du peuple. Plus ils étaient avides de louanges, plus ils étaient froissés et humiliés des reproches que leur faisait publiquement le Sauveur. Cependant il y avait aussi parmi eux des hommes vraiment pieux et craignant Dieu; tels étaient Nicodème, Joseph d'Arimathie, Gamaliel, etc.

Quant aux *Saducéens*, c'étaient les *libres penseurs* de cette époque. Niant l'immortalité de l'âme, l'existence des Anges, ils prétendaient qu'il ne fallait servir Dieu qu'en vue des récompenses temporelles, et que le but suprême de l'homme était la satisfaction de ses penchants. Le Seigneur était aussi pour eux une épine dans l'œil, puisqu'il condamnait leurs principes et leur genre de vie, et prêchait le renoncement à soi-même.

Les docteurs de la loi appartenaient soit aux Pharisiens, soit aux Saducéens, quoique la plupart se trouvassent parmi les premiers, dans les intérêts desquels ils travaillaient. Ils s'occupaient aussi à calmer les dissensions qui s'élevaient parmi le peuple.

La dignité de *grand-prêtre* était devenue, du temps de Jésus-Christ, une place vénale. Dans les commencements, le grand-prêtre était toujours choisi parmi les descendants de la famille d'Aaron, et élu librement par le suprême conseil après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit. Hérode fut le premier qui commença à l'accorder arbitrairement au plus offrant; les gouvernements de Rome suivirent son exemple. C'est pourquoi les grands-prêtres perdirent peu à peu toute considération dans l'esprit du peuple juif qui ne les appela

plus que les *idoles d'or et d'argent*. C'était de cette manière qu'on établissait les chefs du grand conseil de la nation. Aussi les grands prêtres et les principaux de la nation n'étaient-ils si empressés de conserver l'estime dont on les avait entourés, que parce qu'ils la voyaient peu à peu disparaître : c'était aussi là le motif pour lequel ils supportèrent avec tant de peine la faveur dont le Sauveur jouissait auprès du peuple.

Les *Samaritains* étaient haïs, méprisés et délaissés par les Juifs qui les appelaient les Infidèles. Leur religion différait de celle des Juifs, en ce que 1° ils ne reconnaissaient de l'Ecriture sainte que les cinq livres de Moïse; 2° en ce que, rejetant les usages et la doctrine des Juifs, ils prétendaient que Dieu avait choisi la montagne Garizim, comme le lieu où il voulait être adoré; 3° en ce qu'ils avaient adopté un grand nombre de doctrines des païens qui, après la ruine du royaume d'Israël, s'étaient confondus avec eux. Ils attendaient aussi le Messie (*Jahn. Arch. bibl*).

§ 4. DU QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

I. Des lieux de la Passion, de la Croix et de l'Eglise du Saint Sépulcre.

1. La montagne des *Oliviers* est située à l'ouest de Jérusalem, à une demi-lieue seulement de la ville. Son élévation est de trois cents pieds; elle domine toutes les montagnes environnantes. Du sommet de cette montagne où Jésus monta au ciel, la vue s'étend jusquà Jérusalem, plonge dans la vallée du Jourdain et dans le bassin profond de la mer Morte. Pour toute végétation, on ne

voit que quelques buissons, quelques palmiers chétifs et de pâles oliviers. Aucun oiseau ne chante parmi ces ruines. Au sud, l'aspect, s'il se peut, est plus triste encore, car rien n'est plus désolé que les montagnes qui entourent Bethléem, c'est le désert dans son affreuse nudité. Le regard peut suivre le torrent tortueux du Cédron, près duquel se trouvait le jardin de Gethsémani où Jésus commença sa passion. Ce jardin appartient actuellement aux pères de la Terre-Sainte, aux franciscains. On y remarque encore huit oliviers, d'une épaisseur extraordinaire; ils sont très-anciens, car il est reconnu que les oliviers vivent plusieurs siècles.

Le couvent de Jérusalem entretient une garde turque chargée de veiller à la conservation de ces arbres qui, malgré leur grand âge produisent encore des olives dont on se sert pour faire des chapelets. Au fond de ce jardin est situé le lieu où les apôtres dormaient pendant que le Seigneur priait. L'endroit où le Seigneur pria *son Père d'éloigner de lui ce calice,* est une grotte appelée la *grotte des angoisses de la mort.* Elle doit encore être dans le même état où elle était à l'époque de la passion du Sauveur. Elle forme une espèce de voûte supportée par trois piliers de la même pierre. Lorsque la porte dont les franciscains ont la clef est fermée, la lumière du jour pénètre par une ouverture pratiquée dans la partie supérieure et protégée par un épais grillage, afin d'arrêter les pierres que les Turcs pourraient y lancer. A la place où Jésus sua du *sang* est un autel, sur lequel se trouve un tableau représentant les *angoisses de la mort* du Sauveur. On y lit cette inscription : Ici la sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre.

On montre aussi le sentier que Judas suivit en venant trahir son Maître. Il a près de vingt pas de longueur sur deux de largeur. Les Turcs l'ont entouré d'un double mur comme étant un terrain maudit (*Géramb. Pélérinage*).

2. L'*escalier* que monta le Sauveur pour se rendre au palais de Pilate, est connu sous le nom de *scala sancta* (*saint escalier*). Il est maintenant à Rome près de la basilique de Saint-Jean de Latran. Notre Sauveur l'a monté trois fois pendant sa passion; la première pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation. Il a vingt-huit marches; il fut transporté à Rome par ordre de Constantin. Il a été tellement usé par les fidèles qui le montaient à genoux, qu'on a été obligé de le revêtir en tables épaisses de bois de noyer, et on les a déjà renouvelées plusieurs fois (*Mislin* (1) *et Géramb*).

3. La *flagellation* précédait ordinairement *l'exécution* à mort. Le corps était attaché tout nu à une colonne, qui battu avec des cordes armées de pointes ou de boules de fer, avec lesquelles on martyrisait le patient jusqu'au sang. Saint Bernard (*Tract. des pass., c.* 3), appliquant ces paroles du Psaume 128 : « Les méchants ont frappé sur mon dos, ils ont prolongé leurs iniquités en prolongeant mes tourments, » à la flagellation de Jésus, écrit : « De même qu'un forgeron frappe de toutes ses forces sur l'enclume, ainsi les bourreaux frappaient sur Jésus innocent, et répandaient son sang qui jaillissait au loin. » La colonne à laquelle Jésus-Christ fut attaché est conservée à Jérusalem sur le mont Sion avec d'autres ob-

(1) *Le traducteur.*

jets sacrés, selon le témoignage de Grégoire de Nazianze et d'autres (*Orat.* 1. *in Julian*). Cette colonne se voit aujourd'hui à Rome dans une petite chapelle de l'église de Sainte-Praxède, à travers une grille de fer. Une inscription placée sur cette chapelle indique qu'elle y fut transportée par le cardinal Jean Colona, légat du saint Siége en Orient sous le pape Honorius III. Elle est faite de marbre gris, et est longue d'un pied et demi. On y voit encore un anneau en fer auquel on attachait les malfaiteurs (*Alban Buttler.* 1. vol., 3 *mai*).

4. *Le chemin de la Croix* à Jérusalem n'était primitivement composé que de douze stations (1). Neuf se trouvent sur les chemins, ce qui oblige le pèlerin de les vénérer intérieurement s'il ne veut pas s'exposer aux injures et aux sarcasmes des Turcs. La première commence à l'endroit où Jésus fut condamné; elle est enfermée au milieu des bâtiments du gouverneur turc, où se trouvait autrefois le palais de Pilate : elle est inabordable à cause des gardes. La seconde est érigée là où Jésus fut remis entre les mains de la populace pour être crucifié. La troisième à la place où le Sauveur tomba pour la première fois sous le fardeau de sa croix. A quarante pas de là, on entre dans un chemin qui aboutit à la voie douloureuse et où se trouve une église érigée en l'honneur de Notre-Dame des sept douleurs. Ce fut à la quatrième station, que, selon une ancienne tradition, la mère de Jésus le rencontra et fut repoussée par les féroces soldats. Quarante pas plus loin, au pied de la montagne qui conduit au Calvaire, commence

(1) En y ajoutant la descente de la croix et la mise dans le sépulcre, le nombre a été porté à quatorze.

la cinquième; c'est là que Simon aida Jésus à porter sa croix. Huit pas au-delà près de la sixième, est l'emplacement de la maison de sainte Véronique. On montre encore l'endroit où cette sainte, pénétrant à travers la foule, se jeta aux pieds de Jésus et lui essuya le visage. Après avoir franchi la distance de cent pas, on arrive à la porte du jugement, par laquelle passaient les criminels qu'on conduisait sur la montagne du Calvaire pour les mettre à mort. Depuis cette porte jusqu'à l'endroit où Jésus tomba pour la deuxième fois et qui est la septième station, on compte quatre-vingts pas. A environ trente toises plus loin se trouve la huitième: c'est là que Jésus rencontra les femmes qui pleuraient. Le chemin que le Sauveur suivit alors pour arriver au Calvaire, et où se trouve la neuvième station, est aujourd'hui couvert de maisons. Les trois dernières stations sont renfermées dans l'église du Saint-Sépulcre. A droite de l'entrée de cette église, s'élève la montagne du Calvaire.—Lorsqu'il est question de la montagne du Calvaire ou du Golgotha, il ne faut pas se représenter une montagne escarpée et difficile à gravir; ce n'est qu'une continuation de la hauteur sur laquelle le Seigneur monta chargé de sa croix. Aujourd'hui la montagne du Calvaire forme une masse de rochers qui s'élèvent depuis le sol de l'église du Sépulcre, où étaient autrefois les jardins de Joseph d'Arimathie, à une hauteur de dix-huit à vingt pieds. Huit à dix degrés escarpés conduisent depuis l'église du Sepulcre jusqu'au plateau où Jésus mourut sur la croix. Là s'élève une chapelle de douze à quatorze pieds de longueur, sur dix à douze de largeur. Elle est traversée au milieu par un cable massif, de forme polygonale, et

qui en fait deux petites chapelles ayant chacune un autel. L'une renferme le lieu où l'Agneau de Dieu fut élevé sur la croix; le pavé en est recouvert de marbre et de mosaïques, où prédomine la couleur du sang; elle appartient aux catholiques et est sans cesse éclairée par un grand nombre de lampes. L'autre contient l'endroit où mourut le Sauveur des hommes; elle appartient aux Grecs. Vingt-six lampes d'argent qui y brûlent nuit et jour, rappellent l'adorable mystère qui s'y est accompli. Son pavé est aussi en marbre; une croix y est gravée pour rappeler le genre de mort que souffrit Jésus-Christ.—Un autel s'élève au-dessus de l'ouverture pratiquée dans les rochers où fut déposé le corps du Sauveur. Si l'on veut visiter de plus près cette ouverture, on est obligé de ramper sur la terre, en passant sous l'autel. Cette caverne arrosée du sang d'un Dieu est toute recouverte d'une plaque en argent jusqu'à une ouverture de la largeur de la main. A une distance de deux pas de cette caverne, derrière un grillage en argent, on voit *les fentes des rochers*, dont parle saint Matthieu et auquel fait allusion saint Cyrille, évêque de Jérusalem, lorsqu'il dit : « Le Golgotha montre encore aujourd'hui le rocher qui se fendit à cause de Jésus-Christ. » Cette fente de rocher est, dans la partie supérieure, au moins de l'épaisseur d'une main (D'après *Géramb.* et les *katol. Blaetter*, 1845).

5. *Le Crucifiement* était la peine de mort à la fois la plus infamante et la plus douloureuse. Déjà, dans la loi de Moïse (*Deut.* 21, 23.), il était dit : « Lorsqu'un homme aura commis un crime digne de mort, et qu'ayant été condamné à mourir, il aura été pendu à une potence, son corps n'y demeurera point attaché,

parce que celui qui est attaché au bois est maudit de Dieu. » Les rabbins disent, au rapport de Stolberg (*Hist. Eccl.* v. 5.), que, d'après une coutume des Juifs, ceux qui étaient morts par la corde ou la lapidation étaient suspendus à une potence, et qu'il était défendu de prier pour l'âme de celui qui avait subi ce supplice. Les Romains condamnaient à ce genre de mort les esclaves qui s'étaient rendus coupables de quelque crime, les voleurs, les meurtriers, les séditieux, au nombre desquels les ennemis de Jésus-Christ voulaient le placer. — Cicéron lui-même disait déjà (*In Verr.* v. 64.), que le crucifiement était le genre de mort le plus effroyable, et qu'il devait être soustrait aux regards de l'humanité. On peut voir, par les détails suivants, quels affreux tourments enduraient les crucifiés. *Premièrement,* on enfonçait les clous aux endroits de mains et des pieds où se trouve le plus grand nombre de nerfs. Tout le poids du corps étant supporté par ces clous, les blessures devenaient de plus en plus grandes par le déchirement continuel qu'occasionnaient les moindres mouvements du corps. *Deuxièmement,* les nombreuses blessures occasionnées par la flagellation ne tardaient pas à s'enflammer au contact de l'air, et cette inflammation ne faisait qu'ajouter aux tourments. *Troisièmement,* la circulation du sang était subitement interrompue, et comme les bras étaient élevés, le sang se répandait en plus grande abondance dans la poitrine et dans la tête, et produisait une oppression et des tourments que nulle plume ne pourrait décrire. De plus, la perte considérable du sang occasionnait une soif brûlante. *Quatrièmement,* le crucifié vivait jusqu'au troisième et quelquefois jusqu'au septième jour

au milieu de ces tortures qui ne faisaient que s'accroître, sans laisser au patient le plus petit instant de repos. Aussi Pilate s'étonna-t-il que Jésus mourût déjà le premier jour ; il en fit faire un rapport au centenier, et, (*Marc*, 15, 44.) pour plus de sûreté, on perça le cœur de Jésus, et il en sortit du sang et de l'eau. — Saint Denys l'Aréopagite fait cette remarque touchant les ténèbres qui couvrirent subitement la terre le vendredi saint : « Je me trouvais à Héliopolis en Egypte, lorsque survint tout-à-coup une obscurité affreuse qu'il était impossible d'expliquer naturellement, puisque c'était au temps de la pleine lune ; je m'écriai alors : Ou le Dieu de la nature souffre, ou le monde se détraque. » Un autre païen, Phlégon, un affranchi de l'empereur Adrien, atteste aussi que, dans l'année de la vingt-deuxième Olympiade, qui était précisément celle de la mort de Jésus-Christ, il y eut une si grande éclipse de soleil qu'on pouvait, en plein midi, voir les étoiles du ciel (*Apud Euseb. chron. John. archeol. bibl. et Calm. Lexic. bibl.*).

6. Un autre fait non moins remarquable, c'est celui de l'*invention de la croix* sur laquelle Jésus a consommé le sacrifice de notre Rédemption. Pendant trois cents ans, on ignora où elle reposait, lorsque l'impératrice Hélène se chargea de la faire reparaître au grand jour. Elle était alors âgée de quatre-vingts ans, vivant depuis plusieurs années dans la piété et les œuvres de charité. Elle alla, nonobstant son grand âge, visiter les Saints Lieux qu'elle prit soin d'orner de somptueux édifices, grâce à la munificence de son fils. Lorsqu'elle fut arrivée à Jérusalem, elle commença par faire abattre le temple et l'idole de Vénus qui profa-

naient le lieu de la croix et de la résurrection. Elle demanda aux plus anciens parmi les chrétiens et les païens où il fallait faire les fouilles ; mais personne ne put lui donner de renseignements certains : tous convinrent qu'il fallait chercher la croix sur le mont Golgotha. On ôta les terres, on creusa si avant que l'on découvrit le saint sépulcre, et tout proche on trouva trois croix enterrées. On ne savait laquelle était celle du Sauveur. L'évêque saint Macaire imagina ce moyen pour la reconnaître. Il fit porter les croix chez une femme de qualité, malade depuis longtemps et réduite à l'extrémité ; on lui appliqua chacune d'elles en faisant des prières, et sitôt qu'elle eut touché la dernière, elle fut entièrement guérie. Avec la croix on trouva aussi le titre, mais séparé, ainsi que les clous, que sainte Hélène envoya à l'empereur avec une partie considérable de la croix, laissant l'autre à Jérusalem. Elle la fit mettre dans une châsse d'argent et conserver dans une église bâtie tout exprès, et qui porta le nom *d'église royale de la croix* On l'appela aussi l'église du Saint-Sépulcre, ou de la Résurrection, parce qu'elle renfermait non-seulement le lieu où Jésus-Christ avait été crucifié, mais encore celui de son sépulcre.

Environ 300 ans plus tard, vers l'année 614 ou 615, sous le règne de l'empereur grec Héraclius, les Perses, sous la conduite de leur roi Chosroës, assiégèrent Jérusalem. L'église du Saint-Sépulcre fut livrée au pillage, les habitants avec le patriarche Zacharie, emmenés captifs. Les Perses emportèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, entre autres, le bois de la vraie croix. Quatorze ans plus tard, Héraclius étant parvenu à remporter une victoire sur les Perses, un traité de

paix obligea les vaincus de rendre sains et saufs les prisonniers, et de restituer la vraie croix. Le patriarche Zacharie reconnut qu'elle était demeurée dans son étui telle qu'on l'avait emportée ; il en reconnut le sceau, l'ouvrit avec la clef, l'adora et la montra au peuple.

L'empereur voulut lui-même la reporter en procession à son ancienne place. Il déposa son diadème, son manteau de pourpre et tous les insignes de sa dignité impériale, échangea ses habits étincelants de joyaux et de pierres précieuses contre la robe du pèlerin, et porta, marchant nu-pieds, la croix sur le mont du Calvaire, la remit au patriarche qui, après un service religieux solennel, la replaça dans son étui. L'Eglise célèbre la fête de cet événement le 14 septembre, et celle de l'invention de la croix, le 3 mai (*Stolberg. Hist. Eccl.* v. 21.).

7. L'empereur Constantin ne s'était pas seulement contenté d'avoir abattu le temple de l'idole de l'impureté et d'en faire jeter au loin les démolitions, mais il donna encore les ordres nécessaires pour bâtir une magnifique église proche du lieu où était le Saint-Sépulcre.

La munificence de l'empereur parut tout d'abord dans la beauté des colonnes et des autres ornements dont il embellit le monument de la résurrection de notre Maître.

On allait de ce tombeau à une place de vaste étendue, pavée de belles pierres et embellie de trois galeries élevées à trois des côtés.

L'église fut bâtie au côté opposé au tombeau et exposée à l'Orient. C'est un ouvrage admirable par sa hauteur, sa longueur et sa largeur. Le dedans est revêtu

de marbre de diverses couleurs, et le dessous pavé de pierres si polies et si bien jointes, qu'elles ne le cèdent guère au marbre en beauté. Le comble fut couvert de plomb, afin qu'il résistât plus aisément aux pluies de l'hiver. Le dedans fut lambrissé de menuiserie, et le lambris couvert d'un or qui jetait un merveilleux éclat dans toute l'église.

Il y avait aux deux côtés de l'église deux galeries, une basse et une haute, de même longueur que l'église même, dont le dedans de la couverture était lambrissé et doré comme le reste. A l'endroit du portail et à l'extérieur, elles étaient soutenues par de hautes colonnes, au-dedans elles n'étaient appuyées que sur des bases carrées embellies de quantité d'ornements. Il y avait trois portes du côté de l'Orient.

Vis-à-vis de ces trois portes était comme un hémisphère qui est la partie principale de tout l'édifice. Il était entouré d'autant de colonnes qu'il y a d'apôtres. Au haut de chaque colonne, il y avait de grandes corbeilles d'argent que l'empereur avait données en l'honneur de ces douze Saints et qu'il avait consacrées à Dieu.

L'an 335, on célébra la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, appelée *Martyrium* (témoignage), comme nous le voyons par ces paroles de saint Cyrille, qui, douze ans après, prêchant dans le même lieu, disait : « Ce temple ne porte pas le nom d'église comme les autres, mais il est appelé témoignage comme le prophète l'avait prédit » (1).

Il avait fallu six ans pour bâtir ce temple, et la dé-

(1) Saint Cyr. Cat. XVI. Illum.

dicace en fut célébrée avec une pompe extraordinaire au milieu d'un immense concours de fidèles et d'un grand nombre d'évêques alors réunis en concile à Jérusalem.

L'an 614, l'armée de Chosroës, renforcée par 26,000 Juifs, s'empara de Jérusalem ; on dit que 90,000 chrétiens perdirent la vie dans cette occasion. L'église du Saint-Sépulcre fut entièrement ravagée. Chosroës périt de la main de son fils qui fut contraint de rendre la paix aux chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre fut rétablie dans son ancienne magnificence.

Le calife Omar devint maître de Jérusalem en 636, mais il permit aux chrétiens de continuer l'exercice de leur culte, et ils jouirent de cette faculté pendant quatre siècles, malgré les avanies continuelles auxquelles ils furent exposés.

Hakem, le cruel et insensé calife qui se faisait passer pour un dieu, vint dévaster le Calvaire vers l'an 1008, et l'église du Saint-Sépulcre ne fut rebâtie que trente ans après sous l'empereur Constantin IX, surnommé *Monomaque*.

Enfin les croisés entrèrent à Jérusalem le 15 juillet 1099. Un siècle ne s'était pas écoulé que la Ville sainte était retombée entre les mains des Infidèles. Saladin fit son entrée triomphante à Jérusalem au commencement d'octobre 1187. Les croix furent abattues, les cloches brisées, toutes les églises converties en mosquées, mais l'église du Saint-Sépulcre fut conservée.

Vers le milieu du XIIIe siècle, les chrétiens, profitant des discordes des musulmans, étaient rentrés à Jérusalem ; ils en relevaient les murs, réparaient les églises et bénissaient le ciel de cette faveur inattendue. Mais

une horde de barbares, chassés de leur territoire par les Mogols, vint plonger la Ville sainte dans le deuil et la désolation : les Karismiens (1243) commirent plus de profanations dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on n'en avait vu aux plus mauvais jours marqués par la colère de Dieu.

Cependant l'Eglise elle-même fut conservée et subsista à travers plusieurs siècles de calamités jusqu'en 1808, où elle fut presque entièrement détruite par les flammes (*Mgr. Mislin ; Les Saints Lieux. Citation du trad.* tome 2).

II. De la dévotion envers Jésus souffrant.

I. De l'usage qui s'est introduit d'imiter la croix du Sauveur.

Nous avons parlé, en traitant du dogme de la sainte Trinité, de l'ancienneté de l'usage de faire le signe de la croix. Déjà, dans les premiers temps, nous trouvons celui d'imiter la croix de Jésus-Christ, comme nous le voyons dans la période qui précède Constantin par celles qu'on remarquait sur les tombeaux des martyrs, sur les monnaies et les ustensiles en tout genre sur lesquels étaient gravées des croix. Le reproche d'adorateurs de la croix que l'on faisait aux chrétiens du temps de Tertullien et de Minucius Félix, prouve qu'à cette époque déjà on vénérait la croix, quoiqu'on fût alors obligé, à cause des païens, d'en restreindre le culte extérieur : cela dura jusqu'au commencement du XIVe siècle, où Constantin-le-Grand put dominer libre et victorieux sur les ruines du paganisme. — L'auteur ecclésiastique, Eusèbe de Césarée, assure que l'empereur

Constantin lui avait raconté et confirmé sous serment que, en 312, lorsqu'il passa les Alpes pour aller combattre le tyran Maxence, inquiet sur l'issue de la bataille, il adressa sa prière au Dieu des chrétiens, au nombre desquels il n'appartenait pas encore à cette époque, le pria instamment de se faire connaître à lui et d'étendre sur lui sa main favorable. Il priait ainsi de tout son cœur quand, vers midi, le soleil commençant à baisser, il vit dans le ciel une croix de lumière et une inscription qui disait : *Tu vaincras par ce signe*. Il fut étrangement surpris de cette apparition, et les troupes qui l'accompagnaient et qui virent la même chose n'en furent pas moins étonnées.

Constantin en fut occupé tout le reste du jour, cherchant ce que cela pouvait signifier. La nuit, comme il dormait, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe qu'il avait vu dans le ciel, et lui ordonna d'en faire une image et de s'en servir contre ses ennemis dans les combats. L'empereur se levant avant le point du jour, révéla le secret à ses amis, puis il fit venir des orfèvres et des joailliers, et, s'étant assis au milieu d'eux, leur expliqua la figure de l'insigne qu'il voulait faire. C'est le fameux Labarum. C'était comme le bois d'une longue pique couvert d'or, ayant en haut une traverse de bois, des bras de laquelle pendait un drapeau tissu d'or et de pierreries. Au-dessus brillait une riche couronne d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle était le monogramme du *Christ*, formé de deux initiales grecques de ce nom, dont la première présente naturellement une croix. L'empereur en fit faire de semblables pour toutes ses légions. Lui-même, comme on le voit encore par ses médailles, portait sur

son casque la croix ou le monogramme du *Christ*. Ses soldats la portaient sur leurs boucliers.

Constantin vainquit effectivement Maxence, qui, voulant prendre la fuite, tomba dans le Tibre où il fut noyé avec ses gardes.

Dès ce moment, l'empereur se déclara tout-à-fait en faveur de la religion chrétienne; il fit élever des croix sur les églises, sur les palais; il en fit mettre sur les armes des soldats, sur les monnaies; on en portait en tête des légions lorsqu'on allait en guerre. Il en fit ériger une dans son palais de Constantinople, qui était de l'or le plus pur.—Un peintre le représenta sur les murs de son palais, ayant une croix sur la tête. Sa couronne impériale était aussi surmontée d'une petite croix toute éteincelante d'or et de pierres précieuses. Aux églises de Rome, de Constantinople et de Jérusalem, le monarque fit présent de magnifiques croix, et, par respect pour ce signe sacré, il abolit le supplice de la croix. Dès lors, la croix où le Sauveur avait consommé l'œuvre de notre Rédemption se remarqua partout; on la voyait sur les autels, à l'entrée des églises, sur les tombeaux des martys, sur les chemins publics où naguères s'élevaient des colonnes et autres monuments du paganisme. Les églises furent bâties en forme de croix. L'usage de porter au cou des croix d'or ou d'argent remonte au quatrième siècle, et n'a fait que se répandre davantage dans le cours des âges. Ainsi Zacharie, l'un des disciples de saint Jean, portait au cou une petite croix en argent; Macrine, sœur de saint Grégoire de Nisse, en portait une en fer : Damitius et Oreste, une en argent. Depuis le huitième siècle, les papes, les évêques, et jusqu'aux empereurs et aux rois,

tous portaient à leur cou des croix d'or.—Il faut distinguer, la simple croix (sans Christ), d'avec ce qu'on appelle le *Crucifix*. Quant à l'origine de ce dernier, elle est enveloppée de ténèbres; cependant on peut dire que s'il n'était pas encore en usage parmi les chrétiens des premiers siècles, c'était pour ne pas être soupçonnés par les païens d'adorer les images. Ce que nous savons certainement c'est que, au septième et huitième siècles, le crucifix se remarquait dans la plupart des églises. Depuis lors l'usage des simples croix se perdit insensiblement et fut remplacé par le crucifix, sans néanmoins disparaître totalement, car on la vit paraître encore fréquemment sur les tours, les églises, les monuments et les décorations architecturales.—La forme des crucifix était autrefois très-diverse; quelques-uns des plus anciens ne représentaient que le buste du Sauveur, fixé soit au milieu, soit au haut ou au bas de la croix; bientôt on y vit le corps tout entier, quelquefois revêtu de linges, plus souvent nu, n'ayant que les reins recouverts, avec la couronne d'épines et un diadème sur la tête. En méditant sur le crucifix, le chrétien trouve tout ce qu'a de sublime, de consolant et d'aimable, la pensée d'un Dieu mourant, et cette pensée vivifiée encore par la vue des souffrances de la croix, pénètre dans l'âme du fidèle avec une force particulière. Aussi la vénération que l'on rend au crucifix a-t-elle toujours trouvé place parmi les pratiques religieuses des vrais chrétiens (*Stolb. et friburg. kirch. Lexic.*).

2. La considération des souffrances du Sauveur est très-salutaire.

a. Il fallait que saint Paul fût bien pénétré des souf-

frances du Sauveur, qu'il se les fût pour ainsi dire identifiées, pour écrire : *Qu'il ne savait rien autre chose que Jésus Crucifié* (1. Cor. 2). Le même apôtre nous dit ailleurs : *Courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, qui dans la vue de la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, en méprisant la honte, et est maintenant assis à la droite de Dieu;* et saint Pierre : *Jésus-Christ a souffert pour nous, en vous laissant ainsi un exemple afin que vous marchiez sur ses pas* (1. Pierre, 2, 21).

b. Hippolyte Galleatin, de Florence, prêtre distingué par sa piété, fit peindre la tête de Jésus souffrant, couronnée d'épines et couverte de blessures, et la fit suspendre dans sa chambre près de la fenêtre. Prosterné devant cette image, il méditait sur l'amour ineffable d'un Dieu qui avait été en butte à tant de souffrances, et cette méditation était pour lui une source inépuisable de pensées consolantes, de sages résolutions. Dans la maison voisine vivait une personne mondaine, qui, en le voyant, s'imagina qu'il se regardait dans une glace. Elle alla jusqu'à le prier de lui montrer le miroir dans lequel il aimait si souvent à se contempler. Le prêtre y consentit et lui porta l'image en question. Mais quel ne fut pas l'étonnement de cette curieuse, lorsqu'elle aperçut, au lieu d'un brillant miroir, l'*Ecce homo* du Sauveur souffrant. Profitant de l'émotion que lui avait causée cette surprise, le prêtre lui adressa ces paroles : « Vous voyez là le miroir dans lequel vous devriez, vous aussi, vous contempler journellement. Voyez ce Sauveur qui, par amour pour nous et en vue d'expier nos crimes, a souffert de si cruels tourments; voulez-

vous ressembler au peuple juif, auquel Pilate représenta en vain l'innocence de Jésus, n'aurez-vous pas pitié de lui? Voyez l'état affreux de sa figure, elle est l'image de votre âme; c'est l'ouvrage de vos péchés comme l'état de ses blessures est celui de ses bourreaux. Purifiez votre âme par les larmes d'une sincère pénitence, et au lieu de cette face défigurée, vous verrez un jour le Sauveur rayonnant de gloire et de beauté, dans le séjour des élus. » Ces paroles attendrirent le cœur de cette pécheresse, et dès-lors elle commença à mener une vie pénitente (*Lohn. Bibl.* I. 154).

c. Sainte Elisabeth, fille d'un roi de Hongrie et comtesse de Thuringe, allant à l'église avec une couronne étincelante de diamants et entourée de toute la pompe et la magnificence d'une reine de la terre, aperçut le crucifix. La vue des tourments et des souffrances qu'avait endurés le Sauveur, réveilla en elle un salutaire dégoût pour toutes les vanités du siècle. Elle ôte sa couronne et dit à ceux qui lui demandaient le motif pour lequel elle agissait ainsi : « A Dieu ne plaise que moi, pauvre créature, je paraisse devant mon Sauveur avec une splendide couronne, tandis que lui, le Souverain du ciel et de la terre, a été couronné d'épines et a voulu mourir sur un bois infâme. » Ce fut dès ce moment qu'elle commença à se consacrer plus particulièrement à Dieu par les œuvres de piété et de sanctification qui l'élevèrent au degré de sainteté où elle est parvenue (*Sur in Vit. Elis.*).

d. Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, à l'âge seulement de quatre ans, demandait à sa sœur, en voyant le crucifix, ce que signifiait cette représentation. Sa sœur lui répondit qu'on la nommait crucifix, que c'était

l'image de l'aimable Jésus mort pour les hommes au milieu des supplices de la croix. L'enfant, touchée par ces paroles, s'écria avec un saint transport : *Mon aimable Sauveur, dès ce moment je veux vous appartenir tout entière.* Et, en effet, la méditation des souffrances du Sauveur fut désormais l'unique occupation de son cœur, la nourriture et le soutien de sa piété qui alla toujours en augmentant. C'est auprès de Jésus crucifié qu'elle puisa cette douceur et cette patience qui lui gagnèrent le cœur de son royal époux Malcolm, homme irascible, qui devint bientôt un prince affable et distingué par la pratique des vertus chrétiennes. Lorsque, après une vie consacrée entièrement à des œuvres de miséricorde, elle était sur le point de rendre son âme à Dieu, et qu'elle tenait son crucifix entre ses mains, on lui apporta la nouvelle que son époux avait péri à la guerre. Elle remercia le Sauveur, en baisant son crucifix, de lui avoir encore envoyé ce sujet de douleur, afin de pouvoir expier de plus en plus ses fautes; puis elle rendit l'âme avec le calme et la résignation que donne une bonne conscience (*Lohn. Bibl.* II. 679).

e. Une pieuse personne, malade depuis longtemps, et en proie à de grandes douleurs, reçut la visite d'une de ses amies. Celle-ci, émue de compassion à l'aspect des tourments atroces qu'elle endurait, lui montra le crucifix en lui disant : « Essayons de demander au divin Sauveur que vous soyez délivrée des souffrances cruelles que vous endurez. » Mais ce langage déplut souverainement à la malade : « Comment, répondit-elle, vous me montrez le crucifix, et vous me conseillez de prier pour la délivrance des maux que j'endure? C'est précisément l'aspect d'un Dieu cloué sur sa croix

qui m'avertit que je dois aussi rester clouée sur la mienne. Non, je ne veux pas être délivrée de ma croix, comme il n'a pas voulu lui-même être délivré de la sienne. Je ne veux point ressembler au mauvais larron, qui désirait en descendre, mais imiter le bon larron qui voulut y rester suspendu avec le Sauveur, et, comme lui, je prierai seulement Jésus, *qu'il ne m'oublie pas dans son royaume* (*Ibid.* II. 680.).

f. Charles Clarentin, né en Picardie, vers le milieu du dix-septième siècle, eut le bonheur de goûter le mystère et la vertu de la croix dès son enfance. Au collége d'Amiens, où sa famille l'avait placé pour lui faire terminer ses études, il s'appliqua avec une scrupuleuse fidélité à l'accomplissement de ses devoirs, sans que rien pût l'en distraire. Quand la rigueur du froid ou d'autres incommodités étaient pour ses camarades un prétexte d'interrompre leur travail, et qu'ils l'invitaient à faire comme eux, il leur répondait : « Hé quoi ! ne faut-il rien souffrir pour l'amour de Jésus-Christ qui a tant souffert pour nous? » Dieu soumit son amour à de fortes épreuves : Clarentin tomba dangereusement malade; il souffrait des douleurs si aigues qu'il crut que sa fin n'était pas éloignée; alors il fit mettre un crucifix devant son lit, afin de l'avoir toujours sous les yeux. Son confesseur le visita dans un moment de crise, et lui demanda comment il se trouvait? « Mon père, répondit Charles, en plaçant ses deux mains sur sa poitrine, pour le corps, je vous avoue qu'il souffre beaucoup, mais mon âme est remplie de tant de consolations que j'ai de la peine à la contenir. » Puis, saisissant le crucifix, il le baisa avec transport, et répéta plusieurs fois : « Mon amour est crucifié, et moi

je vis encore!.... » La confiance que cette croix lui inspirait n'était pas moins grande que son amour était tendre; il la pressait sur son cœur, la collait sur ses lèvres, et s'écriait: « Qui osera m'attaquer avec cette défense? C'est mon épée, c'est mon escorte, c'est ma sauve-garde, ma cuirasse et mon bouclier. » Les approches de la mort n'eurent rien de terrifiant pour le disciple de Jésus-Christ; la pensée du ciel l'inondait d'ineffables consolations; ce fut en tenant la croix entre ses mains et en prononçant ces paroles: « Mon père, je remets mon âme entre vos mains, » qu'il expira (*Ecoliers vertueux, tom. 1, cité par Guill.).*

g. La Passion de Jésus-Christ était le sujet le plus ordinaire des méditations de saint Casimir, prince de Pologne, et jamais il ne pensait au mystère de notre Rédemption, sans unir ses larmes à celles du Sauveur souffrant. — Sainte Madeleine de Pazzi eut à supporter, pendant cinq années de sa vie, les plus rudes épreuves. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'impureté, d'orgueil et de blasphème. Toutes les fois qu'elle méditait sur la Passion du Sauveur, elle se sentait fortifiée et enflammée d'un nouveau désir d'exprimer encore plus parfaitement *l'homme de douleur.* — « O amour, s'écriait sainte Catherine de Gênes, en contemplant Jésus attaché à la croix, jamais plus de péchés, puisqu'ils ont coûté si cher! »

h. Le roi de Naples, voulant honorer le jour à jamais mémorable où *l'Homme-Dieu* demanda grâce à son Père pour ceux qui le faisaient mourir, a coutume d'accorder des grâces à plusieurs criminels. Voici comment cela se pratique. Le vendredi saint, le roi assiste à l'office dans sa chapelle. Lorsque l'évêque a baisé la

croix, le majordome général s'avance pour la baiser à son tour, et dépose au pied de cette croix, dans un bassin d'argent, un paquet de décrets royaux concernant les grâces accordées. Alors le procureur général près la cour criminelle va prendre les décrets, baise la croix et remplit les formalités. Vingt-sept condamnés ont été, en 1848, l'objet de la clémence du monarque (*Guill.*).

5. Le Crucifix est le livre le plus instructif.

a. Saint Benitius, cloué sur son lit de mort, s'écriait: *Donnez-moi mon livre.* Les assistants lui en présentèrent un parmi ceux qui étaient dans sa chambre, mais ils n'en trouvèrent aucun qui lui convînt. A la fin, comme on remarqua que ses yeux étaient continuellement fixés sur le crucifix, on le prit et on le lui donna. L'embrassant alors avec amour, il s'écria : « Oui, ceci est mon livre chéri, il sera mon testament; je l'ai lu et relu souvent; avec lui je veux finir ma vie. » (*Vit. S. Benit.*).

b. Saint Bonaventure reçut un jour la visite de saint Thomas d'Aquin qui le pria de lui faire voir la bibliothèque où il avait puisé de si nombreuses connaissances. Saint Bonaventure lui montra, pour toute bibliothèque, son crucifix qui portait les traces des baisers et des larmes dont le saint l'avait inondé (*Lohn. Bibl.* 11. 681.).

c. A l'époque où le bienheureux père Bernardin Réalinus, de la société de Jésus, était encore novice, il demandait à son maître un livre où il pût apprendre la perfection. Celui-ci lui indiqua le crucifix en lui disant qu'il devait l'étudier et le méditer sans relâche,

et s'efforcer de vivre conformément aux règles qu'il y trouverait tracées, l'assurant que, par ce moyen, il ne manquerait pas d'arriver à la vraie perfection (*Ibid.*).

d. Saint Augustin écrit (*tr.* 119) : « La croix n'est pas seulement le lieu où Jésus est mort, mais elle est encore la chaire où il nous prêche. — C'est sur la croix que le Sauveur a fait sa dernière prédication, prédication renfermée dans sept paroles seulement. Ses auditeurs étaient tout à la fois ses meilleurs amis, ses ennemis les plus acharnés, et la foule indifférente du peuple. A laquelle de ces trois classes voulez-vous appartenir, chrétiens? Les trois croix du Calvaire vous montrent trois genres de mort différents, la mort de l'innocent, la mort du pénitent, la mort du pécheur impénitent. Si vous ne pouvez mourir de la mort de l'innocent, considérez la croix qui vous prêche de vous préparer, dès maintenant, à mourir au moins de celle d'un pécheur contrit et pénitent. »

4. Le Crucifix nous prêche l'amour des ennemis.

a. Le saint comte Elzéare fut en butte à tous les genres de calomnies; les injures, les railleries les plus amères fondirent sur lui; mais à toutes ces humiliations, il opposa toujours une douceur et un calme imperturbables; jamais sa patience ne se laissa déconcerter par le choc de tant d'ignominies. Comme on lui demandait le moyen qu'il employait pour repousser avec tant de grandeur d'âme des outrages si nombreux, il fit cette réponse remarquable : « Lorsque je ressens en moi les premiers emportements de la colère, vite je me hâte de penser à Jésus crucifié; je me rappelle ce qu'il disait

quand ses ennemis le couvraient d'outrages et de mépris au milieu des angoisses de la mort, et chaque fois je ne manque pas d'entendre sa voix pleine de douceur qui me dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Je m'efforce, de toute mon âme, de réciter après lui cette prière, et aussitôt le calme renaît dans mon intérieur; ma colère s'apaise, et la douceur a reconquis son empire. » (*Lohn. Bibl.* II. 68).

b. Un vaillant chevalier, nommé Hildebrand, avait été l'objet d'une grave injure de la part d'un autre chevalier nommé Bruno. Dans sa fureur, il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Le jour était venu où il devait humilier son ennemi et noyer dans son sang l'affront qu'il en avait reçu. Comme il se rendait sur le théâtre où il allait passer son épée à travers le corps de son ennemi, il passa devant une chapelle, dans laquelle il entra, en attendant que les ténèbres de la nuit fussent entièrement dissipées. Il se mit à examiner les images suspendues aux murailles; trois représentaient la Passion du Sauveur. Sur la première, on voyait le Sauveur revêtu de la *robe d'ignominie,* et on lisait au bas ces paroles : *Il ne rendait pas outrage pour outrage.* La seconde figurait la flagellation; elle portait cette inscription : *Il ne menaçait pas lorsqu'il souffrait.* La troisième, enfin, représentait le crucifiement avec cette devise : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* La vue de ces trois tableaux toucha vivement le cœur du chevalier; il se mit à genoux et pria, et comme la glace fond aux rayons du soleil, ainsi le ressentiment de cet homme, naguère si courroucé, s'évanouit à la chaleur du céleste amour de

Jésus. Il partit et alla se réconcilier avec son ennemi. — Allons, nous aussi, nous inspirer aux mêmes sources et nous imiterons son exemple (*Nach den relig. Gedicht. Augsb.* 1841).

SENTENCES.

a. Voulez-vous, ô homme, marcher de vertu en vertu et mener une vie parfaite, méditez tous les jours la passion de Jésus, car il n'est rien qui soit capable de stimuler votre âme davantage (*S. Bonav. De pass.*)

b. Considérez les blessures du Christ *suspendu* à la croix, le sang de Jésus *mourant*, la dignité de Jésus *Sauveur*. Sa tête est penchée pour vous baiser, son cœur est ouvert pour vous aimer, ses bras sont étendus pour vous embrasser. Laissez-le s'attacher aussi étroitement à votre cœur qu'il l'a été lui-même à la croix (*S. Aug. in lib. de virg.*).

c. Toutes les créatures souffrent avec le Christ, le crucifié. Le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, les tombeaux s'entrouvrent. Seul l'homme pour qui le Seigneur a souffert, ne veut pas souffrir avec lui (*S. Hieron. in Matth.*).

d. La croix du Christ est la clef du paradis, le bâton du faible, l'étoile des pénitents, le bouclier des fidèles, l'épée de ceux qui sont tentés l'aimant des amants et la source de toutes les grâces (*S. Damas.* 1. 4).

e. Avant que la croix fût, il n'y avait pas encore d'échelle pour monter au ciel. Aussi, ni Abraham, ni Jacob, ni David, ni tout autre homme ne pouvaient y parvenir. Maintenant, cette échelle — la croix — est dressée (*S. Aug. Serm.* 79. *de temp.*).

f. Jésus a beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais peu de sa croix. Un grand nombre suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa Passion. Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu embrassent l'ignominie de sa croix (*Imitation de Jésus-Christ*. liv. II. ch. XI).

COMPARAISONS.

a. L'historien Xénophon raconte que Tigrane, roi d'Arménie, ayant été fait prisonnier avec sa femme Bérénice par Cyrus, roi de Perse, celui-ci lui demanda le prix qu'il serait disposé à donner pour la délivrance de sa tendre épouse. Tigrane répondit sans hésiter : « Je sacrifierais tout, ma vie même, pour obtenir la liberté de ma chère Bérénice. » — Cette réponse plut tellement au roi de Perse, que non-seulement il leur rendit à tous deux la liberté, mais il les remit encore en possession de leur royaume. Lorsqu'ils furent de retour dans leurs Etats, Tigrane demanda à Bérenice si le roi Cyrus lui avait plu et l'impression qu'avaient produite sur elle l'éclat et la magnificence de sa cour? Bérénice répondit qu'il ne lui en restait aucun souvenir, mais que, depuis le moment où il avait déclaré qu'il était prêt à verser son sang et à donner sa vie pour son élargissement, ravie à la vue de l'immensité de son amour, lui seul avait été l'unique objet de ses pensées, que ses regards ne s'étaient plus détournés de lui, qu'elle n'avait plus voulu penser qu'à lui, arrêter ses yeux que sur lui! — Eh quoi! nous n'imiterions pas cette reine dans son amour? et nous pourrions détourner un seul instant nos regards et nos pensées de

celui qui, *réellement*, a donné son sang et sa vie pour la délivrance de notre âme. Ravis d'admiration à l'aspect de tant d'amour, ne devrions-nous pas oublier tout ce qui éloigne notre pensée de ce céleste Libérateur? (*Lohn. Bibl.* I. 605).

b. L'historien romain, Suétone, raconte qu'un vieux soldat supplia un jour César de l'assister en justice à l'occasion d'un procès qu'il avait à soutenir. Mais César s'y refusa, et lui offrit quelqu'un de sa suite pour l'accompagner. Le vieux soldat découvrant alors sa poitrine : « Lorsque, ô grand César, lui dit-il, je vous vis un jour courir de grands dangers dans un combat, je n'en mis pas un autre à ma place pour vous défendre, mais je combattis *moi-même pour votre personne*. Voyez les cicatrices des blessures que j'ai reçues en protégeant votre existence. » A ces paroles, César rougit, et alla en personne assister le soldat en justice. — Jésus nous montre aussi du haut de la croix les blessures qu'il a reçues pour nous et nous crie : « En quoi ! vous ne voulez rien faire pour moi, malgré que vous voyiez par mes blessures ce que j'ai fait pour vous? » (*Ibid*).

c. De même qu'autrefois dans le désert, ceux d'entre les Israélites qui regardaient le serpent d'airain, étaient guéris des morsures des serpents terrestres, de même ceux qui regardent avec une foi vive Jésus-Christ sur la croix, sont guéris des morsures des serpents de l'enfer (*S. Aug. in Joann.*).

d. De même que le bois que Moïse plongeait dans l'eau de Mara, comme le lui avait prescrit le Seigneur, lui faisait perdre son amertume et la rendait douce et potable, de même lorsque, par de pieuses méditations, nous trempons le bois de la croix dans nos tribulations,

elles perdent leur amertume et nous les acceptons alors volontiers.

e. De même que le pain durci s'amollit par l'eau et peut de nouveau servir de nourriture, ainsi les plus grandes douleurs s'adoucissent par le sang de Jésus-Christ (*S. Cath. Sen.*).

f. De même que la pourpre ne tire pas sa valeur de la laine mais de la couleur dans laquelle on la trempe; ainsi nos œuvres ne tirent pas non plus leur mérite d'elles-mêmes, mais bien du sang de l'agneau de Dieu (*S. François de Sales,* vol. III. De l'amour de Dieu).

§ 5. DU CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE (1).

1. Sentences des saints Pères sur ces paroles : *Descendu dans les enfers.*

1. *a.* Le Seigneur, le Saint d'Israël s'est ressouvenu de ses morts, qui dormaient ici-bas dans le tombeau de la terre, et il est descendu vers eux (*S. Just. mart. cum Tryph.*).

b. Il est descendu *seul* dans les enfers, mais il en a retiré *plusieurs* qu'il a fait monter dans le ciel (*S. Ignat. Ep. ad Trall.*).

c. Le motif pour lequel l'âme du Christ est descendue dans les enfers, c'est que, ayant paru sur la terre en qualité de soleil de Justice, il a voulu éclairer aussi ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort; et

(1) Nous parlerons de l'enfer, considéré comme le séjour des damnés, lorsque nous traiterons des quatre fins dernières; IIIe vol.; nous dirons aussi, au douzième article, quelque chose sur la résurrection de nos corps.

comme, sur la terre, il est devenu l'auteur du salut de ceux qui croyaient en lui, et que, au contraire, il a puni les incrédules; il a agi de même envers ceux qui étaient dans les enfers, afin que tout genou fléchisse devant lui dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (*S. Joann. Dam.* De Fide, l. 5. c. 29).

d. Lorsqu'un roi puissant s'est emparé d'une ville ou d'une forteresse où ses sujets languissaient dans la captivité, ce n'est certes pas un déshonneur pour lui, après s'en être rendu maître, de pénétrer en personne dans les prisons et de rompre les chaînes des captifs. Chacun s'empressera bien plutôt de le combler d'éloges et de proclamer sa magnanimité. Telle fut, en effet, la conduite du Christ. Il descendit dans les enfers, non pas comme *prisonnier,* mais comme *triomphateur,* et en qualité de *Libérateur* des captifs (*S. Cyprian*).

2. Sentences des saints Pères sur ces paroles : *Ressuscité des morts.*

a. Dans la résurrection de Jésus, nous voyons tout à la fois un *miracle* et un *exemple ;* un *miracle,* pour exciter notre foi, un *exemple,* pour faire naître notre espérance (à notre future résurrection) (*S. Aug. in Psalm.* 129).

b. Le jour de la résurrection du Christ, c'est pour les morts, la vie; pour les pécheurs, le pardon; pour les saints, la gloire (3 *Sem. Serm. de temp.*).

c. Ce qu'il importe le plus au chrétien de croire, ce n'est pas que Jésus-Christ est mort, mais qu'il est ressuscité d'entre les morts; car qu'il soit véritablement mort, c'est ce que croit le païen lui-même, puisqu'il en fait un sujet de reproche au chrétien. Quel est donc le point capital de notre foi, et qu'est-ce qui en fait le

mérite? Le voici : c'est de croire que le Christ est ressuscité des morts et d'espérer que nous ressusciterons aussi un jour par la vertu de Jésus-Christ; tel est le mérite, la *gloire* de notre foi (*S. Ambros. in Ps.* 101).

d. Si Dieu, en nous promettant la résurrection de la chair, ne l'eût pas rendue visible (par sa résurrection), qui ajouterait foi à ses promesses? Mais il s'est fait homme, il s'est abaissé jusqu'à souffrir volontairement la mort, il est ressuscité par un acte de sa propre puissance, et ainsi il nous a montré, par son exemple, ce qu'il nous a promis pour récompense (*S. Greg. in Moral.* l. 21, c. 6).

3. *La solennité de la fête de Pâques.* — Déjà dans les premiers siècles et au temps même des Apôtres, le dimanche avait été fixé au lieu du samedi pour célébrer la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, qui, à cette époque, se solennisait avec une pompe extraordinaire. Cette fête durait six jours pendant lesquels on se livrait à une joie innocente, sans qu'il fût permis de s'occuper d'œuvres serviles, car elles étaient strictement défendues. La discipline de l'Eglise a limité cette durée, et l'on ne solennise plus que les deux premiers jours de la semaine (1). Les Israélites célébraient la fête de Pâques le quatorzième jour après la nouvelle lune de mars. Conformément à cet usage, quelques églises d'Asie célébraient également, ce jour-là, la résurrection de Jésus-Christ, n'importe quel jour de la semaine elle tombât. Mais à Rome et dans tout le reste de l'Occident, on ne célébrait ce mystère que le dimanche qui suivait immédiatement le quatorzième jour de la nou-

(1) En France, le dimanche seulement, et encore?—(*Le trad.*).

velle lune de mars. — Au concile de Nicée, tenu en 325, on décréta, pour plus d'uniformité, que, puisque Jésus-Christ était ressuscité le premier jour de la semaine, on célébrerait aussi la fête de Pâques le dimanche qui suivrait immédiatement le quatorzième jour de la nouvelle lune. Et ainsi cet usage devint général (*Guill*).

4. *Le miracle de la nuit de Pâques.* — L'écrivain ecclésiastique Eusèbe nous raconte le fait suivant. Comme, d'après un ancien usage religieux, les fidèles de Jérusalem passaient la nuit qui précède la résurrection du Sauveur au milieu de pieuses solennités, les diacres s'aperçurent que l'huile manquait pour allumer les lampes de l'église. Le peuple qui tenait vivement à ce que rien ne manquât à la solennité parfaite de cette fête, en fut extrêmement ému; il n'y eut que l'évêque de Jérusalem, Narcisse, qui parut ne pas s'en inquiéter. Il ordonna à ceux qui étaient chargés de l'entretien des lampes, d'apporter de l'eau de la fontaine voisine. Il récita une prière sur l'eau, et commanda à ceux qui l'avaient apportée de la verser dans les lampes avec une foi vive et sincère. Et, chose vraiment surprenante, l'eau se trouva changée en huile. On en conserva longtemps encore en mémoire de ce miracle, et il en restait encore quelque peu du temps d'Eusèbe de Césarée, environ cent vingt ans après (*Stolb.* H. G. B. 8).

5. *Les martyrs du jour de Pâques.* — A l'approche du jour de Pâques, les catholiques d'Afrique qui autrefois avaient eu beaucoup à souffrir des Vandales, et avaient été troublés de mille manières dans la célébration des offices divins, voulurent solenniser avec pompe le jour de Pâques. Ils ouvrirent une église qui avait été fermée par les Ariens, ces ennemis de la divinité de

Jésus-Christ, et bientôt elle fut remplie d'une foule innombrable de fidèles. Les Ariens le surent, et un de leurs prêtres, ayant assemblé des gens armés, vint attaquer les catholiques. Ils entrent l'épée à la main, d'autres montent sur les toits voisins et tirent des flèches dans les fenêtres de l'église. Un lecteur, monté sur la tribune, chantait *Alleluia,* quand il reçut un coup de flèche dans la gorge. Le livre lui échappa des mains, et il tomba mort. Plusieurs furent tués à coups de flèches ou de dards sur le marche-pied de l'autel. Ceux qui ne moururent pas sur-le-champ furent tourmentés ensuite et presque tous mis à mort par ordre du roi, principalement les grandes personnes. L'Eglise fait mémoire de ces martyrs le cinquième d'avril.

6. *La confession de sainte Marguerite.* — Interrogée par des gouverneurs païens qui lui demandaient quelle était sa religion, cette sainte répondit avec fermeté que c'était la religion chrétienne. A cette réponse, le juge s'écria saisi d'une vive indignation : « Quelle absurdité que de rendre à un homme l'adoration due à Dieu seul, à un homme surtout qui a été cloué sur un bois infâme, sur une croix! » Mais la sainte lui demanda de son côté d'où il savait que le Christ avait été crucifié? « Nous le savons, reprit le gouverneur, par vos livres que vous appelez Evangiles. — Eh bien! répondit Marguerite, ces mêmes écrits où il est question des souffrances et de la mort sur la croix de mon Sauveur, parlent aussi de sa résurrection et de sa gloire. Pourquoi croyez-vous qu'il a été crucifié, sans vouloir ajouter foi à sa résurrection? Nous, chrétiens, nous ne croyons pas à la divinité du Sauveur pour la raison qu'il a *souffert* et qu'il est *mort,* mais bien parcequ'il est *ressuscité* du

tombeau par sa propre puissance : voilà pourquoi nous faisons retentir avec tant d'allégresse ce chant de triomphe : *Alleluia*. En ressuscitant, il a fait voir qu'il est Dieu : voilà pourquoi nous faisons volontiers le sacrifice de notre vie pour attester la fermeté de notre foi. » — Cette profession de foi énergique mit tous les assistants dans l'étonnement. Cependant le gouverneur n'en devint que plus courroucé, et après avoir fait souffrir à la sainte de longs mais inutiles tourments, il la condamna à être décapitée (*Nach Veit's Homilienkranz*. B. 4).

7. *Nous devons ressusciter avec Jésus-Christ, c'est-à-dire sortir du tombeau de nos péchés.* — Nous lisons dans saint Ambroise (*in Psalm.* 1). : « Si nous ressuscitons ici-bas d'entre les morts, nous ressusciterons aussi dans le ciel. Si nous ne sommes pas sur la terre des membres desséchés, mais que nous recevions la rosée de la parole divine et les secours du Saint-Esprit, nous vivrons dans le séjour éternel. » — Le jour de Pâques, un ange descendit du ciel et un tremblement de terre ébranla le tombeau. Pour ressusciter à la vie spirituelle, nous avons aussi besoin de l'assistance du ciel, c'est-à-dire de la grâce du Saint-Esprit. Il faut que la crainte de Dieu et la componction du cœur, semblables à un tremblement de terre, ébranlent en quelque sorte le pécheur. Les femmes se demandaient avec inquiétude quel était celui qui pourrait enlever la pierre immense qui recouvrait le tombeau. Dans l'œuvre de la résurrection du pécheur, l'entreprise la plus difficile est aussi l'enlèvement de la pierre du tombeau; cette pierre, c'est la *paresse*. Elle pèse souvent pendant de nombreuses années sur le cœur de quantité de pécheurs; et, comme

un lourd couvercle de cercueil, elle en ferme l'entrée de telle sorte, que nul rayon de lumière céleste n'y saurait pénétrer. Et ainsi réduite à l'impossibilité d'entendre aucune parole d'encouragement qui la sollicite à sortir de cet état de mort, l'âme ne s'aperçoit même plus des affreuses ténèbres qui l'enveloppent, et elle continue à rester assoupie dans le sommeil de la mort. — Eh quoi! nos cœurs seraient encore recouverts de cette pierre du sépulcre? — Pâques écoulé, nous serions encore aussi indolents qu'auparavant? Serait-ce peut-être que, au lieu de ressusciter, nous n'aurions fait que nous enfoncer de plus en plus dans notre cercueil, pour continuer notre sommeil? — Il y avait près du tombeau de Jésus des gardes que ses ennemis y avaient amenés, et qui partirent dès que Jésus fut ressuscité. Il y en a aussi qui veillent à côté du tombeau du pécheur, que notre ennemi capital, Satan, y a placés : ce sont l'orgueil, et sa fille, la mauvaise honte. Elles ne permettent pas au pécheur de ressusciter, mais elles lui persuadent sans cesse de continuer à dormir, l'assurant que ses fautes ne sont que des bagatelles. Cette mauvaise honte ferme souvent la bouche à plus d'un pécheur, de la même manière que les ennemis de Jésus tenaient son tombeau fermé. Sont-ils encore là ces gardes? L'orgueil continue-t-il toujours à vous dire que vos péchés ne sont que des peccadilles, et la mauvaise honte réussit-elle toujours à vous fermer la bouche lorsqu'il s'agit de votre confession pascale? Malheur à vous si ces satellites de Satan vous assiégent encore, car alors vous n'etes pas ressuscité? Lorsque Jésus ressuscita, il laissa dans le tombeau les langes et les liens dans lesquels il était enveloppé. Tel est l'état de notre âme. Souvent

elle est enveloppée d'inclinations et de désirs pervers, comme de langes et de liens qui la retiennent captive. Il nous arrive alors ce qui arriva à Lazare lui-même au moment de sa résurrection. Comme lui, nous ne pouvons pas sortir du tombeau de nos péchés, parce que nos passions mauvaises et nos penchants déréglés nous enlacent comme des chaînes qui, lorsque nous avons fait quelque effort pour reconquérir notre liberté, nous font bientôt retomber dans notre ancien sommeil. Débarrassons-nous donc de ces entraves, rompons les liens qui nous retiennent attachés au péché, bannissons toute liaison criminelle, toute affection déréglée, il le faut absolument, si nous voulons ressusciter avec Jésus-Christ. — Après sa résurrection, le corps de Jésus fut un corps *glorieux* et ravissant de *beauté*. Quelque décomposé et défiguré qu'il fût quand on le déposa dans le sépulcre, il ressuscita entouré d'un éclat et d'une pureté remarquables. Telle doit être notre âme après la résurrection : naguère horriblement maltraitée par les cicatrices du péché, elle doit aujourd'hui briller de toute la splendeur de l'innocence. Elle doit avoir pour ornements et pour parure *les bonnes résolutions* et les *pieuses déterminations*, qui doivent être comme les premières fleurs, les prémices de notre transformation à la vie de la grâce. Doutons-nous que cet amendement se soit déjà opéré, consultons notre miroir, je veux dire notre conscience; interrogeons-la souvent. Lorsque les femmes se rendirent auprès du sépulcre, les anges leur dirent : « Vous cherchez le *vivant* parmi les morts; il est ressuscité, et il n'est plus ici. » Puissions-nous faire tressaillir de joie notre ange gardien, en forçant le démon de s'écrier, lorsque, après la résurrection, il

viendra avec sa troupe, les séducteurs du siècle, nous chercher dans le tombeau de la perdition : « Vous cherchez les vivants parmi les morts, les convertis parmi les pécheurs; ils sont ressuscités et ne sont plus ici. »

Dans les homélies de Haub, il est raconté qu'un jeune débauché, ayant rencontré après Pâques une personne avec laquelle il avait eu des liaisons criminelles, mais qui s'était convertie, il parut étrangement surpris, en voyant comment elle se comportait à son égard et passait près de lui sans le saluer, comme si elle ne l'eût pas connu. Il s'approcha d'elle et lui dit : « Ne me connaissez-vous donc plus? Je suis encore le même qu'autrefois, » mais elle lui répondit : « Il est fort possible que vous soyez encore le *même* que vous étiez; pour moi, je ne suis plus la *même* que vous m'avez connue (*Nach Veit's Homilienkranz*).

8. *Origine des œufs de Pâques.* — Depuis plusieurs siècles déjà, les chrétiens avaient coutume de se donner mutuellement un œuf coloré en rouge en signe de la joie qu'ils éprouvaient le jour de la Résurrection. Voici quelle en fut, dit-on, l'origine. L'historien Œlius Lampridius rapporte, que le jour de la naissance de Marc-Aurèle Sévère, une poule fit à sa mère un œuf rouge, et que, ayant demandé la signification de ce phénomène extraordinaire à un devin, il lui fut répondu que son nouveau-né serait un jour élu empereur des Romains. — Afin de ne point exposer son fils à des persécutions, la mère garda le secret de cette révélation jusqu'en 224, où son fils fut effectivement nommé empereur des Romains. Comme ce souverain fut un bon prince, l'usage se conserva parmi les païens

de se donner un œuf rouge quand on voulait se souhaiter une bonne fortune. Les chrétiens se sont emparés de cette coutume et lui ont prêté une signification religieuse, en l'employant pour se féliciter mutuellement le jour de la Résurrection (*Buchfel Exempb.*).

§ 6. DU SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

1. *Le lieu de l'Ascension de Jésus-Christ.* — Ce lieu est la montagne des Oliviers, la plus haute de toutes celles qui environnent Jérusalem. Elle offre trois sommets ou collines parallèles dans la direction du nord au sud ; c'est sur celui du milieu, qui est le plus élevé, que Jésus-Christ opéra sa glorieuse ascension et laissa dans le rocher l'empreinte de ses pieds, ainsi que saint Jérôme qui l'avait vue, et les autres Pères, en rendent témoignage. Il ne reste plus que celle du pied gauche, les Turcs ayant enlevé l'autre vers le milieu du dix-septième siècle; ils la conservent dans leur mosquée avec beaucoup de vénération. — Le sacré vestige qui subsiste encore a été vu par beaucoup de voyageurs. Le talon est tourné vers le midi, et les doigts regardent le nord en déclinant vers le couchant. Ainsi Jésus-Christ, en montant au ciel, comme sur la croix, avait le visage tourné vers l'Europe, cette belle partie du monde qui lui est restée la plus fidèle, et surtout du côté de la ville de Rome, suivant la remarque d'André Chomius. On a entouré le sacré vestige que nous venons de décrire d'une maçonnerie, pour empêcher qu'on ne marchât dessus, car il est révéré par les pèlerins du monde entier. Rien de plus fameux dans l'histoire, dit saint Bernardin, que ce trait d'un gentilhomme

provençal, qui, après avoir visité avec une piété et une dévotion extraordinaires les lieux consacrés par la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, mourut victime du divin amour, la bouche collée sur le roc où le Sauveur avait laissé l'empreinte de ses pieds (*D'après Géramb et Guill.*).

2. Saint Augustin fait cette belle remarque au sujet de l'Ascension : « Nous devons souvent faire, *en esprit*, une ascension avec le Christ, afin que, au jour du jugement, nous puissions le suivre avec notre *corps*. Toutefois, nous ne devons pas oublier que ni l'orgueil, ni l'avarice, ni la luxure ne peuvent monter dans le ciel avec le Christ; car l'orgueil ne saurait s'allier avec l'humilité, pas plus que l'avarice avec l'auteur de l'amour, et l'impureté avec le fils d'une Vierge sans tache. » (S. *Aug. Serm.* 2. *de Ascension.*).

Réflexion. — En quittant la montagne des Olives, le Sauveur fit une triple entrée :

La *première* fut l'entrée glorieuse qu'il fit, comme fils de David et roi des Juifs, dans la *Jérusalem terrestre.* Ses apôtres portaient des branches de palmiers, symbole de la paix, et le Prince de la paix s'avançait monté sur un âne, autre symbole de la paix, selon les mœurs orientales; car, dans la guerre, les princes d'Orient étaient à cheval. Tout Jérusalem, à son arrivée, faisait entendre ses chants et ses *hosanna.* Mais peu de jours s'étaient écoulés, et le chant de l'*hosanna* avait fait place à ce refrain de mort répété en chœur par les Juifs : « Crucifiez-le, crucifiez-le ; » preuve que la magnificence de la terre et la faveur humaine offrent peu de consistance.

Le Sauveur fit une *deuxième* entrée qui fut une en-

trée douloureuse en sa qualité d'Agneau de Dieu. Ses disciples, qui s'étaient glorifiés de leur fidélité à leur divin Maître, prirent tous la fuite. Leur conduite nous fait voir combien est faible l'homme qui ne se confie qu'en ses propres forces, et qui n'a pas veillé et demandé comme Jésus-Christ le secours et l'assistance du ciel. Ceux qui l'accompagnent sont maintenant armés de piques et de lances, instruments de la guerre; car le combat de l'Agneau avec le serpent avait commencé. Il a été chargé de chaînes afin de nous rendre nous-mêmes à la liberté.

Le Sauveur fit une *troisième* entrée lorsque, en sa qualité de *fils de Dieu et d'héritier de son royaume*, il entra glorieux dans la *Jérusalem céleste*. A cette vue, ses disciples tombèrent dans un abattement extrême, dans une tristesse profonde, ce qui prouve combien l'âme se sent malheureuse, lorsque, épouse du Christ, elle se voit privée et séparée de son époux. Ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors ne purent l'accompagner plus longtemps, il leur fallait auparavant parcourir, comme leur divin Maître, le *sentier de la croix*. Celui qui veut suivre le Sauveur entrant au ciel, doit préalablement l'avoir accompagné dans la vie douloureuse.

§ 7. DU SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

1. *La ruine de Jérusalem, figure du dernier jugement.* — Les prophéties touchant la ruine de Jérusalem, et celles relatives au jugement dernier et à tous les événements qui se passèrent alors, sont tellement confondues l'une avec l'autre en saint Matthieu, chapitre 24, qu'il est permis de croire que le Sauveur a eu

le dessein de nous donner, dans la ruine de Jérusalem, une image et un symbole du dernier jugement, et de nous faire voir que ce jugement sera aussi certain et aussi effroyable que l'a été la ruine de Jérusalem dont elle est la figure. — Comme témoignage de la sévérité des jugements de Dieu, nous allons rapporter la ruine de Jérusalem telle que nous l'a transmise l'historien Josèphe Flavius.

Depuis de nombreuses années, la ruine de Jérusalem avait été prédite par les prophètes. Le Sauveur lui-même avait annoncé que cet événement serait précédé de certains signes ; mais l'obstination des Juifs et leur aveugle crédulité leur firent méconnaitre ces salutaires avertissements. Il leur avait été prédit que leur temple serait ruiné, qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre, etc. — Il y avait bientôt quarante ans que cette prédiction avait été faite ; eux, cependant, après avoir mis à mort leur maître, excitaient les païens à faire mourir ses disciples. Un autre Jésus vint alors faire retentir à leurs oreilles, nuit et jour, le présage terrible de leur prochain malheur. Laissons plutôt parler un témoin oculaire, Josèphe.

Quatre ans avant la guerre, et sept ans cinq mois avant le siége de Jérusalem, un nommé Jésus, étant venu dans cette ville à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une paix profonde et jouissait d'une grande opulence, commença tout-à-coup à élever la voix et à crier dans le temple : « Voix de l'Orient : voix de l'Occident : voix des quatre vents : voix contre les nouveaux époux et contre les nouvelles épouses : voix contre tout le peuple. » Puis, courant nuit et jour les places et les rues de la ville, il poussait les mêmes

cris. Quelques-uns des principaux Juifs, ne pouvant supporter d'aussi lugubres présages, le firent prendre et charger de coups. Mais, sans proférer une seule parole contre ceux qui le maltraitaient, il continuait à répéter ses lamentables accents. Les magistrats le conduisirent à Albin, gouverneur de la Judée, qui le fit battre de verges, sans qu'il fût possible de lui faire verser une larme, mais, à chaque coup, il répondait d'une voix lugubre : Malheur, malheur à Jérusalem.

Il continua ainsi sans interruption jusqu'au moment où les Romains, ayant mis le siége devant Jérusalem, il vit ses prédictions s'accomplir. Pendant tout ce temps, sa voix ni ne s'affaiblit ni ne devint rauque ; il ne cessa de crier que quand il cessa de vivre. Un jour que, faisant le tour des remparts de la ville assiégée, il se mit à crier avec plus de force qu'à l'ordinaire : Malheur à la ville ! malheur au peuple ! malheur au temple ! il ajouta : Malheur à moi ! lorsqu'au même instant, une pierre lancée par une machine le renversa et l'étendit raide mort (1).

Ce n'étaient pas les seuls avertissements que le ciel donnait à ce malheureux peuple. Josèphe et Tacite en rapportent plusieurs autres (2). D'abord un météore sinistre, sous la forme d'une épée flamboyante, parut pendant un an au-dessus de la ville. Le peuple s'étant rassemblé pour la fête des Azymes, tout-à-coup, vers la neuvième heure, une lumière si éclatante environna l'autel et le temple, qu'il semblait qu'on fût en plein midi. A la même solennité, la porte orientale du temple,

(1) *Josèphe*, Bell. Jud. l. 7. c. 12.
(2) *Tacite*, Hist. l. 15. c. 13.

qui était d'une grandeur démesurée et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine l'ouvrir et la fermer, s'ouvrit d'elle-même vers la sixième heure de la nuit. Enfin, peu de jours après la même fête, il arriva un prodige si étrange, qu'il surpasse toute croyance, et que certainement, dit Josèphe, il semblerait une fable s'il n'était attesté par des témoins oculaires, et si les calamités qui le suivirent n'avaient confirmé de tels présages. Avant le couché du soleil, on vit, dans tout le pays, des chariots courant dans les airs, et des bataillons armés traversant les nues et campant autour de la ville.

Au milieu de ces événements surprenants, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, vint camper sous les murs de Jérusalem. Il l'aurait prise sans peine, si plusieurs des siens n'avaient été corrompus par Florus ou bien s'il en avait poussé plus vivement le siége. Mais Dieu ne voulait point, dit Josèphe, que Jérusalem fût prise avec tant de facilité. Cestius se retira inopinément. Les Juifs le suivirent de près, harcelant sans cesse son arrière garde. S'étant engagé dans des défilés, il y perdit quatre mille hommes, trois cent quatre-vingts chevaux, avec son bagage et ses machines de guerre.

Les chrétiens de Jérusalem profitèrent de ce moment pour se retirer ailleurs. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation que Daniel a prophétisée, (que celui qui lit entende) ; quand vous la verrez établie dans le lieu saint, ou, comme il est dit dans saint Marc, dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes. » Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes : « Quand

vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que la désolation est proche; alors que ceux qui sont dans la Judée se retirent sur les montagnes » (1). Ces signes étaient arrivés. L'armée romaine entourait Jérusalem. Les chrétiens se souvenaient encore de cette prédiction récente de saint Pierre et de saint Paul : « Dans peu de temps, Dieu élèvera à l'empire un prince qui subjuguera les Juifs, rasera leurs villes et les assiégera dans Jérusalem. Là, leurs femmes seront réduites, par une cruelle famine, à se nourrir de la chair de leurs propres enfants, et eux, poussés par les chefs des diverses sectes, à faire les uns des autres un affreux carnage. Lorsque leur ville tombera au pouvoir de l'ennemi, ils verront, sous leurs yeux, leurs femmes traitées indignement, leurs filles violées et prostituées, leurs jeunes hommes mis en pièces, leurs petits enfants écrasés, enfin tout mis à feu et à sang, eux-mêmes traînés en esclavage et bannis à jamais de leur pays. »

Cependant Titus s'approchait de Jérusalem déchirée sans cesse par les plus cruelles dissensions. Outre ses fortifications naturelles, la ville était encore défendue par trois enceintes de murailles. Déjà Titus, malgré les efforts incroyables des assiégés, s'était emparé des deux premières. Voulant couper toute communication avec l'extérieur, il entoura toute la ville d'un mur de circonvallation flanqué de hautes tours. Précédemment, la famine était extrême dans Jérusalem ; elle devint horrible. Une multitude immense y était rassemblée, tant à cause de la fête, que parce qu'elle ne trouvait plus où habiter dans les villes en ruine. Elle eut bientôt

(1) *Matth.*, 24, 15 *et* 16 ; — *Marc*, 13, 14 ; — *Luc*, 21, 20.

consommé ce qu'il y avait de vivres et Jérusalem devint une véritable image de l'enfer. La guerre, la famine, la peste y régnaient à la fois. Les factieux enlevaient au peuple le peu qui lui restait; ils forçaient les maisons; s'ils trouvaient quelque chose, ils frappaient pour l'avoir caché; s'ils n'y trouvaient rien, ils tourmentaient encore plus cruellement pour l'avoir caché trop bien. Entre parents même il n'y avait plus de compassion. La femme arrachait le pain à la bouche de son mari, la fille à celle de son père, et, ce qui est plus affreux, la mère à son enfant qui défaillait dans ses bras. Le désespoir en poussa plusieurs à sortir en armes et à se jeter en frénétiques sur les Romains. Titus, soit par colère, soit pour inspirer aux assiégés plus d'épouvante et d'horreur, commanda de mettre en croix tous ceux qu'on viendrait à prendre. On en supplicia ainsi cinq cents par jour, quelquefois davantage Le nombre des crucifiés devint en peu de temps si considérable, qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de croix pour le supplice.

Dans la ville, les vivants ne suffisant plus pour ensevelir les morts, les places, les maisons et les rues étaient pleines de cadavres sans sépulture. Cependant, depuis le quatorze avril, époque à laquelle avait commencé le siége, jusqu'au premier juillet, c'est-à-dire dans l'espace de deux mois et demi, on avait enterré, aux dépens du public, six cent mille pauvres, dont cent quinze mille huit cent quatre-vingts furent enlevés par une seule porte de la ville. Fatigués de rendre ces derniers devoirs aux morts, ils emplissaient de cadavres de vastes édifices, et puis en fermaient les portes; ou bien les jetaient du haut des murs dans des gouffres qui

étaient proches et qui bientôt en furent comblés. Titus faisant une ronde vint à s'en apercevoir; frissonnant de la puanteur qui s'exhalait de ces monceaux de cadavres, il gémit, et, les yeux élevés vers le ciel, il prit Dieu à témoin que ce n'était point à lui qu'il fallait imputer de pareilles horreurs.

Quant aux factieux, ils continuaient leur train de vie. Ils entraient dans les maisons, non plus seulement pour piller les vivants, mais les morts, et, après les avoir dépouillés, ils s'en allaient en riant. Ils essayaient la pointe de leurs épées sur ces cadavres et quelquefois même sur ceux qui respiraient encore; mais si quelqu'un les priait de l'achever, ils se moquaient de lui. Rien ne semblait capable de toucher ces monstres. Il arriva cependant une chose qui leur fit horreur.

Une femme noble et riche d'au-delà du Jourdain se trouvait aussi à Jérusalem. Les séditieux lui prirent toutes ses richesses, et enfin même ce qu'elle avait caché de vivres. Outrée de douleur, elle les chargeait d'injures et de malédictions, faisant son possible pour les obliger à la tuer; mais aucun ne lui fit grâce. Enfin, n'en pouvant plus de faim et de désespoir, elle prit l'enfant qu'elle avait à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés, lui dit : « Malheureux enfant! à quoi te réserverais-je? à mourir de faim? à être esclave des Romains, ou à tomber entre les mains de ces factieux? Deviens plutôt ma nourriture, deviens une furie pour ces tyrans, deviens l'objet d'un récit à jamais funeste et le seul malheur qui puisse s'ajouter encore au malheur des Juifs! » Elle dit, égorge son enfant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste.

Bientôt les sicaires accourent, attirés par l'odeur de

ce mets exécrable; ils menacent la femme de la tuer si elle se refuse à le leur montrer. » Je vous ai gardé une bonne part, » dit-elle, et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. — « C'est mon enfant, continua-t-elle; c'est moi qui ai fait ce que vous voyez : mangez-en, car j'en ai mangé, moi! Ne soyez pas plus tendres qu'une femme, plus compatissante qu'une mère. Que si vous avez la conscience trop timorée et que vous repoussiez la victime que je vous offre, eh bien! j'en ai mangé une moitié, j'aurai encore l'autre. »

Eux, pour toute réponse, s'enfuirent épouvantés.

Le nom de cette mère désespérée était *Marie!* et le nom de cet homme qui n'avait cessé de crier durant sept ans : Malheur à Jérusalem : malheur au temple, le nom de cet homme était *Jésus!* Jésus et Marie, noms de grâces, de miséricorde, de consolation, de salut pour les chrétiens; noms de terreur, de calamités, de désolation pour les Juifs. Il y a en cela un grand mystère.

Cependant Titus, après de sanglants combats, avait emporté la dernière enceinte de la ville. Il s'approcha enfin du temple, fit une dernière mais inutile sommation aux Juifs. Après avoir vainement essayé d'ébranler les portes de la seconde enceinte, il fut obligé d'y mettre le feu, prenant tous ses soins pour ne pas endommager la partie intérieure de ce monument qui était la plus magnifique. Mais un soldat, poussé, dit Josèphe, comme par une force surnaturelle, prit un tison ardent, et le jeta par une fenêtre dans des chambres contiguës. Aussitôt il s'y alluma un horrible incendie. Avec le temple périt une multitude de toutes

sortes de personnes; dans ce nombre, six mille du peuple, hommes, femmes, enfants, qui s'y étaient réfugiés sur la parole d'un faux prophète.

La vue de cet incendie, loin de tirer les Juifs de leur obstination, ne fit que les rendre plus furieux. Titus ayant permis aux soldats de tuer, de saccager, ordonna d'abattre jusque dans les fondements la ville et le temple, et ensuite il y fit passer la charrue. Ainsi fut accomplie la prédiction du Sauveur, que de ce vaste édifice il ne resterait pas pierre sur pierre.

Il périt au siége de Jérusalem, d'après le témoignage de Josèphe, onze cent mille Juifs. Il n'y a point, dans toute l'histoire, d'exemple d'un si grand nombre de victimes, ni de morts si tragiques. Mêlant la prédiction des maux qui attendaient Jérusalem à celle des maux qui doivent précéder et accompagner la désolation finale de l'univers, Jésus-Christ avait dit que depuis l'origine du monde, il ne s'était jamais vu, et que jusqu'à la fin il ne se verrait plus d'aussi épouvantable désastre.

De même que dans les livres des prophètes, le plus touchant symbole de la fidélité des saints, c'est la paix, l'abondance de tous les biens, qui, dans les beaux temps du royaume judaïque, inondèrent Jérusalem fidèle et cité choisie de Dieu pour être sa demeure parmi les hommes et le trône de sa gloire; de même aussi Jérusalem réprouvée, abandonnée de Dieu, resserrée par ses ennemis, livrée à la fureur, au désespoir, à la rage de ses propres enfants devenus ses plus cruels tyrans, a été proposée par Jésus-Christ comme le symbole et la figure de l'enfer; la sévérité du jugement que Dieu a exercé sur ses perfides habitants, comme une vive

image de celui qu'il exercera sur l'univers, lorsqu'à la fin des siècles il viendra dans sa majesté juger les vivants et les morts. En effet, quoi de plus capable de nous représenter l'enfer, tel surtout qu'il sera après la résurrection générale, c'est-à-dire cette prison étroite pour tant de millions d'hommes qui y seront renfermés; ces cruels ministres de la vengeance divine qui les tourmenteront, ce feu et cette flamme qui jamais ne s'éteindra, cette faim et cette soif dont ils seront dévorés, ces lugubres images qui épouvanteront leurs esprits, cette rage et cette fureur dont ils seront agités; quoi, dis-je, de plus capable de nous représenter tout cela, qu'une ville, avec trois millions d'hommes au moins dans l'enceinte de ses murs, serrée au dehors par une armée formidable qui l'assiége de toutes parts, déchirée au dedans par les plus cruelles factions, en proie à mille tyrans inhumains qui, foulant aux pieds la justice, les lois, la religion, massacrent les prêtres au pied des autels, violent les vierges, déshonorent le lit des époux, égorgent sans pitié les innocents, arrachent le pain de la bouche à ceux qui meurent de faim, assassinent impunément les habitants dans leurs maisons, se rient des larmes, insultent à ceux qui rendent le dernier soupir, et se montrent non moins altérés de leur sang que de leurs biens? Une ville où l'on ne voit, et dans les places et dans les rues, que des corps ou déjà morts ou à moitié pourris, ou qui luttent contre les derniers assauts de la mort, ou qui, de faiblesse, ne peuvent se soutenir, n'ont plus la force de parler, de remuer la langue, d'ouvrir la bouche desséchée; ou bien, ramassant le peu qui leur reste encore de souffle, chargent de mille imprécations les auteurs de leurs

maux, et, jetant pour la dernière fois des regards mourants vers le temple, invoquent contre eux la vengeance divine; où enfin un si grand nombre appellent et désirent la mort sans pouvoir l'obtenir. Enfin une ville, défendue jusqu'à l'extrémité du désespoir contre une armée victorieuse, donnée en proie à la licence et à la fureur du soldat, qui enfin périt noyée dans le sang, consumée par les flammes, au milieu des gémissements, au milieu des cris, au milieu des massacres de ses malheureux habitants. Telle fut Jérusalem au temps de son dernier siége; c'est ainsi qu'elle périt, après qu'elle fut devenue, par ses crimes atroces, la malédiction des hommes, et par la mort du Fils de Dieu, l'objet des malédictions divines (1) *Rohrbacher,* Hist. univ. de l'Eg. C. V. 4. (*Le trad.*).

2. Au neuvième siècle, saint Méthode, qui excellait dans l'art de la peinture, fut envoyé à la cour du roi des Bulgares. Celui-ci lui ordonna de peindre quelques sujets frappants dont la représentation contribuât tout à la fois à embellir son palais et à glacer d'effroi les spectateurs. Le saint résolut de mettre à profit les dispositions du prince; son pinceau, guidé par la religion, traça une scène terrible dont la vue jeta l'épouvante dans le cœur même de ce roi barbare : c'était le jugement dernier. On voyait Jésus-Christ environné d'un cortége nombreux d'esprits célestes, siéger sur un trône tout resplendissant de gloire avec l'appareil formidable d'un juge irrité. Tous les hommes, pâles de frayeur, confondus sans distinction, attendaient avec angoisse la sentence fatale qui devait décider de leur

(1) *Orsi*, l. 2, n. 39

sort. Chaque partie du tableau avait une force, une énergie, une vivacité d'expression qui ajoutait encore à ce que le sujet avait d'effrayant par lui-même. Mais l'effroi du roi augmenta bien encore quand l'habile peintre vint à expliquer chacune des parties du tableau. Il lui montra d'un côté les pécheurs écrasés sous le poids de la vengeance céleste, condamnés à gémir éternellement dans les feux de l'enfer; de l'autre, les justes, tout rayonnants de gloire, prenant leur essor vers les demeures éternelles pour vivre à jamais dans le sein de la divinité. Le prince ne put tenir contre ce qu'il voyait et contre les paroles pleines d'onction du saint apôtre. Touché de la grâce, il voulut connaître les mystères de la religion chrétienne, se fit instruire et reçut le baptême de la main de saint Méthode. Le peuple ne tarda pas à suivre son exemple. Saint Méthode, dont il vient d'être parlé, était frère de saint Cyrille, apôtre des Slaves (1).

3. Comme saint Paul parlait en présence du gouverneur Félix et de son épouse Drusilla, de la justice, de la chasteté et du dernier jugement, Félix en fut effrayé, et lui dit : « C'est assez pour le moment, retirez-vous; quand j'aurai le temps, je vous manderai. » Tel est aussi le langage d'un grand nombre de pécheurs; ils ne veulent pas qu'on les réveille du sommeil de leurs péchés.

4. Un ermite auquel on demandait quel était le livre qui faisait sur lui la plus forte impression, répondit : « Le livre qui m'impressionne le plus vivement, n'a que trois feuillets; le premier, de couleur *noire*,

(1) *Vie de saint Méthode*, 14 février.

me rappelle la mort; le second, qui est *blanc*, me fait penser au bonheur éternel que goûtent les bienheureux; le troisième, qui est *rouge*, me fait ressouvenir des flammes de l'enfer auxquelles le souverain Juge vouera, au dernier jugement, les âmes des damnés. » (*Lohn. Bibl.* II. 104).

5. Sainte Elisabeth, que les dames de la cour voulaient dissuader de visiter les hôpitaux, de soigner les pauvres et les infirmes, sous prétexte que ces actes de vertu étaient trop au-dessus de sa haute condition, leur répondit ces nobles et remarquables paroles : « Je me prépare pour le jour du jugement, afin que je puisse répondre au souverain Juge, lorsqu'il me demandera compte des actions de ma vie : Voyez, Seigneur, je vous ai donné à manger tant de fois quand vous aviez faim, tant de fois à boire quand vous aviez soif. Je vous ai vêtu quand vous étiez sans vêtements, visité et soigné dans vos maladies ! Je vous en conjure, montrez-vous facile et indulgent dans la sentence que vous allez porter sur moi ! » (*Ibid*).

6. Saint Ephrem, illustre docteur de l'Eglise, au quatrième siècle, était souvent obligé d'interrompre, à cause de ses larmes, les discours qu'il adressait aux fidèles. Il s'établissait alors entre lui et ses auditeurs un dialogue dont voici un exemple bien frappant. Le sujet de l'instruction était le jugement général; le saint parla en ces termes : « Prêtez une oreille attentive à ce que je vais vous dire sur l'avénement du Seigneur. Qui peut rapporter ces redoutables choses ? Où trouver une langue capable de les exprimer ? Le Roi des rois, élevé sur un trône de gloire, descendra du ciel, et fera comparaître devant lui tous les habitants de la terre.

A cette seule pensée, mes yeux se remplissent de larmes, ma voix chancelle, ma langue balbutie, la crainte m'empêche de parler. Enfin, le grand Roi en ayant donné l'ordre, la terre et la mer troublées rendront les morts qu'ils possédaient; tous seront rassemblés autour de son tribunal. Le Seigneur déroule le livre fatal; quelles larmes! s'écrie l'orateur! » — Ses soupirs et ses sanglots lui ayant coupé la voix, il ne put en dire davantage. — « Apprenez-nous donc, s'écria l'auditoire, les choses effrayantes qui arriveront ensuite. — Bien-aimés de Jésus-Christ, dit le saint, on cherchera dans tous les chrétiens le sceau du baptême et le dépôt de la foi, on leur demandera cette renonciation qu'ils firent, en présence de témoins, à Satan et à ses œuvres, non à une, à deux, à cinq, mais à toutes en général. Heureux celui qui aura gardé fidèlement ce qu'il avait promis. Alors les hommes seront séparés pour toujours les uns des autres; les époux de leurs épouses, les enfants de leurs parents, les amis de leurs amis. La séparation faite, les princes, les philosophes, les sages du monde crieront aux élus avec larmes : Adieu, pour toujours, saints et serviteurs de Dieu; adieu, prophètes, apôtres, martyrs; adieu Vierge sainte, mère du Sauveur : vous priâtes pour notre salut, mais nous ne voulûmes pas nous sauver; adieu, croix vivifiante, adieu, paradis de délices, royaume éternel, Jérusalem céleste; adieu, vous tous, nous ne vous reverrons plus; nous voilà plongés dans un abîme de tourments qui ne finiront jamais! » (*Guill.* p. 600. 5e *édit*).

SENTENCES.

a. Nous craindrions d'autant moins, un jour, l'arrivée du Juge suprême, que nous l'aurons craint davantage sur la terre (*S. Greg. Hom. in Evang*).

b. Représentez-vous en esprit, ô homme, que vous êtes assis vous-même au tribunal du souverain Juge; soyez à vous-même votre juge, et dites à Dieu : « Seigneur, je confesse et avoue mes crimes » (*S. Aug. in Psalm.* 49).

c. J'accepte volontiers pour juge celui qui a été mon Sauveur. Je désire que l'agneau qui s'est immolé pour moi, devienne mon juge. Ce juge, je le désire, je soupire de tout mon cœur après lui (*S. Thom. Vill. Conc. dom.* 1. *Advent*).

d. Le Christ lui-même est notre juge! Quelle ne doit pas être la sécurité des justes ici-bas! Nul ennemi ne saurait corrompre un tel juge; nul avocat ne peut le supplanter, nulle langue le tourner en dérision, aucune puissance ne saurait l'ébranler. Mais autant les bons doivent se réjouir de posséder un tel juge, autant les méchants ont sujet d'en être effrayés (*S. Aug. lib. de orib*).

e. Au jour du dernier jugement le Sauveur siégera en qualité de juge, après avoir comparu lui-même devant un juge; il condamnera ceux qui sont vraiment coupables, lui qui, sur cette terre, a été, quoique innocent, accusé et condamné (*Idem. serm.* 127).

COMPARAISONS.

a. Lorsque les généraux de l'antiquité voulaient célébrer leurs victoires par une marche triomphale, ils se faisaient escorter par les prisonniers qu'ils avaient faits sur l'ennemi, afin que ceux-ci contribuassent à l'éclat de cette ovation; puis ils les faisaient jeter en prison ou traîner à l'échafaud. De même au jour du jugement, les ennemis de Jésus-Christ serviront au triomphe du Sauveur et de ses partisans, et seront ensuite précipités dans les cachots de la mort éternelle.

b. De même que personne ne saurait blâmer celui qui sépare le bon grain de l'ivraie, pour conserver l'un et jeter l'autre aux vents, ainsi nous ne saurions non plus blâmer le souverain Juge, s'il fait la séparation des bons d'avec les méchants, s'il reçoit les uns dans les demeures éternelles, et précipite les autres dans les abîmes infernaux.

c. Philippe II, roi d'Espagne, s'étant un jour aperçu que deux de ses courtisans s'étaient conduits, à l'église, d'une manière fort indécente, leur dit, lorsqu'il fut de retour dans ses appartements : « Vous êtes tous deux bannis à jamais de ma présence; à l'instant même je vous chasse de ma cour » Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une vive indignation, firent une telle impression sur eux, que l'un fut frappé d'apoplexie et l'autre resta privé de sa raison pendant toute sa vie. Combien plus effroyables seront les effets que produiront ces paroles du Roi éternel : *Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel!* (*Lohn. Bibl.* II, 103).

d. Lorsque Joseph dit à ses frères : « Je suis Joseph,

votre frère, que vous avez vendu à des Egyptiens, » ils ne proférèrent aucune parole, tant fut grande leur stupéfaction. Quels ne seront pas la frayeur et le saisissement des pécheurs, lorsqu'au jugement dernier, le divin Juge leur adressera ces paroles : Je suis votre frère que vous avez persécuté et crucifié, que vous avez si souvent vendu pour le prix de quelques jouissances sensuelles et passagères? »

e. Les criminels regardent comme une des peines les plus infamantes, celle d'être conduits à l'échafaud, ou attachés au pilori, publiquement et en présence de leurs semblables, ou condamnés à porter sur leur poitrine un écriteau désignant les forfaits qu'ils ont commis. Souvent on a vu des condamnés se donner la mort plutôt que d'être l'objet d'un pareil spectacle. — Combien, au dernier jugement, devra être terrible, pour les méchants, de monter en quelque sorte sur l'échafaud en face de tout l'univers, alors que leurs crimes, même les plus secrets, seront dévoilés au grand jour? Couverts de honte et de confusion, ils ne manqueront pas de s'écrier : « Montagnes, tombez sur nous, et vous collines, venez nous engloutir. »

§ 8. DU HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

I. De la troisième personne de la sainte Trinité, le Saint-Esprit.

1. Le Saint-Esprit parlait déjà par la bouche des prophètes de l'ancien Testament (*Isa.* 48, 16. — 1. *Pet.* 1, 11.), ce qui a fait dire à l'Eglise, dans son symbole de Constantinople, au sujet de la personne du Saint-

Esprit: « Qui a parlé par les prophètes » (*Luc.* 1, 35). — Il planait visiblement, sous la forme d'une colombe, au-dessus de Jésus sur les bords du Jourdain (*Matth.* 3, 16). Le Saint-Esprit nous a manifesté les prodigieux effets de sa vertu par sa descente le jour de la Pentecôte. La forme sous laquelle il apparut, les langues de feu nous révèlent aussi sa souveraine puissance. Il éclaira l'intelligence des apôtres, afin qu'ils connussent clairement et la doctrine de Jésus et le but de leur mission; il réchauffa leur cœur, fortifia leur volonté, afin qu'après avoir appris à connaître ses enseignements, ils parvinssent à les aimer, à les pratiquer et les publier sans jamais se laisser effrayer par les menaces. Il leur fit part aussi du don si nécessaire des langues. — Comme les opérations du Saint-Esprit sont d'une nature plus spirituelle, plus délicate et plus douce, c'est là, peut-être, le motif pour lequel la troisième personne divine a pris le nom d'Esprit. Les symboles et les signes sous lesquels l'Esprit saint s'est manifesté à nous, coïncident aussi, en tous points, avec les effets qu'il produit. C'est ainsi qu'il est représenté sous la forme d'une colombe, cette habitante des régions aériennes, et qu'il apparaît aussi au milieu d'une violente tempête, et sous des langues de feu. C'est pourquoi aussi le Christ souffla sur ses disciples, lorsqu'il leur communiqua l'Esprit saint (*Joan.* 20, 22), et se servit même du bruit de l'air pour en figurer les effets (*Joan.* 3, 8). Quant à saint Jean-Baptiste, il se sert du feu (*Matth.* 3, 11) pour figurer les opérations du Saint-Esprit.

2. En Espagne, vivait un roi, nommé Léovigild, qui, tout en croyant à la divinité du Père et du Fils, niait celle du Saint-Esprit. Saint Grégoire de Tours en fut

informé par des députés que Chilpéric, roi de France, avait envoyés à ce roi, lesquels, lors de leur retour, firent une visite au saint évêque. Ce saint pontife, qui veillait avec tant de soin au maintien de la vraie foi, fit dire au roi d'Espagne que, puisqu'il ne voulait point croire à la divinité du Saint-Esprit, il voulût bien lui expliquer comment saint Pierre avait pu dire à Ananie (*Act.* 5, 3.) : « Comment Satan vous a-t-il tenté jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu ? » Cette citation d'un passage si clair de l'Ecriture, faite avec tant d'à-propos, fut pour le roi le sujet de réflexions profondes, et eut les suites les plus avantageuses pour sa foi et celle de son entourage (*Ex Lohn. Miscellan.* p. 50).

3. Le concile de Constantinople, dans son symbole qui est le même que celui de Nicée, dit seulement que le Saint-Esprit procède du Père ; les mots *et du Fils* (1) n'y furent pas ajoutés, parce qu'alors on n'avait pas encore mis en question ce point de croyance. Mais depuis l'année 447, les églises d'Espagne, et, dans la suite, d'autres églises d'Occident ajoutèrent au symbole ces autres paroles, comme étant les expressions mêmes dont l'Ecriture se sert. Photius, archevêque de Constantinople en 866, et Michel Cérulaire en 1043, aussi archevêque de Constantinople, profitèrent de cette addition pour se séparer de l'Eglise. En 1098, les Grecs abjurèrent leur erreur, et se réunirent à l'Eglise romaine. Toutefois, la joie que ce retour causa à l'Eglise fut de courte durée ; le schisme recommença quelque

(1) Filioque.

temps après. Dans le concile de Florence tenu en 1439, les Grecs reconnurent de nouveau que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et ils signèrent avec les Latins la même profession de foi. Mais bientôt ils retombèrent dans leur erreur, renouvelèrent le schisme, et ils y persistent encore. C'est pure opiniâtreté de leur part, puisque la doctrine qu'ils combattent est évidemment fondée sur l'Ecriture sainte et la Tradition. (*Guill. passim*).

SENTENCES.

a. Le Saint-Esprit est descendu sur nous en forme de colombe et sous l'emblème du feu, parce qu'il voulait pacifier par l'amabilité de sa douceur et enflammer par le zèle de sa justice ceux qu'il avait remplis de sa plénitude. Celui donc qui ne possède pas et la douceur et le feu du zèle, n'est pas rempli du Saint-Esprit (*S. Greg. in Mor.*).

b. Ce que l'âme est au corps de l'homme, le Saint-Esprit l'est au corps du Christ qui est la sainte Eglise, car le Saint-Esprit fait dans l'Eglise ce que fait l'âme dans chacun des membres du corps (il l'anime, la fortifie et la dirige) (*S. Aug. S.* 2 *in Pentecost.*).

c. Le Saint-Esprit s'est communiqué sous la forme de langues de feu, parce qu'il voulait à la fois rendre les hommes brûlants et éloquents, brûlants de charité et éloquents d'amour. C'est pourquoi les prédicateurs doivent avoir des langues de feu, afin que, tandis qu'ils parlent de l'amour, ils enflamment en même temps les cœurs; car elle est superflue la prédication qui éclaire sans enflammer (*S. Gregor. hom.* 30 *in Evang.*).

d. De même que le vent, lorsqu'il mugit, renverse les tours et déracine les arbres, de même aussi l'Esprit de Dieu renversa et détruisit, par la prédication des apôtres, l'idolâtrie, anéantit la puissance des tyrans, confondit l'éloquence et la sagesse des philosophes (*Fab. Conc.* 1. *in Pentecost.*).

COMPARAISONS.

a. Comme la lumière et la chaleur proviennent du feu, ainsi le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (*S. Damasc. de fid.* c. 9).

b. Dieu a donné au corps humain deux parties principales, la tête et le cœur, afin qu'elles servissent d'organes aux principales facultés de l'âme, qui sont l'*entendement* et la *volonté*. De même aussi Dieu a donné au corps mystique, à l'Eglise, le Christ qui est sa tête, et le Saint-Esprit son cœur : par l'un, nous apprenons à connaitre la vérité, par l'autre, nous la pratiquons et l'aimons (*S. Gregor.* 1. *de Homel.*).

c. Lors de la dédicace du temple de Salomon, le feu du ciel consuma le sacrifice, et servit ainsi à la consécration du temple (2 *Paral.* 7). De même, lorsque le Saint-Esprit vint du ciel sous forme de langues de feu, il consacra les apôtres et le reste des fidèles en fit des temples spirituels, et consuma en eux tout ce qui pouvait déplaire au Très-Haut.

d. Lorsqu'une maison était infectée par la peste, les anciens la purifiaient par le feu. C'est ainsi que le médecin Hippocrate, voulant bannir ce fléau, fit allumer une forêt tout entière, et, par ce moyen, il sauva sa patrie. De même aussi le médecin céleste a purifié, par

le feu du Saint-Esprit, le monde souillé par la peste de l'imposture et de l'immoralité.

f. De même que le potier durcit au feu les vases qu'il a faits avec une terre tendre et molle, ainsi l'Esprit saint affermit par le feu céleste les cœurs naguère timides et chancelants de ses apôtres.

g. On dit qu'un jour une flamme voltigeant sur la tête du général Marius, ses devins augurèrent de là qu'il triompherait de ses ennemis. Avec combien plus de certitude ne peut-on pas dire que les langues enflammées qui descendirent sur les apôtres le jour de la Pentecôte, signifiaient qu'ils sortiraient vainqueurs du combat qu'ils allaient soutenir avec les ennemis de la vérité.

II. Des dons du Saint-Esprit.

Observation. — Comme le dogme de la grâce est souvent présenté dans le catéchisme d'une manière obscure, nous allons en donner ici quelques courtes notions.

Dans son acception la plus étendue, le mot grâce signifie toute espèce de *don gratuit et immérité* de notre part. C'est ainsi que l'on donne souvent aux présents et aux faveurs que des personnages haut placés font à leurs sujets, le nom de grâce. On peut dire, dans ce sens, que notre nature est une grâce, parce que Dieu nous l'a donnée sans nous la devoir, puisque nous n'étions point. Cependant, il ne faut pas la confondre avec ce qu'on appelle grâce dans la signification théologique de ce mot. Par la nature, Dieu nous donne gratuitement nous-mêmes à nous-mêmes; mais par la

grâce, il se donne lui-même gratuitement à nous (1). Ainsi, de la nature à la grâce, il y a toute la distance qui existe entre Dieu et nous.

La grâce est donc, selon la définition de saint Thomas, *un don surnaturel que Dieu accorde à l'homme pour mériter la vie éternelle.* Le mot important est *surnaturel,* qui signifie au-dessus de la nature. Ce don surnaturel nous est communiqué par la *grâce sanctifiante* et la grâce *efficace.* La grâce sanctifiante, c'est cette force intérieure et surnaturelle de l'Esprit saint par laquelle l'homme est *justifié et sanctifié,* ou, en d'autres termes, elle est cette vertu *surnaturelle* qui fait du *pécheur* un homme *juste,* d'un *ennemi* un *ami de Dieu,* d'un enfant de la colère de Dieu *un enfant de son amour,* et *un héritier du royaume céleste.* Cette *grâce sanctifiante,* les enfants la reçoivent déjà au baptême, sans aucune coopération de leur part. Par le baptême, ils sortent, sans qu'ils le sachent et qu'ils y contribuent, de l'état du péché, et sont admis au rang d'enfants de Dieu, c'est-à-dire qu'ils renaissent à la vie spirituelle. (Celui qui n'a pas été régénéré par l'eau et l'Esprit saint, etc. *Jean,* 3, 5.) Mais dès que l'homme peut faire usage de sa raison et de sa liberté, il doit, en dirigeant les facultés de son intelligence et de sa volonté vers un but agréable à Dieu, s'efforcer de s'affermir de plus en plus dans la nouvelle condition dans laquelle il est entré par le baptême; il doit devenir un membre actif, et non plus seulement un membre passif et privilégié de la grande famille de Dieu. Toutefois, comme les

(1) Quia et divina gratia Dei sit et largito quadammodo ipsius divinitatis. (Cassianus, *De Incarnat.* l. 2 c. 6.

forces de son intelligence et de sa volonté ont été, sinon anéanties, du moins affaiblies par la tache originelle, il a besoin, outre ses facultés naturelles, de secours surhumain, d'une assistance surnaturelle qui s'appelle *grâce efficace*. Elle consiste dans cette force surnaturelle et intérieure que nous communique l'Esprit saint, et qui est nécessaire à tout homme pour chaque bonne œuvre, chaque pensée, chaque résolution, chaque parole qui tend à obtenir des effets surnaturels. (C'est Dieu qui produit en vous et le *vouloir* et le *faire,* selon qu'il lui plaît, *Philipp.* 2, 14). On appelle cette grâce, *grâce efficace,* parce que nous ne l'avons pas reçue, comme la grâce sanctifiante, au moment de la justification, et qu'elle ne réside pas en nous d'une manière *permanente*, mais qu'elle nous est donnée seulement quand nous *agissons,* au moment où nous en avons réellement besoin, et qu'elle n'agit que *transitoirement* sur notre âme en l'excitant à prendre de bonnes résolutions et à faire de bonnes œuvres. Cette grâce efficace se divise 1° en grâce *prévenante,* en tant qu'elle excite en nous de bonnes pensées, nous porte à de pieuses résolutions, et qu'elle *prévient* en quelque sorte notre *action.* C'est dans ce sens que l'Apôtre dit (2 *Cor.* 3, 5.) : « Non que nous soyons capables de former de nous-mêmes une bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » — Il est dit aussi dans l'histoire des Apôtres 26, 14 : « Il y avait une femme nommée Lydie, qui servait Dieu ; elle nous écouta, et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour entendre avec soumission ce que Paul disait. » Dans ce cas, la grâce prend aussi le nom de *grâce excitante.* La grâce *efficace* est appelée *concomitante,* quand on la considère en tant que nous sou-

tenant dans l'accomplissement de nos résolutions. Elle prend le nom de *subséquente* quand elle nous aide à accomplir le bien que nous avons commencé. C'est dans ce sens que saint Paul dit : « Celui qui a commencé en vous le bien le parachevera. » Outre ces deux grâces, la grâce *sanctifiante* et la grâce *efficace,* il est encore d'autres grâces extraordinaires appelées *grâces données gratuitement,* que la Providence ne départit qu'à ceux dont elle se sert pour l'exécution de ses desseins ; tels sont par exemple *le don des miracles, le don des langues,* etc.

1. De la grâce sanctifiante.

Les moyens ordinaires ou, pour mieux dire, les canaux par lesquels nous arrive la *grâce sanctifiante* sont les sacrements. Nous la recevons pour la *première fois* dans le baptême, et la recouvrons par la pénitence lorsque nous avons eu le malheur de la perdre par quelque péché mortel. Les autres sacrements l'augmentent et la fortifient.

Nous donnerons quelques exemples sur les effets que produit la grâce, lorsque nous traiterons des sacrements en particulier, dans le troisième volume.

2. De la grâce efficace.

La divine Providence se sert de différents moyens pour que l'efficacité de sa grâce trouve accès dans le cœur de l'homme, pour stimuler son âme et l'attirer à lui. Ce sont tantôt des événements communs, tantôt

des conjonctures extraordinaires qui disposent l'âme à accueillir et à accepter la grâce efficace.

Citons-en quelques exemples.

1. La maladie dont le paralytique de l'Evangile avait été affligé en punition de ses péchés, fut aussi le moyen dont Dieu se servit pour réveiller en lui l'esprit de pénitence, et Jésus le trouva digne, non-seulement de recevoir le pardon de ses péchés, mais encore d'être délivré de son infirmité.—La curiosité poussa Zachée à monter sur un arbre pour voir Jésus; et les paroles qu'il lui adressa firent naître en lui des sentiments de pénitence. Il y monta pécheur, il en descendit pénitent. —Dans la parabole de l'enfant prodigue, le Sauveur nous montre qu'il se sert souvent des afflictions et des châtiments pour faire pénétrer sa grâce dans nos cœurs. Un grand nombreauraientcontinué à croupir dans le péché, si des maladies ou d'autres revers ne les en eussent retirés; car souvent il est arrivé, qu'après avoir recouvré la santé du corps, ils se sont vus débarrassés des liens du péché, et rendus à la liberté dont jouissent les amis de Dieu. On peut donc dire, dans un double sens, que Jésus rendit l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles. Le bon larron ne se convertit que lorsqu'il fut attaché à la croix, qu'il vit la mort devant ses yeux; ce fut alors seulement que la grâce trouva accès en lui. Un exemple vraiment remarquable dans ce genre, c'est celui de la conversion de Saul. Le Seigneur le priva de la vue du corps pour lui rendre celle de l'intelligence. Il fut pendant trois jours sans boire ni manger; sa seule occupation était la prière; et ce fut la prière, laquelle était déjà une preuve de la coopération à la grâce, qui le rendit digne d'être inondé de grâces plus

précieuses. Lorsque le Seigneur fit venir près de lui Ananie, il ajouta : « Car voyez, il prie. » Ce fut seulement après que Saul eut prouvé sa coopération à la grâce efficace par des jeûnes et des prières qu'il reçut la grâce sanctifiante. « Qu'attendez-vous, lui dit enfin Ananie, levez-vous, recevez le baptême et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur. » (*Act.* 22).

2. La touchante conversion de saint Augustin nous fournit un exemple frappant de la manière dont la grâce de Dieu prévient le pécheur, en même temps qu'elle nous prouve combien sa vertu et son efficacité s'accroissent et se fortifient lorsqu'il ne lui oppose pas une résistance opiniâtre, mais qu'il la laisse opérer en lui. Depuis longtemps sa pieuse mère ne cessait de prier et de verser des larmes amères pour obtenir sa conversion. Enfin sa prière fut exaucée. Augustin venait de quitter Rome, où il s'était fait remarquer par les brillantes qualités de son esprit, mais aussi par sa conduite licencieuse, et s'était rendu à Milan pour assister aux sermons de saint Ambroise. Augustin écoutait assidument ses prédications, seulement pour la beauté du style et pour s'assurer si son éloquence répondait à sa réputation. Il était charmé de la suavité de son langage, cependant il ne faisait aucune attention aux choses saintes que disait saint Ambroise; mais, sans qu'il y prit garde, la doctrine pénétrait insensiblement dans son esprit avec les paroles : la grâce allait bientôt triompher entièrement de sa résistance.

Frappé d'étonnement à la vue de tant de généreux chrétiens qui avaient foulé aux pieds les voluptés terrestres pour se vouer tout entiers au service de Jésus-Christ, il rougit de ses désordres et de sa lâcheté, et

s'adressant à un de ses amis, Alype, il lui dit avec émotion : « Quoi! des ignorants viennent ravir le ciel, et nous, avec notre science, nous restons plongés dans la chair et le sang? Alype le regarda sans rien dire et le suivit dans le jardin où l'emporta le mouvement qui l'agitait. Augustin frémissait d'indignation et ne pouvait se résoudre à ce qui ne semblait ne dépendre que de sa volonté ; il se frappait le front. Alype ne le quittait point et attendait en silence l'issue de cette scène extraordinaire. Au milieu de ses pleurs, Augustin entendit sortir de la maison voisine une voix qui répétait souvent en chantant : « Prenez, lisez! prenez, lisez! » Alors, il arrêta le cours de ses larmes sans pouvoir penser autre chose sinon que Dieu lui commandait de lire les Epîtres de saint Paul. Il retourna aussitôt vers Alype, prit le livre, et l'ouvrant au hasard, il lut ces paroles : « Ne passez pas votre vie dans les festins et l'ivrognerie, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans les querelles et la jalousie, mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez point à contenter la chair dans ses convoitises. » (*Rom.* c. 13). Il n'en lut pas davantage, car aussitôt toutes ses incertitudes se dissipèrent. Il vit clairement le chemin qu'il devait embrasser s'il voulait recouvrer la paix du cœur que toutes les joies et les vanités du monde n'avaient jamais pu lui donner (*S. Aug. Confess.*).

3. Nous trouvons un exemple frappant des merveilleux effets de la grâce, dans la conversion de sainte *Marie d'Egypte*. Dès l'âge de douze ans, elle abandonna la maison paternelle afin de pouvoir se livrer avec plus de facilité à une vie libre et indépendante, et se rendit à Alexandrie où elle vécut dans le crime

et la débauche. Un jour, elle apprit que des pèlerins devaient s'embarquer pour Jérusalem, afin de s'y trouver le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. La curiosité la détermina à partir avec eux. Arrivée à Jérusalem, elle voulut aussi, comme le reste des voyageurs, entrer dans l'église de la sainte Croix, lorsque, tout-à-coup, elle se sentit arrêtée par une puissance invisible qui ne lui permit plus de faire un pas. Après plusieurs tentatives inutiles, et fatiguée des efforts qu'elle venait de faire, elle s'assit dans un coin du vestibule et se mit à méditer sur les causes qui l'empêchaient d'entrer dans l'église. Au même instant, un rayon de la grâce céleste vint illuminer son âme. Elle reconnut le nombre et l'énormité de ses fautes, elle vit qu'elle était indigne de contempler la croix de celui qui a tant souffert pour les péchés des hommes, et se mit à pleurer amèrement. Après avoir versé des larmes en abondance, elle aperçut sur le mur une image de la mère de Dieu, et comme elle se souvenait d'avoir souvent entendu dire qu'elle était la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, elle se prosterna devant cette image, et pria avec ferveur cette divine mère d'intercéder pour elle auprès de son fils, lui promettant sincèrement que, dès cette heure même, elle prenait la ferme résolution de se convertir et de faire une pénitence austère. Après cette prière, elle put entrer librement dans l'église, où, prosternée devant la croix du Christ, elle se répandit en larmes brûlantes de componction. — Plus tard, étant retournée auprès de l'image de la Mère de Dieu pour lui rendre ses actions de grâces, elle entendit une voix qui disait : « Passez le Jourdain, là vous trouverez le

repos et le calme de votre âme. » Elle suivit cet ordre, et s'y rendit, après s'être confessée et avoir reçu la sainte communion dans une église située sur la rive citérieure du fleuve. Elle vécut pendant dix-sept ans dans un désert, pratiquant toutes les rigueurs de la pénitence, prenant pour toute nourriture des racines et des herbes, et privée de toute communication avec le reste des hommes, jusqu'à ce qu'enfin elle fut découverte par un respectable ermite nommé Zozime, auquel, après que celui-ci lui eut jeté son manteau pour couvrir sa nudité, elle raconta l'histoire de sa conversion. Lorsqu'ils furent sur le point de se quitter, Marie pria l'ermite qui vivait alors dans un couvent construit sur le Jourdain, de lui apporter la sainte communion le Jeudi-Saint de l'année suivante. Zozime le lui promit et revint au jour indiqué. Après que Marie eut reçu la nourriture des anges, avec une piété toute céleste, elle s'écria avec saint Siméon . « Seigneur, laissez maintenant partir en paix votre servante, parce que mes yeux ont vu votre salut, » Puis, s'adressant à Zozime : « Mon père, lui dit-elle, je vous prie de m'accorder encore une faveur : revenez en ce lieu à l'époque du carême prochain, et vous m'y trouverez dans l'état qu'il plaira à Dieu. » Zozime retourna l'année suivante : elle était morte, et reposait sur le sol, les bras étendus l'un sur l'autre en forme de croix ; et il vit à côté d'elle ces paroles écrites sur le sable : « Mon père, ensevelissez, au nom de Jésus-Christ, le corps de l'infortunée Marie, morte le Vendredi-Saint, et n'oubliez pas de prier pour elle. » Zozime ne demandait pas mieux que d'exécuter ses dernières volontés, mais il n'avait pas d'instrument pour creuser

une fosse. Comme il était dans une vive inquiétude, il vit un lion, sortant de la forêt, venir lécher les pieds de la défunte et creuser avec ses pieds une fosse énorme. Zozime y déposa le cadavre de la sainte, et s'en retourna au couvent où il raconta à ses frères le fait que nous venons de rapporter. — Sainte Marie d'Egypte mourut l'année 421 (*Des Bollandistes*).

4. Tout le monde connaît la conversion de saint Ignace de Loyola. Blessé grièvement à la jambe par un boulet, au siége de Pampelune, il resta dans le château de son père jusqu'à ce qu'il fût complètement guéri. Ne sachant comment se distraire au milieu des ennuis de sa solitude, il demanda des romans à lire. La Providence voulut que, pour le moment, il ne s'en trouvât pas un seul dans le château de Loyola. On lui donna en place une Vie de Jésus-Christ et la *Fleur des Saints*. A force de les lire, il prit un certain goût aux choses qui y étaient écrites. Mais d'autres pensées venaient bientôt dissiper les salutaires effets de la grâce qui commençait à l'agiter. Cependant, au moment de ses lectures, la miséricorde divine ramenait des pensées différentes. En considérant la vie de Notre-Seigneur et des saints, il se disait en lui-même : « Quoi ! si je faisais ce qu'a fait saint François ; quoi ! si je faisais ce qu'a fait saint Dominique ? »

Une nuit, se sentant pleinement résolu, il se leva pour prier, se prosterna devant une image de la sainte Vierge. Aussitôt toute la maison tremble, la chambre où est Ignace est ébranlée jusque dans ses fondements. La seule chose qu'il se proposât encore, fut d'aller à Jérusalem après sa guérison, et de pratiquer toutes sortes d'austérités pour faire pénitence.

Ce qui acheva de le convertir, fut la vision suivante: il veillait la nuit, lorsqu'il vit la sainte Vierge qui lui apparut avec l'enfant Jésus. Il en reçut une si grande consolation, et conçut un si grand dégoût de sa vie passée, qu'il lui sembla que toutes les pensées de la terre étaient sorties de son âme. Et de fait, depuis ce moment jusqu'au mois d'août 1555, où ces choses furent écrites, il ne donna plus jamais le moindre consentement à sa convoitise (*Idem et Act. SS.* 31 Julii).

5. Au commencement du deuxième siècle, vivait à Héliopolis, ville de Sicile, une personne du nom d'Eudoxie, qui menait une vie scandaleuse et criminelle. Un jour, un moine nommé Germanus, passant par cette ville, alla loger chez un de ses parents, qui, comme lui était chrétien. Le moine s'étant levé à minuit pour réciter matines, se mit à lire à haute voix la description des tourments de l'enfer et celle de la félicité dont jouissent les élus. Eudoxie, qui habitait une maison voisine et dont la chambre à coucher n'était séparée de celle du moine que par un mur, sentit naître dans son cœur un trouble salutaire en entendant des choses si extraordinaires. Le lendemain, désireuse de connaître plus à fond une religion qui, malgré la sévérité de ses prescriptions, lui paraissait si digne de respect, elle s'adressa au moine qui, tout en satisfaisant ses désirs, profita de cette occasion pour lui parler des châtiments réservés aux pécheurs impénitents, et des récompenses destinées aux justes. Il le fit avec tant d'onction, qu'elle lui demanda avec effroi et en tremblant de tous ses membres, s'il croyait qu'elle fût perdue à jamais? Alors le moine lui demanda quelle avait été jusqu'alors sa croyance et sa conduite ? Elle

lui répondit qu'elle n'était pas chrétienne et qu'elle avait passé toute sa vie dans les jouissances du monde et les voluptés de la chair. « Eh bien, reprit Germanus d'un ton consolateur, si vous faites pénitence et vous convertissez sincèrement, le Seigneur vous pardonnera comme il a pardonné à sainte Madeleine, qui, elle aussi était une grande pécheresse. Faites venir un prêtre, priez-le de vous instruire convenablement dans la religion chrétienne, et, si vous avez une foi sincère, si vous faites pénitence, vous recevrez, dans le baptême, la rémission de vos péchés. » Eudoxie fit ce que le moine lui conseilla, et devint une fidèle imitatrice de Jésus-Christ. Elle distribua toute sa fortune aux pauvres, et édifia autant par la régularité et la sainteté de sa vie, qu'elle avait donné de scandale par l'irrégularité de sa conduite. Elle mourut en 114 de la mort du martyre (*Les mêmes*).

6. Saint Sulpice Sévère, né en Aquitaine, dans le quatrième siècle, était un savant distingué. Il écrivit plusieurs ouvrages qui révèlent une grande connaissance des auteurs du siècle d'Auguste. Mais les louanges qui lui arrivaient de toutes parts le remplirent bientôt de vanité, et le rendirent plus avide de complaisances du monde que de faveurs du ciel. La perte soudaine de sa femme qu'il aimait tendrement lui fit prendre la résolution de quitter le monde. Il reconnut le néant et la frivolité des biens de la terre, et détacha son cœur des pensées d'orgueil et d'amour-propre qui l'avaient occupé jusqu'alors. Il employa tous ses revenus en aumônes et en d'autres bonnes œuvres, et se retira dans la solitude. Il consacra le reste de ses jours aux pratiques de la pénitence, uniquement occupé du salut

de son âme et de la pensée de l'éternité (*Histoire ecclésiastique*).

7. Deux fameux assassins venaient d'être condamnés au dernier supplice. On les conduisait à travers les rues de la ville; les bourreaux, avec des tenailles brûlantes, leur arrachaient tantôt un lambeau de chair, tantôt un autre; c'était le supplice dont ils devaient périr. Ni à la prison, ni sur la route, le prêtre qui les accompagnait ne put les ramener à Dieu. Au lieu de se recommander aux prières des fidèles, ils vomissaient d'horribles blasphèmes. Ils étaient agités par les plus violents transports de rage et de désespoir. La Providence voulut que sainte Catherine de Sienne se trouvât ce jour-là chez une de ses compagnes dont la maison donnait sur le passage du funeste cortége. Alexis (c'était son nom) s'étant mise à la fenêtre, revint aussitôt à la sainte, en s'écriant : « O ma mère, quelle compassion! deux hommes condamnés aux tenailles passent devant chez nous! » La sainte, les ayant regardés, se mit soudain en prière. Elle avait vu autour de chacun une troupe furieuse de démons qui incendiaient leurs âmes encore plus que les bourreaux ne brûlaient leurs corps. Emue d'une double compassion, elle implora la miséricorde de son céleste époux. : « Ah! très-doux Seigneur, pourquoi des créatures formées à votre ressemblance, rachetées par votre sang précieux, pourquoi les dédaignez-vous au point que, outre leur affliction corporelle, elles soient encore si tourmentées par les esprits immondes. Ce larron qui a été crucifié avec vous, quoiqu'il reçût ce qu'il avait mérité, vous l'avez néanmoins éclairé de si grandes lumières que, pendant que les apôtres doutaient, lui vous confessait

hautement sur le gibet et mérita d'entendre ces paroles : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Et pourquoi cela, si ce n'est pour donner l'espérance du pardon à leurs semblables? Vous n'avez pas dédaigné Madeleine pécheresse; vous n'avez repoussé ni Matthieu ni la Cananéenne, ni Zachée; au contraire, vous les avez tous appelés. Je vous en supplie donc, par vos miséricordes, secourez promptement ces deux âmes. »

Telle était sa prière. En même temps elle suivait en esprit les deux misérables. A la porte de la ville le Sauveur leur apparut, couvert de plaies, les invitant à se convertir et leur promettant le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra dans leurs cœurs; au lieu de blasphèmes on ne les entendit plus que louer Dieu. Les assistants ne pouvaient concevoir un si prodigieux changement; les bourreaux eux-mêmes, radoucis, n'osaient plus les tourmenter. Tous ignoraient la cause d'une conversion si soudaine. Le prêtre qui les confessa en connut une partie; on sut l'autre d'Alexis et de sainte Catherine qui revint de son extase au moment où les deux pénitents rendaient l'esprit (*Le traduct.* — *Histoire universelle de l'Eg. cath.* Rohrbacher).

8. Au milieu du douzième siècle on vit un mémorable exemple de pénitence dans un gentilhomme de Languedoc. Il se nommait Pons, seigneur de Laraze. Il était distingué par sa noblesse, son esprit, sa valeur; mais, n'ayant pour règle de conduite que ses passions, il était incommode à plusieurs de ses voisins. Il surprenait les uns par ses discours artificieux, il forçait les autres par les armes. Jour et nuit il n'était occupé que de brigandage; c'était son vice dominant. A la fin

touché par la grâce de Dieu, il rentra en lui-même, et, après y avoir mûrement réfléchi, il résolut de quitter le monde et de passer le reste de sa vie dans la pénitence.

Le Dimanche des Rameaux, à Lodève, après la procession et la lecture de l'Evangile, l'évêque et son clergé étant sur une estrade dressée sur la place, au milieu du peuple, Pons se présenta avec six de ses compagnons; il était en simple tunique et nu-pieds, ayant une hart au cou, par laquelle un homme le menait comme un criminel, le fustigeant continuellement avec des verges, car il l'avait ainsi ordonné. Arrivé devant l'évêque, il demanda pardon à genoux, et lui remit un papier sur lequel il avait écrit tous ses péchés, priant instamment qu'on le lût devant tout le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord: mais Pons le pressa tellement, qu'il l'obtint. Pendant qu'on lisait sa confession, il se faisait frapper avec des verges, demandant toujours qu'on frappât plus fort, se confessant coupable de tous ses crimes, et arrosant la terre de ses larmes qui faisaient couler celles de tout le peuple. Tous l'admiraient, le respectaient et priaient Dieu de lui donner la persévérance. Sa confession fut même utile à plusieurs qui, par mauvaise honte, avaient caché leurs péchés, et qui, animés par son exemple, eurent recours à la pénitence (1).

(1) Nous citerons encore d'autres exemples sur les effets admirables que produit la grâce, lorsque nous traiterons du sacrement de pénitence en particulier, au troisième volume.

---

3. Des dons extraordinaires de la grâce.

Jésus avait promis lui-même des grâces toutes spéciales, (*Marc*, 16, 17). « Ces miracles, dit-il, accompagneront ceux qui auront cru ; ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues, ils prendront les serpents avec la main, et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. » Parmi les dons accordés aux apôtres et aux premiers chrétiens pour la propagation de l'Evangile et l'extension rapide du royaume de Dieu, les plus remarquables sont : le *don des langues*, ou la faculté de parler dans des langues étrangères que l'on n'a pas apprises, ou de se faire comprendre en parlant dans sa propre langue à ceux qui ne la connaissent pas. L'autre est le *don des miracles*, ou la vertu de faire de véritables miracles. Les apôtres et un grand nombre parmi les premiers chrétiens en ont été doués, comme nous le voyons par l'histoire des Apôtres. Nous ferons voir par des exemples que, dans des siècles plus reculés, il s'est aussi rencontré quelques saints qui ont été revêtus de ce remarquable privilége, ceux principalement dont Dieu a daigné se servir pour être les instruments de ses desseins de miséricorde sur leurs semblables.

1. *a. Don des langues.* — Il est raconté dans la vie de saint Dominique, qu'un jour, pendant qu'il était en voyage pour Paris, il rencontra des voyageurs allemands qui, pendant quatre jours, le défrayèrent lui et son compagnon de voyage. Le quatrième jour, le saint

dit à son compagnon : « En vérité, mon frère, j'éprouve des inquiétudes de conscience, en voyant ces étrangers prendre tant de soins de nos intérêts temporels, tandis que nous, nous ne paraissons nullement nous inquiéter de ceux de leurs âmes. Si tu le veux bien, nous allons nous mettre à genoux et prier Dieu de nous accorder de pouvoir parler dans leur langue, afin que nous soyons en état de leur annoncer Jésus-Christ. » Ils le firent, et aussitôt après leur prière, au grand étonnement des étrangers, ils se mirent à parler allemand, et continuèrent ainsi pendant quatre jours à s'entretenir avec eux de sujets religieux. Arrivés enfin à Orléans, les Allemands les quittèrent, après s'être instamment recommandés à leurs prières (*Nach Herbs'ts Exempelb*. 1. S. 199).

b. Bien que saint Vincent Ferrier ne se servît, pendant ses voyages, que de sa langue maternelle, dans les différentes provinces qu'il prêchait, ses auditeurs, parmi lesquels se trouvaient des Allemands, des Grecs, des Hongrois, le comprenaient néanmoins aussi facilement que s'il se fût exprimé dans leur propre langue. — Saint Antoine de Padoue prêchait de même aux différentes nations qui affluaient à Rome à cause de l'indulgence, et se faisait si bien comprendre de ses auditeurs que, dans la suite, plusieurs assuraient qu'ils l'avaient entendu prêcher dans leur langue maternelle (*D'après le même*.).

c. Saint François Xavier parlait avec tant d'habileté et de perfection les langues des peuples auxquels il annonçait l'Evangile, qu'on eût dit qu'il avait été élevé au milieu d'eux. Souvent il arrivait que, quand des peuples de différentes nations l'entendaient prêcher en

même temps, chacun le comprenait dans la langue de son pays, ce qui ajoutait à la vénération que l'on avait pour lui, et donnait de la portée à ses paroles. On raconte les mêmes prodiges de Louis Bertrand, de Martin, de Valentin et autres (*Le même*).

2. *Don des miracles.* — Non-seulement les Apôtres et les premiers chrétiens possédaient le don des miracles, mais nous le trouvons encore dans une foule de saints des siècles subséquents. Ainsi :

a. Lorsque saint Pierre l'ermite habitait, dans le quatrième siècle, non loin d'Antioche, une dame de qualité vint un jour le trouver dans son ermitage pour être délivrée d'une maladie des yeux qui lui causait les tourments les plus atroces, et pour la guérison de laquelle les médecins avaient vainement mis à contribution toutes les ressources de leur art. En présence d'une multitude nombreuse, le saint lui imposa les mains, récita une prière, et elle s'en retourna parfaitement guérie. C'est à la prière de ce saint que cette même dame fut redevable de la naissance d'un fils auquel elle donna le nom de Théodore (don de Dieu), nommé plus tard évêque de Cyrhus. — Cette dame étant tombée dangereusement malade, et se voyant sur le point de mourir, le saint homme arriva inopinément dans sa chambre, se mit aussitôt à genoux et pria pour elle avec les assistants ; puis il lui imposa les mains, et soudain elle s'éveilla du sommeil de la mort. Elle sentit ses forces vitales renaître dans ses membres, et dès que le saint se fut retiré, elle quitta son lit de douleur, pleine de vigueur et de santé (*Ibidem*, page 527).

b. On raconte que lorsque saint Bernard se rendait

de Pise à Milan, tout le monde accourait à la rencontre de l'homme de Dieu; les nobles, les bourgeois, les uns à cheval, les autres à pied, les riches, les pauvres quittaient leurs habitations, et, marchant par troupes, allaient au devant du serviteur de Dieu avec une incroyable révérence. Tous, transportés de joie à son aspect, s'estimaient heureux d'entendre le son de sa voix. Lors de ses longues courses à travers l'Allemagne, la Belgique et la Champagne, jusqu'à son retour dans son couvent, le nombre des miracles qu'il opéra surpasse toute croyance. Partout il était entouré de masses innombrables qui lui apportaient des malades pour qu'il les touchât et les guérît. Il arriva souvent que l'affluence du peuple était telle, que ses compagnons étaient dans l'impossibilité de transcrire sur un livre et de suivre avec la plume les effets multipliés de la grâce. A chaque guérison le peuple s'écriait : « Christ ayez pitié de nous! Kyrie eleyson; tous les saints du ciel, venez à notre secours! » Les boiteux, les aveugles, les paralytiques, tous recevaient leur guérison. Quelquefois cette guérison était précédée d'une sueur froide. Pour opérer des effets si surnaturels, la présence du saint n'était pas toujours nécessaire. — Ces guérisons extraordinaires, attestées par des milliers de témoins, n'étonnaient plus personne que le saint lui-même, car il était plein d'humilité et de modestie (*Id.*).

c. Saint François d'Assise tomba un jour dangereusement malade au couvent de Saint-Urbain. Sentant les forces de la nature disparaître insensiblement, il demanda un verre de vin; mais le dénuement de ce lieu ne permettant pas d'accéder à ses désirs, il se fit apporter un verre d'eau. Après avoir fait sur lui le signe

de la croix, il arriva que l'eau se trouva changée en vin. Sitôt qu'il en eut goûté, sa maladie cessa tout-à-coup, de telle sorte que, comme le remarque son biographe, saint Bonaventure, ce double miracle atteste doublement que saint François s'était entièrement dépouillé du vieil homme pour se revêtir du nouveau créé selon l'esprit de Dieu (*Ibidem*, pag. 553).

SENTENCES.

a. La justification, sans laquelle ni l'enfant ni l'adulte ne peuvent parvenir à la béatitude céleste, n'est point le résultat de nos mérites, mais elle nous est donnée *gratuitement ;* de là son nom de grâce (*S. Aug. de grat.*).

b. L'homme ne peut rien faire de bon sans le secours de Celui qui lui a donné la liberté de ses actes, afin qu'il soumette chacune de ses œuvres à l'influence de sa grâce (*S. Hieron. Opusc.* 4. 99).

c. Il ne suffit pas que Dieu m'ait accordé une fois le secours de sa grâce, s'il ne me l'envoie plus dans la suite. Je demande afin d'obtenir, et, quand j'ai obtenu, je prie de nouveau. Je suis avide à l'endroit des bienfaits de Dieu. Il ne se fatigue pas de donner, et moi je ne me fatiguerai pas de recevoir. Plus je bois, plus ma soif augmente (*Idem*, ep. 133. ad Ctes.).

d. Dieu n'abandonne jamais l'homme, quand l'homme ne l'abandonne pas le premier (*S. Aug.* Serm. 88. de temp.).

e. Nous pouvons bien défigurer en nous l'image de Dieu, mais nous ne pouvons, seuls, la rétablir dans son état primitif (*Id.* Serm. 27 de Verb. Apost.).

COMPARAISONS.

a. De même qu'un vaisseau, lorsqu'il est poussé par un vent favorable, ne saurait être arrêté ni englouti sous les flots ; de même aussi notre âme, lorsqu'elle est soutenue par l'Esprit saint, s'élève au-dessus de toutes choses, et triomphe de tous les assauts de la vie (*S. Chrys.* in ep. ad Hæbr.).

b. Un jour que deux ermites creusaient de la terre et la déposaient dans un jardin au moyen de sacs qu'ils portaient sur leurs épaules, la chaleur du jour, jointe à la fatigue et aux piqûres des insectes, découragèrent tellement le plus jeune, qu'il murmurait presque à chaque pelletée qu'il mettait dans son sac. « Mon frère, lui dit enfin le plus âgé, priez donc le Seigneur qu'il vous accorde le don de la patience? — J'ai déjà prié assez souvent, reprit le jeune ermite, mais sa grâce ne me sert à rien. » Le plus âgé continua son travail jusqu'à ce qu'il eût rempli son sac, puis il dit à son compagnon : « Veuillez m'aider à charger mon fardeau sur mes épaules : « ce qu'il fit. Mais tandis que le plus jeune levait de toutes ses forces, l'autre, de son côté, retenait tant qu'il pouvait, de sorte que le sac finissait toujours par retomber à terre. « Qu'est-ce que cela signifie, s'écria enfin le jeune ermite? Que vous sert mon secours si vous cherchez à le rendre inutile? — Eh bien! continua l'aîné, ainsi en est-il de la grâce de Dieu : il est toujours disposé à nous aider, mais si nous ne coopérons pas à sa grâce, et que, au contraire, nous lui résistions, à quoi nous servira le secours qu'il nous aura prêté? » (*Nach Smid's Blumen der Wüste*).

c. La grâce est le baume le plus pur, c'est pourquoi il faut la recevoir dans un vase exempt de toute souillure (*S. Bern.* Serm. 54 in Cant.).

d. Lorsque le gouvernail d'un vaisseau est brisé, il est battu par tous les vents et jeté çà et là au gré de la tempête. Il en est de même à l'égard de l'homme lorsqu'il a perdu la grâce; il court à sa perte après être devenu le vain jouet des caprices de Satan (*S. Chrysost.* Hom. 21 in Matth.).

e. De même que le soleil répand ses rayons sur toute la surface de la terre, et éclaire tout ce qui existe, ainsi Dieu envoie partout les rayons de sa grâce et illumine tous les cœurs des hommes.

f. Si les richesses de la terre sont déjà si estimables à cause des moyens qu'elles nous fournissent de rendre la vie commode et agréable, combien plus précieux ne doivent pas être les biens surnaturels, les grâces, à cause de la facilité qu'elles nous procurent pour arriver à la possession de la vie éternelle ?

§ 9. DU NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

I. De l'Église catholique en général.

1. L'arche de Noé et la ville de Jérusalem sont deux figures de l'Eglise catholique. Tous ceux qui entrèrent dans l'arche furent préservés du déluge, tandis que ceux qui restèrent dehors périrent tous sans exception. De même tous ceux qui entrent dans l'Eglise par le baptême peuvent être préservés de la mort éternelle, pendant que tous les autres courent risque de périr. — L'un de ces symboles, la ville de Jérusalem, est sou-

vent employé par l'Ecriture sainte comme l'image de l'Eglise. C'était à Jérusalem seulement qu'il était permis d'offrir des sacrifices, parce que ce n'est que dans la vraie Eglise de Dieu que l'on trouve le véritable culte et le véritable sacrifice qui puissent être agréables à Dieu (*S. Aug.* l. 13, de Civit. et serm. 186 de temp.).

2. La parabole suivante servira à nous faire comprendre qu'il n'y a de salut que dans l'Eglise catholique. Un jeune homme de famille noble et doué de grands talents était souvent absorbé dans des réflexions très-sérieuses sur la beauté et la magnificence de l'Eglise. Un jour il s'endormit au milieu de ses méditations et eut une vision : il fut transporté sur une montagne élevée ; sa puissance visuelle s'agrandit tellement qu'il vit tous les royaumes de la terre. Il vit entre autres un énorme rocher de diamants ayant la forme d'un triangle, et resplendissant de lumière. A ses pieds coulaient *douze fontaines vivantes de l'eau* la plus pure ; c'était de l'eau du ciel inondée de torrents de flammes. Ces douze fontaines se réunissaient à quelque distance pour ne plus former qu'un immense torrent, lequel, dans son cours majestueux, traversait toutes les contrées de la terre, pour se précipiter enfin dans les abimes de l'Océan. Sur ce torrent, il vit une quantité innombrable de vaisseaux grands et petits qui se dirigeaient vers la mer, fidèles à l'impulsion qu'ils avaient reçue de la source et aux avertissements que leur répétaient sans cesse des gardes placés à certaines distances. Plus loin, il aperçut des déserts et des landes nombreuses ; mais ces vaisseaux, attirés par les magnificences qui s'étalaient sur le rivage, y abordèrent, et l'équipage y mena une vie douce et agréable. Il y

trouva des sources, pâle imitation des douze sources célestes, qui formaient un torrent, lequel roulait ses flots à côté de l'autre. Quelques-unes détournaient de l'eau du torrent principal, soit pour former un torrent accessoire, soit pour renforcer les fleuves d'où découlaient des ruisseaux, et pour éclaircir et purifier ceux qui avaient une eau trouble et fangeuse. Mais chaque fois qu'on détournait de l'eau, on remarquait une grande poussière de feu et de lumière qui s'élevait dans les airs; et l'eau, au lieu de se purifier, n'en devenait que plus trouble, quand elle s'unissait à celle d'autres fleuves; car l'eau qui découlait des autres sources n'était qu'une eau terrestre, sans mélange de lumière et de feu. — Ces fleuves accessoires ou ces torrents tarissaient ou se perdaient dans les sables des déserts, ou bien ils allaient se précipiter dans la *mer Morte*, et les vaisseaux qu'ils portaient se perdaient dans les déserts ou périssaient dans les flots de cette mer. Sur les bords du torrent de lumière naviguaient de petites nacelles qui avertissaient et encourageaient les passagers de ne pas quitter le torrent principal, leur dépeignant les beautés de l'île où ils allaient aborder, et leur faisant voir, par contre, les dangers qu'ils couraient en suivant une autre voie. Quel est le sens de cette vision? Un ange apparut à la droite du jeune homme, et le prenant amicalement par la main : « Le diamant, lui dit-il, qui a la forme d'un triangle, c'est Jésus-Christ, ne faisant qu'un avec le Père et le Saint-Esprit; les douze sources qui jaillissent du rocher, ce sont les douze Apôtres; le feu mélangé avec l'eau représente le Saint-Esprit qui, répandu sur les messagers du Seigneur, en a fait des sources d'eau vive, des flambeaux et des foyers de

lumière céleste. Le torrent qui parcourt toutes les contrées de la terre, signifie les grâces qu'on reçoit dans l'Eglise catholique, grâces qui sont le fruit de l'observation de ses préceptes et de la fréquentation de ses sacrements. Quant à ces eaux fangeuses qui vont se perdre dans les déserts, elles sont l'image des hérétiques qui, se creusant des fontaines d'après les caprices de leur intelligence orgueilleuse, puisent au fleuve de la révélation divine qui coule dans l'Eglise selon leur bon plaisir, et mêlent ainsi l'eau pure des sources célestes avec la fange de l'erreur. Ceux qui naviguent sur les bords du fleuve, sont les pasteurs et les docteurs qui ne cessent d'avertir et d'exhorter; ceux qui descendent du vaisseau, attirés par de fausses apparences ou qui veulent aborder au port de l'éternité en naviguant sur les fleuves accessoires, ce sont ceux qui meurent à la vie de la grâce et vont s'engouffrer dans les abimes de la damnation. Ceux, au contraire, qui naviguent imperturbablement sur le grand Océan arrivent heureusement au port de l'ile qui est une image de la gloire et de la béatitude éternelles.

3. Vincent de Lérins s'exprime ainsi sur les qualités qui doivent distinguer un bon catholique : « Celui-là seul est un vrai et bon catholique, qui aime la vérité de Dieu, l'Eglise et le corps de Jésus-Christ, qui n'estime rien tant que la foi catholique; celui que ni la considération, ni le talent, ni l'éloquence, ni la science de quelque homme que ce soit, n'est capable d'ébranler, et qui, considérant toutes ces choses comme étant de peu de valeur, persévère inébranlable dans sa foi et est disposé à ne croire et à ne pratiquer que ce qu'il sait avoir été cru et pratiqué de tout temps dans l'Eglise

catholique : que si, par hasard, il apprend que, dans le cours des âges, il s'est rencontré un ou plusieurs hommes qui ont introduit ou glissé dans le dogme quelque chose de nouveau et d'inouï jusqu'alors, qu'il sache que cela n'appartient pas à la religion, mais à la tentation. — Dans l'Eglise catholique nous devons nous appliquer avant tout à croire et à observer, ce qui a été cru de tout temps, par tous, et en tous lieux » (*Vincent. adv. Hæres.*).

4. Saint Irénée s'exprime ainsi sur le dépôt de l'*Unité* dont l'Eglise catholique est la seule gardienne infaillible : « L'Eglise, dispersée dans le monde entier, conserve si soigneusement la doctrine et la foi qu'elle a reçues, que l'on dirait qu'elle n'habite *qu'une maison;* elle croit comme si elle ne faisait qu'un cœur et qu'une âme. Ce qu'elle croit, elle le prêche, l'enseigne et le transmet avec un accord aussi unanime que si elle n'avait qu'une bouche; car, quoique dans le monde on s'exprime dans différents langages, la transmission ne laisse pas d'être *une* et *identique.* Les églises de la Germanie ne croient pas autrement que celles de l'Irlande; non plus que celles fondées dans le pays des Celtes, ni celles de l'Orient, ni celles de l'Egypte, ni celles de Libye, ni celles qui habitent le centre du monde. Et de même qu'il n'y a qu'un seul et même soleil qui éclaire toutes les créatures de Dieu disséminées sur la surface du monde, de même aussi la même lumière, c'est-à-dire la prédication de la vérité, brille partout et éclaire tous les hommes qui veulent s'illuminer au flambeau de la vérité. *Si l'un des chefs de l'Eglise l'emporte par plus d'éloquence, il ne parle pas autrement que les autres;* car aucun n'est au-dessus du maître, et celui qui est le

moins habile pour parler, n'amoindrira et n'affaiblira néanmoins pas la tradition. Comme la foi est une, celui qui sait parler longuement, ne l'étendra cependant pas, de même que celui qui a peu de choses à en dire ne la diminuera pas » (*S. Iræn. adv. Hær.* l. 1. c. 3).

5. Les protestants sont divisés entre eux sur les articles même les plus importants et les plus essentiels; les luthériens reconnaissent une seule personne en Jésus-Christ; Calvin et Bèze en admettent deux comme Nestorius. Calvin dit que Dieu est l'auteur du péché; les luthériens soutiennent que c'est une erreur abominable. Luther prétend que le Christ, selon l'humanité, est en tous lieux; Zwingle et Calvin le nient. Luther trouve dans l'Ecriture trois sacrements, le baptême, l'eucharistie et la pénitence; Calvin admet les deux premiers, rejette la pénitence et admet l'ordre rejeté par Luther. Zwingle nie la pénitence et l'ordre, et il reconnaît le baptême et l'eucharistie. Où se trouve l'unité au milieu d'opinions aussi divergentes? Rousseau fait le portrait suivant des ministres protestants : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre; on leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent répondre encore. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de leur foi. On ne sait ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient pas, on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres » (*Guill.*).

6. Jean, patriarche de Constantinople, s'étonnait d'entendre Innocent III appeler l'Eglise de Rome, l'Eglise universelle et la mère de toutes les églises, et

prétendait que c'était l'Eglise de Jérusalem qui était la vraie mère de toutes les églises. Voici quelle fut la réponse du souverain Pontife : « L'Eglise romaine est l'Eglise universelle, en ce qu'elle représente l'unité de toutes les églises particulières, et qu'elle préside à toutes les églises, parce qu'elle a été la première quant à l'époque de sa fondation; mais l'Eglise romaine mérite ce nom, comme étant la première dignité. Ainsi, André fut appelé à l'apostolat avant Pierre, et cependant Pierre est le premier et le prince des apôtres. »

7. Un prêtre catholique et un protestant se promenaient ensemble; ils rencontrèrent un rabbin juif. « Nous voilà, dit le protestant, trois de différentes religions, qui de nous a raison? — Je vais vous le dire, répondit le rabbin : C'est moi si le Messie n'est pas venu; c'est le catholique, s'il est venu; quant à vous, qu'il soit venu ou non, vous êtes dans l'erreur. » — « Je n'aime pas ceux qui changent de religion, disait un prince protestant à M. le comte de Stolberg. — Ni moi non plus, répondit M. le comte, car si mes ancêtres n'en avaient pas changé, je n'aurais pas été obligé de revenir au catholicisme. » Un protestant, qui se fait catholique, ne change pas de religion, il ne fait que rentrer dans celle que ses pères avaient eu le tort de quitter. Il y a à ce sujet une bien belle réponse d'un catholique établi dans un pays protestant. Comme on lui demandait s'il n'éprouverait pas de peine de voir ses cendres mêlées avec celles des hérétiques : « Non, répondit-il, je demanderai seulement qu'on creuse plus avant, et elles se trouveront réunies aux catholiques. »

8. Avant d'épouser Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, la princesse Elisabeth-Christine de Wolffenbüttel crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les luthériens mêmes, dont elle avait jusqu'alors professé la foi. Les docteurs protestants, assemblés à Helmstadt, répondirent que les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur religion. — « Dès que cela est ainsi, dit la princesse, en apprenant cette décision, il n'y a pas lieu d'hésiter, et dès demain j'embrasse la foi de l'Eglise romaine ; car le parti le plus sûr, dans une matière si importante, est toujours le parti le plus sage. » Le père de la princesse tint le même langage, et s'attacha comme elle à l'Eglise catholique (*Guill.*).

9. Dans les commencements du cinquième siècle, vivait à Marseille un prêtre nommé Salvien, renommé par son savoir et son éloquence; il parle, dans un de ses ouvrages, de la foi des Goths et des Vandales, peuples élevés, nourris dans une hérésie alors fort répandue, l'arianisme. Il était loin de les regarder tous indistinctement comme coupables du crime d'hérésie. « Ces barbares, dit-il, ne savent que ce que leur ont enseigné leurs docteurs, et ne pratiquent que ce qu'ils ont appris d'eux... Ils sont à la vérité hérétiques, mais ils le sont sans connaissance de cause. La vérité est de notre côté, mais ils croient qu'elle est aussi du leur. Ils se trompent et nous sommes dans la bonne voie... Leur erreur, après tout, est une erreur de bonne foi; ce n'est point un esprit d'irréligion, c'est le zèle pour la gloire de Dieu qui les anime. Ils sont persuadés que leur conduite est le moyen le plus sûr de l'honorer et de lui

marquer leur amour. La foi pure leur manque, mais ils croient l'avoir aussi bien que la parfaite charité. Comment Dieu les condamnera-t-il, comment les punira-t-il au jugement dernier ? C'est là un secret ignoré des hommes et connu du juge seul qui prononcera la sentence... Certainement l'ignorance mérite quelque compassion » (*Idem*).

10. Parmi les nombreuses conversions que Monseigneur Cheverus opéra aux Etats-Unis, celles qui donnèrent le plus de joie à son cœur furent celles de deux ministres protestants, le père et le fils. Leur retour ne fut pas seulement un passage à l'Eglise catholique, ce fut une profession solennelle de tout ce qu'elle conseille de plus parfait. Le père ayant reçu les ordres mineurs et la permission de prêcher, ne voulut point avancer plus loin dans l'état ecclésiastique dont il s'estimait indigne ; le fils entra dans la compagnie de Jésus, où il devint un prêtre édifiant et zélé. L'évêque de Boston fut curieux d'apprendre d'hommes si dignes de foi, si, pendant les longues années qu'ils avaient vécu dans la religion protestante, ils n'avaient pas eu quelque doute sur sa fausseté, s'ils seraient morts tranquilles dans cette religion, et il en reçut cette réponse bien digne de remarque : que jusqu'au jour où il les avait éclairés et instruits, leur bonne foi avait toujours été si parfaite, qu'ils ne songeaient même pas à douter, et que par lui seul la vérité leur avait apparu pour la première fois. Cet exemple et plusieurs autres consolèrent l'âme de Monseigneur Cheverus, en lui donnant lieu de penser que plusieurs protestants pouvaient être dans cette bonne foi ou erreur invincible qui excuse devant Dieu (*Vie de Monseigneur Cheverus*).

11. Fénélon, archevêque de Cambrai, publia, en 1697, un ouvrage intitulé : *Explication des maximes des Saints*, qui peu de temps après fut condamné par Innocent XII. La nouvelle de cette condamnation arriva à Cambrai le 25 mars 1699, jour de l'Annonciation, au moment où l'archevêque allait monter en chaire. Quelque affecté qu'il fût d'une décision si contraire à son attente, la religion conserva un tel empire sur cette âme vertueuse, qu'il se recueillit seulement quelques instants pour changer tout le plan du sermon qu'il avait préparé. Il le tourna sur la parfaite soumission due à l'autorité des supérieurs, et parla sur ce sujet d'une manière si touchante, qu'il arracha des larmes à tout son auditoire. Le 9 avril suivant, il publia un mandement conçu en ces termes : « Notre très-saint père le pape a condamné le livre intitulé : *Explication des maximes des Saints*, par un bref daté du 12 mars 1699. Nous adhérons à ce bref, mes chers frères, simplement, absolument et sans ombre de restriction. C'est de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission entière et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance due au saint Siége, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » — De plus, pour laisser à son diocèse un monument de sa soumission et de son repentir, il fit faire pour l'exposition un *soleil* ou *ostensoir porté par deux anges*, dont l'un foulait aux pieds divers mauvais

livres, sur l'un desquels on lisait : *Explication des maximes des Saints* (Le cardinal de Bausset, *Hist. de Fenél., cité par Guill.*).

II. De la primauté dans l'Église catholique.

1. Nous trouvons déjà dans les anciens Pères les plus beaux témoignages en faveur de la primauté ou de la prééminence du pontife de Rome. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et évêque de Lyon, s'exprime ainsi : « C'est avec cette Eglise, à cause de sa primauté, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire tous les fidèles, en quelque lieu qu'ils soient ; c'est en elle et par elle que les fidèles de tous les pays ont conservé toujours la tradition des Apôtres. » Lorsque des fidèles d'autres églises venaient à Rome, ils y trouvaient, outre la même tradition, la même doctrine, les mêmes sacrements, la même discipline que dans leurs églises, mais le tout confirmé par la haute considération de Rome. Selon ce que nous dit saint Irénée, une scission ayant éclaté à Corinthe, on n'alla pas à Ephèse où l'apôtre saint Jean se trouvait encore à cette époque, mais on tourna ses regards vers Rome et l'on s'adressa au pape Clément pour vider le litige; et ce pape, en sa qualité avouée et reconnue de chef suprême de l'Eglise, écrivit une magnifique lettre aux habitants de Corinthe. — Le pape Victor exigeait, au deuxième siècle, des évêques asiatiques, qu'ils célébrassent la solennité de Pâques de la même manière qu'elle se faisait à Rome, et cela sous peine d'excommunication (*Eusèb.*, Hist. eccl. lib. 5. c. 24). — Saint Cyprien écrivait au pape Etienne, dans la persuasion

intime qu'il était revêtu d'une autorité supérieure à celle des autres évêques, en le priant instamment de faire déposer par les évêques des Gaules, l'évêque d'Arles, nommé Marcien, parce qu'il avait soulevé une hérésie, et de lui substituer un autre évêque. — A cette même époque, en 260, les habitants d'Alexandrie adressèrent des plaintes à saint Cyprien contre leur évêque Denys, à cause de quelques expressions sur la personne du Fils de Dieu, qui pouvaient facilement être interprétées dans un mauvais sens. L'évêque Denys se défendit en présence de l'évêque de Rome, preuve qu'il était convaincu de sa suprématie. — Saint Jérôme écrit touchant la nécessité de la primauté. « L'un est élu entre tous, afin qu'après l'institution du chef, toute occasion de schisme soit enlevée. » Saint Cyprien s'exprime ainsi (*de Ann. eccl.*) : « Toute l'Eglise est fondée sur Pierre, à cause de *l'Unité;* cet apôtre est la source et le centre de toute l'Eglise. Il a transmis sa prééminence à l'église de Rome, d'où vient que le Siége épiscopal de cette église, la chaire de Pierre, l'église de Rome est la première et la plus excellente entre toutes les autres; tous les autres évêques doivent être en communion avec son évêque. » — Optat de Milève (*Cont. Parmen. Donat.* lib. 2) : « Vous ne sauriez nier que vous ne sachiez que, dans la ville de Rome, la chaire épiscopale a été donnée premièrement à Pierre le chef de tous les Apôtres, afin que tous se réunissent à lui comme étant le centre de l'unité, et que chaque apôtre ne prétendît pas avoir la sienne, mais que celui-là fût regardé comme prévaricateur et comme schismatique, qui oserait élever une chaire contre cette chaire unique... » — Saint Jérôme écrit (*ad Rusticum*) : « Tous

les évêques de l'Eglise, les archevêques, les archidiacres et tout l'ordre ecclésiastique s'appuient sur son chef. Dans le vaisseau il n'y a qu'un gouverneur, dans la maison qu'un maître, et même dans une armée, aussi grande qu'elle puisse être, tous obéissent au commandement d'un seul. »

2. Les plus anciens monuments ecclésiastiques représentent saint Pierre comme le *prince des Apôtres* et le *chef de l'Eglise.* — Le plus remarquable en ce genre est une lampe d'airain trouvée dans les fouilles faites sur le mont Cœlius et conservée dans le musée de Médicis. Cette lampe, qui a la forme d'un navire, représente saint Pierre placé à la poupe et tenant le gouvernail, tandis que saint Paul se trouve à la proue, ayant la main droite plus élevée que la gauche, dans l'attitude d'un orateur, conformément au titre que lui donnent les Actes des Apôtres, de *chef de la parole.* Scipion Maffei s'adressant à Benoit XIV lui disait : « Ce monument n'a-t-il pas, pour établir la primauté de saint Pierre sur toute l'Eglise, la valeur d'un éloquent volume composé dans les temps antiques ? » (*Jahrbüch. der christ. Philos.* 1840.)

3. Nous voyons même de savants protestants s'exprimer dans un sens favorable à la primauté. Le célèbre Leibnitz écrivait : « Comme d'après une tradition constante, l'apôtre saint Pierre gouverne l'Eglise à Rome, ville capitale du monde, qu'il a souffert la mort du martyre, qu'il s'est désigné un successeur, et que jamais aucun autre évêque ne s'est arrogé ce droit, nous accordons volontiers la prééminence à l'évêque de Rome. — D'où il résulte qu'il faut admettre comme certain, au moins en ce point-ci, que

dans toutes les choses qui ne permettent pas les retards de la convocation d'un concile général, ou qui ne méritent pas d'être traitées dans un pareil concile, le prince des évêques ou le souverain Pontife a le même pouvoir que l'Eglise tout entière, et que tous les fidèles doivent lui être soumis. — Nous devons le faire par amour pour l'unité de l'Eglise, afin que nous rendions le devoir de l'obéissance à Dieu dans la personne de ceux qu'il a envoyés ; car nous devons tout supporter, même les plus grands dommages, plutôt que de nous séparer de l'Eglise et d'occasionner un schisme (*Leibnitz*, Système de théologie). »

Pustkuchen écrit : « Si le but de Jésus a été de réunir tous ses partisans disséminés dans le monde entier en une seule famille divine, il s'en suit nécessairement, qu'en tant que société visible, elle a dû aussi avoir un chef visible; car une église visible sans chef visible serait un *corps tronqué* et non un corps complet. A son grand désavantage, l'église protestante s'est jusqu'à présent privée de cette condition indispensable à toute société extérieure et humaine; de là ces divisions et ces luttes qui n'ont cessé d'exister dès sa première origine et qui l'ont menacée d'une ruine qui paraissait inévitable » (*Wiederherstel. d. echt. Prot.*).

4. Ce que saint Irénée (*adv. hæres.* l. 3) disait en général de la succession des évêques : « Nous pouvons compter ceux qui ont été établis dans les églises par les Apôtres et se sont succédé jusqu'à nos jours ; » nous pouvons aussi le dire avec la même exactitude des souverains pontifes qui se sont succédé sans interruption jusqu'à nous. Saint Lin succéda à saint Pierre, lequel eut pour successeur Anaclet et celui-ci

Clément, etc. (1). Jusqu'au pape actuel, Pie IX, nous comptons deux cent cinquante-sept papes, parmi lesquels quarante-six ont souffert la mort du martyre et près de cent qui ont été inscrits dans le catalogue des saints. — Le savant protestant Herder dit à ce sujet (*Idées sur la philosophie de l'histoire*) : « Je serais obligé de faire ici une longue nomenclature, si je voulais seulement citer les papes les plus illustres et les plus distingués. Les écarts qu'ils ont commis sur le Siége de Rome sont infiniment moins nombreux que ceux que l'on remarque sur les trônes des princes temporels, et les fautes de plusieurs ne paraissent surprenantes que *parce que ce sont des délits de papes.* » — Puis, venant à parler du mérite des papes, il dit : « Sans le pape de Rome, l'Europe serait probablement devenue la proie d'un despote, le théâtre de dissensions éternelles, peut-être même un désert semblable à ceux du Mogol. »

5. Les insignes ou les marques de distinction de la dignité papale sont :

a. L'anneau du pêcheur, qui est fait de l'or le plus pur. Il représente saint Pierre dans une barque levant ses filets ; c'est un petit cachet dont le pape se sert pour sceller les brefs apostoliques, faits ordinairement sur papier ou parchemin, et écrits en langue latine. L'anneau du pêcheur était déja consacré à cet usage dans le treizième siècle.

b. Vient ensuite le *bâton pastoral* surmonté d'une triple croix ; ce bâton diffère pour la forme de la crosse

(1) On peut voir la chronologie des papes dans l'histoire ecclésiastique abrégée de M. Drioux, et dans Guillois.
(*Note du traducteur*).

des évêques, laquelle est recourbée à la partie supérieure.

c. La *tiare,* qui est une triple couronne imitée du diadème qui recouvrait la tête des grands prêtres de l'ancien Testament. Cette triple couronne signifie que le pape est en même temps évêque de Rome, chef suprême de tous les fidèles et enfin prince temporel des états de l'Eglise.

d. Le *Saint-Siége* ou *Siége apostolique* signifie le trône, nom que l'on donne souvent à celui qui l'occupe, c'est-à-dire au pape lui-même; comme lorsqu'on dit : « Le Saint-Siége a défini, etc. »

e. Les *ornements pontificaux,* qui sont : la robe ou soutane de soie blanche, les souliers, couleur de pourpre, surmontés d'une croix brodée en or, la barette, ou coiffure en velours qui descend jusqu'aux oreilles; le *rochet;* l'*amict,* ou collet; le *cordon* dont les deux bouts flottent suspendus du côté gauche; l'*étole,* ornée de trois croix étincelantes de magnifiques perles et de riches pierres précieuses; la *chape,* de couleur rouge (pluviale), et enfin, la *mitre,* ou couvre-chef du pape. — Le costume journalier du pape est un habit de chœur de soie blanche, une soutane de fine toile de lin, et un bonnet de velours rouge ou de soie d'un rouge très-prononcé. La couleur varie d'après les fêtes de l'année; à Pâques, à la Pentecôte et aux fêtes de la sainte Vierge, la couleur est blanche; pendant l'Avent et le Carême, violette; le Vendredi-Saint et aux messes des morts, noire.

Remarque. — Une marque d'honneur toute particulière, c'est le baisement des pieds, cérémonie qui existe de temps immémorial. On baise la croix d'or

brodée sur les souliers couleur de pourpre du pape, en mémoire de notre divin Sauveur dont le pape est le représentant sur la terre. Nous voyons déjà le pape Constantin accorder cette faveur à l'empereur Justinien; et plus tard Adrien I à Charlemagne, Alexandre III à Barberousse, etc, (1).

6. *Ce qui se passe à la mort d'un pape.* — Les cérémonies et les solennités qui accompagnent les funérailles des pontifes romains ont été fixées depuis plusieurs siècles par les règlements de l'Eglise romaine et par les bulles de quelques papes. Lorsque le souverain Pontife a rendu le dernier soupir, on en informe tout d'abord le cardinal-camerlingue qui se rend en habit violet dans le palais, et aux pieds du lit où repose l'auguste défunt, le visage couvert d'un voile blanc. Avant d'entrer dans les appartements où repose le défunt, il frappe trois fois à la porte avec un marteau en or, et appelle autant de fois le saint Père par son nom. Lorsqu'il est entré, il fait la génuflexion avec les cardinaux qui l'accompagnent et récite une courte prière pour le repos de son âme. Il se relève, s'approche du corps, afin de s'assurer par lui-même s'il est réellement mort, frappe trois fois sur la tête du pontife avec un marteau d'argent; puis il se retourne vers les assistants et leur adresse ces paroles : *Le pape est réellement mort.* Le cardinal doyen lui remet ensuite l'anneau du pêcheur et les autres cachets du défunt, dont on efface le nom, puisque sa souveraine autorité a cessé sur la terre. Depuis ce moment jusqu'à l'élection d'un nouveau

(1) L'auteur dit le contraire; il attribue l'honneur aux papes. (*Note du traducteur*).

pape, les affaires du saint Siége sont gérées par le cardinal-camerlingue de concert avec le collége des cardinaux. Le cardinal-camerlingue prend aussitôt possession du palais papal, où il est conduit processionnellement dans le char pontifical, escorté de la garde suisse, et au son de la grande cloche du Capitole qui va porter dans toute la ville la nouvelle de la mort du pape. En ce moment toutes les cloches de la ville sonnent à pleine volée et continuent ainsi pendant une heure.

Vingt-quatre heures après la mort, le corps est ouvert et embaumé. Le cœur est mis dans une boîte, et porté par un chapelain du palais papal, monté sur un des chars de la cour, dans l'église de Saint-Vincent, pour y être déposé. Le corps lui-même est revêtu des ornements pontificaux et placé sur un lit de parade ombragé d'un baldaquin, puis exposé à la vénération du peuple qui peut entrer librement. Autour du lit de parade brûlent seulement quatre grands cierges, et deux soldats de la garde des nobles veillent et montent la garde. Quand le pape est mort au Quirinal, on le transporte processionnellement au Vatican le soir du deuxième jour. Le corps repose sur une litière découverte revêtue de velours cramoisi et orné de franges d'or. Elle est portée par deux superbes mulets richement caparaçonnés. La figure du saint Père est à découvert. La procession est ouverte par les officiers de la cour romaine et par la garde suisse, qui marchent les drapeaux baissés et les lances retournées. A côté du défunt, sont les frères pénitents qui portent des flambeaux et récitent des prières à voix basse. Immédiatement derrière la litière marchent deux

compagnies de la garde des nobles avec leurs capitaines. Vient ensuite le maître des écuries du pape, porté sur son cheval noir recouvert d'un caparaçon en satin avec des franges en or. En tête de la procession marche un détachement d'artillerie avec sept canons. Lorsque la procession est arrivée en face de l'église Constantine, quatre frères pénitents reçoivent l'auguste défunt et le portent dans la chapelle Sixtine, où, revêtu de toutes les livrées de la papauté, il est déposé sur un lit de parade entouré d'un grand nombre de flambeaux. La garde des nobles veille autour, et les frères pénitents y restent en prière toute la nuit.

Le lendemain, les cardinaux et le clergé de l'église Saint-Pierre se réunissent dans la chapelle Sixtine pour *bénir* le défunt, lequel est ensuite transporté dans l'église de Saint-Pierre, escorté de tout le clergé et de la garde suisse. Déposé au milieu de l'église, le vicaire de Saint-Pierre prononce l'absoute, puis on l'expose dans la *Chapelle des Sacrements*, de telle sorte que les pieds sortent quelque peu entre les barreaux de la grille, afin qu'ils puissent être baisés par les fidèles dont l'affluence est immense.

Le soir du troisième jour, les cardinaux se réunissent de nouveau dans la chapelle des Sacrements, puis on transporte l'illustre défunt dans la chapelle du chœur au chant du *Miserere*. Là se trouve un cercueil fait de bois de cyprès, et qui doit être la dernière demeure des restes mortels du pape. Lorsqu'on a béni ce cercueil, l'intérieur est revêtu d'un énorme drap d'or, sur lequel doit reposer le cadavre. Lorsqu'il se trouve, parmi les cardinaux présents, un parent du mort, il lui couvre le visage et les mains avec un drap de taffetas blanc;

ces soins lui sont, du reste, rendus par le grand-maître des cérémonies. On dépose ensuite dans le cercueil, aux pieds du pontife, une bourse de velours cramoisi, dans laquelle se trouvent trois autres bourses plus petites. Toutes contiennent autant de pièces de monnaies tant en or qu'en argent et en cuivre, que le pape a régné d'années. Trois maîtres de cérémonies étendent ensuite un drap de soie rouge sur le cadavre, et l'on ferme le cercueil qui est lui-même renfermé dans un autre de plomb sur lequel sont inscrits le nom du pape, les années de son règne, le jour et l'année de sa sépulture. Déposé dans un troisième cercueil, le défunt est transporté dans une niche au-dessus de la porte qui conduit au vestiaire des chantres pontificaux, où il reste jusqu'à ce qu'on lui prépare un tombeau particulier ou que son déplacement soit devenu nécessaire par la mort de son successeur. Si le pape a de lui-même désigné le lieu de sa tombe, il ne peut y être déposé qu'au bout d'une année.

Les funérailles durent neuf jours, à commencer du troisième qui suit la mort du pape. Au milieu de l'église s'élève un catafalque autour duquel brûlent vingt flambeaux de cire jaune.—Le lendemain du jour des funérailles, on dit deux cents messes dans la seule église Saint-Pierre, sans compter celles qui se disent dans les couvents. Le neuvième jour, un des cardinaux prononce le discours funèbre du pape défunt, puis tous les cardinaux se rendent autour du gigantesque catafalque appelé *Castrum doloris*, et l'aspergent d'eau bénite. Après le chant du *requiescat in pace*, tous s'éloignent, et la cérémonie des funérailles est terminée (*Nack Kopatsch's u. Alex. v. Orley Erledigung. u. Besetzung des rom. Stuhles*).

7. *Comment on élit un nouveau pape.*—Lorsque les neuf jours consacrés aux funérailles du pape sont écoulés, les cardinaux se rendent dans la chapelle du chœur de la basilique du Vatican pour assister à une messe du Saint-Esprit chantée pontificalement par le cardinal-doyen. Ensuite, l'un des cardinaux monte en chaire et prononce un discours latin, dans lequel il exhorte le sacré Collége à faire une prompte et sainte élection et à choisir celui qu'il croira être le plus digne. Dans le palais où se doit faire l'élection, les cardinaux se réunissent au Quirinal, pour se rendre de là processionnellement au palais de ce nom, où se tient maintenant le conclave. Dans le palais où se doit faire l'élection, les cardinaux reçoivent chacun une cellule, qui ne diffère de celle des autres que par la couleur de la tapisserie ; car les cardinaux qui ont été élus par le pape défunt ont une couleur violette, tandis que les autres ont la couleur verte et rouge. Devant chaque cellule, sont suspendues les armoiries du cardinal qui l'habite. Une cellule a ordinairement vingt pieds carrés, et n'offre guère de place que pour une table, un lit, quelques siéges et un petit buffet. A côté de la cellule du cardinal s'en trouve une autre pour son secrétaire, ainsi qu'une petite chapelle et une salle à manger.

Arrivés au conclave, les cardinaux se rendent à la chapelle Sixtine quand l'élection se fait au Vatican (1), où lecture est faite des bulles des papes concernant cette élection. Puis ils vont dîner, après avoir promis de se retrouver le soir au conclave. Autrefois, les car-

(1) On compte dans le palais du Vatican onze mille appartements, vingt-deux cours et douze cents foyers. Il est situé à proximité de l'église Saint-Pierre.

naux pouvaient s'en retourner tous les soirs, mais maintenant ils ne peuvent plus sortir dès le matin du deuxième jour. Toutes les portes et les fenêtres sont murées, à l'exception d'une seule porte par laquelle entrent les cardinaux qui arrivent au conclave après son ouverture, ou qui sont obligés de sortir pour cause d'indisposition. Cette porte a deux serrures, l'une extérieure, l'autre intérieure; toutes deux sont différentes, la clef de la serrure du dedans est entre les mains du gouverneur du conclave, et l'autre entre celles du grand-maître des cérémonies. Cette porte a une fenêtre, par laquelle les cardinaux donnent audience, *in corpore,* aux légats étrangers, lorsque des circonstances impérieuses l'exigent. Tous les vivres entrent par un tour et sont soumis à un examen sévère pour empêcher qu'on n'y glisse des lettres ou autres communications venant de l'extérieur. Le deuxième jour de l'entrée au conclave, le cardinal-doyen dit la messe dans la chapelle Sixtine, à laquelle tous les cardinaux communient. C'est dans cette chapelle que se fait l'élection qui commence le troisième jour à six heures du matin et à deux heures du soir. Le maître des cérémonies, parcourant le conclave, une clochette à la main, fait entendre un premier coup de cloche, le second une demi-heure après, et le troisième, après le même intervalle, en répétant alors devant les cellules des cardinaux *Ad Capellam Domini;* c'est-à-dire, *au scrutin.* Avant de se rendre au conclave, les cardinaux assistent à une messe dite ordinairement par un augustin : l'après-dîner, on chante un psaume. Au milieu de la chapelle se trouve une longue table sur laquelle sont déposés les billets pour l'élection avec deux

calices. On procède ensuite à l'élection des trois scrutateurs et d'un nombre égal de réviseurs chargés de contrôler les premiers. L'élection se fait en tirant des boules portant chacune le nom d'un cardinal. Le plus âgé s'avance vers la table, prend un billet sur lequel il inscrit le nom de celui à qui il veut donner son suffrage, plie le billet, le cachète, et s'approche de l'autel en l'élevant entre deux doigts; puis il se met à genoux sur le dernier degré, récite une courte prière à voix basse, et fait serment de donner sa voix à celui que, en conscience, il saura être le plus digne de monter sur le Siége pontifical. Ensuite, il dépose son billet, d'abord dans une urne, et seulement après dans le calice. Tous les cardinaux font de même. Cette opération achevée, le calice est placé sur l'autel, et les scrutateurs comptent les billets. Quand leur nombre correspond exactement à celui des cardinaux, on les ouvre tous successivement et l'on proclame les noms qui y sont inscrits. Il faut, pour que l'élection soit valide, qu'un membre réunisse les deux tiers des suffrages, sinon tous les billets sont brûlés dans un coin de la chapelle, dont la fumée aperçue par le peuple qui regarde avec attention du côté où elle doit sortir, l'avertit que l'élection n'a pas réussi.

Dès que l'un des cardinaux a réuni le nombre des suffrages voulus (1), son nom est proclamé hautement par un autre cardinal. Ceux qui, pendant l'élection, étaient assis à côté de l'élu, reculent d'auprès de lui, témoignant par cette marque de respect qu'ils ont

(1) Le pape actuel Pie IX fut élu au quatrième scrutin par trente-six voix. Trente-quatre était le nombre nécessaire. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

cessé d'être leur égal. Là-dessus, le plus jeune des cardinaux-diacres sonne une cloche, ce qui signifie que tous les maîtres de cérémonies et les secrétaires doivent entrer dans la chapelle de l'élection. Trois cardinaux s'approchent alors du nouveau pape et lui demandent s'il donne son consentement au choix qui vient d'être fait. Lorsqu'il l'a donné, ils lui demandent quel nom il veut adopter; ensuite les deux premiers cardinaux-diacres accompagnent l'élu derrière l'autel de la chapelle, où il est revêtu des habits qu'il portera désormais. Le pape revient à l'autel revêtu de son nouveau costume, s'assied sur un riche fauteuil placé sur le marchepied où il reçoit la *première adoration* du sacré collége, dont les membres, à genoux, lui baisent le pied et la main, puis, se relèvent aussitôt, et reçoivent du pontife le baiser de paix. Le camerlingue met à son doigt l'anneau du pêcheur, que le pape remet ensuite au maître des cérémonies pour y faire graver son nom.

Cependant le premier cardinal-diacre, précédé d'un des maîtres de cérémonies, portant la croix du pontife, se rend au balcon du Quirinal et annonce à haute voix au peuple impatient de l'apprendre, l'élection du nouveau pape, en disant : « Je vous annonce une nouvelle qui doit vous causer une grande joie; nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime Seigneur N... qui a pris le nom de N. » *Annuntio vobis gaudium magnum; papam habemus eminentissimum et reverendissimum Dominum N... qui sibi imposuit nomen N.* A ces mots, toutes les cloches de la ville s'ébranlent, des détonations d'artillerie retentissent du haut du château Saint-Ange, tandis que la garde suisse proclame par ses salves mille fois répétées l'allégresse de cette heureuse journée.

Le jour même de l'élection ou le lendemain, le pape, accompagné d'un nombreux cortége, se rend à la chapelle Sixtine où il reçoit la seconde *adoration* des cardinaux. Il est ensuite porté sur la *sedia* ou fauteuil pontifical, dans la basilique de Saint-Pierre. Dès qu'il paraît, des voix nombreuses chantent l'antienne : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Arrivée devant l'autel de la chaire de Saint-Pierre, sa Sainteté descend de la *sedia* et reçoit la troisième *adoration* des cardinaux.—La cérémonie se termine par le chant du *Te Deum*, par des salves d'artillerie, et une illumination générale (*Idem. et Guillois*).

8. *Couronnement du nouveau pape.*—La cérémonie du couronnement a ordinairement lieu un jour de dimanche ou de fête. Ce jour-là, le nouveau pontife est porté sur la *sedia* par douze de ses domestiques dans la basilique de Saint-Pierre, accompagné par tous les dignitaires ecclésiastiques et civils de Rome. Il s'assied sur un trône surmonté d'un baldaquin, près du grand portail de Saint-Pierre, où le premier cardinal-prêtre lui adresse un discours de félicitation en langue latine. Puis le clergé est admis au baisement des pieds. Après cette cérémonie le pape entre dans l'église, et, arrivé en face de l'autel du très-saint Sacrement qui est exposé à l'adoration publique, il se met à genoux sur un prie-Dieu recouvert de velours rouge et récite quelques prières. Ensuite le nouveau pape remonte sur son siége, l'infule sur la tête, et la procession se dirige vers la chapelle de saint Grégoire, appelée Clémentine, du nom de son fondateur Clément VIII (1592). Arrivé là, le pape quitte derechef son siége, fait une prière sur

un autre peu élevé, appelé Faldistorium, et monte sur un trône érigé en cet endroit pour y recevoir l'obédience. Cette cérémonie consiste en ce que les cardinaux lui baisent la main en restant debout; les patriarches, c'est-à-dire les archevêques et les évêques, le pied et le genou, étant à genoux, et les pénitentiaires de l'église Saint-Pierre, seulement le pied, et également à genoux. Cette cérémonie achevée, le pape est revêtu des ornements de la messe, et les prélats chacun des vêtements particuliers à sa dignité. Le pontife met alors de l'encens dans l'encensoir, et la procession s'avance vers le maître-autel. Pendant ce temps, un maître de cérémonies, tenant à la main un long bâton argenté, à l'extrémité duquel sont attachées des étoupes, fait une génuflexion devant le pape; et aussitôt un clerc, à l'aide d'un flambeau, allume ces étoupes. Le maître de cérémonies se relevant chante ces paroles : *Saint Père, ainsi passe la gloire du monde.* La même chose est répétée trois fois, et à chaque fois on chante : *Saint Père, ainsi passe la gloire du monde.* Après quoi commence l'office solennel du couronnement. L'autel est érigé au milieu du vaisseau de l'église, là où s'élève la grande coupole qui est le centre de toutes les magnificences de cette église. C'est une espèce de pavillon qui repose sur quatre colonnes d'airain, ornées de feuillages qui s'élèvent en serpentant à une hauteur de quatre-vingt-dix pieds. Chacune des colonnes, dont deux pèsent au-delà de cinq cent cinquante-huit quintaux, porte un ange doré d'une hauteur de dix-sept pieds. Sur la galerie du maître-autel brûlent cent douze lampes; sous l'autel est une voûte souterraine splendidement décorée, où l'on conserve les reliques de saint

Pierre.—Ici commence la cérémonie du couronnement dont nous rapporterons seulement les circonstances les plus remarquables, les autres étant les mêmes que celles de l'office pontifical d'un évêque ; l'Epître et l'Evangile sont lus deux fois, d'abord en latin, puis en grec; avant la communion, le pape retourne à son trône; et lorsque le cardinal assistant a élevé la sainte hostie sur la patène, il la remet entre les mains du sous-diacre latin qui l'élève, en se tournant vers le trône, pour la présenter ainsi à l'adoration du saint Père; la même chose se répète avec le calice. Le pape communie debout sur son trône et reçoit le précieux sang au moyen d'un tube en argent. Les cardinaux-diacres et sous-diacres communient de même sur le trône du saint Père, puis ils retournent à l'autel et purifient le calice et les tubes. Pendant cette cérémonie, tous les cardinaux, archevêques et évêques sont debout, l'infule à la main, tandis que les autres ecclésiastiques et autres personnes de haut rang restent à genoux. Le pape retourne à l'autel, achève la messe et donne la bénédiction au peuple. L'office terminé, a lieu la procession solennelle qui est le commencement de la cérémonie du couronnement. Au milieu des acclamations joyeuses de la foule et entouré de la garde civique, des troupes de ligne et de la garde suisse, le saint Père est transporté au moyen de la *sedia* sur la grande loge ou balcon élevé au dessus du portail Saint-Pierre, d'où il a coutume de donner la bénédiction. Il monte sur le trône qui est érigé et qui est aperçu par la foule immense qui stationne sur la place Saint-Pierre. Avant le couronnement, et après que le chœur des chantres a terminé l'antienne : *Corona aurea super caput ejus* (une cou-

ronne d'or sur sa tête), le cardinal-doyen, évêque d'Ostie, assisté de deux cardinaux-diacres, se tourne vers le pape, et prie le Seigneur de lui accorder un règne heureux et prospère. Le cardinal-diacre prend ensuite l'infule de dessus la tête du pape, et lui pose, à l'aide de deux diacres-doyens, la *triple couronne d'or* (la tiare), en disant ces paroles : recevez la tiare ornée d'une triple couronne, et sachez que vous êtes le père des princes et des rois, le souverain de l'univers, le représentant de Jésus-Christ, à qui honneur et gloire soient rendus dans toute l'éternité. Amen.— Cette cérémonie accomplie, le saint Père descend de son trône et donne la bénédiction au peuple.

A ce moment, des chants de triomphe s'élèvent dans les airs ; les canons du château Saint-Ange tonnent sur les hauteurs; toutes les troupes assemblées sur la place de parade donnent des salves auxquelles viennent se mêler la musique des régiments et le son des cloches de la capitale : la cérémonie est terminée et le pape retourne dans son palais. Le soir a lieu une illumination brillante , remarquable surtout à l'église Saint-Pierre à cause de sa gigantesque coupole (1). (*Les mêmes*).

(1) L'église Saint-Pierre est bâtie sur la place où le féroce empereur Néron fit massacrer un si grand nombre de chrétiens, et où fut enterré saint Pierre. Commencée en 1450, il a fallu trois siècles et demi pour l'achever entièrement. Déjà en 1694, Carlo Fontano en élevait les frais à quarante-sept millions de scudi (le scudi vaut environ trois francs). Pour se faire une idée de l'immense élévation de sa coupole, il suffit de dire que la boule qui se trouve au sommet peut contenir seize personnes.

III De la Communion des Saints.

Comme nous rapporterons dans la troisième partie, des exemples sur le culte des saints, des images et des reliques, nous donnerons ici quelques notices sur la *béatification* et la *canonisation*.

1. On voit tout d'abord ce qu'il y a de ridicule dans le reproche que l'on fait à l'Eglise de faire des saints par une sentence portée arbitrairement, et de leur ouvrir ainsi la porte du ciel qui leur était fermée jusqu'au moment où il a plu à l'Eglise de les placer dans le séjour des élus. Quand l'Eglise béatifie ou canonise un saint, elle ne fait que le proposer à la vénération des fidèles après avoir acquis, par une sévère enquête et des témoignages irrécusables, la conviction qu'il a mené une vie sainte et édifiante, et que les prodiges opérés après sa mort sont à l'abri de toute controverse. Ces moyens d'une sage et prudente sévérité employés par l'Eglise, nous les retrouvons déjà aux époques les plus reculées. Les évêques faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour obtenir des renseignements suffisants sur la persévérance des martyrs et sur leur attachement inébranlable aux vérités de la religion, lorsqu'on les mettait à mort. Pour atteindre ce but, les fidèles se mêlaient aux païens et prenaient part aux délibérations des juges, afin d'être témoins des réponses que faisaient les martyrs. Lorsqu'ils étaient empêchés d'assister aux débats judiciaires, ils achetaient souvent à grands frais la permission de copier les pièces du procès; ainsi celles de saint Taracus furent achetées au prix de deux cents pièces d'argent. Quelquefois

c'étaient des notaires qui étaient désignés par les souverains pontifes eux-mêmes, comme on le voit par l'exemple de Clément Ier qui avait divisé la ville de Rome en sept légions, dont chacune avait ses notaires particuliers. Le pape Fabien avait remis cet emploi à sept diacres placés sous la surveillance et le contrôle de sept sous-diacres. Leurs rapports étaient alors soumis à un examen sévère de la part des évêques et des plus anciens de la communauté; et, après qu'on était pleinement convaincu de la conduite sainte et de la mort glorieuse du martyr, le pape en faisait rédiger l'histoire qu'on lisait dans l'assemblée des fidèles; on inscrivait ensuite son nom dans le catalogue des saints, nommé dyptique, et on le récitait publiquement pendant la messe. Par là, on faisait une reconnaissance publique de la sainteté du martyr; il était proclamé *saint, canonisé,* et vénéré comme tel. Souvent on envoyait son histoire aux autres évêques, afin qu'ils le vénérassent dans leurs églises particulières; de cette manière le culte du martyr s'étendait toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin il devenait général. Toutefois, pour éviter tout soupçon d'agir avec partialité ou une célérité trop grande, les évêques envoyaient au pape l'examen de l'histoire du saint dont on proposait la canonisation. Nous trouvons déjà, dans le quatrième siècle, des exemples qui nous font voir qu'on s'adressait à Rome pour obtenir la canonisation d'un confesseur ou d'un martyr, comme nous le voyons par celle de saint Vigile, évêque de Trente, dont les actes du martyre portent : que la consultation de l'autorité papale est quelque chose de traditionnel et d'antique. — Aujourd'hui, la béatification et la ca-

nonisation sont un droit réservé exclusivement au Saint-Siége. La béatification précède la canonisation; on ne peut entreprendre le procès d'un saint qu'on veut béatifier, que vingt ans au moins après sa mort. L'enquête et le procès durent plusieurs années et sont poussés avec une rigoureuse sévérité. Il s'agit, avant tout, d'établir avec évidence que celui qu'on veut canoniser s'est distingué par la sainteté de sa vie et par les miracles qui se sont opérés par son intercession, surtout sur son tombeau; que cette réputation ne repose pas seulement sur des rumeurs populaires sans fondement ni solidité, ou venant de personnes légères qui se laissent abuser par un excès de crédulité ou qui y ont un intérêt particulier. Pour procéder avec d'autant plus de sécurité, on établit un accusateur public nommé Promoteur de la foi ou *avocat du diable,* chargé de susciter toutes les objections imaginables contre la canonisation du saint, de rechercher les miracles qu'il a opérés et de les rejeter.

Lorsqu'il est question des guérisons miraculeuses qu'on dit s'être opérées par l'intercession du personnage qu'on veut béatifier, on s'informe, surtout auprès des médecins qui ont traité le malade, et en consultant les hommes les plus compétents, si la guérison n'aurait pu être procurée par des moyens naturels. Lorsque toutes ces dispositions préalables sont accomplies, la béatification se fait dans l'église du Vatican. On donne lecture, en présence du pape et des cardinaux, de la bulle qui contient la béatification, puis on découvre l'image du saint qui auparavant était voilée; on l'encense, et tous les assistants l'honorent solennellement. L'un des évêques fait l'office, et entonne le *Te Deum.*

Dans l'après-dîner, le pape retourne encore une fois à l'église pour vénérer l'image du saint. — Au reste, le culte que l'on rend aux béatifiés est plus restreint que celui que l'on rend aux saints canonisés.

2. La *canonisation* est une déclaration solennelle par laquelle le pape atteste que tel serviteur de Dieu est en possession de la gloire et de la félicité célestes, et déclare que toute l'Eglise doit lui rendre le culte et la vénération que l'on a coutume de rendre aux saints. Elle n'a ordinairement lieu qu'après la béatification, et après qu'il a été permis de vénérer le saint dans certaines contrées; elle suppose toujours au moins deux miracles opérés depuis la béatification, par son intercession, miracles qui sont soumis au plus sérieux examen. L'*avocat du diable* soulève toutes les objections qui peuvent s'opposer à la canonisation; toutes doivent être complètement réfutées. Les médecins les plus habiles, les physiciens, chirurgiens, mathématiciens doivent avoir déclaré préalablement qu'ils reconnaissent les miracles pour réels et surnaturels; tous les doutes, toutes les difficultés doivent être aplanies, de sorte qu'il soit impossible d'élever un doute raisonnable sur leur authenticité.

La cérémonie de la canonisation a lieu dans l'église Saint-Pierre qui, ce jour-là, est ornée avec une magnificence qu'on ne remarque qu'en pareille circonstance. Le pavé est couvert de riches tapis; tout l'intérieur est tendu de velours cramoisi; des tableaux à lames d'or, des devises écrites en lettres d'or, suspendues de tous côtés, rappellent les paroles et les actions du saint. Au-dessus de l'autel, on remarque son image recouverte d'un voile, la tête entourée d'une auréole,

Des deux côtés de l'autel sont disposés, pour les cardinaux, des siéges étincelants d'or et de pourpre, ayant la forme d'un fer à cheval. Partout dans le temple, des candélabres, des lampes et des soleils versent des flots de lumière; ailleurs ce sont des vases de fleurs qui répandent les plus suaves parfums; sur les autels brûlent dans des cassolettes des matières odorantes qui s'échappent en nuages embaumés. La solennité commence par une procession, pendant laquelle on porte une ou plusieurs bannières où se trouve peinte l'image du saint. Lorsqu'on est entré à Saint-Pierre, le pape monte sur son trône où les cardinaux, les archevêques et les prélats qui l'accompagnent sont admis à lui baiser les mains et les pieds. Ceux qui ont entrepris et suscité la canonisation, s'approchent des pieds du saint Père et sollicitent par trois fois la canonisation. Après la deuxième demande, le pape déclare qu'il n'ose le faire qu'avec l'aide du Saint-Esprit; c'est pourquoi on chante d'abord les Litanies des Saints et le *Veni Creator* répétés par tous les assistants. Vient ensuite la troisième sollicitation après laquelle le saint Père déclare que, au nom de la sainte Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et l'avantage de l'Eglise catholique, en vertu de la puissance de Jésus-Christ et des saints apôtres Pierre et Paul, et des pouvoirs qui lui appartiennent, le bienheureux dont il s'agit est inscrit dans le canon des saints, et qu'un jour sera désigné où l'Eglise universelle célébrera sa mémoire. Puis on chante le *Te Deum*, et l'on découvre l'image du saint. A l'instant, toutes les cloches sont en mouvement, les fanfares des trompettes et le son des timballes se confondent avec le tonnerre des canons qui grondent sur les hau-

teurs. Le pape célèbre alors la messe en l'honneur du saint. Voici quelles sont les offrandes symboliques que l'on fait à l'offertoire. Le premier cardinal présente deux grandes *bougies de cire:* le premier légat du pays où est né le saint et qui a sollicité la canonisation, offre une bougie de cire avec deux tourterelles dans une cage d'or: le deuxième cardinal, deux pains, l'un doré, l'autre argenté; le troisième, deux barils de vins, l'un doré, l'autre argenté; le troisième légat ou le cardinal qui le représente, une *bougie de cire* et une cage bariolée de différentes couleurs et remplie de toutes sortes d'oiseaux. — Après la messe, le pape est reconduit dans ses appartements en procession. Le soir il retourne à Saint-Pierre, monte à l'autel où reposent les reliques du saint, fait une prière, baise son image avec respect et la présente aussi à baiser au peuple. La cérémonie se termine par une magnifique illumination.

§ 10. DU DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

De la Rémission des Péchés.

1. *Rémission des péchés dans l'ancien Testament.* — Nous trouvons dans les paroles suivantes la preuve certaine d'une institution positive destinée à effacer les péchés : « L'âme, dit Jéhova, qui pèche contre les cérémonies, offrira pour sa faute un bélier sans tache. Si le grand prêtre qui a reçu l'onction sainte est celui qui a péché, il offrira au Seigneur pour son péché un veau sans tache. Et l'ayant amené à l'entrée du tabernacle du témoignage, devant le Seigneur, il lui mettra

la main sur la tête (comme pour le charger de son péché), et il l'immolera au Seigneur. Il trempera son doigt dans le sang de cette victime, il en fera l'aspersion sept fois, en présence du Seigneur, devant le voile du sanctuaire, etc. Que si c'est tout le peuple d'Israël qui, par ignorance, ait commis quelque chose contre le commandement du Seigneur, et qu'il reconnaisse sa faute, il offrira pour son péché un veau qu'il amènera à l'entrée du tabernacle du témoignage. Les plus anciens du peuple mettront leurs mains sur la tête de l'hostie, et on l'immolera devant le Seigneur. — Celui qui a fait tort à son prochain par fraude ou par violence, qui ayant trouvé une chose perdue, la nie, ou qui aura commis quelque autre faute de cette nature, rendra tout ce qu'il a usurpé injustement, et de plus la cinquième partie de sa valeur, et il offrira pour son péché un bélier sans tache qu'il donnera au prêtre; le prêtre priera pour lui devant le Seigneur, et tout le mal qu'il a fait lui sera pardonné » (*Lévit.* 5, 2). Il est vrai qu'il ne s'agit, dans ces passages, que de la réconciliation extérieure ; cependant nous y trouvons quelque chose d'analogue au sacrement de pénitence institué dans le nouveau Testament. Le pécheur était obligé d'aller trouver le prêtre, de lui déclarer sa faute et d'offrir une hostie en *satisfaction;* obligations qui coïncident admirablement avec celles qui sont attachées à la pénitence ou confession.

Une autre institution non moins remarquable, c'est celle de la grande fête des Expiations qui se célébrait annuellement pendant cinq jours devant une tente faite de branches de palmiers et de saules. C'était le dixième jour du septième mois que la fête commen-

çait. Ce jour était le seul grand jour de jeûne. Il commençait la veille au soir, et finissait le soir de la grande fête; il était par conséquent défendu de manger pendant vingt-quatre heures. Le grand prêtre était obligé de se laver par tout le corps, de revêtir des habits de lin, différents toutefois du précieux costume du grand prêtre, et, après avoir offert son holocauste et celui du peuple, il priait pour lui-même et pour le peuple. On immolait aussi deux boucs pour les péchés du peuple, sur lesquels on jetait le sort pour voir lequel des deux serait immolé au Seigneur, et lequel serait envoyé dans le désert. — Après avoir immolé celui qui était destiné à expier les péchés du peuple, on en portait le sang au-dedans du voile, et on en faisait les aspersions devant l'oracle. Le grand prêtre, est-il dit dans le Lévite (16. 16.), purifiera le sanctuaire des impuretés d'Israël, des violements commis contre la loi et de tous les péchés. Et lorsqu'il sera sorti du sanctuaire pour venir à l'autel (des parfums), il prendra du sang du veau et du bouc, qu'il répandra sur les cornes de l'autel, et, ayant mis les deux mains sur la tête de l'autre bouc, il confessera toutes les iniquités, toutes les offenses et tous les péchés du peuple d'Israël; il en chargera avec imprécation la tête de ce bouc, et l'enverra au désert par un homme destiné à cela.

La Bible ne nous dit pas ce que devenait le bouc, mais nous lisons dans le Talmud (*Jama* c. 6.) qu'il était précipité du haut d'un rocher. — Nous trouvons un autre exemple de l'expiation des péchés dans Samuel (12. 13). David dit à Nathan : « J'ai péché contre Jéhova ; » et Nathan lui répond : « Si l'impie fait pénitence de son péché et qu'il observe mes com-

mandements; s'il pratique le bien et la justice, il vivra et ne mourra pas. Je perdrai la mémoire de ses iniquités. » Et ailleurs (*Ezech.* 18. 30.) le Seigneur dit encore : « Convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité n'attirera plus votre ruine. Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. — Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Ainsi, la pénitence, le changement de vie, la restitution, l'offrande des victimes et des sacrifices, telles étaient dans l'ancien Testament les conditions auxquelles on pouvait obtenir la rémission de ses péchés.

2. *Que les païens soupiraient ardemment après la rémission des péchés.* — Socrate, le plus sage des philosophes de l'antiquité, jeta un jour ces deux problèmes au milieu de la foule de ses disciples. Comment doit-on se réconcilier avec la divinité? — Quels sont les moyens que nous employons pour le faire? Le noble philosophe avoua modestement qu'il n'avait aucune solution satisfaisante à donner à ces deux propositions. Il ne pouvait comprendre que la sainteté immuable de Dieu pût déposer la colère qui pèse nécessairement sur l'homme pécheur, comment la faute pouvait être effacée, et le mal réparé; et cependant le vertueux Socrate se sentait animé de confiance en la miséricorde divine, car il disait ces remarquables et prophétiques paroles : « Je ne doute pas que Dieu n'envoie un jour quelqu'un pour instruire les hommes de sa part, et leur dévoiler le plus important de tous les mystères, à savoir comment les péchés peuvent être remis. » — Le même

philosophe dit encore dans Platon (*Alcib.* II) : « Quand viendra-t-il et quel sera ce précepteur? » et il répond : « C'est le même qui prend soin de tout l'univers; Dieu par conséquent. » (*Haid's Katech.* I. 213).

Les païens inventèrent toutes sortes de moyens pour tâcher d'apaiser le courroux de la divinité. De tout temps les prêtres furent consultés et considérés comme les médiateurs entre Dieu et les hommes. Les païens eurent aussi de bonne heure leurs sacrifices expiatoires. Hérodote nous raconte que les Egyptiens avaient les mêmes coutumes que les Israélites dont nous avons parlé (*lib.* 2. *c.* 30). Lorsqu'ils avaient immolé l'animal choisi pour victime, ils lui enlevaient la peau, lui coupaient la tête, l'accablaient d'imprécations et priaient les dieux de le charger de tous les maux qu'ils avaient mérités. Ensuite ils portaient la tête sur le marché et la vendaient aux Grecs comme étant étrangers. Quand ils ne trouvaient pas d'acheteur, ils la jetaient dans le Nil, parce qu'il était défendu aux Egyptiens d'en manger.

Les sacrifices expiatoires se retrouvent chez tous les peuples du paganisme; Homère lui-même en fait mention dans son Iliade (1. *Ch.* 62. 92). Cependant les esprits plus éclairés ne tardèrent pas à comprendre l'inanité de pareilles offrandes; ils vouèrent toute leur application et leur zèle à obtenir un changement et des améliorations dans la conduite morale des peuples. — Philémon, un poète grec qui composa des comédies, écrit dans un fragment qui nous a été conservé par Justin (*S. Just. mart. de monarch.*) : « Si quelqu'un, ô Pamphilos, offre à Jupiter des taureaux et des boucs en grand nombre, des ouvrages de l'art, ou bien des

manteaux d'or et de pourpre; ou de jeunes animaux en ivoire ou en émeraude, et qu'il s'imagine pouvoir s'attirer ainsi la faveur des Dieux, celui-là se trompe, et n'est qu'un esprit léger et frivole. L'homme doit être vertueux, il ne doit ni déshonorer les vierges, ni rompre l'union conjugale, ni voler, ni tuer pour de l'argent, ni convoiter ni le bien d'autrui, ni sa femme, ni ses magnifiques bâtiments, ni sa propriété, ni son esclave, ni son cheval, ni son bœuf, ni son bétail. — Pourquoi? — Parce que Dieu est proche de vous et vous voit. Vous ne devez pas même convoiter une épingle, car tout acte de justice plaît à Dieu, de même qu'il déteste chaque mauvaise action. Il fera monter dans les hauteurs l'homme laborieux qui cultive la terre nuit et jour. Pour vous, immolez à Dieu avec un cœur pur et innocent. — Brillez par votre âme et non par vos vêtements. — Quand vous entendez le tonnerre, gardez-vous de fuir, lorsque votre conscience est irréprochable, car Dieu est près de vous et vous voit. »

Remarquons la ressemblance presque littérale de ce passage avec la loi de Moïse.

Les purifications avec de l'eau étaient aussi un moyen que les païens employaient pour effacer leurs fautes. Ovide (*Fast.* II.) qualifie d'insensé et de déplorable, l'usage de laver les mains de celui qui a commis un meurtre, afin de le laver de son crime : « O nations insensées, qui croyez que l'eau efface le crime de celui qui a souillé sa main par le forfait du meurtre. » Les habitants de l'Indoustan croient encore aujourd'hui que l'eau du Gange a la vertu de purifier les hommes de leurs péchés; aussi s'y baignent-ils souvent. On a soin de s'en procurer dans les parties de ce pays les

plus éloignées, tant est grande la foi qu'on a aux merveilleux effets qu'on lui attribue. Paulin dit que ces sortes d'expiations se trouvent consignées dans les livres les plus anciens de ces contrées. — Pour l'initiation à un grand nombre de mystères, et comme moyen préparatoire à la rémission des péchés, on exigeait aussi *la confession de ses péchés* (*S. Brenn.* III. 352).

Ces témoignages nous démontrent avec quel désir ardent la généralité des païens soupirait après la rémission des péchés. Cependant ils étaient loin, surtout les plus éclairés d'entre eux, de trouver une garantie suffisante dans les diverses pratiques qu'ils employaient pour atteindre ce but. Celui après lequel soupirait Socrate, et qui seul pouvait nous indiquer avec une entière certitude ce remède si salutaire, nous l'a lui-même procuré en laissant à son Eglise le plus précieux de tous les pouvoirs, celui de remettre les péchés par un privilége indépendant de la puissance humaine, mais émanant de Dieu même.

3. Saint François a lui-même éprouvé combien il est consolant d'être pleinement assuré qu'on a obtenu le pardon de ses péchés. Un jour, il se retira dans un lieu solitaire, et repassa, dans l'amertume de son cœur, toutes les années de sa vie et les fautes qu'il avait commises. Il en fut vivement affligé, et en conçut un grand repentir. Tout-à-coup il fut inondé d'une joie toute céleste, et pleinement convaincu que ses péchés lui étaient remis. Il fut ravi en extase ; une lumière céleste l'entoura : son esprit fut comme transporté hors de lui-même, car il vit clairement ce qui devait lui arriver ainsi qu'à ses frères (*Haid's Katech.* I. 243.).

Combien il fut consolant pour sainte Madeleine d'ap-

prendre de la bouche de Jésus que ses péchés lui étaient remis! Quelle joie ne fut-ce pas pour la pécheresse de l'Evangile de s'entendre dire par Jésus (*Jean*, 1. 11.) : « Je ne veux pas non plus vous condamner; allez et ne péchez plus. »—Le même Sauveur consola le paralytique en l'assurant que ses péchés lui étaient remis; Zachée et tant d'autres entendirent la même chose de sa bouche. Le bon larron méprisait les souffrances d'une mort longue et douloureuse, lorsqu'il se rappelait que Dieu lui avait dit qu'il serait avec lui en paradis.— La consolation que ces âmes pénitentes goûtaient en entendant des paroles si rassurantes sortir de la bouche de Jésus, tout pénitent peut aujourd'hui l'éprouver, persuadé qu'il est que Dieu a donné à ses prêtres le pouvoir de remettre les péchés jusqu'à la fin du monde, lorsqu'ils prononcent ces paroles douées d'une vertu toute divine : « Vos péchés vous sont remis, allez et ne péchez plus. »

4. Arnolphe, d'abord général, puis homme d'Etat sous le roi Clotaire II, et enfin évêque de Metz, était un jour vivement occupé du désir de savoir si Dieu lui avait entièrement remis les péchés de sa jeunesse, et s'il les avait complètement effacés du livre de sa justice par le sang de la rédemption. L'incertitude où il était à ce sujet le tourmenta longtemps, et son cœur ne cessa dès-lors d'être en proie à de vives inquiétudes. Plongé dans ce doute désespérant, il se rendit un jour sur le pont de la Moselle à Metz, s'arrêta tout-à-coup, tira son anneau de son doigt et le jeta dans le fleuve, en disant : « Si je recouvre cet anneau je croirai que mes péchés me sont remis. »—A vrai dire, ce ne serait pas faire preuve de beaucoup de confiance en la miséri-

corde divine et à l'institution de la pénitence, que de suivre un pareil exemple.—Un long intervalle s'écoula sans qu'Arnolple parût avoir été exaucé; mais enfin l'anneau fut retrouvé dans le ventre d'un poisson qu'on lui servit.—Paul Varnefried assure avoir entendu le récit de ce fait de la bouche même de Charlemagne, lequel avait vu de ses propres yeux l'anneau qui était déposé dans l'église de saint Sébastien à Metz, et qu'on montrait toutes les années au peuple (*Herbst's Exempb.* II. 299).

5. Le Sauveur se trouvant un jour avec ses disciples dans un bourg samaritain où personne ne voulait les accueillir, les deux frères Jacques et Jean dirent à Jésus : « Seigneur, ne ferons-nous pas, comme autrefois Elie, descendre le feu du ciel pour les anéantir ? » Mais le Sauveur se tournant vers eux, leur adressa des reproches et leur dit : « Le Fils de Dieu n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » (*Luc,* 9, 54). Lorsque Jonas, qui avait prédit la ruine de Ninive, vit que sa prophétie n'avait pas été accomplie et que le Seigneur avait épargné la ville, il en fut vivement affligé, et murmura contre le Seigneur en disant : « Maintenant donc, je vous prie, ô Eternel! prenez mon âme, car la mort me vaut mieux que la vie ; » mais l'Eternel lui répondit : « Penses-tu bien avoir raison d'être en colère? » Le Seigneur le punit encore une autre fois, en faisant sécher, pendant une nuit, un lierre qui le protégeait contre les ardeurs du soleil, parce qu'il avait manqué de compassion et de miséricorde à l'égard des pécheurs. Ce sont là autant d'exemples qui nous font voir combien le Seigneur a en horreur ces hommes, pécheurs eux-mêmes, qui, animés

d'un zèle trop ardent, appellent la colère de Dieu sur la tête de leur prochain. Citons encore un autre trait.

Nous lisons dans le traité de saint François de Sales sur l'amour de Dieu, qu'un idolâtre avait séduit un chrétien nouvellement converti, et était parvenu à le faire apostasier. L'évêque de l'endroit, Carpus, en fut tellement affligé, qu'il conjura le ciel de foudroyer ces deux pécheurs. En ce moment, il vit, comme autrefois saint Etienne, le ciel à découvert, et notre Sauveur, entouré d'anges innombrables, assis sur un trône éclatant. Il vit aussi la terre entr'ouverte, et les deux pécheurs dont il désirait la mort, debout sur le bord d'un précipice affreux, exposés à chaque instant à y tomber, attendu qu'une multitude innombrable de serpents entouraient leurs pieds, leur faisaient des morsures, pour tâcher de les entraîner dans l'abîme, et que les hommes ne cessaient de les pousser pour les y faire tomber. Carpus ayant élevé les yeux au ciel, aperçut le Sauveur, plein de douceur et de commisération, abandonner son trône et descendre à l'endroit où se trouvaient les deux pécheurs, leur tendre une main secourable, tandis que des anges les entouraient et les soutenaient pour les empêcher de tomber dans cet effroyable abîme (*Buchfel. Exemp.* 5. 94).

SENTENCES.

a. « C'est dans l'Eglise que les péchés sont remis et nulle part ailleurs; car l'Eglise seule a reçu pour gage le Saint-Esprit sans lequel nul péché ne peut être remis ; quant à ceux auxquels ils sont remis, ils obtiennent la vie éternelle. « (*S. Aug.* Enchir. c. 65).

b. « La rémission des péchés ne peut s'obtenir que dans l'Eglise, parce qu'elle seule possède le Saint-Esprit sans lequel ils ne peuvent être remis. » (*Id.* Serm. 11).

c. « Dieu ne repousse jamais le pécheur, quels que soient les progrès qu'il ait faits dans le vice, pourvu qu'il se convertisse sincèrement et qu'il fasse une vraie pénitence; car la valeur de la pénitence ne dépend pas tant de sa longueur que da sa solidité et de sa sincérité. » (*S. Chrys.* in lib. de lapse.).

« Quelle grâce vraiment divine ce doit être que la rémission des péchés, pour quelle occupe la première place! Elle est la patronne du genre humain, une médecine propre à guérir les plus graves maladies. Qui pourrait dire qu'il n'en a pas besoin, puisque tous les hommes sont pécheurs! » (*Cassiodor*, lib. II. Epist. 11).

d. « Celui-là est dans l'erreur et agit en insensé, qui diffère sa conversion jusqu'à la vieillesse, car il est à craindre que, tandis qu'il compte sur la miséricorde du Sauveur, il ne tombe inopinément entre les mains de sa justice » (*S. Greg.* in Mor.).

COMPARAISONS.

a. Dans les tribunaux de la justice humaine, le coupable échappe difficilement, malgré ses gémissements et ses lamentations, à la sentence portée contre lui. Au tribunal établi par Jésus-Christ, le pécheur est gracié dès que, le cœur brisé de douleur et de componction, il élève vers le ciel des mains suppliantes (*S. Chrys.* hom. 6 in Matth.).

b. Lorsque Alexandre-le-Grand assiégeait une ville, il faisait allumer une torche et publier que la ville pouvait espérer d'obtenir grâce aussi longtemps que la torche ne serait pas éteinte, mais que, si elle ne profitait pas de ce délai, elle ne pouvait plus espérer aucun pardon. Le pécheur peut, lui aussi, espérer miséricorde tandis que le flambeau de sa vie n'est pas éteint; mais dès qu'il a cessé de brûler, il tombe entre les mains de la justice d'un Dieu inexorable (*Lohn.* Bibl. II. 871).

c. « Les prêtres juifs, dit saint Jean Chrysostôme dans son ouvrage sur le sacerdoce, avaient le pouvoir de guérir de la lèpre corporelle. — Je me trompe, ils pouvaient seulement constater que la guérison était arrivée. Nos prêtres, au contraire, ont reçu le pouvoir, non de délivrer le corps de la lèpre, ou de déclarer que l'âme est purifiée de ses souillures, mais de l'en purger totalement. »

§ 11. DU ONZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

De la Résurrection de la Chair.

1. Job, tourmenté par les afflictions les plus cruelles, et à la vue de l'état affreux où était réduit son corps, qu'il croyait devoir se dissoudre bientôt, se consolait par la pensée qu'il ressusciterait un jour (19. 25.) : « Je sais que mon Sauveur vit, que je ressusciterai du tombeau au dernier jour, et qu'alors je serai revêtu de nouveau de ma peau et verrai mon Dieu dans ma propre chair. »

2. Les frères Machabées disaient au roi Antiochus :

« Vous nous faites perdre, ô très-méchant roi, la vie présente, mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de sa loi. » — Comme on demandait au troisième sa langue, il la présenta aussitôt en disant : « J'ai reçu ces membres de Dieu, j'espère qu'il me les rendra un jour. »

Dieu accorde à son prophète Ezéchiel de voir la scène effroyable de la résurrection des morts; voici en quels termes il nous l'apprend :

« Un jour, la main du Seigneur fut sur moi, et m'ayant mené dehors par l'esprit du Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui était toute pleine d'os. Elle me mena tout autour de ces os; il y en avait une très-grande quantité qui étaient sur la face de la terre et extrêmement secs. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre? Je lui répondis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétisez sur ces os et dites-leur : Vous, os secs, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que le Seigneur Dieu dit à ces os : je vais envoyer un esprit en vous et vous vivrez. Je ferai naître des nerfs sur vous; j'y formerai des chairs; j'étendrai de la peau par dessus; et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. Je prophétisai donc comme il me l'avait commandé, et lorsque je prophétisais, on entendit un bruit, et aussitôt il se fit un remuement parmi ces os : ils s'approchèrent l'un de l'autre et chacun se plaça dans sa jointure. Je vis tout-à coup que des nerfs se formèrent, des chairs les environnèrent et de la peau s'étendit par-dessus, mais ils n'étaient pas encore

animés. Alors le Seigneur me dit : Prophétisez sur l'esprit, prophétisez, fils de l'homme, et dites à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Esprit, venez des quatre vents et soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent. Je prophétisai comme il me l'avait commandé, et en même temps l'esprit entra dans ces os, ils se tinrent tout droit sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. »

3. Saint Jean eut une semblable vision (*Apoc.* 20, 11.): « Je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme, et une grande chaîne à la main; je vis un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel le ciel et la terre s'enfuirent. Et je vis les morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône ; et des livres furent ouverts, et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. *Et la mer rendit les morts qui étaient ensevelis dans ses eaux ; la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avaient, et chacun fut jugé selon ses œuvres.* »

4. Il est raconté au sujet de saint Jacques, surnommé le Mutilé, que le roi de Perse lui fit couper tous les membres les uns après les autres. Pendant ce martyre, qui dura neuf heures, le saint montra la patience la plus héroïque ; chaque fois qu'on lui coupait un membre, il disait : « Partez mon pied, ma main, mon œil; le créateur éternel saura bien vous ressusciter un jour pour vous unir de nouveau en un tout magnifique. » C'est ainsi que se consolait ce saint par la pensée de la résurrection (*Lohn.* Bibl. III, 81).

5. Les mages ayant fait couper les doigts des mains et des pieds à Jonas, ils les semèrent de côté et d'autre,

puis s'adressant au martyr : « Vois-tu, lui dirent-ils, comme nous avons semé tes doigts? Tu n'as qu'à attendre la moisson pour récolter de cette semence un grand nombre de mains. — Je ne demande pas un grand nombre de mains, répondit le bienheureux Jonas; Dieu qui m'a créé, me ressuscitera au jour des rétributions générales, et me revêtira d'un corps nouveau et glorieux ! » (*Ibid.*).

6. Eutichès, patriarche de Constantinople, propageait l'hérésie par laquelle il niait la résurrection des morts. Mais le légat apostolique, saint Grégoire-le-Grand, le convainquit si clairement de la vérité de cet article de foi, que l'empereur grec Tibère fit jeter au feu l'ouvrage qui renfermait cette hérésie, et que Eutichès avoua publiquement son erreur. Etant tombé malade peu de temps après, il abjura publiquement son hérésie en réparation du scandale qu'il avait donné, et s'écria en saisissant la peau de sa main : « Je crois que nous ressusciterons tous un jour dans cette chair. » (*Ibid*).

7. On représente ordinairement saint Jérôme la tête penchée sur une trompette, parce qu'il écrivait : « Soit que je mange ou que je boive, que je dorme ou que je veille, partout et toujours, je crois entendre retentir le son effroyable de la trompette au bruit de laquelle les morts sortiront des tombeaux. »

8. Sainte Monique, qui était d'Afrique, se trouvant à Ostie, en Italie, eut avec son fils plusieurs entretiens sur la religion et entre autres sur la mort du chrétien. Elle dit de si belles choses sur ce sujet, que ceux qui l'entendaient en furent saisis d'admiration; et, comme on lui demandait si elle ne craignait pas de mourir sur une terre étrangère, et d'être enterrée dans un pays si

éloigné de sa patrie, elle répondit : « On n'est nulle part éloigné de Dieu; il saura bien trouver mon corps pour le ressusciter avec les autres. » (*Guill*).

COMPARAISONS ET SENTENCES.

a. Le cep de la vigne et certaines branches d'arbres peuvent être conservés et porter des fruits lors même qu'on les sépare de leur tronc ou qu'on les transplante, et l'homme pour qui toutes choses ont été créées, ne ressusciterait pas du tombeau de la terre ? On sème du blé et d'autres semences qui se corrompent et meurent pour reverdir bientôt et se déployer en germes vigoureux. Si donc les plantes revivent lorsqu'elles sont déjà corrompues, pourquoi nous, ne ressusciterions-nous pas, lorsque nous serons morts? (*S. Cyril.* Catech. 18).

b. La lumière meurt pour ainsi dire tous les jours aux yeux de l'homme, et elle reparaît comme si elle venait de ressusciter; les arbres se dépouillent de leur verdure, et ils sont renouvelés comme s'ils naissaient à une vie nouvelle; la semence elle-même se corrompt et meurt dans la terre, mais elle renaît bientôt pour produire les fruits les plus magnifiques (*S. Greg.* Mor. 1. 14).

c. Le Mercure, quoique partagé en boulettes infiniment petites, finit bientôt par s'agglomérer de nouveau et reprendre son ancienne forme, lorsqu'il est manié par une main habile. A combien plus forte raison la main de Dieu ne pourra-t-elle pas réunir et reconstituer les membres dispersés du corps humain (*Lhon.* Bibl. III. 83).

d. Si un artiste peut refondre une statue qui a été

brisée et lui donner une forme nouvelle, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas former de nouveau le corps de l'homme lorsqu'il aura été dissout par la mort ? (*Ibid.* 81).

Nous trouvons encore une image de la résurrection dans la métamorphose de la chenille.—Lorsqu'elle est encore à l'état de reptile, elle se traîne péniblement d'une branche à une autre, et se file en quelque sorte un tombeau, où elle reste engourdie pendant quelque temps comme si elle était morte, pour ensuite briser son cercueil et s'envoler papillon élégant.

f. C'est à juste titre que Jésus-Christ ressuscitera la chair, parce qu'il a été chair lui-même, qu'il est ressuscité du tombeau où il reposait (*Tertull.* De resur. c. 37).

g. Nous nous réjouissons d'être brisés comme des vases d'argile, afin que, renouvelés par une seconde création, nous puissions être transformés en des créatures agréables à Dieu et partager sa félicité (*S. Hislar.* in Ps. 2).

Remarque.—Nous trouvons aussi, parmi les païens, des témoignages qui attestent leur croyance à la résurrection. Nous lisons dans le Zend-Avesta, que Zoroastre adressant un jour la parole à Ormuz, il lui dit : « Le vent emporte la poussière de nos corps, l'eau l'entraîne dans son courant; comment le corps se recomposera-t-il ? Comment le mort pourra-t-il ressusciter ?—Ormuz répondit : Je suis celui qui soutient la voûte immense des cieux, toute parsemée d'innombrables étoiles; je suis le créateur de tous les êtres. Il est certain que vos yeux verront tout revivre par la résurrection. Les cadavres recouvreront leurs nerfs et leurs veines; et lorsque les morts auront été rani-

més, ce sera pour toujours; car alors la terre enfantera des ossements, de l'eau, du sang, des plantes, du feu, la vie même, comme à l'origine des créatures. L'homme redeviendra visible sur la terre. » (*Bund-Dehesch.* XXXI).

Platon dit dans son Phédon : « Il me semble, ô Cébès! que je puis admettre avec certitude que les hommes ressusciteront de la mort; que celui qui aura bien agi sera bien traité, comme celui qui aura mal vécu sera puni. »

Sénèque écrit de même (*Epist.* 23) : « Tout ceci passera, mais ne périra point. La mort même que l'on craint souverainement ne fait qu'interrompre la vie, mais ne la ravit pas pour toujours. Il viendra le jour qui nous rendra la lumière. Que personne donc ne perde courage, puisqu'il reviendra un jour. Examinez le cours de la nature; le soleil disparaît, mais une nouvelle année le ramène; l'hiver passe, mais il revient en son temps. La nuit voile le soleil, mais bientôt revient le jour qui dissipe les ténèbres. »

Aussi Athénagore écrit-il (*Leg. pro Christ.* c. 36) : « Il paraît superflu de démontrer que ce n'est pas nous seulement qui admettons la résurrection des corps, mais encore une foule de philosophes de l'antiquité. »

§ 12. DU DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

De la Vie éternelle.

Dans sa lettre à Evodius, saint Augustin donne cette solution remarquable d'une difficulté touchant l'immortalité : « Je veux vous conter quelque chose qui

vous fournira matière à réflexion. Vous connaissez notre frère Gennadius, ce célèbre médecin qui, après avoir exercé son art avec beaucoup de gloire à Rome, demeure actuellement à Carthage; vous le connaissez comme un homme de beaucoup de religion, animé d'une charité ardente envers les pauvres. Cette charité le distinguait déjà dans un âge très-tendre, et cependant il nourrissait encore des doutes sur l'existence d'une autre vie après celle-ci. Toutefois, Dieu ne pouvait pas permettre qu'un homme d'une piété si tendre, qu'un homme qui pratiquait les œuvres de miséricorde avec un zèle si désintéressé et si affectueux, languît longtemps dans les régions de l'erreur et du doute. Un jour, il vit en songe un jeune homme d'une grande beauté qui lui dit : *Suis-moi!* Gennadius obéit et arriva dans une ville où il entendit à sa droite une musique si délicieuse, qu'elle surpassait tout ce qu'il avait jamais entendu. Comme il était désireux d'apprendre ce que cela signifiait, son jeune guide lui dit : Ce sont les chants d'allégresse des bienheureux habitants de Jérusalem. Là-dessus Gennadius s'éveilla, le rêve s'évanouit sans qu'il y ajoutât une bien grande importance. La nuit suivante, le jeune homme lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il le connaissait. — Parfaitement, répondit Gennadius. — Mais où m'avez-vous donc vu? continua le jeune homme. Gennadius, qui se rappelait les touchantes émotions qu'il avait ressenties en entendant le concert de musique, ne fut pas embarrassé de répondre. — Est-ce en dormant ou étant éveillé que vous l'avez entendu ce concert? — — En dormant. — Vous dites vrai, c'est effectivement pendant votre sommeil, de même que ce qui se passe

maintenant a lieu pendant votre sommeil. Gennadius l'avoua encore. — Et où est maintenant votre corps? continua le guide. — Dans mon lit. — Savez-vous aussi que vos yeux corporels sont fermés en ce moment et qu'ils ne voient rien? — Je le sais. — Avec quels yeux voyiez-vous donc? Comme Gennadius hésitait à répondre, le jeune homme lui fit comprendre pourquoi il lui posait toutes ces questions, et lui dit : Puisque les yeux de votre corps sont fermés et inactifs pendant votre sommeil, il faut que vous ayez d'autres yeux avec lesquels vous puissiez voir et découvrir ce que vous apercevez actuellement; c'est avec ces yeux, qui sont d'une nature toute spirituelle, que vous verrez après votre mort, quand sera éteinte la puissance visuelle de vos yeux charnels. Cessez donc d'avoir désormais des doutes relativement à l'existence d'une autre vie. — Gennadius fut pleinement convaincu, car la Providence et la miséricorde divine venaient de dissiper les nuages de son intelligence et lui avaient rendu la paix et la tranquillité de l'âme. » (*S. Aug.* ep. 100 ad Evod.).

2. La pensée d'une vie éternelle que Dieu nous a promise si souvent et avec tant d'assurance, doit nous consoler dans nos souffrances et nous encourager à persévérer jusqu'à la fin.

a. Le pieux serviteur de Dieu, Job, se consolait dans ses souffrances en pensant à une vie éternellement heureuse (*Job*, 13, 15). Tobie, privé de la lumière des yeux et réduit au dernier dénûment, disait à ses parents qui l'accablaient de reproches : « Nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui lui seront restés constamment fidèles. » (*Tob.* 2, 18). C'était par la pensée

d'une vie éternelle que la mère des Machabées exhortait ses enfants à souffrir courageusement la mort du martyre (2. *Mach.* 7). Nous trouvons dans le livre de la Sagesse ce consolant passage : « Les justes vivront éternellement et leur récompense est dans le Seigneur. Le Tout-Puissant veillera sur eux; c'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un magnifique royaume, et une couronne éclatante. » Lorsque le Seigneur prédit à ses disciples que de grandes souffrances leur étaient réservées, il les encouragea par ces paroles : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car grande sera votre récompense dans le ciel. » Comme ils étaient accablés de tristesse à la pensée de la mort de leur divin maître, il les consola encore en leur disant : qu'il allait leur préparer une demeure dans le royaume de son Père. De même que le Sauveur les avait rassurés par l'espoir d'une autre vie, de même eux consolaient aussi leurs disciples par la même promesse. « Je suis persuadé, disait saint Paul, que les souffrances de la vie présente ne sont point en proportion avec cette gloire qui se manifestera un jour en nous. » (*Rom.* 8, 18). Et ailleurs, il écrit (2. *Corint.* 5, 1,) : « Nous savons que si cette maison de terre, où nous habitons, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera, dans le ciel, une autre maison qui ne sera point faite de main d'homme et qui durera éternellement. »

b. Comme on proposait à sainte Félicité d'exhorter ses fils à apostasier, elle répondit en souriant : « Mes fils vivront éternellement, s'ils ne sacrifient pas aux dieux; si, au contraire, ils le font, ils iront à la damnation éternelle; » puis s'adressant à ses fils, elle leur dit : « Regardez le ciel, c'est là que vous attend Jésus-

Christ avec tous ses Saints; combattez donc pour vos âmes, et persévérez constamment dans l'amour de Jésus-Christ! » Ils obéirent et restèrent inébranlables jusqu'à la mort, soutenus par la pensée *de la vie éternelle.*

c. Les deux glorieux martyrs de Jésus-Christ, saints Marc et Marcellin, sollicités par les prières de leurs père et mère qui étaient vieux et encore païens, étaient sur le point de se laisser fléchir par les larmes et les supplications de leurs femmes, lorsque saint Sébastien, s'avançant au milieu d'eux, leur représenta la vie éternelle qu'ils allaient obtenir en échange d'une vie misérable et passagère. Raffermis par ces paroles, ils se sentirent animés d'une force toute nouvelle et cessèrent dès lors de manifester la plus légère hésitation. Ils supportèrent courageusement la mort et firent volontiers à Dieu le sacrifice de leur vie, afin de vivre éternellement avec lui (*Noch Haid's Catech.* I. 294).

d. Saint Mayeul, étant sur le point de rendre le dernier soupir, consolait ses religieux qui fondaient en larmes autour de son lit, en leur disant : « Puisque vous m'aimez, pourquoi vous affligez-vous de mon bonheur; après le combat, Dieu m'offre la couronne. » Après qu'il les eut tous bénis, il ne songea plus qu'à s'entretenir amoureusement avec son Dieu. « Seigneur, s'écriait-il, comme si déjà il eût goûté les douceurs célestes, que vos tabernacles sont admirables! votre serviteur ne se possède pas de joie, en voyant la beauté de votre maison. » Il passa au repos du Seigneur en proférant ces paroles. C'était le 11 mai 994 (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl. tom. 9).

e. Les disciples de saint Martin qui se trouvaient auprès de son lit pendant sa dernière maladie, l'ayant

prié de se tourner de côté pour se soulager, il leur répondit : « Laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, ne m'empêchez pas de contempler le chemin que mon âme devra bientôt parcourir pour aller se réunir à Dieu. » (*Silbert's Hausb.* S. 493).

f. Quelle est votre destinée? se demandait à lui-même un grand serviteur de Dieu ; et il répondait : « Votre destinée est de régner dans le ciel, d'y régner avec Dieu, d'y régner *éternellement*, d'orner votre front de la couronne de gloire et de vous enivrer au torrent des joies éternelles !—J'espère, grâce aux mérites de Jésus-Christ et à la miséricorde divine, entrer bientôt en possession de cette félicité. Je ne tiens plus à cette terre que par un fil; ô mort! hâtez-vous de venir le briser et je serai delivré. Je me consume du désir de partir pour aller me reposer dans le sein de Dieu. » (*Ib.* S. 502).

g. Les amis du bienheureux Arsénius, le voyant sur le point de mourir, le prièrent de leur laisser quelque proverbe religieux en souvenir. Aussitôt le saint se mit à prononcer ces paroles : « Là où!... et il expira. Les frères inquiets sur la signification de ces paroles, en firent demander l'explication à un serviteur de Dieu, qui leur écrivit en réponse : A mon avis, ces paroles signifient simplement : *Là où sont nos désirs, là doivent déjà être nos cœurs* (*Lhon.* Bibl. III. 544).

h. Quelques heures avant sa mort, saint Macrin s'adressa à son Sauveur et lui fit les questions suivantes: « Quand me sera-t-il donné de vous voir, ô mon aimable Rédempteur? Quand ressentirai-je l'accomplissement de vos promesses? Quand serai-je revêtu de l'habit nuptial, tissu de la lumière qui jaillit sans cesse de votre trône? Quand chanterai-je avec les bienheureux

du ciel le cantique d'amour en l'honneur de Dieu trois fois saint?—Ah! que ce jour tarde d'arriver! » (*Silbert's Handb.* S. 482).

i. Le prince de Condé, sur le point de rendre le dernier soupir, disait au prêtre qui l'assistait : « Je n'ai jamais douté des mystères de la religion. Oui, certainement, nous verrons Dieu face à face. »

Une pieuse mère s'étant vue privée par la mort de son fils qu'elle aimait tendrement, s'écria en fixant ses regards vers le ciel : « Mon Dieu! mon fils vous contemple en ce moment et ne cessera plus de vous aimer durant toute l'éternité. »

M. Boursoul, célèbre missionnaire, mourut en chaire, le 4 avril 1774, au moment où, prêchant sur le bonheur des élus et les yeux fixés vers le ciel, il prononçait ces paroles : « Ce sera dans le ciel que nous verrons Dieu face à face et sans voile. » (*Guil.* 1, 553. 5me éd.).

k. Après environ trois mois d'une maladie épidémique, les médecins avertirent saint Louis de Gonzague, qu'il ne pouvait plus guère compter que sur huit jours de vie. Il en eut tant de joie, qu'un de ses jeunes confrères étant alors entré dans sa chambre : « Savez-vous, lui dit-il, la bonne nouvelle qu'on vient de m'apprendre? Je n'ai plus que huit jours à vivre : disons, je vous prie, le *Te Deum*, pour remercier Dieu d'un si grand bienfait. » Il écrivit dans les mêmes sentiments à la princesse sa mère : « Si la charité, lui disait il, pleure avec ceux qui pleurent, et se réjouit avec ceux qui se réjouissent, vous apprendrez avec joie celle que j'ai moi-même de toucher au terme où l'on ne craint plus de perdre Dieu. Pour moi, je regarde mon départ

comme une grande faveur du ciel, et je vous conjure de ne pas manquer de reconnaissance envers cette infinie bonté; ce que vous feriez assurément, si vous pleuriez celui qui va vous attendre dans le vrai séjour des vivants. » (*Ber. Berc.*).

SENTENCES ET COMPARAISONS.

a. « Le paradis est notre patrie, disait souvent saint Cyprien, courons donc à sa rencontre de toutes nos forces, de toute l'ardeur de nos désirs, et faisons en sorte par nos œuvres de piété, d'y entrer avec les Saints, qui sont nos frères, et d'y posséder Dieu, qui est notre Père. »

b. « Dieu accordera une vie glorieuse à celui qui lui rapportera pure et sans tache, à son tribunal, son image qui lui avait confiée. » (*S. Euseb. Emyst.* Hom. 2).

c. « Il nous est plus facile de dire ce *qui n'est pas* dans la vie éternelle, que de dire ce *qui y est.* Il n'y a ni mort, ni tristesse, ni fatigue, ni maladie, ni faim, ni soif, ni besoins, ni souffrances, ni afflictions. » (*S. Aug.* 1, 3. de Symb.).

d. « Il n'y a point de jalousie ayant pour cause la différence du bonheur qu'on y goûte, parce que l'unité de l'amour règne dans tous. » (*Ibid. sup. Joann.*).

e. « La récompense des bienheureux est si grande qu'on ne saurait le mesurer, si variée qu'elle échappe à tout calcul, si précieuse qu'on ne pourra jamais assez l'apprécier. » ((*S. Ber.* 1, de consid.).

f. « Si nous considérons bien ce qui nous attend au ciel, tous les biens de la terre s'évanouiront; car, mis en parallèle avec les biens du ciel, ceux de la terre

ne sont qu'un fardeau, et ne sauraient être appelés des biens. » (*S. Greg. in Hom.*).

g. « Si nous aimons la vie, nous devons nous l'assurer pour ce séjour où la mort ne pourra plus nous la ravir. Si nous aimons les richesses et les trésors, il nous faut chercher à nous en amasser là où ils ne peuvent périr ; et si nous aimons les honneurs, efforçons-nous d'en obtenir là où l'on n'honore que ceux qui le méritent. » (*S. Aug.* ep. 45).

h. Saint Pierre, qui avait été témoin de la transfiguration ne voulait plus descendre de la montagne, il avait entièrement perdu de vue le monde et ses merveilles. Il en est de même des bienheureux; dès qu'ils auront vu les magnificences du ciel, ils ne regretteront plus la terre, mais ils oublieront tout ce qu'elle avait de plus attrayant.

i. Lorsque la reine de Saba vint à Jérusalem pour y admirer la sagesse et la magnificence du roi Salomon, tout ce qu'elle vit surpassa de beaucoup son attente, et elle avoua que tous les renseignements qu'elle en avait reçus étaient bien de moitié au-dessous de la réalité. « O combien sont heureux vos sujets, s'écriait-elle, d'être toujours autour de vous et de pouvoir entendre les paroles de sagesse qui sortent de votre bouche ! » (3. *Rois*, 10). C'est ainsi que les élus trouveront bien au-delà de leur attente et se réjouiront de pouvoir jouir éternellement de la présence de Dieu.

k. Saint Ambroise raconte dans son ouvrage sur la Résurrection, que les Thraces se lamentaient et pleuraient à la naissance d'un enfant, et qu'ils se réjouissaient au contraire de la mort d'un de leurs semblables, parce qu'ils regardaient la naissance comme étant le

commencement de souffrances et de privations de tout genre, et la mort comme le terme de leurs maux et le commencement des joies éternelles.—Si les païens soupiraient déjà avec tant d'ardeur après une vie meilleure, eux qui, cependant, ne savaient rien de positif sur l'existence d'une autre vie, avec quelle impatience et en même temps avec quelle consolation les chrétiens ne doivent-ils pas attendre la vie éternelle ?

l. « Pauvre chrétien! » disait un athée, « que vous serez attrapé si le ciel n'est qu'une fable! »—« Pauvre athée! » répondit à son tour le chrétien, « que vous serez attrapé, si l'enfer n'en est pas une. »

(*Insbrucker Handb.* B. I. S. 216).

Remarque.—Nous verrons, au 3me volume, quelles idées les païens se faisaient de la vie future.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ESPÉRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ESPÉRANCE EN GÉNÉRAL.

« *Béni soit celui qui espère au Seigneur.* » (Jér. 17, 7).

a. Abraham était inébranlable dans sa confiance aux promesses du Seigneur, ce qui faisait dire à saint Paul (*Rom.* 4, 18) : « Il espéra contre toute espérance (c'est-à-dire contre tous les calculs de la sagesse humaine, puisqu'il était déjà très-âgé et que Dieu ne lui avait pas encore envoyé de fils), et crut qu'il deviendrait le père de plusieurs nations. — Jamais on ne le vit déséspérer des promesses que Dieu lui avait faites; mais il demeura ferme dans son espérance, persuadé que Dieu était assez puissant pour tenir sa promesse; et ce fut précisément ce qui le rendit agréable au Seigneur. »

b. Job, souffrant dans tout son corps, privé de ses enfants, sans fortune, méprisé de ses amis, ne cessait d'espérer au Seigneur, et s'écriait encore : « Dût le Seigneur m'ôter jusqu'à la vie, je ne cesserais jamais d'espérer en lui » (*Job*, 13, 15).

c. Lorsque les parents et les amis de Tobie, frappé de cécité et réduit à la dernière misère, le couvraient de reproches et d'injures et lui demandaient : « A quoi lui servait alors l'espérance qu'il avait eue en faisant l'aumône et en donnant la sépulture aux morts, il leur reprochait de tenir un pareil langage : « Ne parlez pas ainsi, leur répondait-il, car nous sommes les enfants des Saints (c'est-à-dire des Patriarches qui ne servaient pas le Seigneur, pour en recevoir des avantages purement terrestres), et nous attendons la vie que Dieu accordera à ceux qui lui seront restés fidèles. » (*Tob.* 2, 18).

d. Comme on ordonnait au troisième des frères Machabées de présenter sa langue pour être coupée, non-seulement il obéit aussitôt, mais il eut encore le courage de tendre ses deux mains en disant : « Je les ai reçues du ciel, j'en fais le sacrifice pour obéir à ses ordres, j'espère qu'un jour viendra où elles me seront rendues. » Mais ce qui doit surtout exciter l'admiration, c'est le courage héroïque de cette mère qui vit mourir dans un seul jour, au milieu des plus cruels tourments, ses sept enfants ; spectacle qu'elle soutint avec l'énergie qu'elle puisait uniquement dans l'espérance qu'elle avait mise dans le Seigneur (2. *Machab.* 7).

e. La sainte Vierge donna surtout dans trois circonstances des preuves de la force de son espérance. 1° Lorsque Joseph voulut l'abandonner en secret, elle mit toute sa confiance dans le Seigneur, sans lui faire part du mystère que l'ange lui avait révélé. 2° Quoique l'ange l'eût appelée *bénie entre toutes les femmes* et qu'Elisabeth lui eût adressé ces paroles : « Dès ce moment toutes les nations me diront bienheureuse, » —

bien que, plus tard, elle vit que son Fils n'aurait pour berceau qu'une étable, et que Siméon lui adressât ces paroles: « Un glaive transpercera votre cœur, » elle ne perdit néanmoins pas courage. — 3° Au pied de la croix de son fils, elle vit qu'elle allait perdre Celui qui faisait les plus chères délices de son cœur maternel, et cependant elle demeura inébranlable, et, après la mort de Jésus, elle n'alla pas à son tombeau avec les autres femmes, mais elle espéra fermement qu'il ressusciterait.

f. Le Sauveur avait prédit à ses apôtres qu'ils seraient en butte aux misères et aux plus cruelles persécutions, et cependant ils restèrent toujours ses disciples fidèles et ne mirent jamais leur espérance que dans le Seigneur.

g. Saint Paul donnait aux premiers chrétiens ce beau témoignage, qu'ils supportaient avec joie l'enlèvement de leurs biens, parce qu'ils savaient qu'ils posséderaient au ciel des richesses plus précieuses et plus durables (*Hebr.* 10, 34). Le même apôtre écrivait à son propre sujet (2. *Cor.* 1, 8.) : « Je ne puis vous dissimuler, mes frères, que l'affliction qui nous est survenue en Asie a été telle que les maux dont nous nous sommes trouvés accablés, ont été excessifs et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse; nous avons même entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt de mort, afin que nous ne mettions point en nous notre confiance, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a arrachés d'un si grand péril, qui nous délivre et nous délivrera à l'avenir, comme nous l'espérons de sa bonté, ainsi que des prières que vous lui adresserez pour nous. »

h. Saint Bernard se trouvant un jour gravement malade, il lui vint tout-à-coup une pensée de désespoir. Je n'ai rien fait, dit-il, de méritoire pour le ciel. Voulant se débarrasser de cette sombre idée qui ne cessait de troubler son esprit, il s'écria : « Mon Dieu, je sais bien que je ne mérite pas le ciel en récompense de mes œuvres : mes péchés m'en rendent indigne, mais il est deux pensées qui me font espérer que vous ne me rejetterez pas : l'une, parce que je suis votre enfant; l'autre, parce que votre Fils est mort pour moi (*Lohn.* Bibl. III, 22, 3).

i. Comme on demandait à saint Vinceslas, réduit en captivité après la défaite de son armée, quelles étaient ses dispositions, il répondit qu'il ne s'était jamais mieux trouvé que dans ce moment. Comme on parut étonné de cette réponse, il ajouta : Lorsque j'étais encore entouré de secours humains, j'avais à peine le temps de penser à Dieu : maintenant que j'en suis tout à fait privé, je ne pense qu'à lui ; je mets toute ma confiance en lui, et j'ai le ferme espoir qu'il ne m'abandonnera pas (*Æn. Sylv.* in Hist. Bohem.).

k. Saint François de Sales était animé d'une si grande confiance en Dieu, que, même au milieu des plus grandes calamités, rien n'était capable de troubler la paix de son âme. « Je ne puis m'imaginer, disait-il, que celui qui croit à une providence infinie prodiguant ses soins jusqu'au plus petit insecte, puisse craindre que ce que Dieu dispose et ordonne dans le gouvernement du monde ait de funestes résultats. » — Le même saint éprouva déjà dans sa jeunesse combien il est avantageux de se confier entièrement à la divine Providence. — Il se trouvait alors à Rome et logeait dans un hôtel

non loin du Tibre. Il arriva qu'un jour l'hôtelier le congédia de sa maison avec toute sa suite, parce qu'il se disposait à recevoir un seigneur dont sa cupidité espérait tirer un plus grand profit. — Le pieux jeune homme se contenta de dire que l'aubergiste était le maître de sa maison. » S'il ne veut plus nous garder, disait-il, allons nous fixer ailleurs, » et sur le champ il alla, suivi de ses domestiques, louer, loin du Tibre, une habitation. A peine y était-il arrivé, qu'une violente tempête s'étant élevée, les eaux du fleuve s'accrurent au point que la maison que le saint avait été contraint d'abandonner, fut envahie par les flots du Tibre qui engloutirent tous ses habitants sans qu'un seul pût se sauver (*Silbert's Handbuch* S. 326, n. 352).

l. Nous lisons de saint Ignace un exemple à peu près semblable. Il nous fait voir que souvent Dieu récompense déjà ici-bas la confiance de ceux qui se reposent uniquement sur son assistance. Lorsque ce grand serviteur de Dieu, revenant de Jérusalem, arriva en Chypre et voulut s'embarquer pour l'Italie, il trouva trois vaisseaux qui allaient mettre à la voile. L'un appartenait aux Turcs, le second, vaste et dans un parfait état, aux Vénitiens. Le troisième était petit, vieux et offrait le plus triste aspect. Plusieurs d'entre les voyageurs intercédèrent auprès du patron du vaisseau vénitien pour le prier de recevoir le pauvre pèlerin, l'assurant qu'il n'aurait pas lieu de s'en repentir, vu qu'il était un saint homme. Mais le patron voulut absolument être payé et déclara que si l'on ne payait pas pour lui, il pouvait s'adresser à qui il lui plairait pour se faire conduire en Italie; du reste, ajouta-t-il, puisque

c'est un saint, il peut bien se promener sur la mer sans vaisseau. Ignace se vit obligé de monter le mauvais petit vaisseau dans lequel on l'accueillit volontiers par commisération. On l'entoura de beaucoup d'estime à cause de la haute piété qu'il fit paraître. Les trois vaisseaux mirent à la voile le même jour et presque à la même heure, poussés par un vent favorable. Toutefois ce ne fut pas pour longtemps : bientôt une effroyable tempête s'élevant sur la mer, le vaisseau turc fut englouti sous les flots, tandis que celui des Vénitiens alla se briser contre un banc de sable et n'offrit plus bientôt qu'un monceau de débris. Il n'y eut que la pauvre nacelle dans laquelle se trouvait le saint qui arriva heureusement au port, bien que, selon toute apparence, elle eût dû la première faire naufrage. C'est ainsi que le Seigneur protège ceux qui mettent leur espérance en lui. Il arrive souvent que, au moment même où il semble leur envoyer des afflictions, il les met à l'abri de dangers qu'ils n'auraient pu autrement éviter! (*Le même*, p. 352).

m. On raconte au sujet de saint François d'Assise, que son frère l'ayant un jour aperçu habillé très-légèrement, marchant nu-pieds et tremblant de froid, envoya un de ses serviteurs lui demander s'il ne voudrait pas lui *vendre une once de sa sueur* ; mais le saint lui répondit en souriant, qu'il l'avait déjà toute vendue à son Dieu, et même à un prix très-élevé. — C'est ainsi que le saint avait tout donné à Dieu afin de pouvoir espérer de lui une récompense d'autant plus grande.

Il en est de même du bienheureux prêtre Jean Avila. Il s'était réduit à la plus extrême pauvreté, et avait

fait le sacrifice de tous ses biens temporels. Dans cet état il avait coutume de dire qu'il possédait une riche mine d'or dans les promesses renfermées dans ces paroles de Jésus : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et le reste vous sera accordé par surcroît. » Ces paroles ont toujours trouvé en lui leur vérification. (*Le même*, p. 32).

n. Dans une petite ville d'Italie vivait une pauvre fille qu'une maladie avait mise dans la nécessité de rester continuellement couchée sur le même côté. Sa couche n'était qu'un pauvre grabat trahissant la plus extrême misère. Les personnes qui la visitaient par compassion étaient très-édifiées de voir cette infortunée souffrir ainsi sans proférer une seule plainte et paraissant toujours contente. Un jour qu'on parlait en sa présence de la disette affreuse qui se faisait sentir dans le pays, on fut très-étonné de l'indifférence avec laquelle elle apprit cette triste nouvelle. Une des femmes qui étaient présentes ne put s'empêcher de lui demander comment elle pouvait être si tranquille et si résignée en face de son propre dénûment et à la vue d'une famine qui sévissait autour d'elle avec tant de fureur ; mais elle se contenta de répondre d'un air calme et serein : « Toutes mes pensées sont dirigées vers Dieu ; toutes mes espérances sont en lui, *je suis semblable à un petit oiseau sous les aîles de la Providence*. Que pourrais-je craindre, et pourquoi me laisserais-je aller à l'inquiétude ?

o. L'empereur Maximilien II avait une confiance et une espérance si vives en Dieu, dont la providence s'était révélée en lui dans de nombreuses circonstances, que, alors que des événements qui paraissaient pré-

sager des suites désastreuses jetaient le trouble et l'inquiétude dans tous les esprits, lui seul montrait une grande fermeté et disait : « Le Seigneur viendra nous secourir. Celui qui se confie en lui n'a pas bâti sur le sable. » (*Lohn.* Bibl. III, 242).

p. Saint Apollonius avait coutume de dire que tous ceux dont le cœur est intimement uni au Seigneur et qui espèrent de lui la possession du ciel, ne devaient jamais s'attrister. Ce que les pécheurs doivent déplorer comme le plus grand de tous les malheurs, c'est le péché. Quant aux justes, ils doivent toujours, même au milieu des plus grandes infortunes temporelles, se montrer sereins, car tout ce qui arrive tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu (*Ibid.* III, 387).

q. Un soldat ayant levé le bras pour fendre d'un coup de sabre la tête de saint Martin, et s'étant aperçu que le saint ne donnait pas le moindre signe de frayeur, il lui dit ces paroles : « Comment! tu ne trembles pas? — Pourquoi tremblerais-je, répondit Martin, la mort n'est pas un mal. Je la considère bien plutôt comme une dernière jouissance sur la terre, puisqu'elle doit me conduire de ce monde dans un meilleur séjour; je soupire après elle, parce qu'elle doit me conduire dans la vie éternelle. » (*Ibid.* III, 239).

SENTENCES.

a. Chrétien! ne t'abandonne jamais au désespoir! — Pourquoi t'épouvantes-tu lorsque des royaumes terrestres s'écroulent et tombent en ruine? C'est afin que tu ne périsses point avec les royaumes de la terre, qu'un royaume céleste t'a été promis. Il ne manquera

pas de venir celui dont il est dit : « Et son royaume n'aura point de fin. (*S. Aug.* S. 29. *De verb. Rom.*).

b. Peux-tu douter que celui-là ne te donne ses biens, qui n'a pas hésité à se charger de tes propres maux? (*Idem*).

c. Il est trois choses sur lesquelles s'appuie mon espérance : l'Amour, la Véracité et la Toute-Puissance de Celui qui m'a fait des promesses (*S. Bernard.* § 3, de 7. pœn.).

d. La Foi s'exprime ainsi : « Grands et ineffables sont les biens que le Seigneur a préparés à ses serviteurs. » L'Espérance répond : « Tous ces biens-là me sont réservés. » (*Ibid.* § 9. in Ps. 99).

c. Celui qui se jette tout entier entre les bras de la Providence et qui s'abandonne à sa direction, celui-là avance comme porté sur un char et supporte plus facilement le fardeau de la croix. Celui qui agit autrement, va à pied, et éprouve de grandes fatigues sous le poids de la croix (*S. Basil.*).

COMPARAISONS.

a. L'ancre est le symbole de l'Espérance.—De même que l'ancre a ordinairement trois dents ou bras qui garantissent le vaisseau contre les fureurs de la tempête, de même notre espérance a trois bras destinés à soutenir le chrétien à travers les écueils de la vie; ces trois bras sont : La toute-puissance, la bonté et la sagesse de Dieu. Par la première, Dieu a le *pouvoir ;* par la seconde, la *volonté;* par la troisième, les *moyens* de nous secourir.

b. Si quelqu'un entreprenant un voyage, accom-

pagné d'un guide expérimenté, qui le fît marcher par des sentiers escarpés et tortueux, commençait à murmurer, en disant à son compagnon : « Par quel détours me conduisez-vous, il me semble que nous nous sommes beaucoup écartés du véritable chemin; celui-ci ne manquerait pas de lui répondre : Soyez sans inquiétude et abandonnez-vous entièrement à ma direction; à la vérité, je vous conduis par des chemins longs et pénibles, mais si je vous avais fait suivre une voie plus directe, nous serions arrivés en des endroits marécageux et notre vie eût été en danger. Ne vous repentez donc pas d'avoir suivi ce chemin, car c'est le seul qui puisse nous conduire le plus sûrement à notre but. « C'est ainsi que la Providence nous fait souvent arriver à notre destination par des voies laborieuses: Comment pouvons-nous nous plaindre d'un si excellent guide? Sa sagesse ne *peut* nous induire en erreur, et sa bonté ne le voudra jamais?

c. Ce qu'est, pour le voyageur, l'espérance de revoir bientôt sa patrie; pour l'ouvrier, celle du salaire; pour le guerrier, l'espoir de la victoire ; pour le laboureur, celui d'une riche moisson; l'espérance d'une vie éternelle l'est pour le chrétien sur la voie des tribulations de ce monde.

d. Les chasseurs d'éléphants ont coutume de scier presque entièrement les arbres sous lesquels ceux-ci ont l'habitude de se réfugier pendant la nuit. L'arbre ainsi préparé peut encore se tenir debout, mais il tombe au plus léger frottement de l'animal. Lorsque les éléphants viennent s'appuyer contre eux, ils sont renversés sous les arbres qui tombent, et de la sorte on peut facilement s'en emparer. Ainsi en est-il de ceux qui

mettent leur espérance dans les choses de la terre. Leur peu de consistance est la cause de la ruine de ceux qui mettent en elles leur confiance.

e. Lorsque les enfants se croient menacés de quelque danger, ils se réfugient auprès de leur mère pour y trouver secours et protection. C'est ainsi que les véritables enfants de Dieu doivent, dans leurs besoins, avoir recours à sa bonté paternelle.

Les anciens poètes nous font voir par la fable suivante, combien il est dangereux de mettre sa confiance dans les choses de la terre. Un laboureur, entrant un jour dans son écurie, trouva ses bœufs tout joyeux et dans les meilleures dispositions. Leur ayant demandé la cause de leur commune allégresse, ils répondirent qu'ils avaient rêvé qu'on les conduirait ce jour-là dans de gras pâturages, et que là ils pourraient se divertir à leur aise. Le laboureur reprit en souriant : Pour moi, j'ai rêvé que vous seriez obligés de conduire la charrue. —Et à peine eut-il achevé ces mots, qu'il les fit atteler. —Ainsi en est-il de ceux qui se laissent éblouir par les espérances de la terre, souvent la triste réalité vient anéantir les belles espérances qu'ils avaient conçues.

CHAPITRE II.

1. DE LA PRIÈRE EN GÉNÉRAL.

I. Du zèle qu'il faut avoir pour la prière.

Les exemples que nous rapporterons en parlant des différentes espèces de prières, serviront à prouver combien était grand le zèle des sages de l'ancien Testament

pour la prière. — Les 150 Psaumes sont presque autant de chefs-d'œuvre de prières ; la plupart se chantaient déjà solennellement dans le temple de Jérusalem. L'observation scrupuleuse de la loi, d'après laquelle les Israélites même les plus éloignés devaient se rendre au temple de Jérusalem, aux trois principales fêtes de l'année, est encore une nouvelle preuve de leur amour pour la prière. Le sabbat, fixé pour être le jour du repos et de la prière, était observé avec une consciencieuse fidélité : on s'assemblait dans la synagogue pour entendre la lecture de l'Ecriture sainte et pour prier en commun. Bien que, du temps de Jésus-Christ, le zèle pour la prière se fût considérablement refroidi, on trouve cependant encore beaucoup d'exemples du zèle qu'on avait alors pour la prière. Ainsi, par exemple, il est dit (*Luc*, 2, 37). de la veuve Anne, qu'à l'âge de 84 ans, elle n'abandonnait jamais le temple et qu'elle servait Dieu jour et nuit par ses jeûnes et ses prières. Saint Jean passa toute sa jeunesse dans la prière et dans de pieuses méditations. L'enfant Jésus lui-même voulut déjà, à l'âge de 12 ans, par son voyage à Jérusalem et par sa conduite dans le temple, faire connaître à la jeunesse quels sont les lieux qu'elle doit avant tout préférer, et comment elle doit s'y comporter. — Avant de commencer le ministère de sa prédication, le Sauveur passa 40 jours et 40 nuits en prière, et lorsqu'il voulait se délasser des fatigues de la prédication, il choisissait encore la prière comme étant pour lui la plus douce récréation. C'est pourquoi il est dit en saint Matthieu, 14, 23 : « Après avoir congédié le peuple, il se rendait sur la montagne pour prier dans la solitude, et il y était seul le soir. »

Il recommandait aussi ardemment à ses disciples de prier : « Il faut toujours prier, disait-il, (*Luc*, 18, 1). et ne jamais *cesser*. » Voulant leur expliquer, par une parabole, les salutaires effets du zèle et de la persévérance dans la prière, il leur dit ces paroles : « Il y avait, dans une ville, un juge sans crainte de Dieu, ni estime des hommes. Dans la même ville se trouvait une veuve, qui vint auprès de lui et lui dit : Rends-moi justice contre mon adversaire; mais le juge fut longtemps sans vouloir se prêter à ses vœux. A la fin, il se dit en lui-même : « Quoique je n'aie aucune crainte ni de Dieu ni des hommes, je veux cependant rendre justice à cette veuve, parce que son importunité m'est devenue insupportable; elle ne s'adressera plus à moi, et ainsi je cesserai d'en être incommodé. » — Ecoutez, continue le Seigneur, les paroles de ce juge inique! — Et Dieu, juge souverainement juste, lui, dont l'amour pour les hommes est si grand, s'il diffère quelquefois de nous exaucer, pourra-t-il bien ne pas nous secourir, si nous l'en prions jour et nuit, nous qui sommes ses enfants de prédilection?

Les Apôtres suivaient l'exemple du Sauveur. Après l'Ascension, ils quittèrent la montagne des Oliviers; et, étant entrés dans une maison, ils montèrent dans une chambre et ne cessèrent de prier (*Act.* 1. 14). Ce fut pendant la prière qu'ils furent remplis de l'Esprit-Saint. Il est dit des nouveaux convertis qui s'étaient fait baptiser le jour de la Pentecôte : « Tous les Fidèles vivaient ensemble, et tout était commun entre eux. Tous les jours ils se trouvaient réunis au temple. Ils rompaient aussi le pain dans leurs maisons... et chantaient à Dieu des cantiques de louanges. » — Nous

trouvons dans les Vigiles des premiers chrétiens un éclatant témoignage de leur zèle pour la prière. La veille d'un grand jour de fête, ils passaient la nuit entière à prier en commun. Ils ne croyaient pas qu'il fût trop pénible pour eux de passer plusieurs heures en prières dans des retraites souterraines, au milieu d'une atmosphère viciée et corrompue ; ils s'inquiétaient peu des dangers auxquels ils s'exposaient en fréquentant les assemblées religieuses : leur zèle leur faisait supporter pendant longtemps les positions les plus gênantes. Tertullien disait déjà de son temps (*Lib. de Orat.*, c. 11. 12), que les chrétiens priaient souvent les bras étendus, afin de ressembler à leur Sauveur qui a souffert et prié les bras étendus sur la croix. Prier assis était chose inusitée chez les premiers chrétiens.

Saint Jérôme dit, au sujet de saint Jacques-le-Mineur (*De Vir. illust.*)., qu'il avait tant prié à genoux que sa peau était devenue aussi épaisse que celle d'un chameau.

2. C'est ainsi que, dès les premiers siècles, les hommes pieux et vertueux se sont toujours distingués par leur zèle pour la prière. — Nous citerons encore quelques exemples sur ce sujet.

a. Saint Antoine, le père des ermites, passait souvent la nuit entière dans la plus fervente prière. Lorsque le point du jour arrivait, il en devenait mécontent et adressait ces paroles au soleil : « Pourquoi reviens-tu sitôt, ô soleil? Tu détournes mes regards d'un Soleil qui l'emporte de beaucoup sur toi en beauté! » (*S. Athan. in ejusd. vit.*, c. 6).

b. Saint Arsénius n'abandonnait son travail, qui durait jusqu'au milieu du jour, que pour consacrer le

reste du temps à la prière. Toute sa vie ne fut qu'une prière fervente. Ses nuits, il les consacrait presque entièrement à la prière : à peine donnait-il quelques instants au sommeil, une heure au plus vers le matin, encore soupirait-il sur la faiblesse de la nature. Les dimanches soir, jamais il ne prenait le plus léger sommeil. Vers le déclin du jour, il se mettait en prières, le dos tourné vers le soleil, et, les mains élevées vers le ciel, il restait dans cette attitude jusqu'à ce que le soleil, apparaissant de nouveau à l'horizon, vint projeter ses rayons sur sa face et interrompre sa méditation (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl., t. 4e).

c. Saint Martin, évêque de Tours, priait aussi continuellement lorsqu'il travaillait à des ouvrages manuels. Lorsque, sur le point de rendre le dernier soupir, et les membres déjà glacés par le froid de la mort, il était étendu sur son lit de douleur, le mouvement de ses lèvres indiquait qu'il priait encore. Il ne cessa de prier que lorsque la mort lui eut fermé la bouche (*Lohn.* Bibl. II, 621).

d. Saint Grégoire rapporte qu'après la mort de sainte Trasilla, on trouva ses genoux recouverts d'une peau très-épaisse, ce qu'on attribua à son inépuisable amour pour la prière (*Ibid.*).

e. Lorsque saint Louis, roi de France, était en voyage, il priait assis sur son cheval, en compagnie de son confesseur. Il récitait journellement pour les trépassés les heures du jour avec les neuf leçons. Ordinairement, il assistait tous les jours à deux, à trois, quelquefois jusqu'à quatre messes. Comme certains de ses courtisans lui représentaient qu'une telle conduite l'empêchait de consacrer un temps suffisant aux affaires du

gouvernement, il répondit judicieusement: « Eh! si je consacrais, comme tant d'autres princes, autant de temps au jeu et à la chasse que j'en donne à la prière, on ne m'en ferait aucun reproche! » Il avait aussi coutume d'assister à matines, à minuit, dans sa propre chapelle (*Ber. Berc.* t. 13).

f. De tout temps, les saints ont accordé un temps considérable à la prière; leur plus grande joie a été de s'entretenir avec leur Père céleste. Saint Cajétan passait journellement huit heures en prières. — Sainte Marguerite, reine d'Ecosse, et saint Etienne, roi de Hongrie, passaient presque toute la nuit en prières. — L'histoire dit de saint Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, qu'il employait huit heures à la prière et à la lecture des livres ascétiques, huit aux affaires de l'Etat, et huit autres au repos et autres besoins de la nature. Il se levait de bonne heure et se rendait à l'église ou dans quelque chapelle, où il priait étendu sur le pavé. Souvent il se levait en silence au milieu de la nuit, pour s'échapper furtivement et aller à l'église. Il portait toujours sur son cœur un petit livre qu'il appelait son manuel. Il renfermait les psaumes et d'autres prières qu'il prenait déjà plaisir à réciter pendant sa jeunesse. Combien de chrétiens devraient rougir en voyant l'exemple que donnait un roi surchargé de tant de travaux et d'occupations! — La vénérable mère Agnès de Jésus ne trouvait nulle part de plus grandes consolations que dans la prière. Lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, elle s'était habituée à prier pendant un quart d'heure, puis pendant une demi-heure, et enfin pendant une heure entière. — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi avait déjà, à l'âge d'environ sept ans, une telle

prédilection pour la prière, qu'elle y consacrait des heures entières. Souvent elle quittait son rouet et se retirait dans un lieu solitaire, afin de n'être point distraite. — Il arriva souvent, lorsque saint Louis Bertrand était encore enfant, de le trouver caché dans quelque coin de la maison, à genoux et priant. — Dans sa jeunesse, saint Philippe de Néri aimait déjà les églises et y passait souvent un temps considérable. Il priait avec une dévotion toute particulière, afin d'être un sujet d'édification pour les adultes. Son amour pour la prière ne resta pas sans récompense.

Mais il est un saint qui surpassa tous les autres par sa ferveur dans la prière : ce fut saint Louis de Gonzague. Enfant de quatre ans, il priait déjà pendant plusieurs heures avec une dévotion vraiment édifiante. Cette ardeur pour la prière ne fit que s'accroître avec les années. Il aimait la prière comme les autres enfants aiment le jeu. Il avait coutume de dire que, lorsqu'on avait une fois savouré les douceurs de la prière, il était impossible de s'en éloigner pour longtemps. Il mettait tous ses soins à s'y bien préparer; il disait que, de même qu'une eau trouble ne peut pas servir de miroir pour y contempler sa figure, de même un cœur dissipé et troublé par des pensées et des affections mondaines ne saurait refléter la face auguste du Tout-Puissant.

II. Des différentes espèces de prières.

1. *Prière pour louer et glorifier Dieu.* — *a.* Lorsque Moïse et le peuple d'Israël eurent heureusement passé la mer Rouge, et qu'ils eurent, au contraire, vu de leurs propres yeux leurs ennemis ensevelis sous les flots, ils

adressèrent à Dieu des chants de louanges : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. Jéhova est ma gloire et mon chant de louanges, car il a été mon Sauveur. Il est mon Dieu, je veux le glorifier » (*Exod.*, 15).

b. Lorsque David fit transporter solennellement dans Sion l'arche d'alliance, il chanta des louanges au Seigneur, et, plein d'une sainte allégresse, au milieu des cris de joie de son peuple et du bruit des trompettes, il se mit à danser devant elle. Comme sa femme Michol lui en faisait des reproches, il répondit : « Je continuerai à danser en présence du Seigneur qui m'a établi le prince de son peuple. Je m'humilierai encore plus que je ne l'ai fait, et je m'abaisserai encore à mes propres yeux. » (2. *Rois*, 6.).

c. Le même David a aussi composé plusieurs chants de louanges et d'allégresse. Ainsi, il est dit au Psaume 46 : « Nations de la terre, battez des mains ! Célébrez votre Dieu par vos hymnes d'allégresse, etc. » Et dans le Psaume 105 : « Qui pourra raconter les merveilles de Jéhova? Qui sera capable de publier toutes ses louanges ? » Et aux Psaumes 118, 164 : « Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour, à cause des jugements que vous avez prononcés dans votre justice. » Et ailleurs, Ps. 144. 3 : « Le Seigneur est grand et digne de toute louange ; et sa grandeur est incompréhensible, etc. »

d. Lés trois enfants dans la fournaise chantaient au Seigneur ce cantique de louanges : « Nous vous bénissons, Seigneur !... — Que votre nom soit loué et glorifié pendant toute l'éternité ! etc. » (*Dan.*, 3.).

e. Dès que Zacharie eut recouvré le don de la parole, il s'en servit pour louer et bénir le Seigneur : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël ! dans sa miséricorde il s'est rapproché de son peuple, et l'a sauvé, etc. » (*S. Luc*, 1, 68.).

f. La réponse de la sainte Vierge à la salutation d'Elisabeth fut aussi un hymne de louanges : « Mon âme, louez le Seigneur, et vous, mon esprit, tressaillez d'allégresse en Dieu mon Sauveur, etc. » (*Id.*, 1, 46.)

g. Il est dit des premiers chrétiens de Jérusalem (*Act.*, 2, 47.) qu'ils chantaient des cantiques de louange au Seigneur. Et saint Paul écrivait aux Ephésiens (5, 19.) : « Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où naissent les dissolutions; mais remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs à la gloire du Seigneur, rendant grâces en tout temps et pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Un païen, Pline-le-Jeune, gouverneur de Bithynie, écrivait, entre autres choses, à Trajan (*Ep. ad Traj.*). que, dans leurs assemblées, les chrétiens chantaient des hymnes de louanges en l'honneur du Christ qu'ils regardaient comme un Dieu, etc.

h. Saint Alexandre, mort en 430, fonda, sur les bords de l'Euphrate, un couvent de quatre cents moines, qu'il partagea en quatre chœurs, dont cent devaient successivement, le jour et la nuit, louer et bénir le Seigneur par le chant des Psaumes (*Stolb.* R. G. B. 8.).

2. *Prière pour demander quelque faveur.* — *a.* Lorsque le serviteur d'Abraham, Eléazar, fut envoyé chercher une épouse au fils de son maître, il adressa, près

de la fontaine de la ville de Nachor, une fervente prière au Seigneur pour qu'il daignât venir à son secours (*Genes.*, 24.).

b. Jacob, devant retourner en la présence de son frère, et craignant son ressentiment, eut recours au Seigneur et le pria de le préserver de sa colère (*Genes.*, 32.).

c. Moïse adressa une foule de prières pour intercéder en faveur des Israélites, et souvent il lui arriva de détourner la colère de Dieu qui menaçait de s'appesantir sur eux. Pendant qu'ils combattaient avec leurs ennemis, Moïse, de son côté, priait sur la montagne. Aussi longtemps qu'il tenait les mains élevées vers le Seigneur, son peuple était victorieux; mais dès qu'il les abaissait, la victoire se décidait en faveur des ennemis; c'est pourquoi ses compagnons lui soutenaient les bras jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la victoire (*Exod.*, 17.). De même Josué ne cessait d'intercéder et pour lui et pour son peuple, et souvent il calma la colère de Dieu (*Josué*, 77.).

d. Anne pria et pleura amèrement afin que le Seigneur daignât lui envoyer un fils, et elle fut exaucée (1 *Rois*, 1, 10.). Lorsque son fils Samuel fut constitué chef du peuple israélite, il fut attaqué par les Philistins; mais les prières ferventes qu'il adressa au Seigneur l'aidèrent à triompher de ses ennemis (1. *Rois*, 6, 9.).

e. Lorsque Salomon célébra la dédicace du temple, il parla ainsi au Seigneur : « Exaucez, Seigneur, du haut de votre demeure (le ciel) tous ceux qui prieront en ce lieu, et soyez-leur propice. » (2. *Paralip.*, 6, 21).

f. Lorsque Judith s'apprêtait à combattre contre Holopherne, elle se réfugia dans la prière. Tout ce qu'elle demanda à ses concitoyens, ce fut qu'ils la sou-

tinssent par le secours de ferventes prières (*Judith*, 8.). — Telle fut aussi la conduite d'Esther. S'adressant à Mardochée : « Rassemblez, lui disait-elle, tous les Juifs que vous trouverez, et priez tous pour moi. » Et dès lors le peuple juif cessa d'être effrayé par les dangers de la mort. — Jonas priait dans le ventre de la baleine; Suzanne avant d'être lapidée; Daniel dans la fosse aux lions; Judas Machabée avant la bataille (1. *Mach.*, 9. 9.), etc.

g. Le plus beau modèle de prière que nous puissions trouver est celui que Jésus-Christ nous fournit au jardin des Olives. Il nous montre qu'il nous est permis de demander à Dieu qu'il éloigne de nous les maux temporels, tout en nous apprenant à nous soumettre pleinement à la volonté de Dieu (*Math.*, 26. 29.).

h. Les Apôtres, fidèles imitateurs de leur Maître, étaient souvent occupés à prier. Lorsqu'il leur fallut élire un nouvel apôtre en remplacement de Judas, ils adressèrent cette prière au Seigneur : « O vous, Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous les hommes, découvrez-nous celui que nous devons choisir. » (*Act.*, 1. 24). Ils le prièrent aussi de leur donner la force et le courage d'annoncer l'Evangile (*Act.*, 4. 29.). « Accordez à vos serviteurs de prêcher votre doctrine avec un courage que rien ne puisse troubler. Que par votre puissance les malades reçoivent la guérison, que des signes paraissent, que des prodiges s'opèrent au nom de votre fils Jésus. » De même aussi, dans tous leurs besoins corporels ou spirituels, les premiers chrétiens ne cessaient d'adresser à Dieu de ferventes prières, afin qu'il vînt à leur secours. Mais c'étaient principalement les saints martyrs qui se servaient de l'arme puissante

de la prière, lorsqu'ils voulaient demander quelque grâce; ce fut elle aussi qui les soutint au milieu des tourments des persécutions; elle fut comme le bouclier qu'ils opposèrent aux violences qu'on employait pour les séduire. Il serait trop long d'énumérer les exemples sans nombre de prières que nous fournit la vie des Saints. Contentons-nous de citer encore quelques traits.

i. Nous apprenons de saint Siméon Stylite que ce que nous devons demander à Dieu avant tout, ce sont les biens spirituels. Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune berger, il se rendit un jour à une chapelle située dans un lieu solitaire et construite sur le tombeau d'un saint. Arrivé là, il se jeta à genoux; et, les yeux dirigés vers le ciel, il pria du plus profond de son cœur. Voici quelle fut sa prière : il demanda au Seigneur de lui accorder le salut de son âme, de lui servir de guide dans la voie du salut, de lui faire connaître sa volonté et de lui donner les forces de l'accomplir. Il ne cessa de renouveler sa demande pendant sept jours, qu'il passa dans un jeûne continuel et au milieu de la plus fervente prière : il fut exaucé (*Theodor. vit. Sim. Styl.*).

k. Lorsque les Huns s'approchaient de la Seine, les habitants de Paris voulaient abandonner la ville et se réfugier avec leurs richesses dans des places qu'ils croyaient plus fortifiées, lorsque sainte Geneviève, éclairée par une révélation surnaturelle, leur déclara avec assurance qu'ils couraient à une perte inévitable s'ils suivaient ce conseil. Les villes dans lesquelles ils voulaient se réfugier, allaient bientôt, disait-elle, devenir la proie des ennemis. Elle leur persuada de se réfugier plutôt dans la prière et d'observer un jeûne rigoureux, et qu'alors seulement le Seigneur prendrait

pitié de leur infortune et épargnerait la ville. Plusieurs femmes pieuses crurent aux paroles de Geneviève, mais les hommes entrèrent en fureur contre la sainte, l'appelèrent une fausse prophétesse, et déjà ils étaient sur le point de la noyer dans le fleuve. Un archidiacre d'Auxerre calma les esprits, et l'on se décida à rester à Paris. Jour et nuit on ne cessa plus de prier. La prophétie de Geneviève eut son accomplissement, et aucun ennemi ne se montra devant les portes de Paris (*Stolb.* R. G. B. 17.).

3. *Prière d'actions de grâces.* — *a.* Lorsque Noé fut sorti de l'arche, il érigea un autel et offrit un sacrifice au Seigneur pour le remercier de l'avoir sauvé lui et sa famille (*Gen.* 8, 20.). Melchisédech offrit du pain et du vin à cause de la victoire qu'avait remportée Abraham, et fit au Seigneur une prière d'actions de grâces (*Gen.* 14.). — Lorsque Eléazar eut obtenu l'accomplissement de sa prière près de la fontaine, il se prosterna en terre et rendit grâces au Seigneur de l'avoir si heureusement dirigé (*Gen.* 24, 28.). — Jacob, de retour de son voyage, remercia le Seigneur de ce qu'il avait augmenté ses biens temporels (*Gen.* 32, 10.). — Moïse et les Israélites rendirent de solennelles actions de grâces au Seigneur de ce qu'il les avait préservés de tomber entre les mains de leurs ennemis (*Exod.* 15.). — La pieuse Anne, comblée de joie, remercia le Seigneur de lui avoir accordé un fils selon qu'elle l'avait désiré (1. *Rois*, 2.). — Lorsque Tobie eut recouvré la vue, sa femme et ses amis s'unirent à lui pour en témoigner à Dieu leur gratitude (*Tob.* 11, 16.). — Lorsque Judith eut terrassé son ennemi, elle chanta un cantique solennel d'actions de grâces, et tout le peuple accourut en foule à Jérusalem

pour offrir à Dieu des sacrifices et des prières. — Les Machabées n'oublièrent pas, de concert avec le peuple, de remercier solennellement le Seigneur d'avoir remporté de si nombreuses victoires sur leurs ennemis (1. *Mach.* 4, 5.).

b. La sainte Vierge porta son enfant dans le temple et rendit grâces au Seigneur, et Siméon, touché de la grâce qui lui avait été faite de voir encore le Seigneur de ses propres yeux, chanta en son honneur un sublime cantique d'actions de grâces (*Luc*, 2). — Zacharie, animé du souffle de l'inspiration, remercia le Seigneur de lui avoir accordé un fils (*Luc*, 1). — Lorsque Jésus voulut rassasier 5,000 hommes avec quelques pains, il tourna ses regards vers le ciel et récita sur les pains une prière d'actions de grâces, (*Luc* 9, 16.) puis il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur offrit en disant, etc. — Lorsque le Sauveur eut guéri les onze lépreux, l'un d'eux, frappé du miracle de sa guérison, s'en retourna en faisant entendre des cantiques de louange, et tomba aux pieds de Jésus pour lui rendre de vives actions de grâces. Alors Jésus lui demanda : « N'êtes-vous pas dix qui avez été guéris, où sont donc les neuf autres? N'en est-il aucun qui soit revenu rendre à Dieu le même honneur que cet étranger? » (*Luc*, 17). — Après que l'aveugle de Jéricho eut recouvré la vue, il suivit Jésus et rendit grâces à Dieu; et tout le peuple, en le voyant, loua le Seigneur (*Luc*, 18). — Les apôtres témoignaient à Dieu leur reconnaissance de ce qu'il leur était donné de souffrir pour le nom de Jésus (*Act.* 5, 41). — Nous lisons de même dans leurs Epitres, une foule de prières d'actions de grâces (*Rom.* 6, 17; *Philipp.* 4, 6, etc.).

Pendant toute la durée de l'année 718, Constan-

tinople fut assiégée et par terre et par mer, par une effroyable armée de Sarrasins. La nouvelle du danger qui menaçait la capitale de l'Orient jeta la consternation dans toute l'Italie. Tout tremblait à la vue des ennemis conjurés du nom chrétien. Pour obtenir du Très-Haut qu'il daignât éloigner le danger, le pape Grégoire II établit des jours de pénitence et de jeûne, et il donna lui-même au peuple l'exemple le plus édifiant. Bientôt on apprit des nouvelles plus favorables; les deux tiers de l'armée des Sarrasins ayant été décimés par la famine et la peste, ils furent contraints de lever le siége : vingt-deux mille Sarrasins furent battus par les Bulgariens, et, lorsque les débris de l'armée voulurent se sauver sur des vaisseaux, ils furent jetés çà et là par une violente tempête qui s'éleva sur mer. Les uns furent engloutis sous les flots, d'autres allèrent briser leurs vaisseaux contre des rochers et périrent. Un très-petit nombre aborda aux ports de la Syrie (*Stolb.* R. G. B. 23).

4. *Prière pour obtenir le pardon de ses péchés.* — *a.* Lorsque David, mû par des sentiments de vanité et d'orgueil, eut fait le dénombrement de son peuple, il fut troublé dans sa conscience et adressa cette prière au Seigneur : « J'ai gravement péché par l'action que je viens de faire; pardonnez, Seigneur, le crime de votre serviteur; je reconnais que j'ai agi en insensé. » (2. *Rois,* 24, 10). Le même David, touché de repentir à la pensée de son adultère et de son meurtre, composa les sept Psaumes de la pénitence, parmi lesquels le psaume cinquante, le *Miserere,* qui fut composé immédiatement après que le prophète Nathan lui eut mis devant les yeux l'énormité de sa chute (*Ps.* 50, 2).

— Lorsque le roi Manassès se vit dans la détresse, il confessa sa faute, recourut à Dieu, s'humilia devant le Seigneur et pria; et le Seigneur se laissa fléchir, lui pardonna et le délivra des mains de ses ennemis (2. *Paral.* 32, 12). — C'était bien la prière d'un cœur vraiment pénitent, celle que fit Esdras, en voyant son peuple se confondre indistinctement avec les païens : « Mon Dieu, je rougis et n'ose lever mes yeux vers vous, car nos péchés s'élèvent au-dessus de nos têtes et nos crimes pénètrent jusqu'au ciel, etc. » (1. *Esd.* 9, 6). — Les Ninivites obtinrent miséricorde par l'ardeur de leur prière et détournèrent les châtiments du ciel (*Jon.* 3). — Daniel nous a laissé une magnifique prière; c'est véritablement le langage de la pénitence qu'il parlait, lorsque, s'adressant au Seigneur en son nom et en celui de son peuple, il lui disait : « Je suis venu à vous, Seigneur, j'ai cherché des paroles pour vous prier, j'ai versé des larmes en jeûnant, je me suis couvert de cendre et de vêtements de deuil. J'ai prié Jéhova, j'ai confessé mon crime et j'ai dit : « Hélas! Seigneur, Dieu grand et terrible, nous avons péché, commis l'iniquité, nous avons agi comme des hommes impies, nous nous sommes révoltés contre vous en violant vos commandements, etc. » (*Dan.* 9, 3).

b. Lorsque le paralytique était étendu devant Jésus, il ne manqua pas sans doute de demander dans le fond de son cœur le pardon de ses péchés, car le Seigneur lui adressa ces belles paroles : « Consolez-vous, mon fils, tous vos péchés vous sont remis. » (*Marc,* 2, 5). — Marie-Madeleine demanda aussi du fond de son cœur la rémission de ses fautes, car le Seigneur lui dit ces paroles : « Vos péchés vous sont remis. » (*Luc,* 7, 37).

— Le bon larron adressa aussi, du haut de sa croix, une belle prière au divin Sauveur, lorsque, dans son humilité, il le supplia de ne pas l'oublier (*Luc,* 23). — Le publicain se tenait éloigné et n'osait lever les yeux, mais, frappant sa poitrine, il faisait entendre,. en soupirant, cette ravissante prière : « Seigneur, soyez-moi propice, à moi misérable pécheur. » (*Luc,* 18). — Saul, sur le chemin de Damas, jeûna pendant trois jours et fit des prières de pénitence (*Act.* 9).

c. La pénitente Thaïs, d'Alexandrie, après avoir été convertie par saint Paphnuce, renfermée dans une étroite cellule, récitait au moins cent fois dans la journée cette courte prière : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » (*Lohn.* Bibl. II. 864).

N. B. Nous pourrions encore citer les Confessions de saint Augustin, le *Confiteor,* le *Kyrie*, etc.

5. *Prière pour le prochain.* — *a.* Nous devons aussi prier pour autrui.

aa. Abraham priait pour son fils Ismaël comme aussi pour les Sodomites (*Gen.* 17 et 18). — Moïse priait souvent pour que Dieu accordât aux Israélites de l'eau, du pain, la rémission de leurs péchés (*Exod.* 32.), la guérison et la délivrance des serpents, etc. Ce fut à sa prière que sa sœur fut guérie de la lèpre (*Nombr.*). — Samuel disait au peuple : « A Dieu ne plaise que je cesse jamais de prier pour vous » (1. *Rois,* 12). — Daniel priait avec ferveur pour le peuple captif d'Israël (*Dan.* 9). — Le grand prêtre Onias pria pour Héliodore, lequel avait été sévèrement châtié par le Seigneur, parce qu'il avait voulu voler le temple, et à sa prière le Seigneur lui fit grâce de la vie (2 *Mach.* 3, 33). — Jésus, avant sa passion, priait pour ses apôtres (*Jean,* 17, 9), et les

apôtres priaient pour les fidèles; ainsi Pierre et Jean priaient pour les Samaritains nouvellement baptisés, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit, et saint Paul, dans plusieurs endroits de ses Epîtres, nous assure qu'il prie pour les chrétiens. Il écrit (*Rom.* 1, 9) : « Dieu que je sers m'est témoin que je me souviens sans cesse de vous dans mes prières; — et ailleurs (*Thessal.* 1.) : « Nous prions continuellement pour vous ! » — Lorsque Pierre était en prison, toute la communauté des fidèles priait pour sa délivrance (*Act.* 12).

bb. Lorsque l'empereur Marc-Aurèle était en guerre avec les Quades et les Marcomans, les ennemis l'attirèrent habilement dans une montagne et le cernèrent avec tous ses soldats. Les troupes se trouvaient dans la situation la plus déplorable; accablées sous les ardeurs d'un soleil brûlant, elles ne trouvèrent nulle part de l'eau pour étancher leur soif. Il ne leur restait plus d'autre espoir que la mort. Les ennemis, de leur côté, les tenaient pour perdues, et s'apprêtaient déjà à les immoler à leur fureur. Dans cette extrémité, les soldats chrétiens, réunis en une seule légion, se réfugièrent en la force du Tout-Puissant. Ils se jetèrent à genoux et prièrent non-seulement pour eux, mais encore pour ceux de leurs compagnons qui étaient païens, et, à leur grand étonnement, ils virent paraître un nuage qui se répandit bientôt sur les Romains en une pluie abondante. Avec l'eau qu'ils reçurent dans leurs casques et dans leurs boucliers, ils eurent de quoi calmer leur soif et celle de leurs chevaux, tandis qu'une grêle épouvantable et des éclairs menaçants vinrent jeter l'effroi parmi les ennemis et les mirent en fuite (*Euseb.* Hist. eccl. I. 5).

cc. En 350, la ville de Nisibe fut assiégée par Sapor II, roi de Perse. Saint Jacques, évêque de cette ville, supplia le Seigneur de lui prêter secours contre les infidèles. Il fit de ferventes prières pour la délivrance de la ville. Le Seigneur exauça sa demande. Le saint évêque monta sur une tour; puis, voyant cette multitude infinie, il ne fit que de demander à Dieu d'envoyer des moucherons pour faire éclater sa puissance par les plus petits animaux. Il en vint aussitôt fondre sur les ennemis comme des nuées; ils entraient dans les trompes des éléphants, dans les oreilles et les naseaux des chevaux et des autres bêtes qui, entrant en fureur, rompaient leurs harnais, jetaient leurs hommes, troublaient les rangs et fuyaient où elles pouvaient. Sapor, forcé de reconnaître la puissance de Dieu, leva le siége et se retira honteusement (*Stolb.* R. G. B. 10).

dd. Sainte Monique, mère du célèbre docteur de l'Eglise, saint Augustin, était accablée de soucis et d'angoisses à la vue de la conduite dissolue et impie de son fils. Jour et nuit elle versait des larmes amères sur ses égarements, et ne cessait de prier pour sa conversion. Comme elle faisait un jour part à un saint évêque des inquiétudes que lui causait Augustin et qu'elle paraissait douter d'obtenir jamais sa conversion, le saint homme la consola par ces paroles : « Il est aussi impossible qu'il est vrai que vous vivez, que l'enfant de tant de larmes périsse. » — Et sa prière fut exaucée, et son fils, de pécheur qu'il était, devint un grand saint (*S. Aug. Conf.*).

b. Nous devons aussi nous recommander aux prières des autres. — *aa.* Lorsque les Israélites, en punition de leurs murmures contre le Seigneur, se virent pour-

suivis par des serpents venimeux, ils accoururent auprès de Moïse et lui dirent : « Priez donc pour nous, que Dieu daigne éloigner de nous ces serpents » (*Deut.* 21, 7). — Lorsque les fils d'Israël allèrent combattre contre les Philistins, ils dirent à Samuel : « Ne cessez pas d'intercéder pour nous auprès du Seigneur notre Dieu, afin qu'ils nous délivre de nos ennemis » (1. *Rois*, 7, 8). — Avant de se rendre auprès du roi, Esther dit à Mardochée : « Réunissez tous les Juifs, et priez pour moi en jeûnant pendant trois jours et trois nuits » (*Esth.* 4, 16). — De même, lorsque Judith voulut s'acquitter de sa dangereuse mission auprès d'Holopherne, elle dit à ceux qui l'entouraient : « Priez pour moi, afin que le Seigneur m'affermisse dans ma résolution. Je ne demande d'autre secours de vous que celui de vos prières » (*Judith*, 8). — Le roi Sédécias envoya un messager au prophète Jérémie, pour le conjurer de prier Dieu pour lui et pour son peuple (*Jér.* 37).

Dans ses Epîtres, saint Paul se recommande souvent lui et ses œuvres aux prières des Fidèles. Il écrit (*Rom.* 15, 30.) : « Je vous en prie, mes frères, aidez-moi par vos prières à échapper heureusement aux mains infidèles de la Judée, afin que les services que je rends aux chrétiens de Jérusalem tournent entièrement à leur avantage. » — Le même apôtre exhorte aussi les chrétiens d'Ephèse à prier pour lui, afin que la doctrine qu'il annonce soit accueillie partout. Il agit de même à l'égard des fidèles de Thessalonique (*Eph.* 4, 3. — 2. *Thess.* 3, 1).

bb. Saint Auxence, encore laïque, passait un jour dans une rue écartée de Constantinople qui n'était en grande partie habitée que par des artisans. L'un d'eux,

qui était debout devant sa maison, commença par se lamenter à grands cris de ce que déjà depuis plusieurs semaines il manquait de travail, disant que, si la chose continuait ainsi, c'en serait bientôt fait de lui et de son industrie. — Auxence s'approcha de l'artisan et lui demanda s'il ne voudrait pas le prendre quelque temps à son service en qualité d'ouvrier ou de journalier, il ajouta qu'il travaillerait plusieurs heures dans la journée, qu'il ne lui demanderait ni pension, ni salaire, mais seulement trois oboles par jour. L'artisan, auquel un tel visiteur était inconnu, se laissa bientôt gagner par la douce persuasion qui semblait couler de ses lèvres; il accepta ses offres, tout en lui déclarant que depuis longtemps il n'avait plus lui-même aucun travail. Auxence entra dans sa misérable échoppe, et se retira modestement dans un coin pour élever en silence son cœur vers le Seigneur. — Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà on voyait arriver de toutes parts des personnes qui venaient commander du travail; le lendemain, l'affluence fut encore plus grande. et le troisième jour, la chose en vint au point que le maître de l'atelier se vit obligé d'augmenter considérablement le nombre de ses ouvriers. — Lorsqu'Auxence vit que sa prière était exaucée, il cessa de se rendre à l'atelier; mais la bénédiction que sa prière avait attirée sur la maison du propriétaire ne la quitta jamais (*Stolb.* R. G. B. 17).

cc. Comme la mort exerçait avec une fureur inouïe ses ravages parmi les habitants d'Antioche, et qu'elle avait déjà rendu plusieurs maisons désertes, pour comble de désastres, un effroyable tremblement de terre vint encore ajouter à la panique qui régnait dans An-

tioche. Au milieu de la consternation générale, presque toute la masse du peuple de cette grande ville alla trouver l'ermite saint Siméon Stylite. — Après qu'il eut représenté au peuple, dans un langage sévère, que c'était l'avarice, la débauche et la conduite dissolue des habitants, adonnés à tous les déréglements du libertinage, qui étaient la cause des châtiments que Dieu faisait pleuvoir sur eux, il leur promit de les secourir par ses prières, mais il leur défendit d'oser davantage élever vers le ciel leurs mains impures et téméraires. Tout se tut; le saint seul se mit en prière. Pendant qu'il était encore occupé à prier, une violente secousse se fit sentir. La terre et la colonne du saint commencèrent à chanceler. Saisi d'effroi, le peuple tomba à la renverse, et ce fut seulement alors que le saint lui permit d'élever ses plaintes vers le ciel. Quant à lui, il continua de prier avec un redoublement de ferveur. Quelques instants après, il se leva et rendit de nouveau la paix et la tranquillité au peuple. « Dieu, dit-il, a exaucé notre prière; il épargnera la ville, mais aussi vous devez savoir que parmi cette multitude innombrable de peuple, il n'en est qu'*un seul* dont la prière soit montée jusqu'à Dieu et qui ait été exaucée; c'est aussi à celui-là seul que vous devez votre délivrance, » et il montra de la main un laboureur, auquel il fit signe de s'approcher de lui : « Mon fils, lui dit-il, dis-moi donc quelles sont les pratiques pieuses que tu as faites pour que, seul, tu aies été jugé digne d'une telle faveur? — Moi! révérend Père, repondit l'interrogé comme hors de lui-même, je ne vaux pas mieux que les autres, comme eux je ne suis qu'un misérable pécheur. » Cette réponse, tout inspirée par l'humilité, ne fit que confirmer ce que

saint Siméon savait déjà, et, comme il le pressait de plus en plus de lui dire la vérité, il avoua avec timidité que tout ce qu'il avait gagné jusqu'alors, il l'avait partagé en trois parts : la première, il l'avait donnée aux pauvres ; avec la seconde, il avait payé ses impôts ; et la troisième, il l'avait employée à son entretien et à celui de sa famille (*Stolb.* R. G. B. 16).

III. Comment nous devons prier.

1. *Le Catéchisme nous dit que nous devons prier au nom de Jésus.* — *a.* Le célèbre commentateur Benoît Fernandez nous raconte un remarquable exemple sur la fidélité avec laquelle le Seigneur accomplit la promesse qu'il a faite (*Jean,* 16, 23.) à ceux qui prieraient au nom de Jésus. Un Mahométan, sorti du centre de la Barbarie, s'était enfui de ces contrées pour se retirer dans un château portugais, fidèle aux inspirations de la grâce qui le poussait à embrasser le christianisme. Le soleil versait alors sur la terre ses plus ardents rayons; seul au milieu d'un désert immense, marchant sur le sable brûlant, sans eau pour se désaltérer, le jeune homme, épuisé par une soif desséchante, s'étendit sur le sable, attendant tranquillement que la mort vint le délivrer. Tout-à-coup il se rappelle que souvent il avait entendu dire à un esclave chrétien, que l'invocation du nom de Jésus était un moyen d'être secouru dans les plus grandes perplexités. A peine se fut-il efforcé de prononcer ce nom aussi distinctement que ses forces le lui permettaient, qu'il se sentit la langue et le palais rafraîchis. Il fut complètement délivré de la soif ardente qui le tourmentait; ses forces se rétablirent et il put

continuer sa route avec un nouveau courage. Depuis ce moment, il eut toujours à sa disposition un moyen de salut prompt et facile, car chaque fois qu'il invoquait le nom de Jésus il retrouvait les mêmes secours. C'est ainsi qu'il arriva sain et sauf à la forteresse d'où il se rendit à Lisbonne pour y recevoir le baptême (*Veith's Homelit. Vortræge*).

b. Parmi les Ibériens qui habitent aujourd'hui le Kurdistan, vivait, au quatrième siècle, une esclave chrétienne. Il était d'usage, chez ces barbares, lorsqu'un enfant était malade, de le porter de maison en maison et de demander si personne ne connaissait quelque moyen de le guérir. Un jour, en semblable occurrence, on alla consulter une esclave chrétienne qui répondit : « Je ne connais aucun remède terrestre pour sauver cet enfant, mais le Dieu que j'adore, rend, quand il lui plait, la santé à ceux même qui ont déjà renoncé à tout espoir de vivre. » — Elle plaça l'enfant malade sur son lit, prononça sur lui le nom de Jésus, et, chose remarquable, quelques instants seulement s'étant écoulés, l'enfant était rendu à sa mère en parfaite santé. La nouvelle de cette guérison miraculeuse parvint jusqu'aux oreilles de la reine qui souffrait aussi cruellement d'une maladie. Elle se fit aussitôt porter auprès de cette esclave, et après que celle-ci eut prononcé sur elle le nom de Jésus, elle se trouva aussi complètement guérie. Plus tard, le roi lui-même ayant échappé, en invoquant le Dieu des chrétiens, à un grave danger qui menaçait ses jours, la reconnaissance lui fit embrasser, lui et tout son peuple, le christianisme. La postérité, mue par une pieuse reconnaissance, a donné à cette esclave qui avait tant contribué à la glorification du

nom de Jésus et à la propagation de la religion chrétienne, le nom de Christiana. La mémoire de cette sainte se célèbre le 15 décembre (*Ber. Berc.*, Hist. de l'Egl., 2 vol.).

c. La parabole suivante nous donne un bel exemple de la manière dont le Père céleste se plaît à nous exaucer toutes les fois que nous l'en prions au nom de Jésus. Un jour, deux individus se présentèrent au roi pour lui exposer leur situation. Tous deux avaient la même demande. Ils attendaient avec impatience dans la salle d'audience l'arrivée du roi, pour lui présenter leurs supplications. Enfin le roi paraît. L'un des deux solliciteurs présenta modestement et avec des expressions choisies l'objet de sa demande. Cependant le roi fixant sur lui un regard sérieux : « Comment, lui dit-il, toi que je ne connais même pas, oses-tu venir ici sans lettre de recommandation? Ne connais-tu personne de ma cour royale qui puisse te recommander et intercéder auprès de moi en ta faveur? » Confus et comme frappé de la foudre à ces paroles, le suppliant fut forcé de répondre négativement. « Je ne puis donc exaucer ta prière, reprit le roi, puisque tu m'es complètement inconnu et que tu n'as aucun ami qui se soit chargé de me présenter ta demande. » — Le second présenta sa requête en termes simples, en ajoutant seulement ces paroles : « Hélas ! je ne suis pas digne, ô grand roi, que vous preniez en considération ma demande, mais votre *fils unique*, que vous aimez tendrement, m'a envoyé ici avec l'assurance que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais *en son nom*. Au nom de votre fils chéri, je vous prie donc de vouloir bien m'accorder l'objet de ma demande. Exaucez-moi, non par égard

pour ma chétive personne, mais pour l'amour que vous portez à votre fils. Je ne suis pas digne que vous m'exauciez, mais c'est votre propre fils qui vous conjure. » Le roi sourit gracieusement en entendant prononcer le nom de son fils, et, sans difficulté, il lui accorda ce qu'il avait sollicité (1) (*L'application est facile*).

d. L'empereur Charles-Quint, ayant envoyé au Pérou son serviteur Gasca, pour régler les affaires de cette province et la rattacher par des liens plus solides à son royaume, au lieu de le revêtir de pouvoirs nettement désignés, lui remit seulement certains papiers sur lesquels ne se trouvait que sa signature écrite de sa propre main. L'empereur voulait faire entendre par là, qu'il accorderait aux habitants de ce pays toutes les demandes et tous les droits qu'ils désigneraient sur ces feuilles. — Jésus agit de la même manière à notre égard, lorsqu'en nous laissant son nom, il nous dit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé » (*Lohn*. Bibl. II, 652).

2. *Nous devons prier avec un cœur contrit et humilié*. —*a*. Judith se retirait dans sa chambre pour prier, et se revêtait de ses habits de deuil, couvrait sa tête de cendre et se prosternait devant le Seigneur, le priant de venir à son secours (*Judith*, 9).—Esther, en proie aux angoisses de la mort, déposait ses vêtemens royaux, se revêtait des livrées de l'indigence et de la douleur, et au lieu des parfuns odorants d'une cour frivole, elle se couvrait la tête de cendre et de poussière et s'humiliait profondément (*Esth*. 14). — Le puissant roi Sa-

(1) Voir d'autres exemples sur la vertu du nom de Jésus au deuxième article du Symbole, page 117.

lomon, lors de la dédicace du temple, se proterna à genoux, et, dans cette humble position, les mains étendues vers le ciel, il fit une longue prière (3 *Rois*, 8). —Sur les menaces du prophète Jonas, les Ninivites firent publier un jour de jeûne et se couvrirent de vêtements de deuil, depuis le plus faible jusqu'au plus puissant. Et lorsque le roi apprit cette nouvelle, il descendit de son trône, déposa la pourpre, prit des habits de deuil et se couvrit de cendre, etc. (*Jon.* 3).

« Lorsqu'arrivait l'heure du sacrifice du soir, écrit Esdras, les vêtements en lambeaux, je me levais du siége de mes soucis, je me prosternais en terre, j'élevais mes mains vers Jéhova, mon Dieu, et je priais. » (1. *Esdr.* 9, 5).—Jésus pria à genoux sur la montagne des Oliviers (*Luc*, 22).—Le Sauveur nous fait voir par la parabole du centenier et du pharisien, qu'il n'aime que la prière d'un cœur humble (*Luc*, 18, 13).—Lorsque Pierre vit le miracle d'une pêche abondante, il se jeta aux pieds de Jésus et s'écria avec l'accent d'une profonde humilité : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur ! » Et ce fut précisément à cause de cet aveu humble et désintéressé, que le Seigneur le choisit pour une mission plus élevée (*Luc*, 5). Combien le Seigneur fut satisfait de l'humble réponse du Centurion (*Matth.* 8).—Avec quelle dureté Jésus adressa la parole à la Chananéenne pour l'éprouver ! mais aussi quelle humilité celle-ci ne fit-elle pas éclater dans sa réponse (*Mat.* 15, 27).—Etienne priait à genoux pour ses ennemis (*Act.* 7, 59).—« Je fléchis les genoux, écrit saint Paul (*Eph.* 3, 4) devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. »

b. Un serviteur de Dieu ayant écrit à Jean Gerson,

pour le prier de lui indiquer la manière dont il fallait prier, celui-ci lui répondit : « Il y a déjà quarante ans que je m'applique à la prière avec tous les soins possibles, mais je ne n'ai pas encore trouvé de moyen plus efficace, pour bien m'acquitter de cette action, que de me prosterner en face de mon Dieu, comme un enfant délaissé, ou comme un misérable mendiant, privé de la vue et dépouillé de tout, ou comme le plus vil criminel de la terre. » (*Lohn.* Bibl. II, 6 33).

c. La pénitente Thaïs, dont nous avons parlé plus haut, priant un jour saint Paphnuce de lui donner une méthode pour bien prier, reçut cette réponse : « Votre bouche, souillée par les discours licencieux, ne mérite pas de prononcer le nom de Jésus. Toute votre prière doit donc consister uniquement dans ces paroles : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » Et en récitant cette prière, vous vous mettrez à genoux. » Pendant trois années, elle observa fidèlement cette pratique ; jamais elle ne se hasarda de prononcer le nom de Dieu, mais, ne cessant de se remettre devant les yeux le nombre et l'énormité de ses péchés, elle priait Dieu de lui faire grâce et miséricorde (*Ibid.* II, 521).

d. Une disposition du concile de Tours, tenu en 813, ordonne que, à l'exception du dimanche, où toute l'Église prie debout, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, on prie, les autres jours de la semaine, à genoux, les mains élevées vers le ciel, pour le conjurer de nous pardonner nos péchés. Il n'y a d'exception que pour les pénitents, qui prient aussi à genoux, à Pâques et les autres dimanches (*Stolb.* R. G. B. 25).

e. Saint Arsène priait avec une telle componction de cœur, que les larmes qu'il répandait pendant sa prière

laquelle durait souvent plusieurs heures, étaient si abondantes, que les yeux lui en devinrent malades jusqu'à lui faire tomber tous les cils (*Vita Patr.*, tom. 1, 1, 5.).

3. *Nous devons prier en esprit et en vérité* (*c'est-à-dire dévotement*). — *a.* Sainte Leutgarde avait coutume de dire qu'il fallait pour prier avec une vraie dévotion, imiter le patriarche Abraham. Lorsqu'il voulut immoler son fils, il laissa au pied de la montagne, son âne, ses serviteurs et tout ce qui n'était pas nécessaire au sacrifice, et il dit : « Lorsque nous aurons prié, nous reviendrons à vous. » Imitant cet exemple, sainte Leutgarde laissait de côté toutes les occupations et les soins de la famille, afin de pouvoir se livrer, sans distraction, à la prière; et elle sentait alors son cœur tout enflammé de l'amour de Dieu.—La même sainte disait encore que, pour bien prier, il fallait aussi imiter les Israélites. Lorsqu'ils sortirent de l'Egypte, ils virent tous leurs ennemis périr au milieu des flots de la mer Rouge, parce qu'ils voulaient les empêcher d'offrir, dans le désert, des sacrifices au vrai Dieu. Voilà pourquoi nous avons de l'eau bénite à la porte de nos églises. Elle est destinée à noyer, pour ainsi dire, toute pensée vaine et inutile qui nous distrairait dans la prière.

b. Saint François d'Assise avait trouvé un moyen assuré de conserver, pendant la prière, son esprit libre de toute préoccupation extérieure. Il avait coutume de dire, chaque fois qu'il entrait dans une église : « Restez à la porte, pensées terrestres et frivoles jusqu'à ce que je sorte pour revenir à vous » Puis il priait Dieu, comme s'il eût été seul sur la terre. Tout entier à des pensées surnaturelles, sa dévotion était si parfaite que, dans cet état, il ignorait ce que c'était que d'être

distrait. En sortant, il reprenait ses occupations accoutumées (*S. Bonav.*, in ejus vit.).

c. Saint Ludger, évêque de Munster, était tellement pénétré du respect que l'on doit à la majesté de Dieu pendant la prière, que, récitant un jour les petites heures avec ses prêtres, il punit l'un d'eux, parce que, pendant la prière, il était allé s'occuper du feu du foyer, qui répandait de la fumée dans la chambre, tant le saint avait en horreur la distraction dans la prière.

Le trait suivant sert encore à nous prouver combien ce même saint s'estimait heureux de s'entretenir avec son Dieu. L'empereur Charlemagne fit un jour appeler chez lui le saint évêque, au moment même où il était en prière. Le saint fit entendre au messager que, d'après son sentiment, il n'était pas obligé d'abondonner le Roi du ciel et de la terre, pour faire plaisir à un roi de la terre, et il continua sa prière. Le monarque le fit mander une seconde, puis une troisième fois, mais l'homme de Dieu ne se rendit à sa demande que lorsqu'il eut achevé sa prière. S'adressant alors au roi, qui déjà commençait à s'impatienter et à lui reprocher son retard : « Grâcieux seigneur, lui dit-il, lorsque vous me fîtes imposer le pénible fardeau de la dignité épiscopale, vous me recommandâtes de préférer le Souverain des souverains à tout le reste des hommes, voire moi-même à votre propre personne; comme j'avais alors audience auprès du Roi du ciel, je... mais sans le laisser achever, le roi l'interrompit amicalement et lui dit : « C'est moi et non pas vous qui vous êtes oublié. Vous vous montrez bien, en toutes choses, tel que je désirais vous voir. ». (*Ber. Berc.*, Hist. de l'Egl. V. 8).

d. Saint Louis de Gonzague fut un jour interrogé par son directeur, qui lui demanda s'il était souvent distrait dans sa prière. Après quelques instants de réflexion, le jeune homme répondit . « Si je voulais réunir toutes les distractions que j'ai eues pendant six mois, j'en aurais bien pour la durée d'un Ave Maria.» (*Silbert's Handbuch*, S. 303).

e. Une âme pieuse se délivrait promptement de ses distractions, dès qu'elle se rappelait ces paroles de saint Césaire d'Arles : « Quand nous prions, nous adorons l'objet vers lequel notre pensée se porte volontairement. » (*Le même*).

f. L'empereur Charles-Quint étant un jour en prière, on vint lui annoncer qu'un ambassadeur étranger demandait à lui parler seulement pendant quelques instants, ajoutant qu'il avait à lui annoncer des choses de la plus haute importance. Mais l'empereur refusa de l'entendre, et se contenta de dire : « Je suis occupé à des affaires encore infiniment plus sérieuses ; car je suis en audience auprès du Roi des rois. » (*Lohn.* Bibl. II, 623).

4. *Nous devons prier avec foi et confiance.* — *a.* Lors d'une expédition lointaine qu'entreprit contre ses ennemis le roi Asa, il faisait cette prière avant la bataille : « Quand vous nous prêtez le secours de votre bras, ô Jéhova, vous vous inquiétez peu de la multitude des guerriers. Secourez-nous, Seigneur, car nous mettons notre confiance en vous, et c'est en votre nom que nous avons marché contre cette armée innombrable. Vous êtes notre Dieu ! que peuvent contre vous les hommes ! » Et la prière pleine de confiance du roi fut exaucée, et les ennemis prirent la fuite (2 *Chron.* 14, 10).

La Chananéenne nous donne aussi un bel exemple de la confiance qu'il faut avoir dans la prière. Elle ne cessa pas de prier bien qu'elle ait été repoussée une première fois, sur quoi le Seigneur lui dit : « O femme ! votre foi est grande ; qu'il arrive comme vous le désirez. » (*Matth.* 15). — Grandes aussi étaient la foi et la confiance de cette femme qui, malade déjà depuis douze ans, toucha le vêtement de Jésus et dit en elle-même : « Si je touche son vêtement, je serai guérie. » Sur quoi Jésus lui répondit : « Prenez courage, ma fille, votre foi vous a sauvée. » (*Matth.* 9). — Quelle n'était pas la foi du lépreux lorsque, appelant Jésus, il lui dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » — Jésus étendit sa main, le toucha, et prononçant ces paroles : « Sois guéri, je le veux, » et il fut guéri (*Matth.* 8). — Quelle n'était pas la confiance des chrétiens réunis à Jérusalem, lorsqu'ils priaient pour Pierre en prison, et déjà condamné à mort ? Ils priaient sans interruption, et comme ils avaient perdu toute espérance du côté de la terre, ils mirent tout leur espoir dans le Seigneur, et ils ne furent pas confondus (*Act.* 12.).

Pour nous encourager à mettre notre confiance dans la prière, le Seigneur se sert de cette parabole : « Au milieu de la nuit, un homme vint trouver son ami, pour le prier de lui donner trois pains. » Ce ne fut qu'à ses instantes prières qu'il dut d'être exaucé (*Luc*, 11, 5).

b. Saint Ignace, se trouvant un jour sur la mer, fut assailli par une violente tempête ; déjà le mât du vaisseau était brisé, et tous ceux qui se trouvaient sur le vaisseau, hormis le saint, se lamentaient et pleuraient, dans l'attente d'une mort qui leur paraissait inévitable.

Seul, le saint paraissait calme et sans crainte. Ce qui faisait le fondement de sa tranquillité et de son assurance, c'étaient ces paroles de l'Ecriture qu'il avait sans cesse présentes à l'esprit : « Les vents et la mer lui obéissent! » — « Le Seigneur est mon Maître, s'écriait saint Ignace ; je mets en lui toute ma confiance ; je m'abandonne entièrement à sa sainte direction. » Et cette prière, toute de confiance, lui sauva la vie, ainsi qu'à ses compagnons (*Silbert's Hausbuch*, S. 354).

c. Nous lisons dans la vie de saint Colomban, qu'un jour il se vit tout-à-coup entouré de douze loups qui, poussés par la faim, ouvraient déjà la gueule pour le dévorer. Quelque terrifiant que dût être pour lui ce spectacle, il n'en fut cependant pas épouvanté, mais s'adressant avec confiance au Seigneur, il parla ainsi : « O Dieu, vous voyez si j'ai besoin d'être secouru : Seigneur, venez à mon aide ! » — Et à peine eut-t-il prononcé ces paroles, que Dieu exauça sa prière, et les loups prirent aussitôt la fuite (*Le même*).

d. Sainte Catherine de Sienne était en proie à de si horribles tentations, qu'elle en devenait tout épuisée. Déjà elle se voyait sur le bord du précipice : elle s'imaginait voir son cœur ne tenant plus à Dieu que par un fil léger, prêt à se rompre au premier instant. Dans cette extrémité, elle pria avec confiance le Seigneur, et ce fut précisément alors qu'elle devint à ses yeux un objet de prédilection particulière (*Le même*, page 360).

SENTENCES.

a. Celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier. » (*S. Aug.* hom. 49).

b. « La prière du juste est une véritable clef du ciel. — La prière monte, et Dieu du haut du ciel l'exauce. — Bien que la terre soit basse et le ciel élevé, Dieu exauce néanmoins la voix de ceux qui ont le cœur pur. » (*Id.* S. 226).

c. « Ce que les hommes ont de commun avec les anges, c'est la prière ; la prière associe aux esprits célestes les hommes pèlerins sur la terre. La prière est une élévation de l'âme vers les cieux. » (*Chrysost.* l. 2. de Orat.).

d. « L'humilité et l'amour sont les ailes spirituelles de celui qui prie; par elles il s'élève au-dessus des nues, et pénètre jusqu'au sanctuaire du Saint des Saints (*S. Laur. Just.* De connub. c. 22.).

e. Un ermite demandant un jour à saint Macaire comment il fallait prier, le saint abbé lui répondit : « Il n'est pas nécessaire de dire beaucoup de paroles, « il suffit d'élever les mains vers le ciel, et de dire : « Seigneur que votre volonté se fasse, et que ce qui « vous plaît s'accomplisse. »—Et quand on est tenté, il faut dire : «Secourez-moi, ô mon Dieu ! »—Dieu sait fort bien ce dont nous avons besoin (*Rufin.* Vita Pat. l. 3).

COMPARAISONS.

a. Celui qui priant mal s'attend néanmoins à être exaucé, ressemble, dit saint Bernard, à un homme

qui, faisant moudre du blé corrompu, espérerait en recevoir de l'excellente farine.

b. Un ancien ermite avait coutume, avant chaque occupation qu'il voulait entreprendre, de se recueillir, en se tenant debout pendant quelques instants. Comme on lui en demandait la raison, il répondit : « De même qu'un tireur se tient quelque temps en repos avant de presser sur la détente, afin de ne pas manquer le but, de même je juge qu'il est nécessaire, avant chaque entreprise, d'élever dans le silence et le recueillement mon œil spirituel vers Dieu, mon but suprême, afin de donner à mon travail une direction en harmonie avec ses éternels desseins. »

c. L'alouette cherche sa nourriture dans les champs; elle vit et fait ses provisions dans les sillons de la terre, mais elle s'élève aussi, de temps en temps, vers le ciel, et entonne alors ses cantiques d'allégresse, puis elle s'abaisse de nouveau vers la terre. C'est ainsi que travaille l'homme laborieux, et qu'il accomplit sa tâche de chaque jour; il doit, lui aussi, élever, de temps à autre, son cœur vers le ciel, et se recueillir pour penser à son Créateur, car c'est d'en haut que viennent la puissance et la bénédiction.

d. De même que ceux qui sont admis en audience auprès d'un puissant Seigneur, laissent dehors leurs serviteurs, de même ceux qui veulent recevoir audience auprès du maître du ciel et de la terre, doivent laisser à l'extérieur leurs pensées et leurs affections terrestres.

e. Si celui qui a fait une offense grave au fils du roi, n'ose point demander une faveur à ce dernier, qu'il n'ait d'abord réparé son injure ; comment l'homme qui a tant offensé le Fils de Dieu oserait-il solliciter du

Père céleste les dons de sa grâce, avant de s'être réconcilié avec son Fils?

f. Comme la cire exposée aux rayons du soleil blanchit et devient de plus en plus pure, ainsi l'âme en prière s'embellit et se purifie par la contemplation du Soleil éternel.

g. Il est raconté dans une légende, qu'il fut donné à saint Bernard de voir, dans une vision, les anges inscrire les prières des hommes. — Les prières de ceux qui prient avec une dévotion *continuelle* sont écrites en lettres d'or. Celles de ceux qui prient avec une dévotion quelquefois *interrompue* le sont en lettres d'argent. Les prières de ceux qui, malgré la volonté qu'ils ont de bien prier, tombent dans de continuelles distractions, le sont avec de l'encre. Quant aux prières de ceux qui n'y apportent que légèreté et dégoût, elles sont marquées avec de l'eau. Pour les prières des impénitents, il n'en est tenu absolument aucun compte.

h. Comme l'eau éteint le feu, ainsi la prière amortit la flamme des désirs impurs.

2. DE L'ORAISON DOMINICALE EN PARTICULIER.

Introduction. — *a.* Non loin de Jérusalem, et à quelques pas de distance de la grotte où fut composé le symbole des apôtres, on rencontre les ruines, ou plutôt l'emplacement d'une chapelle. C'est là que, d'après une tradition constante, le Sauveur prononça pour la première fois, en présence de ses disciples, le « Notre Père » (*Guill.* 3e chap., 2e part.).

b. Tertullien disait déjà de son temps, que le *Notre Père* est non-seulement un résumé de toutes les autres

prières, mais qu'il contient encore toute la doctrine du Sauveur. Ainsi, il nous prescrit de soupirer, avant tout, après les choses célestes, de pardonner à nos ennemis, etc., de telle sorte qu'on peut, à juste titre, appeler cette prière un extrait de l'Evangile.

c. « Quelle prière, s'écrie saint Chrysostôme, peut être plus agréable au Père, que celle qui est sortie de la bouche de son propre Fils? » (*De Orat. dom.*).

d. « Parcourez, dit saint Augustin, toutes les espèces de prières, vous n'en trouverez aucune, à mon avis, qui ne soit contenue dans la prière du Seigneur » (*Epist.* 121).

d. Saint Jordan, de S xe, savait expliquer, par des comparaisons aussi justes que saisissantes, les vérités religieuses aux gens du monde qui le consultaient. « Maître! » lui dit un jour un laïque, « le Notre Père a-t-il, dans la bouche de ceux qui n'en comprennent pas tout le prix, autant de mérite que dans la bouche des prêtres qui en saisissent parfaitement toute la portée? » — « Assurément, lui répondit le saint, de la même manière qu'une pierre précieuse ne perd rien de sa valeur, en passant dans les mains d'un homme qui n'en connaît pas au juste tout le prix » (*Guill.*, 3. p. ch. 2e).

f. Saint Denis le Chartreux, de l'évêché de Lutique, disait du Notre Père (*in Matth.* 6) : « Cette prière a un sens si profond, elle est si féconde en mystères, elle opère des effets si puissants, elle révèle un ordre si artistique, que personne ne saurait jamais ni le comprendre, ni l'exprimer. »

g. « La prière du Seigneur, dit saint Augustin (*Encherid.* c. 115), contient sept prières. Les trois premières

regardent les choses du ciel, et les quatre dernières, celles de la terre, qui nous sont nécessaires pour obtenir la possession des biens éternels. »

h. Il y a bien des années déjà, on conduisait à l'échafaud, dans les Pays-Bas, un comte accusé d'avoir provoqué l'insurrection. Comme il demandait au père qui l'accompagnait quelle était la meilleure prière qu'il pourrait encore réciter, celui-ci lui répondit : « Le Notre Père est la prière par excellence; c'est le Seigneur lui-même qui est venu du ciel nous l'apporter » (*Kalend. fur Zeit u. Ewigk.* 1845).

De l'Invocation.

Notre père qui êtes aux cieux! — *a.* Saint François d'Assise a lui-même éprouvé combien il est consolant d'avoir dans le ciel un Père qui s'intéresse à nous. Déshérité par son père pour avoir voulu, malgré sa volonté, se vouer à l'état ecclésiastique, et avoir distribué son argent aux pauvres, l'humble serviteur ne fut rien moins qu'abattu par un tel événement. Il se contenta de dire avec la même sérénité d'âme et le même contentement ; « Puisque je n'ai plus de père sur la terre, je puis m'écrier avec d'autant plus de raison : Notre Père qui êtes aux cieux. » (*S. Bonav. in vit.*).

b. C'est ainsi que se consolait saint Chrysostôme, après avoir été injustement chassé de son pays par l'impératrice Eudoxie : « Partout où je vais, disait-il, je vois toujours le ciel au-dessus de moi, c'est là qu'habite mon Père, Celui qui m'a créé de rien, et qui me prodigue encore aujourd'hui ses soins paternels ; Celui qui me dirige, me conduit, me console, m'aime, me donne

les vêtements et la nourriture. En tous lieux je prie mon Père qui est aux cieux. »

c. Un pauvre enfant se trouvait un jour près d'nn nouveau cimetière, où il versait des larmes amères, car c'était là que reposaient les cendres d'un père tendrement chéri et regretté, mort peu de jours auparavant.—Voilà ce pauvre enfant devenu doublement orphelin; car, depuis plusieurs années, il avait perdu sa bonne mère, et son père venait d'être enlevé à son amour. Aussi, que son abandon lui parut dur et cruel ! « Hélas ! disait cet infortuné, je n'ai plus de père ! La main qui travaillait pour moi, et fournissait à ma subsistance, est maintenant glacée et se consume dans un tombeau. Jamais je ne verrai plus ce sourire affectueux qui réjouissait mon cœur, lorsque j'étais sage et vertueux ; sa bouche d'où découlaient pour moi de si belles leçons, est fermée pour jamais. Personne qui m'aime autant que me chérissait ce bon père. Ah ! qu'il est cruel, mille fois cruel, de n'avoir plus de père ! »—C'est ainsi que se lamentait ce pauvre orphelin; et il répandait des larmes abondantes sur la tombe de son père. Jetant çà et là ses yeux baignés de pleurs, ils vinrent s'arrêter sur une croix où était peint un ange : d'une main cet ange indiquait le ciel, et dans l'autre il tenait écrite cette belle prière : « Notre Père qui êtes aux cieux. »—Ces paroles, comme un rayon céleste, descendirent subitement dans l'âme du pauvre orphelin, et en chassèrent les ténèbres profondes qui l'enveloppaient. Après avoir essuyé ses larmes, ranimé par ces consolantes paroles, il joignit ses mains et se mit à réciter cette prière : « Se peut-il, grand Dieu du ciel, que je vous aie sitôt oublié ! Vous me restez encore

pour me servir de père ; je ne vous ai point perdu. Vous avez rappelé mon père vers vous, et maintenant vous allez prendre sa place. Vous aimez encore plus les enfants des hommes, que ne les aiment leurs pères selon la chair, vous nous avez donné pour frère votre propre Fils, et, par lui, nous avons été admis au nombre de vos enfants ; c'est pourquoi, vous, mon Père, qui êtes dans les cieux, ne m'abandonnez pas, moi qui suis votre pauvre enfant, soyez et restez dès maintenant mon Père. » Ainsi pria l'orphelin ; il fut consolé, et le Père céleste prit soin de lui. Il ne devint pas, à la vérité, un homme riche, mais, ce qui vaut infiniment mieux, il vécut heureux et content ; la joie et le bonheur dans le cœur, telles furent ses richesses et ses trésors, qu'il sut constamment conserver. Il aimait encore à se rappeler, à un âge avancé, combien il avait été autrefois consolé sur la tombe de son père, par les premières paroles du *Pater*, et souvent on l'entendait parler aux autres de cette circonstance mémorable de sa vie (*Trostung. d. Relig.* S. 34).

d. « Il est grand, s'écrie le saint pape Léon, ce mystère de la grâce, il surpasse infiniment tous les autres, le don que Dieu a fait à l'homme, en voulant bien l'appeler son enfant, et recevoir de lui le nom de père. » — Et saint Cyrille d'Alexandrie écrit : « Le Fils ne nous a pas seulement révélé le nom du Père, pour que nous eussions une connaissance plus certaine de ses perfections, mais encore afin que nous n'ignorions pas qu'il est *vraiment notre Père.* »

Première demande.

Que votre nom soit sanctifié.—Afin de prouver que nous récitons sérieusement cette prière, nous devons contribuer, par nos paroles et nos actions, à la glorification du nom de Dieu, et faire en sorte que 1° Dieu soit connu et loué éternellement par nous et par les autres.

a. Le Fils de Dieu donna lui-même l'exemple d'un zèle ardent pour la glorification du nom du Seigneur, en parcourant la Judée dans le but de l'amener à la connaissance du vrai Dieu. Il avait eu pour précurseur saint Jean-Baptiste, qui y avait lui-même prêché et baptisé. Les apôtres suivirent l'exemple de leur divin Maître ; ils renoncèrent volontiers aux plaisirs de la terre ; ils allèrent même jusqu'à faire le sacrifice de leur vie, pour faire connaître le nom du vrai Dieu à toutes les nations. Lorsque saint Paul arriva pour la première fois à Athènes, il fut pris d'un zèle ardent, en voyant la ville entière adonnée au culte des fausses di vinités. Il prêcha dans la synagogue et sur la place publique le seul vrai Dieu et son envoyé Jésus-Christ (*Ac.* 17). Les actes des apôtres ne sont que l'histoir du zèle qu'ils déployèrent pour la glorification du nom de Dieu. Chacune de leurs Epîtres atteste qu'ils n'avaient en vue que la gloire du nom de Dieu. — Nous trouvons le même dévoûment dans les saints Pères et dans tous ceux qui ont travaillé à la propagation du christianisme à travers tout le cours des siècles ; et il faut bien qu'il en ait été ainsi, puisque le nom de Dieu est aujourd'hui exalté et publié sur toute la surface de la terre.

Quelques exemples tirés de l'histoire moderne.

b. Des amis du pape Pie V lui ayant conseillé, comme il était déjà âgé et infirme, de donner plus de soins à sa santé et de modérer son zèle dans le soin des affaires, il répondit : « Qui doit, plus que moi, qui suis pape, s'intéresser à ce que le nom de Dieu soit sanctifié ? Ce n'est pas en vue de mon utilité particulière que la Providence m'a élevé sur le siége de Pierre, mais afin que je m'applique, avant tout, à ce que le nom de Dieu soit de plus en plus connu et glorifié » (*Lohn.* Bibl. III. 510).

c. La devise que saint Ignace avait continuellement à la bouche : *Tout à la plus grande gloire de Dieu*, est une preuve suffisante du zèle qu'il avait pour que le nom de Dieu fût honoré et connu par toute la terre ! C'est à lui qu'on est redevable de la fondation de la célèbre Société de Jésus, dont le but capital est de travailler à répandre et à perpétuer de plus en plus la connaissance et le culte du vrai Dieu (*Le même*).

d. Le grand docteur de l'Eglise, saint Ambroise, ne croyait pas qu'il fût au-dessous de sa dignité de rompre aux petits le pain de vie. Vieillard, il déclarait qu'il était encore disposé à se charger de l'instruction de la jeune Paule, fille de la pieuse Læta. Il affirmait qu'il se croirait plus honoré de former une servante et une épouse du Seigneur, que d'être le hérault de la vaine science du monde, tant il avait à cœur que le nom de Dieu fût sanctifié par tous, même par les petits (*Ibid.* S. 930).

e. Le célèbre chancelier de l'Académie de Paris, Jean Gerson, ne dédaignait pas d'apprendre le catéchisme aux petits enfants. Il le faisait avec le même zèle qu'il

déployait lorsqu'il parlait à des hommes instruits. Il recommandait à tous de s'adonner à ce ministère, parce qu'il n'est rien qui contribue davantage à la glorification du nom de Dieu (*Ibid.*).

f. Chacun peut, dans sa sphère et dans la position où il se trouve, contribuer à la gloire du saint nom de Dieu. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'être prêtre, ni un homme savant. Le père et la mère de famille peuvent, comme ceux qui ont reçu une instruction plus approfondie, instruire les ignorants, ramener ceux qui se sont égarés dans les sentiers de l'erreur; le tout pour la gloire du nom de Dieu. C'est ainsi que faisait la reine Blanche. Non-seulement elle s'efforçait d'instruire de son mieux son fils dans la connaissance de Dieu et des choses du ciel, mais elle se chargeait encore des enfants d'autrui, leur faisait des catéchismes, et tâchait d'initier ces jeunes cœurs à la connaissance du saint nom de Dieu, et à leur en inspirer un profond respect.

h. Un prêtre de l'ordre de saint François, Alphonse de nom, qui avait travaillé avec succès à la glorification du nom de Dieu parmi les Indiens, prit la résolution de se retirer dans la solitude, pour ne plus s'occuper que de lui-même, et se préparer à bien mourir. — Pendant plusieurs jours, comme il était agenouillé devant son crucifix, il lui sembla que le Sauveur lui faisait des reproches de ce que, tandis que tant d'hommes ignoraient encore le nom de Dieu, et ne pouvaient lui adresser cette prière : «Notre Père qui êtes aux cieux,» il se dérobait, lui, au travail, pour ne plus songer qu'à lui-même. Ces réflexions émurent profondément le cœur d'Alphonse, et il adressa cette prière au Seigneur: « O mon Sauveur, je vous redirai ces paroles de saint

Martin : Je ne refuse pas de travailler ; je reconnais ma froideur et ma lâcheté ; oui, je veux retourner auprès de ces pauvres Indiens, et continuer à leur annoncer le nom de Dieu ; car l'occupation principale de toute ma vie doit être de travailler à la glorification du nom de Dieu » (*Lohn.* Bibl. III. 526).

Mais si nous voulons contribuer à faire en sorte que le nom de Dieu soit sanctifié, nous ne devons pas seulement prier, mais encore agir, afin que

2° Les pécheurs se convertissent à Dieu et fassent de dignes fruits de pénitence.

a. La vie de l'apôtre saint Jean nous fournit un touchant exemple sur le zèle qu'on doit avoir pour la conversion des pécheurs. Il avait appris à connaître, dans une ville non loin d'Ephèse, un jeune homme nommé Théophile, qui manifestait les plus heureuses dispositions, mais qui n'était pas encore baptisé. L'apôtre, s'adressant à l'évêque de l'endroit, lui tint ce langage, qui respire la plus aimable dignité : « Je vous recommande d'avoir un soin tout particulier de ce jeune homme. J'en ai pour témoins Jésus-Christ et toute la communauté des fidèles. »

L'évêque l'accepta, l'instruisit avec soin, et plus tard le baptisa et l'admit à la sainte communion. Bientôt il s'imagina, attendu que sa conduite était irréprochable, pouvoir retrancher quelque chose à la surveillance sévère qu'il exerçait sur lui. Cependant, comme le jeune homme était encore trop peu affermi dans la vertu, il ne tarda pas à être admis dans l'intimité de quelques jeunes gens que l'oisiveté avait conduits dans toutes sortes d'égarements.

Leurs exemples l'entraînèrent à les suivre. Il avança

à pas de géants dans la carrière du vice, et il finit par devenir le chef d'une troupe de brigands. Quelque temps après, saint Jean arriva dans cette ville et demanda par hasard des nouvelles de Théophile. Mais lorsque le saint vieillard eut appris de la bouche de l'évêque les écarts dans lesquels il était tombé, il monta à cheval et courut en toute hâte vers la montagne qui servait de repaire à cette bande de brigands. Arrivé là, il fut aussitôt arrêté par ceux des brigands chargés de faire la garde, et, comme il le désirait lui-même, on le conduisit vers le chef. Mais lorsque celui-ci l'eut reconnu, il prit la fuite. Le saint vieillard se mit à le poursuivre, ne cessant de lui crier ces paroles plaintives : « Mon fils, pourquoi fuyez-vous devant votre père, vieillard sans force et sans armes. Ne craignez rien, vous avez encore espoir de vivre ! Je rendrai compte de vous à Jésus-Christ ! S'il le faut, je mourrai volontiers pour vous, comme le Seigneur est mort pour nous tous. Ah ! cessez de fuir, croyez-moi ; Jésus-Christ, le bon pasteur, m'a envoyé pour chercher la brebis égarée et la ramener au bercail ! » Le jeune homme ne put résister à ces instances si touchantes, il s'arrêta et embrassa en pleurant le saint vieillard qui le pressa avec amour sur son cœur, l'emmena, le réconcilia avec Dieu et avec la communauté des fidèles par le sacrement de pénitence (*D'après Tillemont et Buttler*).

b. Lorsque saint Grégoire de Nazianze fut élevé sur le siége de Constantinople, plusieurs personnes allèrent lui présenter leurs félicitations. Après que tout le monde fut sorti, il apprit qu'il était resté un jeune homme revêtu d'habits de deuil, et le visage couvert d'une pâleur mortelle. Grégoire, lui adressant la parole, allait

lui demander des nouvelles sur son état, lorsqu'il le vit se précipiter à ses pieds sans pouvoir proférer une seule parole. Il élevait les mains et répondait à chaque question par des soupirs et des sanglots. Cependant le saint patriarche ne tarda pas à apprendre que ses ennemis avaient déterminé le jeune homme à le tuer, et que c'était dans ces intentions qu'il avait pénétré dans le palais, mais que les manières affectueuses du patriarche l'avaient déconcerté et détourné de son projet. Aussitôt, saint Grégoire fit approcher le jeune homme et lui dit : « Dieu te conserve, comme il m'a conservé. Dès ce moment tu es à moi, fais en sorte que tu sois aussi trouvé digne d'appartenir à Dieu » (*S. Greg. Vit.*).

c. Saint Basile, sentant sa fin approcher, ne cessait de prier Dieu de lui permettre de vivre encore un jour, afin de lui laisser le temps d'admettre dans le bercail de Jésus-Christ un juif qui avait promis d'embrasser la foi catholique si l'évêque vivait encore le lendemain. — Sa demande lui fut accordée, et le lendemain, comme un homme en pleine santé, il se rendit à l'église où il baptisa le juif avec toute sa maison. Après avoir accompli cette sainte action, il se remit au lit et mourut peu de jours après (*Lohn.* Bibl. III, 509).

d. Sainte Monique obtint, à force de prières, la conversion de son fils Augustin.

e. Sainte Thérèse, lisant un jour la vie des Saints, arriva à la mention de ceux qui avaient converti un grand nombre d'âmes au Seigneur. Cette lecture lui causa une joie si vive, qu'elle déclara les admirer plus en cela que pour le martyre qu'ils avaient souffert. — Elle faisait aussi d'ardentes prières pour ceux qui étaient chargés de la conduite des âmes, et lorsqu'elle appre-

nait que l'un d'entre eux était tombé malade, elle récitait une prière particulière pour obtenir sa guérison, afin qu'il pût continuer l'œuvre de la sanctification des âmes. Mais lorsqu'elle apprenait la mort d'un pieux et zélé pasteur, elle en pleurait amèrement, bien qu'à la nouvelle de la mort de son frère elle ne répandit pas une seule larme (*Ibid*).

f. Nous trouvons un exemple édifiant du zèle pour la conversion des pécheurs, dans l'ordre des Dames du Bon-Pasteur. Il fut fondé en 1640, par le père Eudes, de Caen, en Normandie, alors que les mœurs du peuple français étaient tombées dans un grand état de corruption par suite de la guerre des Huguenots. Pendant longtemps, cet ordre resta restreint dans les limites de cette localité, jusqu'à ce qu'enfin, en 1829, la comtesse de la Potherie de Neuville daigna s'en occuper. Son dessein était de l'implanter à Angers ; mais étant morte avant d'avoir pu y parvenir, son œuvre fut poursuivie par son digne fils, le comte de Neuville. Avec la permission de l'évêque, il fit venir quelques femmes de Caen à Angers et leur bâtit une maison. Cette œuvre fut bientôt accueillie à l'unanimité, surtout par la noblesse de France. Plusieurs dames de qualité donnèrent à l'ordre toute leur fortune, et s'y consacrèrent elles-mêmes au Seigneur. Ces motifs et les services signalés de cet institut firent qu'en très-peu de temps il se répandit avec une rapidité remarquable. Depuis 1833, la congrégation des Dames du Bon-Pasteur a été introduite dans dix-sept villes de France. Elle possède même une maison à Rome. A la vue d'une extension aussi prompte, le saint Père éleva, en 1835, la supérieure d'Angers au grade de chef général de l'ordre.

Cet ordre a un double but; d'une part, il est, pour les jeunes filles, un refuge contre les séductions du siècle, de l'autre, il sert de maison de correction et d'amendement pour les filles perdues ou celles que différents malheurs ont égarées dans le monde. Les bâtiments sont distribués de telle sorte, que tout rapprochement entre les différentes classes de personnes y est absolument impossible; ainsi l'innocence s'y trouve séparée de la corruption avec une délicatesse plus grande que cela n'a lieu d'ordinaire dans la société civile. Les différentes parties du bâtiment portent le nom du saint auquel elles sont particulièrement dédiées. La première division porte le nom de *Classe de sainte Anne,* et est destinée aux jeunes filles encore innocentes, dont la vertu court risque d'être exposée à de grands dangers à cause du scandale de leurs parents, et vu l'impossibilité où elles sont de pouvoir s'établir, ou pour d'autres motifs analogues. La deuxième classe, appelée *Classe de sainte Madeleine,* est destinée à recevoir les filles que la séduction, la légèreté ou la pauvreté a entraînées au déréglement, et à les ramener à une conduite morale et chrétienne. Traitées avec tous les égards et les ménagements qu'inspire la charité chrétienne, on les habitue, par un travail entremêlé de prières et de chants, à une vie pieuse et active. Puis, après s'être complètement amendées, elles sont rendues à leurs familles ou bien on leur procure quelque établissement honnête et sortable. La troisième classe, connue sous le nom de *Classe de saint Michel,* reçoit de jeunes personnes qui ont été condamnées par l'autorité à entrer dans des établissements pénitentiaires. On s'efforce, par tous les moyens possibles, à

faire en sorte que les jours de leur captivité deviennent pour elles des jours de pénitence et de salut ; elles sont élevées, instruites, habituées au travail et à des occupations utiles. Les Dames du Bon-Pasteur ont, en outre, un établissement destiné à l'éducation des filles d'une condition plus élevée, qui veulent recevoir une culture et une éducation plus soignées.—Cet établissement porte le nom d'*Institut de Marie* (*D'après l'Univers de* 1839).

g. En 1836, fut fondée dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris, en l'honneur du sacré et immaculé Cœur de Marie, une société qui se proposait de travailler, par ses prières et ses bonnes œuvres, à la conversion des pécheurs. Le 2 avril 1838, le pape Grégoire XVI l'éleva à l'état d'Archiconfrérie et lui accorda de nombreuses indulgences. Par exemple : indulgence plénière le jour de la réception, à l'heure de la mort, le dimanche de la Septuagésime et à plusieurs fêtes du Seigneur et de la sainte Vierge, le jour anniversaire de son baptême, pour ceux qui réciteront journellement la Salutation angélique pour la conversion des pécheurs. Le saint Père accorda en outre une indulgence de 500 jours aux membres de l'Archiconfrérie et aux autres fidèles qui assisteraient à la messe qui se dit le samedi en l'honneur du sacré Cœur de Marie, dans l'église de l'Archiconfrérie ou autre confrérie y annexée (dont il existe actuellement un grand nombre), et qui prieront pour la conversion des pécheurs (*Guill.* Expl. IIIe part.).

Enfin nous ne devons pas seulement prier, mais encore travailler à ce que

3° Le saint nom de Dieu ne soit jamais profané, surtout par des blasphèmes.

a. Saint Auxence, qui vivait en ermite dans la montagne d'Oxia, déployait un zèle ardent contre le jurement et le blasphème. « L'homme, disait-il, ne doit ouvrir la bouche que pour louer Dieu et bénir son frère, et jamais pour profaner le nom de Dieu ou pour maudire ses œuvres » (*Stalb.* R. G., B. 17).

b. Un dominicain, nommé Jean Hurtado, entendant un jour un soldat qui proférait d'horribles jurements et blasphémait le saint nom de Dieu, animé et saisi d'un saint transport, il lui dit ces paroles : « Tu mens, mauvais sujet! Dieu n'est pas tel que ta bouche le représente, mais il est un Dieu plein de bonté, de justice et de miséricorde? » — Le soldat, blessé de ce reproche, tira son épée et déclara qu'il allait le percer s'il ne rétractait ce qu'il venait de prononcer; mais ce zélé défenseur de la gloire de Dieu ne se laissa pas intimider par les menaces de cet impie, et reçut avec joie le coup de la mort (*Lohn.* Bibl. I. 227).

c. Claude Bernard, surnommé le pauvre prêtre, tremblait de frayeur quand il entendait proférer quelque blasphème. Un jour, il rencontra sur sa route un voiturier qui lui donna un violent soufflet en blasphémant le nom de Dieu. « Mon ami, lui dit sans s'émouvoir le pieux ecclésiastique, donnez-m'en un second, mais, de grâce, ne blasphémez plus » (*Guill.* Ep. 11. 151).

d. Un pieux missionnaire passant dans un village, entendit des enfants blasphémer le nom de Dieu. Voulant leur faire comprendre combien était terrible le châtiment quiles attendait, il leur parla en ces termes: « Dans cette paroisse, mes enfants, on parle français, et si vous y rencontriez, par hasard, un homme qui

parlât allemand, vous diriez que l'Allemagne est sa patrie; s'il parlait espagnol, vous diriez qu'il vient d'Espagne; s'il parlait anglais, vous diriez qu'il vient d'Angleterre, et vous le regarderiez comme un étranger qui tôt ou tard doit retourner dans sa patrie. Eh bien, enfants blasphémateurs, me comprenez-vous? Vous êtes dans un pays chrétien et catholique, et vous n'en parlez pas la langue; je comprends, au contraire, que vous parlez celle de l'enfer. Je dirai donc aussi que vous êtes des étrangers, que l'enfer est votre patrie, et qu'un jour vous irez rejoindre ceux qui parlent comme vous » (*Guillois*, 2e part.).

e. Une mère voyageait un jour avec sa fille âgée de quatre ans, enfant pieuse et craignant Dieu, et qui avait déjà de grandes connaissances sur Dieu et la religion. Un jour elles mangeaient à la table commune de l'aubergiste. A la partie supérieure étaient assis deux jeunes messieurs, qui proféraient avec une effronterie et une grossièreté sans égale les plus horribles imprécations. La pieuse enfant commençant bientôt par s'inquiéter, jeta ses regards autour d'elle, afin de voir si personne n'aurait le courage de prendre la parole pour défendre son Dieu; mais tout le monde gardait le silence, bien que, sans doute, il se trouvât dans la société des personnes à qui un tel langage déplaisait. Enfin, ne pouvant plus se contenir, elle se leva, et, s'approchant d'eux, elle leur tint ce langage plein d'une douce sévérité : *Cela n'est pas bien, on ne parle pas ainsi du bon Dieu*. La rougeur monta au front des deux blasphémateurs, ce qui depuis longtemps ne leur était arrivé. Un vieillard qui se trouvait présent, prenant alors la parole, lui dit : « Oui, ma chère enfant, tu as raison, ce

n'est pas ainsi que l'on parle du bon Dieu » (*Nach Kalender für Zeit u. Ewigk*).

f. Un pieux ecclésiastique voyageait souvent avec un cocher qui ne cessait de proférer des jurements. Plusieurs fois le prêtre l'avertit de ne pas ainsi profaner des noms que les chrétiens ne prononcent jamais qu'avec respect; mais c'était en vain. Un jour, sur le point de monter en voiture, il lui dit : « Si aujourd'hui vous ne jurez pas, je vous donnerai une pièce de vingt sous quand nous serons arrivés à la maison. » Cette fois le cocher ne jura point, car, pensait-il en lui-même, la pièce vaut mieux que mes jurements. Lorsqu'ils furent de retour, le prêtre tint parole, mais il ajouta d'un ton sévère : « Vois-tu cette monnaie, c'est ton Dieu, tu as plus fait pour moi à cause d'elle que tu ne fais par amour pour Dieu. Tu peux tout pour de l'argent; pour ton Dieu, rien. Réfléchis où va te conduire une semblable vie. » — Dès ce jour, on n'entendit plus jamais blasphémer le cocher (*Nach. Lebensfrücte auf Sinaï*).

g. Plusieurs individus se trouvaient un jour réunis dans une auberge, où ils blasphémaient et déshonoraient le nom de Dieu par l'impiété de leurs discours. L'un d'eux surtout paraissait surpasser tous les autres par son audace et sa pétulance : l'aubergiste, qui était un vrai chrétien, s'approcha de la muraille et prit le crucifix qui y était suspendu pour l'emporter hors de la chambre. Saisis d'étonnement, ces impies se turent, et l'un d'eux demanda à l'aubergiste pourquoi il enlevait le crucifix : *parce que*, répondit-il avec énergie, il ne *convient pas que celui-ci vous entende*. — Les hôtes stupéfaits se hâtèrent de vider leurs verres et se retirèrent en silence.

h. Dans un hôtel suisse se trouvait réunie, le 1er janvier 1847, une nombreuse société dans le but de s'entretenir de questions politiques et religieuses. Pendant qu'on discutait, la porte s'ouvrit et l'on vit entrer un simple paysan qui probablement cherchait un asile où il pût se remettre des fatigues de sa route. A l'aspect d'une assemblée si nombreuse, il se sentit d'abord comme atteré; mais reprenant bientôt ses esprits, il salua l'assistance par ce salut tout chrétien : « Loué soit Jésus-Christ. » — Il n'y en eut qu'un seul homme généralement estimé et catholique, qui répondit : « Dans l'éternité. » Les autres, ouvrant de grands yeux et allongeant leurs figures, ne répondirent rien. Quelques-uns se mirent à sourire avec mépris et dédain, tandis que l'un d'eux, habitant de la maison et protestant, ou plutôt qui n'appartenait plus à aucune confession religieuse, se permit de répondre : « Celui-là n'est pas de la maison. » Le paysan nullement embarrassé sur ce qu'il devait répondre : « Comment, reprit-il, il ne fait pas partie de la maison! Ah, je le crois volontiers! — Et pourquoi le crois-tu volontiers, homme stupide? — Eh! reprit le paysan, vous autres, Messieurs, vous me paraissez être précisément du nombre de ces justes qui crucifieraient encore volontiers une seconde fois le Fils de Dieu, mais il ne veut plus mourir. Et puis, et puis... soit dit sans vous déplaire, Messieurs, il est un homme d'honneur, Lui, comme il n'en est pas, il rougirait de se trouver en pareille compagnie. » — Et, achevant ces mots, il ferma brusquement la porte, laissant la philosophique assemblée dans une rare stupéfaction (*Katol. Blatt. aus Tyrol.* 1847. S. 458).

COMPARAISONS.

a. De même qu'un fils bien né s'intéresse à l'honneur de son père, un serviteur à celui de son maître, un sujet soumis à celui de son prince, et le soutient autant qu'il est en lui par ses paroles et par ses actions; de même un bon chrétien doit prendre à cœur le respect que l'on doit à son Dieu et ne jamais permettre qu'il soit vilipendé.

b. A l'époque de la chevalerie, lorsque le prince recevait une injure, ses chevaliers ne le laissaient jamais combattre lui-même pour obtenir réparation de son honneur; mais ils le faisaient eux-mêmes et entraient joyeusement dans la lice pour venger l'affront de leur maître. Nous devons, nous aussi, entrer courageusement dans l'arène pour reconquérir l'honneur de notre Père qui est *aux cieux*.

Deuxième demande.

Que votre règne arrive. — Nous demandons par cette prière, que le royaume de Dieu s'étende et s'accroisse: 1° au dehors; 2° au dedans; 3° dans le ciel. — Nous demandons que le royaume de Dieu s'accroisse

1° *Au dehors.* C'est-à-dire nous demandons que le nombre des chrétiens se multiplie de plus en plus. On porte généralement le nombre total des habitants de la terre à 1000 millions, dont à peu près la moitié sont encore païens. Comme les apôtres, fidèles au précepte de leur Maître, allaient par toute la terre annoncer l'Evangile aux nations, ainsi, nous trouvons encore

aujourd'hui de fidèles et zélés imitateurs de leur conduite qui s'en vont, passant leur vie au milieu des infidèles, travailler à l'extension du royaume de Jésus-Christ. Voyez les efforts de ces hommes religieux et dévoués, les missionnaires! Ils quittent leur famille, renoncent aux douceurs de la vie, abandonnent parents, frères et amis, disent un éternel adieu aux jouissances de ce monde, parcourent les régions les plus reculées, et s'exposent avec joie aux fatigues et aux périls de tout genre pour travailler à l'agrandissement du royaume céleste. — Quant à nous, à qui notre position ne permet pas de travailler personnellement à l'agrandissement du royaume de Dieu parmi les païens, nous devons au moins y contribuer par l'ardeur de nos prières, par d'autres bonnes œuvres que suggère l'amour du prochain; par nos aumônes, nos dons et autres moyens semblables.

Nous allons rapporter quelques-uns des moyens inventés par la charité chrétienne, pour consolider et affermir de plus en plus l'œuvre de la propagation de la foi ou l'extension du royaume de Jésus-Christ.

a. Le collége de la Propagande. — Cet établissement, fondé à Rome par le pape Urbain VIII en 1627, est destiné aux jeunes gens des nations étrangères, et surtout des nations orientales, qui se disposent à l'état ecclésiastique. Par ordre d'Alexandre VII, tous les élèves de la Propagande s'obligent par serment à n'embrasser aucun ordre régulier sans la permission du Saint-Siége, à entrer dans les ordres sacrés sur l'avis de la congrégation de la Propagande, et à prêcher l'Evangile dans leur pays. Ces jeunes gens, envoyés la plupart par les missionnaires, ne dépensent rien, ni

pour leur voyage, ni pour leur entretien, ni pour leur éducation, ni pour leur retour : la charité apostolique se charge de tous les frais. L'étude des sciences sacrées et profanes, enseignées par des maîtres habiles, occupe tous leurs moments. Depuis sa fondation, la Propagande a été une pépinière de missionnaires zélés, de vicaires apostoliques, d'évêques, d'archevêques et de martyrs.

La fête patronale de la maison est l'Epiphanie. Ce jour-là, les prêtres de différents rites de l'Orient et de l'Occident, qui se trouvent à Rome, viennent offrir le saint Sacrifice dans le cénacle d'où partent incessamment les apôtres de toutes les nations. Vous voyez successivement à l'autel un prêtre grec, arménien, copte, maronite, syriaque, avec leurs ornements et leurs cérémonies variées, mais dont le fond est le même. L'office achevé, ils se réuissent dans une même salle pour célébrer ensemble les agapes ou repas de charité.

Pour compléter le spectacle, aux agapes succède la fête des langues. En présence des cardinaux et d'une docte assistance, les jeunes élèves de la Propagande viennent célébrer les mystères de l'Epiphanie dans les langues de tous les peuples. On entend tour à tour l'hébreu, le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le turc, l'arménien, le persan, le sabéen, le grec, le péguan, le tumoul, le kurde, le géorgien, l'irlandais, l'écossais, l'illyrien, l'espagnol, le portugais, le français, l'albanais, le copte, l'éthiopien, et le chinois de toutes les espèces. C'est vraiment comme au jour de la Pentecôte à Jérusalem, où se trouvaient des *hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, proclamant en leur langue la grandeur de Dieu.* Les assistants voient avec

attendrissement ces enfants de diverses parties du monde venus de cinq à six mille lieues de leur berceau, pour se préparer à l'apostolat et au martyre, à prêcher par toute la terre l'unité de foi, d'espérance et de charité dans la diversité des langues, et à sceller cette prédication de leur sang.

b. Dans le but de venir en aide aux missionnaires, tant par des prières que par des offrandes, on établit en France, l'année 1726, une association connue sous le nom d'*Œuvre de la propagation de la foi,* dont les deux siéges principaux sont à Paris et à Lyon. Cette institution a été approuvée par le pape et dotée de riches indulgences. Elle s'est répandue dans presque toute l'Europe. Pour y être admis, il faut y verser annuellement la modique somme de trois francs. Le résultat annuel des sommes dépasse ordinairement quatre millions. Il existe encore d'autres sociétés particulières, telles que, en Bavière, le Ludwigs-Verein, en Autriche, la Léopoldinen-Stiftung. Celui qui fait partie de ces associations et qui, selon la mesure de ses forces, leur aide à atteindre leur but, contribue aussi, comme nous le demandons par la seconde prière, à ce que le royaume de Dieu s'étende au dehors.

c. Une des plus belles institutions établies pour travailler à l'extension du royaume de Dieu, c'est l'Œuvre de la Sainte-Enfance. — Comme les païens qui vivaient avant Jésus-Christ, exposaient, vendaient et même assassinaient leurs enfants, nous voyons encore la même chose de nos jours dans plusieurs contrées païennes, nommément en Chine. Dans cet immense pays, chaque père a le droit de tuer son enfant nouveau-né. Un père peu fortuné qui croit ne pouvoir nourrir facilement les

autres enfants qui naîtront, fait noyer dans un seau d'eau l'enfant qui vient de naître, ou le fait jeter dans un fleuve, ou bien encore l'expose sur la rue, abandonné de tout secours. Dans la ville de Péking, des charrettes parcourent, par ordre de l'autorité les rues de la ville, pour enlever les enfants qui y ont été exposés pendant la nuit, et les jeter tout pêle-mêle, ceux même qui respirent encore, dans une énorme fosse. Mais souvent, avant l'arrivée des charrettes, les chiens et les pourceaux qui circulent par troupes nombreuses, les ont déjà à moitié ou totalement dévorés. Pendant l'espace de trois ans seulement, 9,712 enfants ont été ainsi enlevés et précipités dans les fosses, sans compter ceux qui ont été fracassés sous les pieds des chevaux, ceux qui ont servi de pâture aux animaux immondes, ou qui ont été jetés à l'eau par leurs propres parents. Les missionnaires catholiques regardent comme un de leurs principaux devoirs de rechercher ces pauvres enfants délaissés ainsi par leurs parents dénaturés, et de les porter dans des maisons, où ils les baptisent, les élèvent et pourvoient à leur subsistance. Souvent aussi, les Chinois vendent leurs enfants plus âgés; surtout les fumeurs d'opium, pour en retirer quelque argent. (La manie de fumer de l'opium est une passion furieuse chez les Chinois; ils vendent tout ce qu'ils possèdent, femmes et enfants, pour avoir de quoi contenter cette passion). Ils vont fréquemment trouver les missionnaires et leur offrent leurs enfants pour quelques pièces d'argent, en leur déclarant que, s'ils ne les achètent, ils les noieront ou les vendront aux Mahométans qui font en Chine un grand commerce d'esclaves. Les missionnaires les recueillent pour obvier à un plus grand

mal; mais les enfants qu'ils adoptent ainsi, soit en les achetant, soit en les ramassant sur la rue, leur occasionnent des dépenses considérables, car ils sont obligés de les nourrir et de les élever. Afin de subvenir à leur détresse, ils ont tourné leurs regards vers leurs frères de l'Europe pour les engager à leur venir en aide dans l'œuvre magnifique du rachat des enfants et contribuer à leur donner une éducation chrétienne. C'est au noble et généreux évêque de Nancy, Forbin-Janson, qu'on doit l'institution connue sous le nom d'Œuvre de la Sainte-Enfance. Confiée à la protection spéciale de l'enfant Jésus et placée sous le patronage de la divine Mère de Dieu, déjà elle opère les plus merveilleux effets. Elle compte plusieurs associés en France, en Belgique, et dans plusieurs autres pays, même en Amérique. Des parents chrétiens y font souvent inscrire leurs enfants, et envoient tous les mois ou annuellement une somme déterminée pour chacun d'eux, afin d'attirer, en coopérant ainsi à la délivrance de ces pauvres enfants de la Chine, la bénédiction de Dieu sur leurs propres enfants. — A Toulouse seulement, 4,000 enfants font partie de cette Société, on en voit parmi ceux des riches familles se priver d'une partie des objets destinés à leurs amusements pour en donner la valeur à leurs petits protégés des contrées païennes. D'autres vident leur bourse d'épargnes, et au lieu d'en employer l'argent à se procurer les divertissements de leur âge, le donnent à l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Ils demandent aussi, ces pieux enfants, dans leur prière, la bénédiction et la grâce du Seigneur pour le salut de leurs pauvres frères et sœurs de la Chine. Dans le rapport publié le 6 mai 1846, par le président de la Société,

l'archevêque de Chalcédonie, il existe un compte-rendu sur l'emploi de l'argent, duquel il résulte que la Société de la Sainte-Enfance a déjà envoyé 43,500 fr. aux missionnaires. A cette somme ont contribué soixante-six villes de France, sans compter plusieurs autres de l'étranger, telles que, Brugelette, Bruxelles, Louvain, Ostende, Schaffhouse, Ofen, Trieste et Vienne. — Comme elle est belle l'œuvre d'une semblable Société, et quelle part ne peut-elle pas revendiquer au bonheur accordé à tant de milliers d'enfants délaissés, arrachés par elle à une mort cruelle, et reçus sur la terre dans le royaume de Dieu! (*Nach Sion, Jahrg.* S. 785).

d. Parmi cette foule innombrable de missionnaires, qui, durant tout le cours des siècles du christianisme, ont voué leurs efforts à étendre au dehors le royaume de Dieu, nous voulons, pour ne pas être trop long, arriver directement à saint François Xavier. Il était né en 1506, au château de Xavier, près de Pampelune en Espagne. Lorsqu'il fut entré dans l'ordre nouvellement fondé par saint Ignace, il fut, en 1540, chargé, à sa grande satisfaction, par le pape et par le fondateur de l'ordre, Ignace, d'aller annoncer l'Evangile dans les régions les plus reculées de l'Inde, et d'y travailler à l'extension du royaume de Jésus-Christ. Déjà sur le vaisseau, il s'appliquait à instruire les matelots sur les premières vérités du christianisme, que la plupart ou du moins très-peu d'entre eux ne connaissaient pas. Debout au pied du grand mât, il prêchait tous les dimanches et les jours de fêtes à ceux qui se trouvaient avec lui dans le vaisseau. Au bout de treize mois, il arriva à Goa dans les Indes, où, après avoir exhorté avec instance les chrétiens qui étaient tombés dans un

grand relâchement et qui n'étaient plus chrétiens que de nom, il commença l'œuvre de ses missions parmi les infidèles. Il fit, comme propagateur du royaume de Dieu, plus de cent mille lieues de chemin à pied, annonça l'Evangile dans plus de cent contrées, et baptisa de sa propre main au delà de deux cent mille païens. — Comme un roi lui offrait un jour une grande quantité d'or et d'argent, le saint homme répondit qu'il n'était point venu pour ramasser des trésors, mais pour ouvrir à tous le grand trésor de la connaissance du vrai Dieu. A ces paroles, le roi lui accorda sa demande et lui permit d'annoncer l'Evangile dans son royaume. Au milieu des souffrances et des privations qu'il eut à supporter pendant ses voyages, il était sans cesse inondé de consolations célestes, car il avait mis toute sa confiance en la sainte volonté de Dieu. La plus juste et la plus solide consolation, c'est celle que Dieu envoie à ceux qui s'occupent à instruire les ignorants. Pour obtenir cette consolation, aucun danger ne doit nous effrayer.

Après avoir travaillé pendant longtemps et avec les plus magnifiques résultats à l'extension du royaume de Dieu, dans les Indes, sur plusieurs îles et dans le Japon, et mérité, à juste titre, d'être appelé l'apôtre des Indes et du Japon, il mourut d'une fièvre violente le 2 décembre 1552, dans une misérable cabane. Ses dernières paroles furent : « J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai point confondu dans l'éternité. » — Ses précieux restes reposent à Goa dans un tombeau remarquable: Lorsque, près de deux siècles plus tard, en 1744, on ouvrit son tombeau à la demande du roi de Portugal, il fut constaté par des témoignages irré-

cusables, que son corps était dans le même état d'intégrité et de fraîcheur que lorsqu'on l'enterra pour la première fois. — Il fut béatifié en 1619, et canonisé l'année 1622 (*Nach Turselin u. Buttler*).

e. Les jésuites, les dominicains, les franciscains et autres ordres religieux, se sont particulièrement distingués dans les derniers temps dans l'œuvre des missions. On écrirait des volumes si on voulait redire tous les efforts qu'ils ont faits pour l'agrandissement du royaume de Dieu. Impossible de se faire une idée de ce qu'ont souffert et souffrent encore ces nobles missionnaires, pour augmenter le nombre des enfants du christianisme. Dans le zèle qui les emporte, les missionnaires abandonnent une patrie chère à leur cœur, disent adieu, un adieu presque toujours éternel à tout ce qui leur était encore précieux sur la terre, et partent pour des régions étrangères, souvent barbares et sauvages. Livrés bientôt au plus affreux dénûment, exposés à l'influence délétère d'un climat inaccoutumé, obligés de se livrer à l'étude de nouvelles langues pour enseigner les vérités les plus relevées à des peuples à demi ou complètement sauvages; chaque missionnaire est presque en droit de dire ce que disait de lui-même le plus grand missionnaire, saint Paul (2. *Cor.* 11.) : « Combien de voyages et de dangers j'ai supportés, soit sur les fleuves, soit au milieu des brigands, soit avec mes propres concitoyens (tels sont par exemple, les Allemands qui émigrent en Amérique, dont la conduite envers les missionnaires allemands de ce pays n'est souvent rien moins que fraternelle), soit au milieu des Gentils, soit dans les villes, soit dans les déserts, soit sur mer, soit au milieu des faux frères (comme les

missionnaires des confessions protestantes et leurs partisans, qui suscitent souvent de graves embarras aux missionnaires catholiques). » Ajoutez-y les fatigues et les misères de tout genre; tant de nuits sans dormir, la faim, la soif, souvent le jeûne, le froid, et le manque de vêtements! Nous ne parlerons pas des courses journalières qu'ils sont obligés de faire pour l'administration et le soin des paroisses. Ainsi, plus d'un missionnaire dans l'est de l'Amérique est chargé de l'administration d'un district, d'une étendue de plus de 100 milles (anglais), de telle sorte qu'il est astreint aux voyages les plus pénibles s'il veut visiter seulement deux ou trois fois par an chacune des paroisses ainsi dispersées. Arrivé là, quoique fatigué et abattu par un long et pénible voyage, il est obligé, jour et nuit, de faire le catéchisme, de prêcher, de confesser et d'administrer les sacrements. Cependant, au milieu de leurs pénibles travaux, les missionnaires goûtent des consolations bien douces, et se trouvent abondamment récompensés de leurs labeurs par la conduite édifiante des nouveaux convertis. Citons seulement un exemple parmi ceux que nous trouvons dans leurs lettres. Le missionnaire, M. Badin, qui avait sa station à Michigan sur les bords du fleuve Saint-Joseph en Amérique, écrit le 17 décembre 1830, qu'il rencontra un jour, sur sa route, une troupe d'Indiens, de Kikapoos, qui étaient déjà convertis, et qu'il leur exposa deux fois la parole de Dieu et leur expliqua entre autres le « Pater et le Décalogue. » L'un des plus âgés et des plus considérés d'entre eux, lui dit : « Mon père, votre langage est celui de la vérité. En vous entendant, je sens que le souvenir de la présence de Dieu me remplit d'un zèle

ardent. Vous êtes un serviteur du Dieu de la vie et vous venez de nous expliquer sa parole. » Je ne saurais décrire, continue le missionnaire, combien ces Indiens sont modestes et attentifs, combien ils me paraissent doux, simples et innocents. Ils sont sobres, tempérants et pleins de dévotion. Deux fois le jour, ils arrivent du village composé d'environ quarante familles et se réunissent pour prier. Au milieu du village, se trouve un arbre sur lequel ils déposent tous les objets trouvés dans le pays, afin que le propriétaire puisse venir les y chercher. Ils le nomment l'*arbre de la probité.* Ce bon peuple a beaucoup à souffrir des colons blancs qui lui font endurer les plus durs traitements, traitements qu'ils supportent avec une grande patience. J'y ai baptisé quarante-huit enfants et un adulte, mais il reste encore plus de quatre-vingts catéchumènes qui se préparent au baptême et qui tous brûlent d'un désir ardent de recevoir les enseignements de la foi, afin de pouvoir être admis au baptême. Je leur promis de revenir les trouver l'été suivant si cela était possible, car les prédicants méthodistes pourraient bien nous enlever ce bon peuple, comme ils ont tenté de le faire avec une paroisse catholique située sur le fleuve Senecca. — Il est surprenant de rencontrer tant de vertu parmi ces sauvages auxquels je porte une affection vraiment cordiale. Tout grossiers et ignorants qu'ils sont, quelques-uns d'entre eux mènent une conduite infiniment plus vertueuse que plus d'un chrétien instruit de sa religion. Ils jeûnent souvent et mettent tous leurs soins à se préparer au baptême. Pendant le peu de temps que j'eus l'occasion de les observer, je les trouvai toujours fidèles à leurs résolutions et à leurs promesses. Un

vieillard, qui pour la seconde fois venait se confesser, m'apporta tous les objets qui jusqu'alors lui avaient servi à exercer son incrédulité. Je me hâtai de les jeter au feu; il fut très-content, et s'étonna même de ce qu'il avait pu si longtemps mettre sa confiance dans des choses si futiles. Tous ceux des Indiens qui étaient déjà convertis et baptisés se confessèrent, et je remarquai que la confession leur procurait une grande consolation. Un jour, comme j'entendais à confesse dans la maison de leur chef, je m'aperçus qu'il voulait s'éloigner de la maison. Je lui demandai s'il craignait la confession : « Loin de moi une telle pensée, me répondit-il, je redoute bien trop le péché pour que je veuille fuir et éviter la confession dans laquelle je reçois l'absolution de mes fautes. Je pars pour une affaire pressante, bientôt je serai de retour. » — Mon séjour dans ce village me causa une joie et un bonheur sans égal. Leur simplicité, leur piété, leur désir de s'instruire et leur bonne volonté m'édifièrent singulièrement; les hommes paraissent jouir d'une raison saine et font preuve d'une grande sagacité d'esprit; ce qui m'édifia le plus, ce fut leur attitude recueillie pendant la prière; leurs enfants eux-mêmes s'y comportent avec beaucoup de modestie et récitent fidèlement les prières avec le prêtre. — Dans presque tous les écrits des missionnaires, nous voyons les jouissances que goûtent, même au milieu de leurs privations, ceux qui s'efforcent d'étendre le royaume de Dieu. En dehors de l'Amérique, les missionnaires déploient encore leur zèle dans les Indes occidentales, en Chine, en Cochinchine, à Tonking, à Siam et dans la presqu'île de Corée. Dernièrement, l'empereur de Chine a permis de prêcher

librement l'Evangile là où autrefois les missionnaires avaient enduré les plus cruelles persécutions ; mais en Corée et en Cochinchine, les persécutions continuent. Dans d'autres contrées de l'Asie, comme à Birma, dans le Thibet, dans l'île de Ceylan et en Syrie, les missionnaires travaillent avec un zèle infatigable et obtiennent les meilleurs résultats. Naguère le saint Siége a aussi tourné ses regards vers l'intérieur de l'Afrique, et un nombre considérable de prêtres animés du plus beau zèle viennent de s'y rendre pour commencer les missions, bien que le climat de ce pays doive être très-nuisible aux Européens. En Australie aussi, on se voue avec ardeur à l'Œuvre de la propagation du royaume de Dieu au dehors.

Venons, nous aussi, en aide par nos prières et par des offrandes proportionnées à nos ressources, à ces généreux efforts des messagers de la foi, et comme eux nous participerons au mérite de ceux qui auront travaillé à l'agrandissement du royaume de Dieu.

Mais nous devons, en outre, prier et travailler afin que le royaume de Dieu s'étende.

2° *Au dedans.* — C'est-à-dire, nous devons faire en sorte que les chrétiens deviennent toujours meilleurs, et que le royaume de Dieu, le royaume de la vérité et de l'amour règne dans nous et dans les autres.

Le Sauveur, interrogé un jour par les Pharisiens qui lui demandaient quand viendrait le royaume de Dieu, leur répondit (*Luc,* 17, 20.) : « Le royaume de Dieu ne vient pas d'une manière visible aux sens ; on ne peut pas dire : Il est ici, il est là ; *le royaume de Dieu est dans vous-mêmes.* » — Le Seigneur voulait dire par là, que notre cœur est le siége du royaume de

Dieu, et que les vertus et l'esprit chrétien qui doivent y fleurir, sont les caractères de son règne spirituel. — C'est dans ce sens que le Sauveur, donnant le nom de royaume de Dieu aux sentiments de vertu et de charité chrétienne qui doivent régner dans le cœur de l'homme, il le compare à un levain qu'on mêle dans trois parts de farine pour qu'il se communique entièrement à toutes trois. On peut comparer à ces trois parts de farine, les trois principales facultés de l'homme, l'intelligence, le sentiment et la volonté, dans lesquelles le royaume de Dieu doit venir totalement s'établir. Par l'intelligence, l'homme parvient à la connaissance de la loi du royaume de Dieu; par le sentiment ou par le cœur, il arrive à l'amour de cette loi, et par la volonté, il l'accomplit. Faire régner le royaume de Dieu dans le cœur, fonder sur les ruines de l'erreur et de l'égoïsme la souveraineté de la vérité et de l'amour, telle était la tâche principale des prophètes de l'ancien Testament, et dans le nouveau, celle du Sauveur et des apôtres; c'est à elle aussi que se sont voués les successeurs des apôtres et les messagers zélés de la foi à travers tous les âges du christianisme. Car les vrais propagateurs du royaume de Dieu ne font pas comme les Pharisiens, lesquels ne se proposaient d'autre but que d'attirer à eux un grand nombre de prosélytes sans s'occuper beaucoup du renouvellement intérieur des nouveaux convertis. Les généreux successeurs des apôtres travaillaient et travaillent encore à étendre le royaume de Dieu, non-seulement *au dehors* mais encore *au dedans,* non-seulement à augmenter les membres de ce royaume (c'est-à-dire de l'Eglise) d'une valeur purement numérique, mais ils s'efforçaient encore d'ajouter à leur prix et à leur valeur.

On peut appliquer ici la plupart des exemples que nous avons rapportés dans la demande précédente, en parlant du zèle qu'il faut avoir pour la glorification du nom de Dieu et la conversion des pécheurs. — Nous en ajouterons seulement quelques-uns qui se rapportent plus particulièrement à celle-ci :

a. Lorsque l'empereur Héraclius, revenant d'un voyage à Jérusalem, passa par Néapolis, l'ancienne Sichem, il alla demander l'hospitalité à un juif extraordinairement riche, nommé Benjamin, dont il reçut le plus magnifique accueil. Pendant le repas arrivèrent des délégués des chrétiens de Néapolis, qui se plaignirent amèrement des mauvais traitements de tout genre dont ils étaient l'objet de la part du juif Benjamin, qu'ils dépeignirent comme l'ennemi le plus acharné et le plus implacable du nom chrétien. — Benjamin, interrogé par l'empereur, ne nia point le fait, mais il déclara que, d'après les principes de sa religion, il se croyait obligé en conscience de persécuter les successeurs du fondateur du christianisme, comme ses pères à Jérusalem en avaient persécuté le fondateur lui-même. A l'instant, l'empereur prononça son jugement, mais un jugement digne de la sagesse de Salomon. Il lui accorda quelque temps pour se faire instruire des vérités fondamentales de la religion chrétienne dont il se croyait obligé de persécuter les membres. Un chrétien pieux et éclairé, converti lui-même du judaïsme à la foi en Jésus-Christ depuis peu d'années, fut chargé d'initier le juif Benjamin aux vérités du salut. — Dieu bénit son ouvrage; Benjamin ouvrit les yeux, se fit baptiser, devint un chrétien dans le vrai sens du mot, et resta toujours fidèle à la grâce qui l'avait secouru d'une

manière si providentielle. — Ainsi, il fut non-seulement admis dans le royaume extérieur de Dieu, mais le royaume de la vérité et de l'amour vint encore établir son règne dans l'intérieur de son cœur (*Nach Herbst's,* Exemp. II, 620.).

b. Saint François Xavier ne s'efforçait pas seulement de convertir les païens au christianisme, mais il cherchait encore à sauver les âmes de tant de chrétiens de nom qui, quoique appartenant au royaume extérieur de Dieu, laissent dominer dans leur intérieur le règne du péché. Il accourait dans les maisons des habitants de Goa, se rendait auprès des ouvriers qui travaillaient aux fortifications, visitait dans leur cabane les habitants de la campagne, montait même sur les vaisseaux amarrés sur le rivage de la mer. — Il travailla plusieurs semaines avec un acharnement et une patience infatigables à la conversion d'un soldat qui, quoique baptisé, vivait néanmoins en païen. Sa charité était très-ingénieuse à trouver des moyens pour établir le royaume de Dieu dans le cœur des hommes.

c. Saint Vincent de Paul déploya un zèle extraordinaire pour l'agrandissement du royaume de Dieu. Il faisait recueillir les enfants qu'on exposait dans les rues de Paris et travaillait à faire d'eux des membres vivants de ce royaume. Comme il avait été longtemps curé d'une paroisse près de Paris, il opéra par ses prédications pleines d'onction et son assiduité à entendre à confession, un nombre considérable de conversions. En 1617, aidé de cinq prêtres enflammés du désir d'agrandir le royaume de Dieu, il commença à prêcher l'Evangile au peuple des campagnes qui avoisinent Brisse. Ses tentatives furent bénies du ciel ; ce fut là le

commencement et comme la base de l'œuvre des missions dont il obtint l'approbation du pape Urbain VIII en 1633, et qui fit, de tant de chrétiens relâchés, de fervents disciples de Jésus-Christ. Les prêtres de cette société se faisaient un devoir d'annoncer l'Evangile dans les villages et les bourgades ; ils enseignaient le cathéchisme, engageaient les fidèles à faire des confessions générales. Ils s'efforçaient aussi de former de jeunes prêtres propres à travailler à l'extension et à l'affermissement du royaume de Dieu. De semblables sociétés se formèrent bientôt, grâce à son zèle infatigable, en Pologne, en Corse, à Madagascar, dans les îles Ibrides et dans plusieurs départements de la France; partout où elles existaient, saint Vincent de Paul en était l'âme et le soutien. Il avait aussi particulièrement à cœur le bien-être temporel et spirituel des esclaves des galères dont l'état déplorable, surtout par rapport à l'âme, le préoccupait vivement. Il les entourait, leur portait des consolations et des secours chaque fois qu'il était en mesure de le faire : et ainsi, il arracha plusieurs âmes à la damnation éternelle. Il vint encore au secours des chrétiens esclaves et prisonniers à Tunis et à Alger; il chercha à les empêcher d'abandonner leur foi et de s'exposer à perdre le royaume de Dieu, en se laissant aller aux menaces, aux promesses et aux persécutions souvent cruelles et atroces des infidèles. Toute sa vie (et il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans) ne fut qu'une succession non interrompue d'efforts pour établir en lui-même et dans ses semblables le royaume de Dieu et lutter contre le despotisme du sultan et les séductions de la chair. Il mourut en héros de l'amour de Dieu et du pro-

chain le 27 septembre 1660 (*Nach. Stolb. Leben des h. Vinzent.*).

d. Saint François de Sales, évêque de Genève, fut aussi un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'énergie et d'ardeur à la diffusion du royaume de Dieu parmi les hommes. Il avait, entre autres, entrepris la conversion des habitants calvinistes du Chablais et du pays de Gex. Accompagné seulement de son cousin Louis, il parcourut, au milieu de dangers et de difficultés nombreuses, ces contrées marécageuses et sauvages, qu'habite une population d'un caractère grossier et vindicatif, et commença, appuyé uniquement sur le secours du ciel, l'œuvre de ses missions. Il serait trop long de décrire les misères, les revers et les persécutions de toute nature, auxquels ils furent en butte. Mais l'amour triompha, et leur dévoûment pour la conversion des hérétiques fut richement récompensé. On porte communément à soixante-dix mille le nombre des protestants que cet évêque fit rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, par ses prédications, par la sainteté de sa vie, et, avant tout, par sa patience céleste et sa longanimité (*Berc. Berc.* Hist. de l'Egl. *t.* 10.).

e. Nous devons, nous aussi, contribuer par nos ferventes prières, à ce que le royaume de Dieu s'établisse dans le cœur des hommes, et à ce que les chrétiens deviennent meilleurs. Sainte Madeleine de Pazzi recommandait très-souvent, et toujours à propos, aux religieuses de son ordre, de prier avec ardeur pour la conversion des pécheurs et l'avancement des chrétiens dans la vertu, ajoutant que cela était infiniment agréable au Seigneur et très-utile, non-seulement au salut du prochain, mais encore à celui de notre âme. — Sainte Thérèse passait

des nuits entières à prier et à conjurer le Seigneur de changer le cœur des hommes froids et indifférents dans l'affaire de leur salut. Pendant les quarante années qu'elle consacra plus particulièrement à la prière, elle ne demanda rien avec plus d'instance, que l'agrandissement et l'affermissement du royaume de Dieu dans le cœur des hommes (*Lohn.* Bibl. III. 504.).

f. Saint François le Séraphique avait établi cette belle coutume dans les couvents d'Espagne : A neuf heures du soir, un frère parcourait le couvent, et s'en allait frappant aux portes de toutes les cellules, et criant aux frères qui s'y trouvaient, de réciter encore un *Pater* pour les âmes de ceux qui voulaient se coucher avec un péché mortel sur la conscience (*Ibid.*).

h. Afin de délivrer de la servitude du péché un grand nombre d'âmes, et de leur ouvrir l'entrée du royaume de Dieu, le révérend père Egide Gonzalès, de la compagnie de Jésus, passait encore à un âge très-avancé plusieurs heures au confessionnal, et surpassait en ferveur la plupart des jeunes pères. Dans sa dernière maladie, cloué sur un lit de douleur, il entendait les confessions de plusieurs pénitents. — Saint Ignace de Loyola avait, entre autres règles, fait une loi sévère aux religieux de son ordre, d'exciter vivement les chrétiens à faire des confessions pour obtenir la grâce d'une sincère pénitence, et de se montrer infatigables lorsqu'il s'agirait d'entendre les confessions, afin de purifier de leurs souillures tant de créatures faites à l'image de Dieu, et que celles-ci, par leur beauté, contribuassent à la glorification de son royaume sur la terre (*Ibid.*).

i. Nous trouvons même des païens qui ont travaillé au triomphe de la vertu, c'est-à-dire, à l'établissement

du royaume de Dieu dans l'intérieur des hommes. Socrate savait entremêler ses discours de sentences morales, et développait dans le cœur de ses auditeurs les sentiments de probité et de justice, en les pénétrant d'horreur pour le vice, et *leur inspirant* l'amour de la vertu. Le philosophe Epictète s'attachait surtout, dans ses entretiens, à nourrir l'esprit de ses élèves de principes moraux. — Et, dans ce genre, quels ravissants tableaux ne nous offre pas le philosophe Sénèque, dans ses traités *De ira*, *De beneficio*, ainsi que dans ses lettres.

On peut encore consulter sur cette matière la biographie particulière de tous les saints. — Qu'on se rappelle surtout sainte Thérèse, saint Louis de Gonzague, saint Augustin, etc.

Nous devons enfin prier et faire en sorte que le royaume de Dieu s'accroisse

3° *Dans le ciel*. — C'est-à-dire, nous devons nous efforcer d'arriver tous un jour au ciel, et travailler à ce que le nombre des élus augmente de jour en jour.

Comme tous les efforts qui tendent à étendre le royaume de Dieu au dedans et au dehors, ont tous pour but final de nous conduire au ciel qui est le royaume éternel, il serait superflu de citer encore de nombreux exemples, puisque ceux rapportés plus haut peuvent également servir ici. Contentons-nous d'en rapporter encore quelques-uns.

a. Saint Jérôme nous dit de saint Paul, qu'il s'écriait souvent : « Que ma captivité est longue ! quand finira-t-elle donc ? Quand verrai-je et posséderai-je mon Dieu dans le royaume éternel ? » (*Silb. Hausb.* S. 504.).

b. Saint Adelar faisait souvent cette prière : « Sci-

gneur, soyez à mes côtés! C'est pour vous que vous m'avez créé! Je vous appartiens tout entier! Néanmoins, aussi longtemps que je serai sur la terre, je ne serai jamais avec vous que d'une manière très-imparfaite. Je m'écrie donc dans toute l'ardeur de mon cœur : Oh! ne tardez pas; appelez-moi à vous! Placez-moi bien près de vous! Je ne suis pas, à la vérité, digne d'une telle faveur, je vous la demande cependant, afin que j'obtienne la grâce de le demander encore avec plus d'instance et d'ardeur. » (*Idem.*).

c. Nous lisons dans la chronique de l'ordre de saint Augustin, que pendant la maladie du jeune saint Colomban, neveu et disciple du saint abbé Colomban, à qui sa confiance en Dieu avait inspiré un ardent désir de mourir, un jeune homme lui apparut, entouré d'une lumière ravissante, qui lui parla ainsi : « Sachez-le, la prière de votre abbé, ses larmes et ses gémissements en vue d'obtenir votre guérison, sont pour vous un empêchement de mourir et d'entrer au ciel. » — A ces paroles, le jeune Colomban se plaignit en termes pleins de tendresse de son abbé, et lui dit en répondant des larmes abondantes : « Pourquoi me retenez-vous dans cette vallée de misères, et m'empêchez-vous d'aller au ciel? » — Ces paroles émurent profondément le saint abbé, et il cessa de prier pour la guérison de son neveu qui, après la réception des derniers sacrements, embrassa tous les frères et s'endormit tranquillement dans le Seigneur (*Le même*, p. 446.).

d. Saint François, ayant baptisé dans les Indes un enfant qui mourut peu de temps après, on l'entendit s'écrier plein de joie, qu'il se trouvait assez récompensé des courses pénibles et lointaines qu'il avait faites dans

les Indes, d'avoir pu envoyer un ange de plus au ciel (*Lohn*, I.) (1).

Troisième Demande.

Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel. — Par cette prière, nous demandons deux choses : 1° Que la volonté de Dieu se fasse *par nous*; 2° qu'elle se fasse *avec nous* et *dans nous*.

1° Que la volonté de Dieu se fasse *par nous*.

a. Le Sauveur disait un jour à ses disciples (*Jean*, 4, 34) : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » Sur quoi saint Vincent de Paul ajoute : « Le meilleur moyen de faire toujours la volonté de Dieu et de parvenir à la perfection, est de ne jamais perdre de vue la présence de notre divin Sauveur, qui nous a été donné pour modèle. Plus nous nous efforçons de lui ressembler, Lui qui est venu sur la terre pour accomplir la volonté de son Père, plus notre bonheur sera grand un jour. Jésus-Christ est le livre et le miroir que nous devons sans cesse avoir devant les yeux, afin que nous sachions quelle est la volonté de Dieu, ce que nous devons faire ou éviter. »

b. La réponse que Marie, la mère de Dieu, adressa à l'ange, nous montre combien elle était disposée à faire en toutes choses la volonté de Dieu (*Luc*, 1, 38). « Voyez, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » — Saint Antoine parle à la

(1) On pourrait rapporter ici quelques-uns des exemples cités au douzième article du Symbole.

sainte Vierge, en ces termes : « O Reine du ciel, vous étiez tellement résolue à faire en tout la volonté de Dieu, que, j'ose affirmer que s'il ne s'était trouvé personne pour crucifier votre fils, vous l'auriez vous-même suspendu à la croix, afin que sa volonté s'accomplit ; car quel est celui qui aurait l'audace de soutenir que vous étiez moins disposée à faire la volonté de Dieu qu'Abraham qui, lui aussi, était disposé à immoler son fils de ses propres mains, et à l'offrir en holocauste au Seigneur? » (*Lohn.* Bibl. III. 23).

c. Saint Augustin écrit ces belles paroles : « Je désirerais ne rien faire autre chose que de me donner tout entier à Celui à qui j'appartiens avant tout, et devenir ainsi un fidèle et dévoué serviteur de mon Dieu » (*Ibidem*).

d. Saint François écrivait à genoux une lettre à saint Ignace, dans laquelle il le priait instamment de demander à Dieu la grâce de lui faire connaître clairement la volonté du Seigneur, afin qu'il s'appliquât de toutes ses forces à l'accomplir (*Ibid.*).

e. Saint Vincent de Paul, sur le point d'entreprendre quelque travail, se rappelait toujours la présence de Dieu, et disait avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » — Il n'était si attentif à demander conseil au Seigneur et à lui obéir, il ne s'appliquait avec tant de soins à discerner les mouvements de la nature des inspirations de la grâce, qu'afin de découvrir quelle était la volonté de Dieu sur lui, pour ensuite l'accomplir. En toutes choses, il s'efforçait d'agir conformément à la volonté et aux desseins de Dieu, afin d'obtenir la grâce de ne jamais désirer ce qui était contraire à ses vues. — Aussi

disait-il que la conformité à sa volonté est un moyen de triompher de toute espèce de tentations, de se purifier de ses différentes imperfections, et de conserver la paix du cœur. L'accomplissement de la volonté de Dieu embrasse presque toutes les vertus (*Silbert's Hausb.* S. 419).

f. Sainte Thérèse écrivait à un de ses confesseurs : « La disposition actuelle de mon âme consiste à ne vouloir rien que ce que Dieu veut. La volonté de Dieu s'est tellement identifiée avec mes désirs et mes penchants, que je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, et même il me semble que je ne pourrais en avoir d'autre. L'obéissance est profondément empreinte dans mon cœur; je n'ai pas besoin de faire de nombreux actes de soumission à la volonté de Dieu; j'aime tout ce que Dieu veut et j'en ai une joie extrême » (*Ibid.* page 421).

g. Lorsque sainte Madeleine de Pazzi était encore au noviciat, la supérieure, qui connaissait son grand amour pour la prière, voulut souvent lui permettre de s'éloigner, tandis que les autres religieuses étaient occupées à des ouvrages manuels. Néanmoins elle n'usa jamais de cette permission, car elle disait : « Si je m'applique aux exercices auxquels vaquent les autres religieuses, et que je sois fidèle aux devoirs de l'obéissance, je suis assurée de faire la volonté de Dieu; que si, au contraire, je me voue à des occupations de mon goût, quelque saintes qu'elles puissent être d'ailleurs, je pourrai fort bien ne faire que ma propre volonté » (*Idem* S. 444).

h. Un ancien Père auquel on demandait quelle pouvait donc être la cause qui rendait le chemin du ciel

si étroit, donna cette belle réponse : « Elle provient de ce que l'homme est obligé de plier ses vues et ses penchants à la volonté de Dieu, et de faire de continuels efforts pour les y soumettre entièrement. Il n'y a que celui qui a immolé et comme anéanti ses inclinations, pour les absorber dans la volonté de Dieu, qui puisse dire avec les apôtres : Voyez, nous avons tout quitté pour vous suivre » (*Lohn.* Bibl. III. 483).

2° *La volonté de Dieu doit se faire avec nous et dans nous.* — *a.* Lorsque Job se vit dépouillé de tous ses biens, et affligé par la plus douloureuse maladie, il se soumit entièrement à la volonté de Dieu et prononça ces paroles à jamais remarquables : « Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés, que sa volonté soit accomplie! Béni soit le nom du Seigneur! » (*Jean,* 1, 21).

Après que Héli eut appris de Samuel les châtiments dont Dieu le punirait lui et ses fils, il se contenta de dire avec résignation : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il lui plaît » (1 *Rois,* 3, 18).

Tobie, tourmenté par les plus poignantes douleurs, et couvert de reproches par sa femme, se mit à gémir et à pleurer en faisant cette prière au Seigneur : « Vous êtes équitable, Seigneur, et tous vos châtiments sont pleins de justice. Vous nous avez envoyé des punitions sévères, parce que nous n'avons pas suivi vos commandements, et que nous ne vous avons pas servi dans la sincérité de notre cœur. Faites de moi ce qu'il vous plaira, et obtenez-moi que mon âme soit reçue dans la paix, car il vaut mieux pour moi mourir que de vivre. » (*Tob.* 3).

b. Le plus bel exemple d'une soumission entière à

la volonté de Dieu, c'est celui que le Sauveur nous a donné lui-même sur la montage des Olives, lorsqu'il fit cette prière : « Seigneur, que votre volonté se fasse et non pas la mienne ! » (*Luc*, 22). Cet exemple, tous les vrais disciples du Seigneur l'ont imité. — Citons-en quelques traits.

c. Saint Macaire, interrogé par deux personnes qui lui demandaient comment elles devaient prier, leur fit cette réponse : « Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. Contentez-vous de dire au Seigneur avec les sentiments d'un cœur droit et sincère : « Mon Seigneur et mon Dieu, je veux ce qu'il vous plaît, que votre volonté soit faite ! — Le Seigneur sait mieux que personne ce qui nous est véritablement utile (*Lohn.* Bibl. III. 24).

d. Sulpice Sévère raconte qu'on ne vit jamais saint Martin, ni triste, ni en colère, mais qu'il était toujours content, à cause de la soumission parfaite de sa volonté à celle de Dieu (*Ibid.*).

e. Un homme aussi distingué par sa science que par sa piété, étant sur le point de mourir, fut prié par ses amis de leur laisser en souvenir quelque salutaire précepte : « Le principe de toutes les vertus et comme le résumé de tous les préceptes, leur dit-il, d'un air serein, repose dans l'acceptation patiente et résignée de tout ce qui nous vient de la main de Dieu, et dans la disposition où nous devons être de ne vouloir jamais autre chose que ce que Dieu veut. » (*Ibid.*).

f. Un homme très-versé dans la science de Dieu vit un jour un mendiant près de la porte d'une église et lui souhaita le *bonjour*. Le pauvre lui répondit qu'il n'avait jamais eu que de *bons jours* et qu'il n'en connaissait

pas de *mauvais*. Comme le savant s'en étonnait et lui demandait dans quel sens il l'entendait, le mendiant lui répondit qu'il regardait tous les jours pour bons, parce que tous ils venaient de Dieu qui est la bonté même. Il en fait tourner tous les événements à notre avantage, parce qu'il agit toujours d'après des vues de sagesse et de bienveillance.

g. Sainte Lydvine répétait de temps en temps cette belle prière : « Ce qui m'est le plus agréable, Seigneur, c'est que vous ne m'épargniez jamais, mais que vous me traitiez toujours avec une sage rigueur ; car ma plus douce consolation est de faire votre volonté. » (*Ibid.*).

h. Lorsque sainte Elisabeth de Thuringe apprit que son époux était mort sur le champ de bataille, elle se tourna aussitôt vers le Seigneur et lui adressa cette prière : « Seigneur mon Dieu, vous savez que la présence de mon époux m'eut causé plus de joie que toutes les délices de la terre ; cependant, puisqu'il vous a plu de me l'enlever, je me soumets de tout mon cœur à votre sainte volonté. Lors même que je pourrais le rappeler à la vie en donnant seulement un cheveu de ma tête, je ne voudrais pas le faire, si cela était contraire à votre volonté. » (*Ibid.*).

i. Autrefois vivait dans un couvent un modeste religieux dont la prière opérait de nombreuses guérisons ; on s'en étonnait d'autant plus, qu'on ne remarquait dans cet homme aucun signe particulier de sainteté. Le supérieur du couvent le prit un jour à part, et voulut savoir de lui pourquoi le Seigneur opérait par son intermédiaire des guérisons aussi prodigieuses : « Je suis moi-même très-étonné, répondit le religieux,

que Dieu veuille se servir d'un misérable pécheur comme moi pour secourir les malades. Je ne crois pas devoir cette faveur à aucune vertu particulière ; jusqu'ici, je me suis contenté de faire tous mes efforts pour me conformer en toutes choses à la volonté de Dieu. Quand j'étais malade, je disais au Seigneur : Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Si j'étais contraint, par ordre de mes supérieurs, de me rendre dans une autre maison, je voyais dans cette injonction la volonté de Dieu, et je disais de nouveau : Que votre volonté soit faite ! — Mais, demanda de nouveau l'abbé, comment fîtes-vous, lorsqu'un mauvais sujet mit le feu dans notre cour et que nous en éprouvâmes un grand dommage? — Mon père, reprit le religieux, je me contentai de dire en silence le *Pater*, et je récitai pendant quelque temps cette prière : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » — Ici l'abbé reconnut que c'était sa soumission entière à la volonté de Dieu qui avait fait de ce simple religieux un des amis les plus intimes du Seigneur (*Nach Silbert's Hausb.* S. 425.).

k. L'empereur Ferdinand II, qui avait fait l'entière soumission de sa volonté à celle du Seigneur, avait coutume de dire : « J'aurais succombé depuis longtemps aux tribulations et aux désastres qui m'assiégent de toutes parts, si moi et les miens ne nous fussions résignés pleinement à la volonté de Dieu. » — Tous les jours, il récitait cette prière : « Seigneur, si c'est votre volonté que je devienne plus grand et plus puissant que je ne suis, élevez-moi, et je vous glorifierai ; s'il importe à votre gloire et à mon salut que je reste dans l'état où je me trouve, je vous prie de m'y maintenir, et je vous glorifierai encore ! Mais si mon abaissement doit contri-

buer à votre honneur et à mon salut, je m'humilierai selon votre bon plaisir ; et je vous glorifierai toujours. » (*Lohn*. Bibl. III. 25.)

l. Les voisins d'un paysan voyant qu'il était toujours content et résigné, et que jamais il ne se plaignait du mauvais temps, lui en demandèrent le motif : « J'ai toujours, leur répondit-il, le temps que je désire, parce que je n'en désire jamais d'autre que celui qu'il plaît au Seigneur de m'envoyer » (*Ibid.*).

m. Nous trouvons un bel exemple de résignation complète à la volonté de Dieu dans la vie de saint Remi, archevêque de Reims. Comme il avait prévu qu'une grande cherté devait se faire sentir l'année suivante, il avait, comme un autre Joseph, fait de grandes provisions afin de pouvoir secourir les malheureux lorsque le fléau viendrait à se déclarer. Mais il se rencontra des hommes assez pervers pour blâmer la conduite du généreux archevêque. « Que prétend donc ce vieillard, disaient ces insensés, lui qui touche à sa quatre-vingtième année, craint-il peut-être de mourir de faim ? — Veut-il par hasard bâtir une nouvelle ville, ou lui vient-il en tête d'entreprendre un commerce de blés, et finir, qui sait, par devenir un usurier ? » Et poussés par la haine et la fureur, ils mirent le feu aux greniers de l'archevêque, qui en ayant été aussitôt informé, monta à cheval et courut à ses greniers pour tâcher de sauver ses provisions. Mais lorsqu'il arriva sur le théâtre du sinistre, tout était désespéré, les flammes avaient tout dévoré. Que fit l'archevêque visité en ce moment, et malgré son innocence, par une si cruelle épreuve ? Le vit-on éclater en plaintes amères ? ou appela-t-il la colère de Dieu sur les auteurs de ce crime ? — Nulle-

ment. Tranquille et résigné, il remonta à cheval, s'approcha du feu comme un homme qui veut s'échauffer (c'était précisément dans une des journées les plus froides de l'hiver), en disant ces paroles : « A un vieillard comme moi, le fourneau fait toujours du bien ! » — C'est ainsi que savait se résigner ce généreux vieillard et supporter avec une entière soumission à la volonté de Dieu la perte considérable qu'il avait essuyée (*Sa vie.*).

n. L'histoire nous fait voir par de nombreux exemples comment Dieu punit ceux qui préfèrent leur volonté propre à la sienne.

« Une mère n'avait qu'un enfant : c'était un petit garçon. Il arriva que cet enfant tomba malade ; la maladie fit des progrès si effrayants, que tout remède devint bientôt impuissant. C'en était fait de lui, il allait mourir. Dans les commencements, la mère fut en proie à de mortelles angoisses ; mais lorsqu'elle vit clairement qu'elle perdrait bientôt son enfant, le désespoir lui enleva bientôt la raison, car cet être lui était plus cher que tout au monde, plus cher que Dieu lui-même. Lorsque le curé de l'endroit en fut informé, il se rendit dans cette maison, pour tâcher de consoler la mère et lui inspirer des sentiments de résignation ; mais ce fut en vain. Il essaya d'un autre moyen. Debout auprès du lit de l'enfant, il se mit à prier non pas tant pour l'enfant que pour la mère. Il disait entre autres choses : « Seigneur, si telle est votre volonté, rendez la santé à cet enfant. » La mère, entendant ces paroles, poussa des cris de fureur et de rage. Ne dites pas, si telle est votre volonté, je ne saurais entendre ces paroles ; il *faut* que ce soit sa volonté, Dieu ne peut pas permettre

que mon enfant meure. Le curé fut épouvanté de ces paroles ; il ne lui resta plus qu'à se retirer. — Contre toute attente et à la joie indicible de la mère, l'enfant revint en parfaite santé. Il grandit non-seulement en corps, mais encore en malice et en méchanceté, et ne cessa de désoler sa mère par les chagrins et les soucis cuisants qu'il lui causait. Pour comble de malheur, cette infortunée mère fut condamnée à voir de ses propres yeux son enfant coupable d'un crime capital porter sa tête et mourir sur un échafaud. — C'est pourquoi gravez profondément cette pensée dans votre esprit : Ne résistez pas à la volonté de Dieu par de coupables discours ou par une criminelle opiniâtreté, car il pourrait, si sa volonté vous déplaît, permettre que la vôtre s'accomplisse, ce qui souvent est un grand malheur ; ne cessez donc de répéter toujours : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » (*Kalend. für Zeit u. Evigk.* 1845.).

SENTENCES.

Ceux-là ont le cœur droit qui se soumettent en toutes choses à la volonté de Dieu. Tantôt c'est sa volonté que vous soyez en santé, tantôt que vous soyez malade. Si, quand vous êtes malade, la volonté de Dieu vous paraît dure, vous n'avez pas encore un cœur tout à fait bon, car vous ne voulez pas diriger votre volonté d'après celle de Dieu ; sa volonté est juste et droite, vous seul êtes dans l'erreur. Vous devez assujettir et plier votre volonté à celle de Dieu, et non celle de Dieu à la vôtre (*S. Aug.* in Ps. 35.)

b. Le fondement de toute l'humilité, c'est l'entière

et volontaire soumission de notre volonté à la volonté de Dieu (*S. Bernard.*).

L'argent et la fortune sont le commencement mais non la fin de la perfection. Dans ce sens, elle n'a pas été étrangère aux païens eux-mêmes, surtout à Cratès de Thèbes et à Antisthènes; mais s'immoler tout entier au Seigneur, et se soumettre pleinement à sa volonté, voilà ce qui caractérise le vrai chrétien (*S. Hieron.* epist. 18. ad Lucil.).

d. Beaucoup disent au Seigneur : « Je me donne à vous entièrement et sans réserve ; » mais il y en a bien peu qui mettent en pratique ces belles paroles. Le secret de cette soumission n'est rien autre chose qu'une certaine indifférence avec laquelle on reçoit de la main de Dieu tout ce qui arrive d'après les dispositions de sa sainte Providence (*Saint François de Sales.*).

COMPARAISONS.

a. Semblables à ces fleurs qui sont continuellement tournées vers le soleil, nous devons nous diriger constamment d'après la volonté de Dieu, ce Soleil des intelligences.

b. Un malade, s'il est raisonnable, se laisse entièrement diriger par la volonté et les ordonnances de son médecin, souffre qu'on lui applique des moyens souvent douloureux. De même le chrétien doit se soumettre tout entier à la volonté de Dieu, et observer ses préceptes malgré les efforts qu'ils réclament de sa part.

Celui qui ignore la route qu'il doit parcourir s'abandonne entièrement à la direction d'un guide expéri-

menté : De même aussi nous devons nous confier pleinement en Dieu, notre guide fidèle et infaillible.

Quatrième Demande.

« *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* »

1° Nous devons prier pour obtenir notre pain quotidien, et remercier quand nous l'avons obtenu.

2° Travailler, pour l'obtenir.

3° Le partager avec les pauvres.

1° Nous devons prier pour obtenir notre pain quotidien, et remercier quand nous l'avons obtenu.

a. La première fois qu'il est fait mention de la prière avant ou après les repas, c'est dans le livre des Rois. Lorsque Saül, accompagné de ses serviteurs, alla dans la ville où était le prophète Samuel, chercher les ânesses qu'il avait perdues, il demanda aux filles qui sortaient de la ville pour aller puiser de l'eau, si le prophète s'y trouvait. Les filles répondirent qu'il s'y trouvait effectivement, parce que le peuple faisait en ce jour un festin sur la montagne. « Si vous entrez dans la ville, marchez droit devant vous, vous le rencontrerez avant qu'il se rende sur la montagne. Car le peuple ne mangera pas avant son arrivée : *il bénit le festin*, et c'est alors seulement que les hôtes qui y ont été invités commenceront le repas » (1, *Rois*, 8-13.).

b. Nous lisons au sujet de la prodigieuse multiplication des pains : « Jésus prit cinq pains et deux poissons, fixa ses regards vers le ciel (car c'est de là que vient tout don parfait), fit une prière d'actions de grâces, rompit les pains, les donna à ses disciples pour les distribuer » (*Marc*, 6, 41.). La conduite de Jésus, qui fit

recueillir les restes, afin que rien ne fût perdu, nous montre quel soin nous devons avoir de la nourriture qu'il nous envoie.

Lorsque le Seigneur mangea la dernière Pâque avec ses disciples, il chanta avec eux un cantique de louanges, puis il se dirigea vers la montagne des Oliviers (*Matth.* 26, 30.).

c. L'exemple du Seigneur fut aussi imité par les apôtres : Lorsque Paul fut fait prisonnier pendant son voyage à Rome, le vaisseau fut exposé à un grand danger, et tous ceux qui s'y trouvaient paraissaient découragés et furent longtemps sans prendre aucune nourriture. Paul les avertit de manger quelque chose ; lui-même prit du pain, fit, en présence de tous, une prière d'actions de grâces, le rompit et se mit à manger (*Act.* 27, 35.).

d. Tertullien écrit sur les mœurs des chrétiens de son temps : « Nous ne nous mettons à table qu'après avoir préludé par une prière à Dieu. On mange autant qu'on a faim, on boit autant que la chasteté le permet. Après qu'on s'est lavé les mains (1), on allume les flambeaux, chacun est invité à chanter des cantiques tirés des saintes Ecritures ou qu'il compose lui-même, et par là on fait connaître si l'on a bu avec excès. Le repas finit comme il a commencé, par la prière, et nous nous quittons avec modestie et pudeur» (*Tertull.* Apolog. c. 39.).

e. Outre les prières ordinaires des repas, on établit encore de bonne heure des prières pour demander à Dieu le pain quotidien et le prier de faire prospérer les

(1) Les anciens se lavaient les mains après les repas, parce qu'ils mangeaient sans couteau ni fourchette, et qu'ils trempaient leurs doigts dans le plat pour saisir les morceaux.

fruits de la terre, de préserver de la famine et autres fléaux. Grégoire-le-Grand parle déjà des prières qui se font le jour de la fête de saint Marc, et qui portent le nom de *Rogations*. Les processions des Rogations qui se font trois jours avant l'Ascension ont été, dit-on, introduites en France par saint Mamert, évêque de Vienne, dans la deuxième moitié du cinquième siècle. D'effroyables fléaux, tels que des tremblements de terre, des incendies innombrables et les ravages de bêtes féroces désolaient alors le pays. A cette vue, le saint résolut d'établir des jours de jeûnes et des processions solennelles afin de désarmer le bras du souverain Juge, d'éloigner les malheurs et d'obtenir la bénédiction du ciel. On choisit les trois jours qui précèdent l'Ascension pour rappeler aux chrétiens qu'ils doivent prier au nom de Jésus, qui nous y a lui-même exhortés avec promesse de nous exaucer (*Jean*, 16, 23.). Telle fut l'origine de la semaine des Rogations. Introduite d'abord dans l'église de Vienne, elle se répandit bientôt dans toutes les provinces de France, puis ensuite dans toute l'Eglise. Il n'est pas jusqu'aux païens qui n'aient eu une espèce de procession. D'après une ancienne coutume de l'Italie, les païens célébraient une fête qui portait le nom d'Ambarvalia (du mot *ambire*, parcourir, et *arvum*, campagne), pendant laquelle on immolait un animal, qui était ordinairement un porc. Avant de l'étrangler, on le conduisait solennellement en procession à travers les campagnes pour demander à la déesse Cérès la prospérité des fruits de la terre. Pendant cette cérémonie, on exécutait des chants avec accompagnement de divers instruments de musique (*Stolb*. R. G. 14.).

Les Litanies tirent aussi leur nom du Paganisme. D'après les traditions poétiques de la Grèce, il y avait une *déesse* de la *Folie*, nommée Até, qui faisait tomber les dieux eux-mêmes dans de folles entreprises. Ayant un jour fait tomber Jupiter dans un piége qui le couvrit de ridicule, confus et courroucé, celui-ci la saisit par ses boucles d'or et la précipita sur la terre, jurant que jamais il ne l'admettrait plus au rang des dieux. Depuis ce temps, elle erre vagabonde sur la terre et cherche à faire tomber les mortels dans toutes sortes de folies; heureusement, elle est suivie par des sœurs pieuses appelées Lita (prières) qui s'efforcent de paralyser les effets de sa pernicieuse influence! Jupiter est leur père, il rend heureux ceux qui les honorent, et lance au contraire les foudres de sa colère sur ceux qui les méprisent. Elles ont sans cesse le regard tourné vers le ciel. — Surprenante fiction! C'est de ces Lita qu'est venu le nom de Litanies (*Annegarn's Weltgesch.* 1. B.).

2° Nous devons travailler pour obtenir notre pain quotidien.

a. Salomon s'adressant au paresseux : « Allez, lui dit-il, trouver la fourmi, examinez sa conduite, et apprenez d'elle à devenir sage. Sans chef, sans maître, sans supérieur, elle fait ses provisions pendant l'été, afin d'avoir de quoi se nourrir » (*Prov.* 6, 6.).

b. Le Fils de Dieu confié à Joseph qui était chargé de pourvoir à sa subsistance, lui facilitait sa tâche non en faisant des miracles, mais en l'aidant du travail de ses mains. — Nous ne voyons jamais que Jésus, qui cependant avait le pouvoir de nourrir des milliers d'hommes avec quelques pains, en ait fait une seule fois usage dans la maison de ses parents; il se conten-

tait de leur aider, par son travail, à obtenir ce qui leur était nécessaire.

c. Saint Paul, qui avait appris à faire des tapis, écrit, en parlant de lui-même, aux Thessaloniciens. (2. *Thess.* 3, 7 et 10.) : « Vous savez si jamais nous avons été inoccupé au milieu de vous, si jamais quelqu'un d'entre vous nous a entretenu gratuitement ; ou si plutôt nous ne travaillions pas jour et nuit afin de n'être à charge à aucun d'entre vous. » Puis il ajoute : « Avons-nous cessé de vous dire en toute sévérité : que qui ne travaille pas ne doit pas non plus manger ! »

d. Un ermite étant un jour venu rendre visite à l'abbé Silvain qui habitait sur le mont Sinaï, et s'étant aperçu que les moines travaillaient, leur dit : « Pourquoi travaillez-vous avec tant d'ardeur pour une nourriture périssable ? Marie n'a-t-elle pas choisi la meilleure part, et Marthe n'a-t-elle pas été repoussée par le Seigneur à cause de son occupation ? » Sans répondre à cette interpellation, saint Silvain fit donner un livre à l'ermite étranger et lui assigna une cellule inhabitée. A trois heures de l'après-dîner, l'ermite attendit vainement qu'on vint l'appeler pour le repas ; personne ne se présenta. Enfin, ne pouvant plus résister à la faim qui le tourmentait, il alla trouver l'abbé, et lui dit : « Mon père, les moines ne mangent-ils pas aujourd'hui ? » Mais l'abbé lui répondit que tous avaient déjà mangé ; — Eh ! comment se fait-il qu'on ne m'a pas invité ? — Comment ? reprit saint Silvain en souriant, parce que, comme Marie, vous prétendez avoir choisi la meilleure part : puisque vous regardez le travail comme superflu, il est probable que vous ne vivez que de nourriture spirituelle ; quant à nous, qui sommes revêtus

d'un corps, nous sommes obligés d'entretenir notre chair, nous sommes condamnés à manger et partant à travailler. » L'ermite se sentant confondu lui demanda pardon de s'être permis un blâme si inconsidéré. — L'abbé de son côté reprit avec l'accent de la bienveillance : « Je suis heureux que vous reconnaissiez votre faute. Au reste, il m'est d'avis que Marie eut besoin du secours de Marthe, car si Marthe n'eût pas travaillé, Marie n'aurait jamais pu se reposer. » (*Vie des saints Pères*).

e. C'était l'usage chez les habitants du Pérou encore païens, que les impotents et les vieillards fussent entretenus par le peuple; pour cela, car on ne pouvait souffrir l'oisiveté dans ce pays, ils étaient obligés de veiller à ce que les oiseaux n'enlevassent pas le grain et les autres céréales des champs (*Ber. Berc.* Hist. eccl. v. 17).

f. Le romain Caton, juge d'une sévérité excessive, ne recevait personne au rang de citoyen de Rome qu'il ne lui eût d'abord montré ses mains, afin de s'assurer si elles étaient couvertes de callosités qui étaient les signes auxquels on reconnaissait les hommes laborieux (*Engelgre. Dom. Sept.*).

g. Marc-Aurèle appelait heureux les pays où l'on ne rencontre point de paresseux, mais où tout le monde vit du travail de ses mains et où personne ne mange le pain qu'un autre a gagné au prix de ses sueurs (*Ibid.*).

h. Le roi d'Egypte, Amasis, avait ordonné que chaque citoyen déclarerait tous les ans au gouverneur ce dont il vivait. Celui qui négligeait de le faire et qui ne pouvait indiquer quelque industrie approuvée par l'Etat,

était puni de mort, parce qu'on le considérait commo un fardeau inutile à la terre (*Plin.* 1. *Ibid.*).

i. Un romain fut un jour accusé de sorcellerie auprès du gouvernement, parce qu'il avait recueilli sur son petit champ beaucoup plus de fruits que ses voisins sur leurs grandes propriétés. Pour se justifier, il amena devant le tribunal du juge ses bestiaux, ses instruments aratoires, sa fille robuste, puis il dit : « Voyez, ce sont là les moyens dont je me sers pour pratiquer la sorcellerie, c'est à eux que je suis redevable de l'abondante récolte que je fais, mais je ne puis vous montrer, ni mes labeurs nocturnes, ni les sueurs que j'ai répandues. » (*Plin.* 1, 10. c. 6).

k. Comme on reprochait au roi Alphonse d'Aragon de se livrer lui-même à des travaux manuels, il répondit : « Le Seigneur a-t-il peut-être donné des mains aux rois uniquement pour les croiser sur leur poitrine. » (*Lohn.* Bibl. II, 137).

l. Les bramines chassent leurs enfants de table sans leur donner à manger, lorsque ceux-ci ne peuvent prouver qu'ils ont fait quelque chose d'utile pour gagner leur nourriture (*Ibid.*).

m. Un père voulant apprendre sur son lit de mort l'amour du travail à ses enfants, leur dit qu'il avait enfoui dans une vigne tout l'argent qu'il avait gagné pour eux. Le père mourut, et les enfants creusèrent longtemps afin de trouver l'argent. A la vérité, ils ne trouvèrent point d'argent, mais la terre ayant été puissamment remuée par leur travail et leur ardeur à chercher le trésor caché, ils furent récompensés de leur travail par une riche vendange (*Fables d'Esope*).

3° Nous devons en outre partager notre pain quotidien avec les pauvres.

a. Comme les amis de Job lui reprochaient que les souffrances qu'il endurait étaient le résultat des fautes secrètes qu'il commettait, il en appela, pour se justifier, à la libéralité dont il avait si souvent donné des preuves :

Ai-je refusé de satisfaire aux désirs du pauvre?

Ai-je fait attendre les yeux de la veuve?

Ai-je mangé seul mon pain, ou plutôt ne l'ai-je pas partagé avec l'orphelin? Car la compassion est sortie avec moi du sein de ma mère.

Ai-je laissé un pauvre sans le couvrir et un malheureux sans lui donner des vêtements?

Non! les membres de son corps m'ont remercié de les avoir réchauffés avec la toison de mes brebis (*Job*, 31, 16).

b. Nous lisons dans l'Ecriture ce beau passage sur Tobie : « Tout ce qu'il pouvait avoir, il le partageait avec ses frères captifs et ses concitoyens. » Se voyant sur le point de mourir, il fit cette belle leçon à son fils : « Soyez charitable autant que vous le pourrez. — Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez volontiers le peu que vous aurez. Partagez votre pain avec les bienfaiteurs, et donnez des vêtements à ceux qui n'en ont point. » (*Tob.* 1, 3. et 4. 9. 17).

En général on peut dire que la générosité, l'hospitalité, le soin des étrangers et des malheureux étaient, en Orient, une vertu nationale; on se rappelle comment Abraham courait au-devant des étrangers (1. *M.* 18.); on se souvient de la loi mosaïque qui ordonnait d'em-

ployer la dixième partie du produit de chaque troisième année à l'entretien des lévites, des veuves, des orphelins et des étrangers. On connaît la conduite de Booz glanant des épis (*Ruth*, 2). — Procockes dit dans sa description de l'Orient (1. *Thess.* p. 57), qu'il n'est pas rare de voir les illustres même d'entre les Arabes prendre leurs repas devant leur tente, non loin du chemin, et inviter les passants et les pauvres à venir manger avec eux. Ceux-ci se rendent à leur invitation, mangent à leur appétit, puis continuent leur chemin.

c. Mais c'est surtout dans le christianisme qu'il faut voir se déployer avec amour et succès la générosité et la libéralité. Depuis que le Sauveur a déclaré qu'il rendra au centuple tout ce qu'on aura fait au plus petit de ses frères (*Mat.* 25), tous les vrais disciples de Jésus se sont efforcés, par leur charité envers les pauvres, de se rendre dignes de voir s'accomplir en eux ces magnifiques promesses. — Saint Luc écrit au sujet des premiers chrétiens de Jérusalem (*Act.* 2, 44) : « Tous les fidèles vivaient ensemble et tout était commun entre eux. Ils vendaient ce qu'ils possédaient, et en partageaient le profit entre eux, chacun selon ses besoins. » — Une grande famine ayant éclaté dans la Judée, sous l'empereur Claude, les chrétiens d'Antioche décidèrent que chacun d'eux enverrait quelques secours à ses frères de la Judée. Paul et Barnabé furent chargés de les leur faire parvenir (*Act.* 11, 18).

d. Les premiers chrétiens possédaient déjà une espèce de *Caisse des pauvres*. Voici comment en parle Tertullien : « Nous avons une espèce de trésor parmi nous, c'est un argent qu'on amasse sans déshonorer la reli-

gion et sans qu'il en soit le prix. Chacun y apporte une modique offrande au commencement de chaque mois, ou lorsqu'il le veut, et jamais sans qu'il le veuille et qu'il le puisse; on n'y contraint personne; rien de plus libre que cette contribution. Ce trésor est un dépôt de piété qu'on ne dissipe pas en vaines débauches de table: il n'est employé qu'à nourrir ou enterrer les pauvres, à soulager les orphelins sans bien, les serviteurs cassés de vieillesse, les malheureux qui ont fait naufrage. S'il y a des chrétiens condamnés aux mines, relégués dans les îles, ou détenus dans des prisons uniquement pour la cause de Dieu, ils sont assistés par la religion qu'ils ont confessée.—Nous ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme, pourrions-nous avoir de la répugnance à communiquer nos biens?» (*Tert.* Apolog. c. 39).

Saint Justin, le martyr, parle le même langage : « Les dimanches après l'office divin, les riches offrent volontairement et selon la mesure de leur zèle, toutes sortes de vivres. Le clergé distribue ensuite les offrandes aux veuves, aux orphelins et à tous ceux qui sont dans le besoin (*Justin.* Apol. 2e part.).

e. Saint Pacôme, encore soldat païen, logeant un jour dans une ville chrétienne, fut frappé d'étonnement à la vue des dons volontaires qu'un grand nombre de fidèles faisaient avec une charité toute chrétienne aux pauvres de cette ville. Il demanda quels hommes étaient ceux qui veillaient avec tant de soin et d'affection à l'entretien des pauvres : on lui répondit que c'étaient des *chrétiens*. Pacôme, touché de cette réponse, éleva ses yeux et ses mains vers le ciel et jura qu'un jour il se ferait chrétien; promesse qu'il exécuta fidèlement dans la suite (*Lohn.* Bibl. II. 339).

f. L'empereur Julien l'Apostat disait aux païens : « C'est une honte pour nous autres païens de laisser tant de misérables sans secours, tandis qu'on ne voit aucun Juif demander l'aumône. Les Galiléens, ces hommes impies et scélérats (c'est ainsi qu'il nommait ironiquement les chrétiens), outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres. » (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl. v. 3).

g. Sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, vendait souvent ses plus beaux vêtements et tout ce qu'elle croyait superflu dans sa toilette, pour avoir de l'argent à distribuer aux pauvres ; elle cousait, tricotait et s'occupait à d'autres travaux, afin de pouvoir se rendre utile aux malheureux.

h. Lorsque saint Thomas de Villeneuve, qui plus tard fut élevé sur le siége archiépiscopal de Valence, était encore enfant, il avait un plaisir extrême à demander quelque chose à ses parents pour ensuite le donner aux pauvres. Souvent il se privait d'une partie de sa nourriture pour apaiser la faim des autres.

Saint Bernardin de Sienne avait aussi une grande compassion pour les pauvres. Sa tante en ayant un jour congédié un sans rien lui donner, il en fut vivement affligé et lui dit : « Au nom de Dieu, veuillez donc donner une aumône à ce malheureux, je préfère me passer aujourd'hui de dîner, plutôt que de voir partir ce pauvre tourmenté par la faim. »

i. Adalbert, fils du comte Slaving, l'un des plus puissants seigneurs de la Bohême, avait coutume de se déguiser pour visiter de nuit toutes les cabanes des pauvres et adoucir leur misère par de riches aumônes. Plus il pouvait faire le bien en secret, plus son cœur

humble en ressentait de joie. — Il devint plus tard archevêque de Prague et mourut martyr (*Ber. Berc.* Hist. de l'Egl. v. 10).

k. Les parents d'un pauvre enfant de Paris, se voyant réduits à la dernière extrémité et ne pouvant plus pourvoir à leur entretien ni à celui de leur famille, lui ordonnèrent, comme il était encore trop faible pour gagner sa vie en travaillant, d'aller mendier son pain. Deux jours déjà s'étaient écoulés, et c'était en vain qu'il avait demandé à tous les passants une petite aumône pour calmer sa faim. — Epuisé, il s'assit sur une borne et se mit à pleurer amèrement. Un autre enfant, pauvre comme lui, venant à passer, lui demanda d'un air de compassion pourquoi il pleurait ainsi : « Hélas! répondit l'enfant en poussant des sanglots, j'ai faim, horriblement faim! depuis avant-hier je n'ai pris absolument aucune nourriture. — Je souffre aussi moi-même de la faim, reprit l'autre enfant, et n'ai que ce morceau de pain; mais comme tu as certainement plus faim que moi, je veux bien le partager avec toi. Tu auras la plus grande moitié, moi je me contenterai de la plus petite. » — C'est ainsi qu'un pauvre consolait et nourrissait un autre pauvre (*Huber's zweites Gebot der Liebe*).

l. Le calendrier « *pour le temps et l'éternité* » (1846, *p.* 23), nous raconte un touchant exemple tiré de *la vie domestique des habitants de la Flandre, par Diépenbrock.* « En 1841, vivait à Anvers, pendant un hiver rigoureux, une famille réduite à la dernière extrémité. Dans la chambre qu'elle habitait, il faisait aussi froid que dans la rue. Un pauvre enfant gisait sur un misérable lit placé au milieu de la chambre. A voir ses joues

pâles et amaigries, il était impossible de ne pas croire qu'il dût bientôt prendre sa place dans un autre lit, où l'on ignore ce que c'est que le froid et la faim. A côté de lui était assise une jeune femme, les deux mains sur sa figure, habillée légèrement et pauvrement. Ah, oui! c'était à faire saigner le cœur!

» Je ne sais ce qu'elle faisait assise là! Pourquoi ces larmes qui humectaient ses mains et baignaient sa figure! Sans doute elle avait pleuré!

» Soudain, une voix partie de derrière le fourneau, froid comme glace, fit entendre ces cris : « Mère, ô ma bonne mère, j'ai faim! » c'était nn petit garçon de 5 à 6 ans qui criait ainsi. Mais la mère ne répondait rien, et restait assise comme si elle eût été morte. —L'enfant se mit à crier de nouveau : « O donne-moi seulement un petit morceau à manger, je ne puis presque plus y tenir. Ah! je t'en prie! » — Et la mère, levant au ciel ses yeux dans lesquels on lisait le désespoir et la douleur, disait : « Au nom de Dieu, tais-toi, Jean, moi-même je meurs de faim! » Mais le petit ne cessait de répéter : — « Seulement un tout petit morceau; ah! je t'en prie, je t'en conjure! » Et la mère, ne pouvant plus résister à ses instances, prit un petit pain d'un kreuzer qui se trouvait sous le lit, et le lui donna en disant : « Tiens, tu l'as maintenant, je le conservais pour faire un petit bouillon à ta sœur, mais cette pauvre créature n'en aura bientôt plus besoin. »

L'enfant se précipita sur le morceau de pain comme eût fait un loup affamé, et, cependant, après en avoir dévoré la moitié, ce qui ne fit qu'accroître sa faim, il rapporta l'autre à sa mère en lui disant bien tendrement : « Vois-tu, j'ai épargné cette moitié pour ma

petite sœur, » et il retourna croupir derrière le fourneau.

» Une demi-heure après le père arriva, et jetant sur sa femme un regard qui trahissait un profond abattement : « Nous sommes vraiment bien malheureux, Thérèse, s'écria-t-il, toute la matinée je suis à attendre au chemin de fer et je n'ai pas encore gagné un kreuzer. Je voudrais mourir ! Je ne sais plus que faire ! » — Et l'enfant répéta de nouveau : « Mon père, j'ai cruellement faim ! N'as-tu pas apporté du pain ! » A ces paroles, le père jeta sur lui un regard si terrifiant que l'enfant effrayé se hâta d'ajouter : « Mon père, je ne veux plus le faire! »

» A la vue de sa petite fille couverte d'une pâleur mortelle et sur le point de rendre le dernier soupir, il allait lui-même rendre l'âme, car son cœur était en proie à une douleur désormais insupportable. C'était en vain qu'il cherchait un moyen d'échapper à la misère. — Enfin il ajouta : Je ne sais plus d'autre moyen que de vendre notre charrette au premier encan. — C'était le seul instrument dont cet ouvrier se servait pour gagner sa vie.

» Chaque vendredi, sur la place publique d'Anvers, a lieu un encan où chacun est libre d'apporter ce qu'il veut. Il remit sa charrette au crieur public et attendit patiemment que son tour arrivât. Au même instant, deux riches dames passant sur le marché, l'une d'elles dit à sa voisine : « Voyez comme cet homme-là paraît triste et abattu ! » Puis, restant debout non loin de lui, elles l'entendirent raconter à un inconnu le motif qui le forçait à cette extrémité ; et ainsi elles apprirent sa position déplorable. — Après s'être concertées sur

ce qu'elles allaient faire, elles décidèrent qu'elles achèteraient la charrette, qui leur échut pour 25 fr.

» Cette singulière aventure jeta tout le monde dans l'étonnement, on ne put s'empêcher de rire en voyant deux femmes si distinguées acheter une charrette. Elles payèrent sur-le-champ et prièrent le propriétaire de la leur emmener, l'assurant qu'il serait payé à part. — Il s'y refusa d'abord, alléguant une affaire pressante. Il voulait en effet aller vite acheter quelques vivres pour sa famille affamée. — Mais les deux dames s'étant informées où il demeurait, elles déclarèrent qu'il ne ferait point de détour, attendu que c'était précisément dans cette direction qu'il fallait emmener la charrette. Il accepta enfin. Mais il dut encore s'arrêter souvent pendant sa route, en attendant que les deux dames eussent acheté des pommes de terre, du pain, du bois et un pot de riz qu'elles déposèrent sur la charrette.

» Lorsqu'ils furent arrivés près de la demeure de leur créancier, celui-ci, croyant qu'il serait obligé d'aller encore plus loin, ôta son chapeau et dit aux deux dames : « Permettez que j'entre ici seulement quelques instants ; » mais elles le suivirent dans la chambre où elles purent alors être témoins de la misère affreuse qui y régnait.

» La mère était étendue sur le plancher, on l'eût dit morte ; quant au petit garçon, il criait de toutes ses forces : « Mère, donne-moi à manger, donne-moi à manger ! » L'homme, croyant sa femme morte, commença par pousser des cris lamentables, mais l'une des dames lui donna de l'argent et l'envoya chercher du vin. Ils en versèrent dans la bouche de

cette femme sans connaissance, donnèrent à manger à l'enfant, et l'enfant mangea en jetant un regard animé d'une joie céleste sur celle qui lui présentait la nourriture. La femme reprit enfin connaissance. Comme les deux dames allaient se retirer, elles dirent à l'homme : « La charrette avec tout ce qu'elle renferme vous appartient. Dès ce moment, nous ne vous laisserons plus souffrir de la misère. Nous habitons dans telle rue, venez nous trouver quand vous n'aurez plus rien. » Le pauvre homme n'en pouvait croire ses oreilles; il lui fut impossible de prononcer une seule parole; mais ses larmes en dirent plus que tout le reste.

» Quant à l'enfant malade, les deux dames promirent de lui envoyer un médecin; puis elles partirent, et marchèrent longtemps l'une à côté de l'autre sans échanger une seule parole, tant était grande leur émotion. L'une d'elles prenant enfin la parole, dit à l'autre : « Il n'existe pas de plus grand plaisir que celui d'arriver ainsi au moment de la détresse, comme des anges protecteurs ! » Elles furent, dès ce moment, animées toutes deux d'un zèle si ardent pour secourir les délaissés, que, dans la suite, elles allaient souvent dans les maisons pauvres porter aux malheureux ce qu'elles avaient de superflu, et faire renaître la joie dans leurs cœurs. C'est ainsi qu'elles devinrent pour beaucoup de familles de véritables anges protecteurs. — Voilà comment l'homme contribue à l'accomplissement de cette quatrième prière du *Pater*, par laquelle nous demandons à Dieu qu'il envoie à tous le pain quotidien. »

APPENDICE.

Du peu d'estime que l'on fait du pain.

En 1812, lors de la désastreuse campagne de l'armée française en Russie, la compagnie du 42me régiment de ligne avait été prendre ses quartiers dans un pauvre village polonais. — L'aubergiste de l'endroit, qui était juif, eut à loger dans sa maison, presque dégarnie par de nombreux passages, un sergent avec douze autres simples soldats. L'aubergiste, craignant les coups de bâton dont les soldats d'alors se servaient au lieu de paiement, offrit tout ce dont il put disposer pour contenter ses hôtes. Mais il n'avait point de pain blanc. — Les simples soldats se contentèrent de celui qui leur fut offert, il n'y eut que leur chef, jeune étourdi sans expérience, qui fit des difficultés. « Juif, se mit-il à crier d'une voix de tonnerre, apporte-nous du pain blanc, sinon je t'envoie dans le sein d'Abraham ! » et, achevant ces mots, il lança, dans un coin de la chambre, au milieu des imprécations les plus foudroyantes, le morceau de pain noir qu'on lui avait présenté. Tremblant et saisi de frayeur, l'aubergiste s'esquiva pour tâcher de trouver du pain blanc et satisfaire la voracité de ses hôtes, et à force de prières il parvint à en obtenir d'un de ses voisins. Il s'empressa de le présenter au sergent. — C'en fut fait de la colère de ce sauvage guerrier. Quant au juif, il ne manqua pas d'aller ramasser le morceau de pain qui gisait dans un coin de la chambre. Il le déposa dans une armoire

pratiquée dans le mur. Le sergent, qui s'en aperçut, lui dit le lendemain en partant avec un accent ironique : « Jusqu'à ce que nous soyons de retour, le morceau de pain que tu as renfermé dans l'armoire deviendra passablement dur. » — Le Juif se tut. L'issue de la campagne de Russie est connue. Battus, dispersés, décimés par le froid et par la faim, et sans cesse harcelés par des détachements de Cosaques, les restes de l'armée française passèrent le Niémen et arrivèrent en Pologne. C'était précisément pendant les journées les plus froides de l'hiver. Une figure humaine, enveloppée de guenilles, rongée et presque pétrifiée par le froid, se présenta devant l'auberge du juif dont nous venons de parler. Ce dernier, après l'avoir examiné attentivement, reconnut non sans peine, sous ce costume délabré, le sergent faquin qui, quelques semaines auparavant, avait repoussé, avec une morgue si insolente, le morceau de pain qu'il lui avait offert.

Grelottant de froid et sur le point de succomber à la faim qui le tourmentait, l'infortuné supplia l'aubergiste de bien vouloir le recevoir et lui accorder quelque nourriture. Le juif lui fit l'accueil le plus amical, l'invita à entrer dans la chambre chaude, où un monceau de paille fraîchement apportée offrait au voyageur fatigué un doux lieu de repos. Ah ! combien cet infortuné trouva de délices dans la chaleur de la chambre et dans sa molle couche de paille ! Il n'y avait que son estomac vide qui ne voulait pas reposer. Le juif ouvrit l'armoire et apporta le morceau de pain qui avait été rejeté. En le présentant au soldat, il ne put s'empêcher de lui rappeler l'indignité de sa conduite passée, et de lui faire sentir que c'était à juste titre qu'il se trouvait

ainsi puni. « Mon ami, lui dit-il, reconnaissez-vous encore ce morceau de pain? Comme vous l'aviez prédit, il est devenu passablement dur en attendant votre retour; mais la faim, dit-on, a de bonnes dents! » — Sans doute, elle en a de bonnes, répondit le soldat comme abasourdi par cette réflexion, et qui depuis longtemps aurait désiré pouvoir manger du pain noir, car le morceau de pain avait disparu dans un clin-d'œil. L'aubergiste jeta sur lui un regard de compassion, et des larmes coulèrent sur ses joues. « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, s'écria-t-il, vous êtes juste et vos jugements sont pleins d'équité. Lorsque ce jeune homme rejeta avec mépris ce morceau de pain, je m'imaginai qu'un jour viendrait peut-être où il voudrait bien pouvoir s'en nourrir, et je le mis de côté. — Autrefois, mon ami, vous riiez en me voyant mettre ce morceau de pain à l'écart, aujourd'hui il est devenu pour vous un biscuit. *Dieu ne veut pas qu'on se moque de lui ni de ses dons.* Rappelez-vous cela, jeune homme, et ne plaisantez jamais avec ses bienfaits. » Confus en entendant ces paroles et reconnaissant sa faute, le soldat éleva ses regards repentants vers le ciel, en demandant pardon à Dieu et à l'aubergiste, puis ce dernier l'embrassa, lui présenta une nourriture plus délicate et un vin plus fortifiant; lui donna des vivres pour plusieurs jours, et lui indiqua un sentier sûr qui devait, en peu de temps, et sans qu'il eût à craindre d'être surpris par les Cosaques, le conduire à Wilna, où se trouvait son régiment.

Ne méprisez jamais les dons de Dieu, car l'orgueil des insensés sera puni. Dites en vous-même : Si je n'ai pas de pain blanc, je me contenterai de pain noir. Celui

qui dédaigne les petits bienfaits, n'est pas digne d'en obtenir de plus grands (*J. v. Worndle's Veilchenkranz*).

Cinquième Demande.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. — Saint Cyprien écrit les réflexions suivantes sur la 5e demande :

Après avoir prié pour obtenir la nourriture et les autres choses nécessaires dans la vie ; on prie aussi pour obtenir le pardon de ses péchés, afin que celui qui reçoit de Dieu sa nourriture vive en Dieu, et ne s'occupe pas uniquement de la vie présente et temporelle, mais aussi de la vie éternelle à laquelle on peut parvenir, lorsqu'on a obtenu le pardon de ses péchés que le Seigneur appelle du nom de *dettes* (*S. Cyp.* Serm. 6. sup. orat. dom.).

Cette prière « Pardonnez-nous, etc., » est faite sous une forme conditionnelle ; nous demandons qu'il nous soit pardonné, comme nous aurons pardonné nous-mêmes. — C'est pourquoi nous devons prier souvent et même tous les jours (parce que nous sommes pécheurs), que Dieu nous pardonne nos péchés ; mais nous devons aussi pardonner aux autres.

1. Nous devons souvent prier Dieu qu'il nous pardonne.

a. David, pénitent, nous en fournit un beau modèle. Il nous apprend comment nous devons demander pardon de nos fautes. Ses Psaumes pénitentiaux nous prouvent d'une manière touchante comment il conjurait souvent, et du fond du cœur, le Seigneur de lui pardonner. On lit aux Psaumes 6 et 7 : « J'arrose toutes les nuits mon lit de mes larmes, » et au Psaume

50, il est dit entre autres : « J'ai péché contre vous, Seigneur, j'ai continuellement mon péché devant les yeux. Ayez pitié de moi selon toute l'étendue de vos miséricordes. Purifiez-moi. Un cœur contrit est pour vous un sacrifice agréable. »

Lorsque Pierre eut renié son Seigneur et son Maître, il sortit et pleura amèrement. Il est dit qu'il pleura tant pendant sa vie d'avoir renié le Seigneur, que les larmes avaient creusé un sillon sur ses joues (*Sur. in vit.*).

Après l'ascension de Jésus-Christ, sainte Magdeleine se retira dans une grotte, où elle passa 30 ans dans les pratiques de la plus austère pénitence, ne cessant de demander à Dieu le pardon des péchés de sa jeunesse (*Ibidem*).

b. Saint Jérôme parlant de sainte Paule, matrone romaine, qui, plus tard, alla aux Lieux Saints vivre dans la pénitence, dit que ses yeux étaient devenus de véritables fontaines de larmes, et qu'elle pleurait amèrement ses fautes même les plus légères. Le même saint dit, en parlant de lui-même : « Toujours des pleurs ! toujours des soupirs et des sanglots. Et lorsque j'ai longtemps soupiré et pleuré, mon esprit semble s'élever vers les régions des esprits bienheureux (*Epist. ad. Eustoch*).

c. Saint Augustin a écrit un livre nommé *Confessions*. On y voit avec quelle persévérance il a pleuré ses fautes et supplié le Seigneur de lui accorder le pardon de ses péchés : « Vous avez vu, dit-il, les larmes que mes crimes ont arrachées à ma mère. Vous avez exaucé sa prière. Combien les larmes des pécheurs qui pleurent eux-mêmes leurs fautes ne seront-elles pas plus puissantes pour obtenir leur pardon ! » Lorsque ce saint

homme se sentit sur le point de mourir, il récita encore les sept Psaumes de la pénitence et exhorta ceux qui l'entouraient à faire une sérieuse pénitence (*Lohn.* Bibl. III. 863).

d. La pénitente Thaïs, d'Alexandrie, s'était enfermée dans une étroite cellule, et ne se nourrissait que d'un peu de pain. Elle récita pendant trois ans, avec une grande componction de cœur, cette prière : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » (*Ibid.*).

e. Saint Louis de Gonzague prit un jour aux soldats de son père, pendant qu'ils dormaient, un peu de poudre pour charger ses canons. Un autre jour, il entendit de leur bouche des paroles inconvenantes qu'il se mit à répéter sans qu'il en comprît parfaitement la portée. Son précepteur lui ayant fait remarquer que ces paroles renfermaient un sens mauvais, et ayant aussi appelé son attention sur le petit larcin dont nous venons de parler, non-seulement Louis s'en corrigea sur le champ, mais il pleura encore ces fautes durant toute sa vie. Elles furent pour lui un objet continuel de repentir, et chaque jour il en demandait pardon à Dieu (*Sa Vie*).

f. Saint Arsène échangea une vie de cour contre un ermitage situé dans le désert de Scète. Il était obligé de porter, pendant le travail, un mouchoir sur son sein pour essuyer les larmes de la pénitence, qui coulaient avec tant d'abondance que tous les cils lui tombèrent des yeux. Ces larmes étaient accompagnées de prières et de soupirs continuels pour obtenir la rémission de ses péchés (1) (*Ber. Berc.* v. 4).

(1) Nous rapporterons d'autres exemples sur la pénitence quand nous parlerons de ce Sacrement, dans le troisième volume.

2. Nous devons aussi pardonner volontiers aux autres.

a. La Bible nous fournit de beaux exemples sur la disposition où nous devons être de pardonner les injures. — Ainsi la conduite de Joseph à l'égard de ses frères. — David envers Saül et Semei. — Jésus à l'égard de Judas et le serviteur qui lui avait donné un soufflet sur la joue, et envers ses ennemis qui l'insultaient sur la croix. — Saint Etienne, lorsqu'il fut lapidé. — L'apôtre saint Jacques le Mineur, qui, lorsqu'il se vit précipité du haut du pinacle du temple, fit cette prière : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. » — L'apôtre saint Paul écrit en parlant de lui-même et de ses collaborateurs : « Tandis qu'on nous maudit, nous bénissons; on nous persécute et nous le souffrons, on nous dit des injures et nous répondons par des prières. » (1. *Cor*. 4. 12).

b. Nous trouvons dans une ancienne liturgie du commencement du troisième siècle l'usage suivant : Au moment où les fidèles allaient se donner le baiser de paix que tous, selon une ancienne coutume ecclésiastique, se donnaient mutuellement pendant l'office divin, le diacre s'écriait à haute voix : « Que personne n'ait rien sur le cœur contre son prochain ! Que toute rancune disparaisse! » (*Stolb*. R. G. B. 11).

c. Saint Epiphane, archevêque de Salamine en Chypre, disait à saint Hilarion : « Je n'ai jamais permis que quelqu'un s'endormît ayant contre moi une rancune sur le cœur, et de mon côté je ne me suis jamais endormi mécontent de quelqu'un. » (*Id*. 10).

d. Un illustre Romain, nommé Proclus, ayant laissé échapper quelques paroles dures à l'adresse de l'empereur Justinien II, à cause des procédés injustes de ses

ministres, fut accusé de haute trahison, et cité en justice. Justinien lui-même assistait à l'audience, et déjà les juges allaient prononcer le jugement de l'accusé, lorsque l'empereur s'élevant sur son siége, déchira tous les actes du procès et fit grâce à Proclus (*Id.* V. 19).

e. Saint Eléazar, comte d'Ariano, qui florissait dans le treizième et le quatorzième siècles, entra, après la mort de son père, en possession du comté d'Ariano, situé dans le royaume de Naples. Le peuple, qui était dévoué à la maison d'Aragon, et ennemi des Français, refusa de le reconnaître. Pendant trois années que dura l'insurrection, le saint ne lui opposa que la douceur et la patience, bien que ses amis l'exhortassent à se faire obéir par la force. Le prince Taranto, son parent, lui dit un jour : « Confiez-moi le soin de châtier ces rebelles; j'en ferai pendre une partie, et je me charge de calmer le reste. Il faut être comme un agneau envers les bons et comme un lion à l'égard des méchants ! » — « Je suis d'un sentiment différent, répondit le comte, je ne veux pas commencer mon règne par pendre et massacrer mes sujets, mais par des bienfaits. Il n'y a point de gloire pour un lion de dévorer un agneau; ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est de voir l'agneau triompher du lion (c'est-à-dire la douceur de la colère). Avec la grâce de Dieu, vous verrez bientôt ce prodige. » Ce qui en effet ne tarda pas à arriver. Les habitants du comté d'Ariano, confondus et gagnés par la longanimité de leur maître, se soumirent d'eux-mêmes, et invitèrent le saint à prendre possession de son héritage. Ils l'aimèrent et l'honorèrent toujours comme un père. — Un autre moyen qu'il employa pour opérer cette réconciliation fut celui-ci : parmi les papiers de son père défunt

se trouvait une lettre qu'un capitaine, au service de son père, lui avait adressée. Eléazar y était traité de la manière la plus indigne; le capitaine tâchait même, dans cette lettre, de persuader au père de le déshériter, prétendant qu'il valait mieux qu'il se fît moine que gentilhomme, ou que soupirer après les lauriers des héros. La noble et tendre épouse d'Eléazar fut elle-même indignée de cette lettre infâme, elle voulait que cet homme servile et hypocrite fût puni comme il le méritait; mais, reprit Eléazar, Jésus nous défend la vengeance, et nous ordonne le pardon des injures. Il nous invite à remplacer la haine par l'amour, afin qu'on nous pardonne à nous-mêmes comme nous aurons pardonné. Cela dit, il brûla la lettre. — Souvent il lui arriva de brûler de semblables écrits par lesquels on lui faisait part des injures dont il était l'objet. Il voulait par là épargner aux coupables la honte qu'ils auraient éprouvée, s'ils avaient su que l'offense lui était connue (*Vita Eleaz. ap. Surium*).

f. A l'époque où le bienheureux Pierre Fourrier était curé de la paroisse de Montaincourt, un homme des environs entretenait depuis longtemps un commerce criminel avec une personne du sexe. Comme celle-ci, avertie en confession par son directeur de changer de conduite, avait rompu toute relation avec lui, ce pécheur courroucé attendit un jour ce vénérable pasteur comme il sortait de l'église, et l'accompagna jusqu'au presbytère en l'accablant de coups de poing. Les enfants de la paroisse, qui étaient très-attachés à leur pasteur, l'ayant remarqué, se mirent à poursuivre ce malheureux, qui prit aussitôt la fuite, afin d'échapper au châtiment qui le menaçait. Que fit ce généreux

prêtre quand il vit tout le monde s'acharner après son ennemi? Heureux d'avoir eu occasion de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, et craignant d'ailleurs qu'il n'arrivât quelque accident fâcheux à celui qui venait de l'offenser, il courut en toute hâte à l'église, et se mit à sonner comme si un incendie eût éclaté. A ce signal, tout le peuple s'étant assemblé, il exhorta vivement ses paroissiens à prier pour cet homme qui, disait-il, en avait un si grand besoin. Il les retint ainsi pendant une demi-heure, et ce ne fut pas en vain; car le lendemain le coupable vint le trouver, lui demanda pardon, fit une confession générale de ses péchés, et mena dans la suite une toute autre vie (*Herbst's*. Exempelb. II. 666.)

g. Marie de la Résurrection, une religieuse d'une grande piété, et dont le cœur était embrasé du plus pur amour de Dieu et du prochain, avait coutume, chaque fois qu'elle avait reçu quelque offense de la part de ses sœurs, de visiter le Saint-Sacrement, et là elle adressait ces paroles au Seigneur : « O mon bien-aimé Sauveur, je lui pardonne de tout mon cœur par amour pour vous, pardonnez-lui aussi par amour pour moi. » (*Lohn*. Bibl. I. 588.) (1).

Sixième Demande.

Ne nous induisez point en tentation. — Le Sauveur nous indique en ces quelques paroles ce que nous devons faire quand nous sommes tentés (*Matth.* 26. 41.)

(1) Voir d'autres exemples au chapitre IIIe où il est question de l'amour du prochain, 2e vol.

« Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation.

Nous devons donc :

1° Eviter autant que possible les tentations.

a. Lorsque Joseph vit, dans la maison de Putiphar son innocence en danger, il s'éloigna de l'occasion prochaine du péché en laissant son manteau entre les mains de sa tentatrice.

Il est dit de Tobie, que tandis que tous ses concitoyens couraient adorer les veaux d'or, lui seul fuyait leur société et allait à Jérusalem adorer le vrai Dieu (*Tob.* I. 5.).

Nous lisons dans l'histoire du peuple israélite, que, aussi longtemps qu'il obéit à Dieu, et évita soigneusement toute espèce de relation avec les idolâtres, il persévéra toujours dans le service du vrai Dieu ; mais que dès qu'il commença à se mêler à eux, il fut continuellement tenté d'embrasser le culte des idoles. Le chantre royal dit à ce sujet : « Ils se mêlèrent parmi ces nations, apprirent à les imiter dans leurs œuvres, et ils adorèrent leurs idoles taillées en sculpture : ce qui fut pour eux une occasion de chute » (*Ps.* 105. 35.).

Si Eve se fût tenue éloignée de l'arbre défendu, elle n'aurait point succombé à la tentation ; si David eût veillé sur ses yeux, les mauvais désirs n'auraient point envahi son cœur. — Aussi longtemps que Salomon évita tout commerce avec les gentils, il demeura le plus sage et le meilleur des rois ; mais les relations qu'il eut plus tard avec des femmes païennes, le firent bientôt succomber. — Daniel et ses trois compagnons, à la vue du danger auquel ils étaient exposés de manger à la table du roi des mets défendus par leur loi, préférèrent

s'abstenir de toute nourriture et ne prirent que des légumes et de l'eau. — Si Pierre n'était pas allé avec tant de confiance en ses propres forces, dans la maison de Caïphe, et ne s'était pas mêlé parmi les ennemis d son maître, il ne serait pas tombé si profondément.

b. On raconte au sujet de l'apôtre saint Jean, qu'étant un jour entré dans une maison et y ayant rencontré l'hérétique Cérinthe, il s'enfuit aussitôt en s'écriant : « Fuyez, car je crains que cette maison ne s'écroule à cause de la présence d'un seul mauvais sujet. » — Combien qui conserveraient leur foi et la pureté de leur conscience, s'il évitaient avec tant de soin la société des hommes sans foi et sans mœurs ! (*S. Iren.* I. 3, adv. hæret.).

c. Comme on demandait un jour à saint Arsène pourquoi il évitait avec tant de précaution la société des hommes, il répondit : « Je ne puis vivre en même temps avec des hommes impurs et un Dieu sans tache » (*Lohn.* Bibl. III. 192.).

d. Saint Jérôme écrit : « Si quelqu'un s'imagine pouvoir vivre au milieu des tentations sans y succomber, celui-là se trompe. — Pourquoi croyez-vous qu'il soit nécessaire de vous exposer tous les jours aux tentations, et de courir ainsi la chance continuelle de vaincre ou de succomber ? Qui jamais a dormi tranquille auprès d'une vipère. Il vaut mieux pour vous éviter le danger, afin d'être dans l'impossibilité de tomber, que de vous y exposer, et tomber » (*S. Hieron.* ep. 47.).

e. Le noble païen Scipion l'Africain ne voulut pas même regarder une jeune prisonnière dont on lui avait beaucoup vanté la beauté, afin de ne pas se laisser vaincre par les convoitises de la chair, lui qui avait

remporté de si nombreux triomphes. — Combien l'exemple de ce païen est humiliant pour tant de chrétiens ! (*Ibid.* II. 207.).

f. Le chaste Roger veillait avec tant de soin sur ses yeux, que, bien qu'il passât souvent à travers la foule, il fut trois ans sans regarder une seule personne du sexe. Interrogé sur le motif d'une aussi austère vigilance, il répondit : « Si l'homme fait son possible et qu'il évite les tentations, Dieu fera aussi le sien et lui accordera sa protection ; que si, au contraire, il se laisse aller avec indifférence aux tentations, Dieu l'abandonnera, et il succombera infailliblement. »

2° Si nous ne pouvons éviter les tentations, nous devons au moins les combattre avec persévérance.

a. Lorsque la chaste Susanne se vit sollicitée par les deux juges qui attentaient à sa vertu, elle leur opposa une résistance héroïque, et leur tint ce langage : « Je me sens pressée de toutes parts ; si je commets cette action je suis morte ; si, au contraire, je m'en abstiens, je ne pourrai échapper à vos mains ; mais je préfère ne pas commettre ce crime et tomber entre vos mains (c'est-à-dire, mourir innocente par vos fausses accusations), que de pécher en présence du Seigneur » (*Dan.* 13, 22).

Eléazar fut fortement tenté de faire semblant de violer la loi de Dieu, mais il résista courageusement aux instances qu'on lui faisait, et déclara qu'il préférait mourir plutôt que de consentir à une transgression même apparente de la loi (2. *Mach.* 6).

Jésus nous apprend, par sa triple résistance à la tentation, comment nous devons nous-mêmes y résister.

b. Saint Jérôme, quoique retiré dans un désert et

menant une vie très-austère, fut néanmoins tourmenté dans sa retraite par de violentes tentations contre la pureté; son imagination, comme il l'écrit lui-même, lui rappelait les images du temps passé, et lui représentait les délices de Rome; il s'efforçait d'étouffer ces pensées qui le poursuivaient de temps en temps, par des idées puisées dans la religion ; souvent il se prosternait en esprit aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosait des larmes qui coulaient de ses yeux. Il lui arriva de passer des jours et des nuits entières à implorer sa miséricorde, et à se frapper la poitrine jusqu'à ce que Dieu eût calmé la tempête de ses passions et lui eût rendu le repos après lequel il soupirait. —Quelquefois il lui arrivait de rougir devant sa propre cellule, comme si elle eût su qu'il s'était enfui dans une sombre vallée ou dans un rocher désert à cause de ses passions impures, pour y châtier son corps et se vouer à la prière. Puis le calme renaissait dans son cœur et il lui semblait qu'il unissait ses cantiques de louange aux chœurs des anges. Il redoublait alors ses macérations et ses jeûnes auxquels il ajoutait des occupations d'esprit très-astreignantes. Afin de dompter les mouvements impétueux de sa nature par des travaux intellectuels, il se mit à l'étude de la langue hébraïque que lui enseignait un juif retiré dans le désert et qui avait embrassé le christianisme. Souvent aussi il pensait au dernier jugement, et à chaque instant il s'imaginait entendre la trompette qui lui criait : « Jérôme, viens au jugement! » (*S. Hier.* ep. 22 ad Eustoch.).

c. Saint Antoine l'ermite, interrogé par ses élèves qui lui demandaient quelles étaient les armes dont il fallait se servir dans les tentations : « Croyez-moi, mes

frères, leur répondit ce vieillard expérimenté, Satan tremble devant les veilles nocturnes des âmes pieuses; il redoute le jeûne, la prière, la pauvreté volontaire, la commisération chrétienne, la vraie humilité; mais par-dessus tout l'amour ardent de Jésus-Christ, — et le signe de la croix est déjà à lui seul assez puissant pour le désarmer et le mettre en fuite » (*S. Athanas. Vita S. Anton.*).

d. Un jour un ermite demandait à un vieillard : « Que me faudra-t-il faire, mon père, quand je serai tourmenté par des pensées impures? » — Le vieillard lui fit cette réponse : « Vous penserez à la mort et aux peines éternelles réservées aux pécheurs dans l'autre vie. Cette prière opérera comme une médecine amère et vous fera perdre le plaisir que vous goûtez dans des pensées impures » (*Vie des Pères du désert*).

e. Saint Bernardin écrivait cette belle pensée : « Réfléchissez bien, combien est faible l'ennemi de votre âme, puisqu'il ne peut vous vaincre sans que vous le vouliez. A la vérité, il peut faire naître en vous des tentations, mais il dépend de vous de donner ou de refuser votre consentement; il est en votre pouvoir de vous assujettir tellement votre ennemi, qu'il soit forcé par ses tentations, à augmenter le nombre de vos mérites » (*S. Bern.* S. 5. in quadrag.).

f. Le même saint raconte qu'un jour, quatre d'entre les plus vertueux des frères de son ordre se concertaient sur les moyens à prendre pour résister aux tentations de l'impureté. — Le premier posait cette question : « Que faites-vous, mes frères, quand vous êtes tourmentés par des tentations contre la chasteté? » Le second répondit qu'il réfléchissait sur l'énormité de ce

crime, et que ces considérations lui donnaient la force de résister. — Le troisième déclara qu'il se prosternait la face contre terre et implorait la miséricorde divine et l'assistance de la sainte Vierge, et qu'il ne cessait de conjurer et de prier que quand la tentation avait disparu. Le quatrième dit enfin : « Dès que je remarque que la tentation approche, je me hâte de fermer les fenêtres et les avenues de mon cœur par de pieuses méditations; je place aussi l'image de mon Sauveur crucifié devant la porte de mon cœur en guise de sentinelle. — Quand vient la tentation qui frappe et demande à entrer, je réponds de l'intérieur : il n'y a point ici de place pour vous; déjà toutes les places sont occupées; éloignez-vous d'ici, éloignez-vous! — Ces paroles, je les répète jusqu'à ce que la tentation soit partie. » — « Votre conduite, reprit le premier frère, me paraît la plus sûre; il ne faut pas même permettre à la tentation de pénétrer dans notre cœur, car alors elle s'y fortifie, nous suscite de violents combats, dont il est rare qu'on sorte vainqueur» (*Idem*. Serm. de luxur.).

g. Une personne eut un jour l'audace de venir trouver *Thomas d'Aquin*, ce jeune homme d'une pureté angélique, dans l'intention de lui ravir son innocence. A l'instant ce chaste héros recourut à la prière et se mit à réciter hautement cette formule : « Ne permettez pas, ô mon Seigneur Jésus et vous la plus pure d'entre les vierges, Marie, mère de Dieu, que je perde le précieux trésor de l'innocence. » — Fortifié par cette prière, il saisit sur le foyer un tison ardent et mit ainsi en fuite sa séductrice (*Sur. in vit. ejus*).

Dieu envoie aussi des tentations aux justes, afin de mettre leur vertu à l'épreuve.

a. Abraham fut obligé de subir une rude épreuve pour prouver qu'il aimait Dieu par dessus tout. Le Seigneur voulut qu'il immolât son fils bien-aimé, et Abraham obéit à la voix du Seigneur. — Dieu envoya à son fidèle serviteur Job toutes sortes de tribulations et de souffrances; et, outre ses douleurs corporelles, il lui fit encore supporter les vexations de sa femme et de ses amis, afin qu'il prouvât qu'il n'était pas vertueux par amour-propre. — Joseph dut déjà dans sa jeunesse passer par l'école des souffrances, afin que sa vertu fût soumise à une solide épreuve.

De quelle mer d'afflictions ne fut pas abreuvé le généreux Tobie, lorsque, frappé de cécité, privé de ses richesses au moment même qu'il répandait les bienfaits à pleines mains, il se vit encore en butte aux reproches de sa femme et aux railleries amères de ses amis! Mais l'Ecriture sainte nous répond par ces paroles : « Dieu lui envoya toutes ces épreuves afin que, comme Job, il laissât à la postérité un exemple de patience. » (*Tob.* 2, 12). Quelles ne furent pas les douleurs qu'eut à supporter Marie, cette créature de toute sainteté, elle, la plus pure de toutes les reines, la mère d'un Dieu! On peut l'appeler en toute vérité la mère des douleurs. Cependant au milieu de toutes ses afflictions, elle ne fut pas moins digne d'être appelée la « servante du Sei- » gneur » dont elle se montra toujours disposée à faire la volonté. Les fidèles disciples de Jésus furent soumis à de grandes tentations, subirent de rudes épreuves, et néanmoins ils lui restèrent constamment dévoués, et se conservèrent intacts comme l'or dans la fournaise. Ecoutons le touchant langage de l'Apôtre des nations, lui qui avait aussi été exposé à tant de tribulations

(*Rom.* 5.) : « Nous nous faisons une gloire de souffrir, parce que nous savons que c'est par les souffrances que l'on arrive à la patience, par la patience à l'épreuve et par l'épreuve à l'espérance : or l'espérance n'est point trompeuse. »

b. Un ermite vint un jour trouver l'abbé Pastor, et lui dit : « Mon père, j'ai prié Dieu et il m'a délivré de toute espèce de tentations. » L'abbé lui répondit : « Retournez-vous-en vite, et conjurez-le de vous en envoyer de nouvelles, de peur que le relâchement et l'indifférence ne s'emparent de votre cœur. » (*Lohn.* Bibl. III. 317).

c. Une personne qui avait une grande opinion d'elle-même, disait un jour à un sage vieillard qui aimait qu'on lui parlât souvent des luttes continuelles que le chrétien doit soutenir, qu'elle ne remarquait aucun combat dans son cœur; sur quoi le sage vieillard lui répondit : « Vous ressemblez à une maison qui a des portes ouvertes de tous côtés. Si vous vous hâtiez de fermer vos portes et de repousser les mauvaises pensées, elles se soulèveraient et voudraient à toute force pénétrer, et alors vous vivriez dans une lutte perpétuelle. » (*Ibid.* III. 318).

d. Un prêtre qui savait les tentations nombreuses et cruelles auxquelles un jeune homme était en proie, eut compassion de lui et lui promit de prier que le Seigneur l'en délivrât. Mais le jeune homme lui répondit : « Oh ! je vous en conjure, ne priez pas que je sois exempt de tentations, mais seulement que j'obtienne le courage et la force de les surmonter, car je sens qu'elles me sont salutaires. Avant qu'elles vinssent me réveiller de mon engourdissement, je n'avais ni piété,

ni amour de Dieu ; je regarde chaque tentation comme une voix qui m'avertit que le moment est venu de combattre pour mon Dieu, et de lui prouver que je l'aime plus que toutes choses. Ce n'est pas en temps de paix mais à la guerre qu'on apprend à connaître la valeur du soldat, comme ce n'est pas dans la prospérité mais dans l'infortune que l'on apprend à connaître la fidélité d'un ami. » (*Ibid.*).

e. Saint François fut violemment tourmenté, pendant quelque temps, par une passion qui précipite dans de grands malheurs ceux qui s'y abandonnent. Il écrivait à ce sujet à sainte Françoise : « Je suis en butte à des attaques si fortes qu'il me semble que je n'ai pas la force de les repousser et que je succomberais s'il s'en présentait l'occasion. Néanmoins, plus je me sens faible, plus ma confiance augmente ; car je suis assuré que, au moment du danger, Dieu me donnerait une force si grande, que je déchirerais mes ennemis comme de timides agneaux. » (*Silbert's Hausb.* S. 360).

f. Un saint ermite se sentant délivré d'une tentation qu'il avait eue pendant longtemps, s'en plaignit affectueusement au Seigneur en lui disant : « Hélas ! Seigneur, je ne suis plus digne de souffrir et d'être affligé par amour pour vous ? » (*Idem.* p. 362).

SENTENCES.

a. « Le serviteur de Dieu ne saurait vivre ici-bas sans éprouver absolument aucune tentation ; car personne n'obtient la couronne du triomphe sans être vainqueur, personne ne vainc sans combattre, et nul ne peut combattre s'il n'est attaqué ? » (*S. Aug.* sup. Ps. 60).

b. « Aussi longtemps que l'âme est revêtue d'un corps, elle marche à travers les ronces et les épines et ne saurait échapper aux attaques et à l'aiguillon des tentations. » (*S. Hieron.* sup. epist. ad Galat.).

c. Les tentations, bien que onéreuses et pénibles pour l'homme, lui sont cependant très-utiles; elles le purifient, l'humilient et le rendent prudent (*Thom. a Kemp.* Imitation 1, 13).

d. Le combat contre les tentations est très-salutaire aux fidèles; car quand on a toujours sa faiblesse présente devant les yeux, on ne saurait être fier de sa sainteté (*S. Prosp.* De vocat. gent.).

e. Le philosophe Sénèque écrivait ces belles paroles: « Dieu traite son fidèle serviteur comme un père raisonnable son fils; il ne l'amollit point, mais il le met à l'épreuve, le fortifie et le dirige d'après la sagesse de ses plans. — Je vous prends pour un misérable, si jamais vous n'avez essuyé de malheur, et si vous avez passé votre vie sans combattre. Personne ne connaît, et vous-même vous ignorez l'étendue de vos forces, car pour les connaître, il faut avoir été mis à l'épreuve; c'est pourquoi nul ne sait ce qu'il peut, s'il ne l'a appris par la tentation. Les cœurs nobles et généreux se réjouissent d'être quelquefois visités par les souffrances et les tribulations, comme de vaillants soldats se réjouissent après la victoire. » (*Senec.* lib. de Provid. c. 1 et 2).

COMPARAISONS.

a. Plus un arbre est agité par les vents, plus aussi ses racines s'étendent, s'il a la force de leur résister; et

alors il n'en devient que plus solide. Ainsi la vertu s'affermit par les tentations, quand elle leur a résisté.

b. De même que des viandes, quoique excellentes, se corrompent et se gâtent avec le temps, si on ne les conserve en y mêlant du sel, de même la vertu s'affaiblit et s'éteint, si Dieu ne la préserve par le sel des souffrances et des tribulations.

c. Comme le blé qui passe à travers le crible se sépare de la paille et se purifie, ainsi notre âme se dégage de la paille de nos fautes, chaque fois qu'elle passe par le crible des tentations.

d. L'esprit de l'homme se purifie par les souffrances et les tentations, comme la mer par les tempêtes, l'air par l'orage, l'épée couverte de rouille par le frottement.

e. Comme le fer s'amollit au feu et se durcit de nouveau sous les coups du marteau, ainsi l'homme devient humble en passant par le feu des tribulations, de même qu'il s'affermit et se fortifie sous les coups du malheur.

Septième demande.

Mais délivrez-nous du mal. — 1. Nous devons avant tout prier d'être délivrés du plus grand de tous les maux, le péché.

a. La première preuve que le péché est le plus grand de tous les maux, se rencontre déjà dans la création du monde. Dieu, à qui un seul acte de sa volonté avait suffi pour créer, n'hésita pas cependant à faire le sacrifice de son Fils unique, qui se laissa condamner à souffrir la mort à la fois la plus douloureuse et la plus

humiliante, pour racheter l'homme perdu par le péché. — Quel mal ce doit donc être que le péché !

Toute l'Ecriture sainte, d'un bout à l'autre, nous fait voir que le péché est la source de tous les maux ; que toutes les souffrances, les calamités et les désastres de la vie ont leur principe dans le péché. La faute d'Adam nous ferma l'entrée du paradis, et par elle la mort est entrée dans le monde. — Le déluge est une punition du péché. — Les crimes des villes pécheresses de Sodome et de Gomorrhe eurent le plus épouvantable dénouement. — Toutes les plaies d'Egypte furent autant de châtiments dont Dieu punit l'endurcissement des Egyptiens. — Des milliers d'Israélites allèrent dans le désert, et y périrent par le glaive en punition de leurs fautes. Plusieurs périrent à cause de leur intempérance. Tous ceux qui étaient sortis de l'Egypte, à l'exception de deux, moururent dans le désert et ne purent entrer dans la terre qu'ils souhaitaient si ardemment de voir. Même dans la terre promise, les Israélites expièrent leurs péchés par des guerres nombreuses que Dieu leur suscita. — Il y eut une longue et terrible sécheresse du temps d'Elie, et la famine qui la suivit fut une punition du péché. — Ce fut en punition de leur infidélité que les Israélites furent captifs en Assyrie, et, plus tard, les habitants du royaume de Juda à Babylone. — Nous avons une autre preuve de l'énormité du péché dans la ruine de Jérusalem. — Que le péché soit le plus grand de tous les maux, c'est ce que reconnurent clairement Joseph, Suzanne, le courageux Eléazar, car ils firent peu de cas des biens temporels et de la mort même, lorsqu'il leur fallut choisir. — Le royal pénitent, David, pleura amèrement sa chute et composa, en signe

de son repentir, les Psaumes de la pénitence. — Pierre déplora sa faute comme le plus grand malheur; et sainte Madeleine, bien qu'elle eût appris de la bouche même du Seigneur que ses crimes lui étaient pardonnés, ne laissa pas de les pleurer pendant toute sa vie. — Le bon larron estimait que les douleurs qu'il endurait sur la croix n'étaient pas en proportion avec ses péchés; c'est pourquoi il ne demanda pas, comme celui qui était à gauche, d'être délivré de la croix, mais il se contenta de prier que ses crimes lui fussent pardonnés.

b. Une veuve, nommée Olympie, menait une vie remarquable par sa sainteté et sa pureté. Son temps, ses soins, sa fortune, étaient exclusivement consacrés à des œuvres de piété et de miséricorde; car elle possédait une immense fortune. De riches et avides bourgeois de Constantinople prirent plaisir à la persécuter et à lui intenter des procès. Réduite enfin à la misère, elle écrivit à saint Jean Chrysostôme pour lui raconter ses malheurs. Mais ce Père de l'Eglise lui déclara qu'elle avait tort de considérer comme un malheur ce qui venait de lui arriver? On vous enlèvera peut-être juridiquement votre fortune, et alors on vous ôtera le soin de l'administrer et de la distribuer aux pauvres, comme c'était votre coutume. On vous bannira de la ville pour vous laisser errer à travers de lointaines contrées, c'est-à-dire que vous ferez pour Dieu ce que tant d'autres font par curiosité. On vous fera peut-être mourir, ou, en d'autres termes, on vous obligera à payer plus tôt une dette qu'il faudra tôt ou tard acquitter, et la mort vous conduira dans le pays des célestes jouissances. Rappelez-vous cette parole que je vous ai dite souvent

et que je vous répète : « Une seule chose est à craindre, le péché. » (*Vaterunser Erklærung*. 244).

c. L'amour que les saints avaient pour Dieu et le soin qu'ils prenaient de leur âme, leur faisait supporter, quand il le fallait, les peines, les tribulations, et la mort même plutôt que de commettre un seul péché mortel. C'était là l'unique mal qu'ils craignaient. Comme on demandait à un de ces saints, au nom de l'empereur, de faire seulement une seule fois une action que sa conscience repoussait, il fit cette remarquable réponse : « Vous exigez seulement, dites-vous, que je consente une seule fois, à une mauvaise action, c'est comme si l'on tenait à quelqu'un ce langage : je vous demande seulement de me permettre de vous couper une seule fois la tête. » (*S. Théodore, prêtre de Constantinople*).

d. Blanche, la pieuse mère de saint Louis, roi de France, répétait souvent ces paroles à son fils encore enfant : « Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a pas sur la terre d'autre mal que le péché. — Quelle que soit l'étendue de mon amour pour vous, je préférerais vous voir étendu mort dans un cercueil plutôt que d'apprendre que vous avez eu le malheur de commettre un seul péché mortel. » (*Stolb*. R. G. V. 23).

e. Saint Louis demandait un jour au prince de Joinville ce qu'il ferait s'il avait à choisir entre commettre un péché mortel ou se voir infecté de la lèpre ? — Joinville se hâta de repondre qu'il préférerait commettre dix péchés mortels plutôt que d'être une seule fois infecté de cette contagion. Sur quoi le roi lui fit cette remarque : « Vous ne savez pas ce que c'est qu'offenser Dieu. Sachez qu'il n'existe pas de plus grand mal que le péché mortel; car quelque regret qu'on ait de l'avoir

commis, on n'est jamais certain, à l'heure de la mort, de l'avoir entièrement expié. » (*Vie de Louis IX*).

f. Un cultivateur qui avait souffert de grands dommages pendant la guerre, se consolait par ces paroles : « J'ai certainement éprouvé de grandes pertes, mais il il y a loin de ce malheur à celui d'avoir commis un péché mortel. » (*Fr. Stapf. Handb.* S. 113).

g. Un savant Perse, nommé Buzurge-Mihir, interrogé un jour par le roi Nouschirvan qui lui demandait quel était, selon lui, le plus haut degré d'infortune sur la terre, lui répondit : « D'après ma conviction, sire, celui-là est le plus misérable et le plus malheureux des hommes, qui, arrivé à la fin de sa carrière terrestre, ne peut se rappeler aucune noble action, sur laquelle il puisse jeter un regard de complaisance. » — (*Nach Herbst's Exempelb.*).

h. On lit dans les écrits du philosophe Cicéron : « Au milieu des revers et des contradictions, le sage doit se consoler par cette pensée qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'autres maux que les fautes que l'on commet. » (*Quest. Tusc.* I, 3).

On peut encore citer ici cette belle exclamation. « Faites, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu seulement que nous évitions le péché (1). »

2. Nous pouvons aussi demander dans nos prières d'être délivrés des maux temporels.

a. Nous voyons, dans l'ancien Testament, que Dieu exauça la prière d'Ismael et d'Agar qui le priaient de calmer la soif ardente qui les tourmentait. — Il exauça

(1) Voir d'autres exemples se rapportant au même sujet, chap. V[e], III[e] vol.

aussi, près de la fontaine de Haran, l'humble prière du serviteur d'Abraham ; celle de Jacob, qui craignait son frère Esaü ; celle de Moïse, qui pria si souvent, sur les bords de la mer Rouge, pour le peuple Israélite, lorsqu'il manquait d'eau, etc. — Il prêta aussi une oreille favorable à la prière de Samuel, pendant la guerre (1. *Rois*, 7, 8). ainsi qu'aux prières que David adressait à Dieu lorsqu'il était en butte aux persécutions incessantes de ses ennemis ; à la prière que Jonas épouvanté fit au Seigneur dans le ventre de la baleine. — Elie demanda à Dieu de faire tomber la pluie devenue si nécessaire (3. *Rois*. 17). — Lorsque Judith se disposait à partir pour aller tuer Holopherne, elle se réfugia dans la prière et exhorta ses concitoyens à unir leurs supplications aux siennes pour détourner le danger qui les menaçait. — Esther disait à Mardochée : « Rassemblez tous les Juifs que vous pourrez trouver et priez tous pour moi. » Et le danger de la mort qui les menaçait fut détourné (*Esth.* 4.). — Suzanne priait le Seigneur en versant des larmes, et elle fut inopinément sauvée par la sagesse de Daniel (*Daniel*, 13.). — Nous lisons que toutes les fois que Judas Machabée priait le Seigneur, il était vainqueur. Deux fois il fut vaincu, mais nous ne voyons pas qu'il eût alors prié avant de combattre (1. *Mach.* c. 9 et 11. — Le divin Sauveur nous montre lui-même par son exemple à la montagne des Olives, lorsqu'il pria son Père « d'éloigner de lui ce calice », que nous pouvons prier Dieu qu'il nous délivre des maux temporels. — Lorsque Pierre était en prison, et que déjà le jour approchait où il allait être exécuté, toute la communauté des fidèles pria pour sa délivrance, et il fut sauvé.

b. Lors du voyage que saint Augustin fit en Afrique en 388, il logea quelque temps à Carthage chez un de ses amis, nommé Innocent, homme d'une grande piété, qui eut longtemps à souffrir de certaines fistules hémorrhoïdales. Il avait déjà subi plusieurs opérations, et déjà on le croyait guéri, lorsque les médecins découvrirent une fistule qu'ils avaient laissé subsister par mégarde et qu'ils déclarèrent ne pouvoir être enlevée sans danger pour sa vie. On fixa un jour pour cette opération. Pendant cet intervalle, il fut visité par un grand nombre de personnes pieuses, et entre autres par Saturnin, évêque d'Uzale en Afrique. — Un jour que, suivant leur coutume, elles vinrent sur le soir voir le malade, il les pria de la manière la plus attendrissante d'assister le lendemain matin à ses funérailles plutôt qu'à ses souffrances, ce que tous lui promirent. Ensuite, continue saint Augustin, nous nous mîmes en prières, et nous étant agenouillés et prosternés en terre selon notre coutume, le malade s'y jeta lui-même avec tant d'impétuosité, qu'il semblait que quelqu'un l'eût fait tomber rudement, et il commença à prier. Mais qui pourrait exprimer de quelle manière, avec quelle ardeur, quels transports, quels torrents de larmes, quels sanglots, tellement que tous ses membres en tremblèrent et qu'il en était presque suffoqué. Je ne sais si tous les autres priaient, pour moi je ne le pouvais faire, je disais seulement en moi-même ce peu de mots : « Seigneur, quelles prières de vos serviteurs exaucerez-vous, si vous n'exaucez celle-ci ? » Là-dessus nous nous levâmes et, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, nous nous retirâmes. — Le lendemain matin, les assistants se retrouvèrent chez le malade

comme ils le lui avaient promis. Les médecins entrent, on prépare tout pour l'opération, on délie les bandages; le médecin regarde, cherche de l'œil et de la main l'hémorrhoïde qu'il devait découvrir. Enfin, après avoir bien regardé, il trouve une cicatrice très-ferme. — Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer la joie que tous ceux qui étaient présents ressentirent en ce moment, et les actions de grâces qui furent rendues à Dieu ; il vaut mieux le laisser penser que de le dire. — Telle est l'histoire que nous raconte saint Augustin dans un de ses ouvrages (*De Civit. Dei*, l. 22, c. 6.).

c. Le 24 janvier de l'année 447, un dimanche, vers neuf heures du matin, on entendit tout-à-coup, à Constantinople, un bruit extraordinaire qui fut suivi d'un autre, semblable au bruit de plusieurs voitures. Les habitants, croyant que c'était des signes précurseurs d'un tremblement de terre, s'enfuirent en toute hâte de la ville. On emportait ceux qui étaient dans l'impossibilité de marcher ; les malades dans leurs lits, les enfants dans leurs berceaux ; dans moins d'une heure, les églises, les palais, les maisons et les rues de la ville, tout était bouleversé et offrait l'aspect le plus désolant. Puis eut lieu la première secousse qui renversa les édifices avec un horrible fracas ; ce bruit fut suivi de plusieurs secousses qui se succédèrent sans interruption. La terre paraissait chanceler sur ses bases. Les anciens et les nouveaux remparts de Constantinople, cinquante-deux tours, une foule considérable d'églises et de palais, la plupart des monuments publics, des colonnes et des statues offraient le plus désolant spectacle. — Le tremblement de terre dura plusieurs jours. L'empereur, le sénat, la cour et toute la masse du peuple, retirés à la

campagne, étaient en prière, et, le cœur consterné, élevaient vers le ciel leurs mains suppliantes. Toute la contrée qui environnait la ville ressemblait à un temple, chaque cœur était un autel où chacun, dans sa détresse, implorait sur lui et sur les siens la miséricorde du Seigneur. — Nécessité apprend à prier. — Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que ceux qui depuis longtemps avaient oublié de prier, ou qui jusqu'alors s'étaient moqué de cette pratique, furent tout-à-coup convaincus de son efficacité, et oubliant leurs railleries, se joignirent aux autres pour demander à Dieu, dans toute l'humilité de leur cœur, qu'il daignât les secourir. Dieu, effectivement, épargna la vie des habitants, car personne ne périt victime lors de ce terrible phénomène (*Stolb.* R. G. B. 16.).

d. Lorsque le redoutable Attila pénétra dans les Gaules, la ville de Troyes, quoique dépourvue de garnison et de fortifications, fut néanmoins sauvée, grâce à la prière de son évêque, saint Loup. Tandis que le feu et la flamme ravageaient le pays d'alentour, le saint, se rappelant ces paroles du Seigneur : « Poussez vos cris vers moi, dans le temps de la tribulation, et je vous sauverai » (*Ps.* 49.), adressa une fervente prière au Seigneur pour le conjurer de conserver la ville. Puis il marcha courageusement au devant de l'ennemi. — On vit alors se vérifier cette parole : « Que le cœur des puissants, semblable à un torrent, est entre les mains du Tout-Puissant. » Attila fut touché de la figure vénérable du saint, son cœur s'attendrit, et il promit à l'évêque qu'il épargnerait la ville. Il tint fidèlement sa parole (*Idem.* v. 17.).

3. Les maux temporels sont souvent très-utiles au salut.

a. Saint Ignace a fait lui-même l'expérience de cette vérité. — Lors du siége de la ville de Pampelune en Espagne, un boulet de canon fit à la jambe de ce valeureux guerrier une blessure si grave, que les médecins desespérèrent presque de sa guérison. Cet événement tourna au salut de son âme. Pendant son indisposition qui dura longtemps, ayant demandé des romans à lire, le hasard ou plutôt la Providence voulut qu'il ne s'en trouvât pas un seul dans le château de Loyola. On lui donna en place une *Vie de Jésus-Christ* et la *Fleur des Saints.* Quelque ennuyeuses que lui parussent ces lectures, il finit par y prendre goût. Bientôt la pensée de l'amour incomparable d'un Dieu, et les méditations sur les vertus des saints, lui firent verser des larmes. Il vit avec effroi la grandeur de ses égarements, il pleura d'avoir couru avec tant d'empressement après les vanités du siècle et d'avoir négligé le salut de son âme. Ignace s'était mis au lit, pécheur froid et indifférent, il en sortit bientôt pénitent austère pour devenir un des plus illustres serviteurs de Dieu. (*Sa vie*).

b. Saint Servulus était paralytique dès son enfance, et ne pouvait faire aucun mouvement, ni des pieds ni des jambes, encore moins rester assis ou couché sans éprouver de grandes douleurs. Dans cet état, il remerciait le Seigneur son Dieu de lui avoir donné l'occasion de faire son salut. Il bénissait les conseils de la Providence et chantait à certaines heures déterminées du jour des cantiques de louanges et des psaumes à la gloire de Dieu (*S. Greg. M.* Dial. I. 5.).

c Saint François Xavier qui prêchait l'Evangile dans les Indes, ayant érigé des croix sur presque tous les

chemins, un païen vint à passer devant l'une d'elles, qui lui tomba sur une épaule et lui fit une grave blessure. C'était là sans doute un fait purement fortuit et qui ne tenait nullement du prodige, car un violent orage qui régnait en ce moment avait creusé la terre où la croix se trouvait enfoncée, et le plus léger vent aurait suffi pour l'abattre. Cependant le païen prit la chute de cette croix et la blessure qu'il venait de recevoir comme un avertissement à embrasser le christianisme ; ce qu'il fit en effet dès qu'il fut guéri de son indisposition. — C'est ainsi que souvent des malheurs inattendus fondent sur des chrétiens lâches et morts entièrement à la vie de la grâce. Heureux quand ils y voient un avertissement qui les presse à devenir des chrétiens plus fervents (*Herbs't.* Exempb. II. 284.).

d. Le baron de Géramb s'étant attiré la haine des Français par ses liaisons avec la maison impériale de l'Autriche, il fut pris et conduit à Vincennes, où il fut tenu prisonnier jusqu'à ce que le triomphe des alliés vint lui rendre la liberté. Sa captivité le fit rentrer en lui-même et embrasser la carrière sacerdotale, qu'il parcourut plus tard en menant une vie exemplaire ; car dès qu'il eut recouvré la liberté, il dit adieu au monde et entra dans l'ordre des trappistes. Voici ce qu'il écrit lui-même à ce sujet : « Je suis devenu trappiste, parce que ma longue captivité dans la tour du château de Vincennes, et mes barreaux de fer, m'ont appris mieux que tous les livres, que tous les amis s'enfuient et se retirent quand nous sommes dans le besoin et qu'une fortune ennemie menace de nous anéantir ; j'y ai appris que nous n'avons qu'un véritable ami, notre Sauveur, qui jamais ne nous abandonne.

Ils m'ont appris que toutes les prospérités, toutes les joies, tous les honneurs de la terre, en un mot tout ce qui est passager s'évanouit comme une vaine fumée. Je suis devenu trappiste pour faire pénitence des péchés que j'ai commis pendant les années d'agitation de ma vie passée. A Dieu ne plaise que je sois jamais considéré dans le monde que comme un pécheur pénitent. Qu'on me regarde donc comme un homme qui, après avoir reconnu la vanité des choses du monde et l'énormité de ses fautes, est entré dans l'ordre des trappistes pour y travailler, prier, pleurer et mourir sur la paille et la cendre » (*Pèlerinage à Jérusalem*).

e. Saint François le Séraphique appelait les maladies et les douleurs ses sœurs. Un des religieux de son ordre l'avertissant pendant une grave maladie qui lui causait les plus vives douleurs, de prier le Seigneur d'adoucir ses souffrances, il récita à haute voix cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes dans le ciel, je vous rends grâces pour les douleurs amères que je souffre, je prie votre bonté de les augmenter loin de les diminuer ; car elles sont pour mon salut » (*S. Bonav.* in vit. c. 14.).

f. Un marchand ayant prié sainte Thérèse de le recommander à Dieu dans ses prières, la sainte lui accorda sa demande. Lorsqu'elle le vit dans la suite, elle lui adressa ces paroles : « Je vous ai recommandé à Dieu, et il m'a révélé que vous êtes écrit dans le livre de vie. Pour vous le prouver, je vous déclare que dès à présent rien ne vous prospérera plus sur la terre. » — Ce que sainte Thérèse avait prédit, arriva ; car peu de temps après les vaisseaux que le marchand avait sur la mer coulèrent à fond, et il eut la douleur de voir que plu-

sieurs autres marchands étaient impliqués dans sa perte. Cependant ses amis vinrent à son secours, et l'aidèrent à équiper un autre vaisseau, afin qu'il pût réparer au moins une partie de ses pertes. Mais peu de temps s'écoula, et ce vaisseau fit encore naufrage. A cette nouvelle, le marchand se rendit volontairement en prison, d'où cependant ses amis ne tardèrent pas à le retirer, connaissant son innocence. Il tomba bientôt dans la plus affreuse pauvreté, sans perdre toutefois la sérénité de son âme, car il se réjouissait de ne posséder plus que Dieu, et de pouvoir vivre uniquement pour lui. Il termina sa vie par une sainte morte (*Silbert's Hausb.* S. 131.).

g. Lorsque saint François Xavier était à Lisbonne, il fut souvent affligé en voyant que tout lui prospérait au gré de ses désirs. Il se serait cru dans la disgrâce de Dieu s'il n'eût été visité de temps en temps par quelque revers. Lorsqu'il lui arrivait de souffrir quelque chose, il s'écriait aussitôt : « Encore davantage, Seigneur, encore davantage ! » — Lorsqu'il avait à essuyer quelque contre-coup fâcheux, il faisait entre autres cette prière : « Seigneur, ne m'enlevez pas cette croix, à moins que ce ne soit pour m'en envoyer une plus grande » (*Idem.* p. 124 et 136).

h. Rufin raconte au sujet d'un pieux vieillard, ermite, habituellement malade, que, quand il se sentait débarrassé de sa maladie pendant toute une année, il en était tellement affligé qu'il versait des larmes, et adressait au Seigneur ces touchantes paroles : « Seigneur, vous m'avez abandonné, puisque vous n'avez pas daigné, pendant toute une année, me visiter » (*Vita Patr.*).

i. Sainte Thérèse ne voulait pas non plus vivre sans souffrances ; elle disait au Seigneur : « Faites-moi souffrir ou mourir. »

j. Saint Augustin avait coutume de s'écrier : « Seigneur, arrachez, brûlez, dans cette vie, mais épargnez-moi pour l'autre. »

k. Un aveugle s'était fait conduire sur le tombeau de saint Thomas de Cantorbéry pour obtenir, à force de prières, la grâce de recouvrer la vue. Sa prière fut exaucée, et il recouvra la vue. Plus tard, lorsque les premiers transports de sa joie furent passés, il se souvint qu'il avait oublié d'ajouter qu'il ne la demandait à Dieu qu'autant qu'elle serait dans l'intérêt de son salut. Il retourna sur la tombe du saint, et demanda dans sa prière que si la vue lui était moins avantageuse pour le salut de son âme que la cécité, il conjurait le saint de lui obtenir qu'il redevînt aveugle ; ce qui lui arriva effectivement. Il consacra le reste de sa vie au service de Dieu, et il mourut de la mort des prédestinés (*Vaterunser-Erklærung.* S. 81.).

SENTENCES.

a. Tout ce que Dieu envoie à l'homme est un présent de sa bonté. Lui envoie-t-il la prospérité, c'est une marque qu'il veut le consoler ; l'éprouve-t-il, au contraire, par l'adversité, c'est un avertissement qu'il lui donne dans son amour (*S. Aug.* Epist. 87.).

b. Les tribulations humilient l'orgueil, stimulent la paresse, disposent à la patience et nous révèlent l'inanité du monde (*S. Chrys.* Hom. 66.).

c. Examinez, et vous verrez tout ce qu'on souffert

les saints. Salomon nageait dans l'abondance, et c'est peut-être là la cause de sa chute (*S. Hieron.* De Vig. ép. 22).

d. Les dieux du paganisme étaient ornés de couronnes; l'or, les lauriers, les fleurs brillaient sur leur front. Notre Dieu et notre roi, Jésus-Christ, n'a choisi aucune de ces couronnes; la sienne était faite d'épines, et il nous l'offre à tous. Celui qui nous présente, au moment de la tribulation, sa croix et ses épines, nous donnera aussi au temps de la joie la couronne de la gloire et un diadème pour parure; il nous donnera, comme dit Isaïe (61, 3.) une couronne au lieu de cendre, l'huile de la joie au lieu de la tristesse, un vêtement de fête en place de l'affliction de l'esprit (*Tertull.* De cor. milit. c. 7).

e. Si le Seigneur nous envoie de grandes tribulations, c'est une marque qu'il a de grands desseins sur nous, et qu'il veut que nous devenions des saints. C'est pourquoi si vous désirez sérieusement devenir un grand saint, priez-le de vous conduire par la voie des grandes souffrances. Nul bois n'est plus propre à allumer et à entretenir le feu de l'amour divin que le bois de la croix (*S. Ign. Loyol.*).

f. C'est dans les tribulations, les contradictions, les souffrances et les mépris que l'on voit si ceux qui vivent dans l'Eglise de Dieu sont de la paille ou du froment. Ceux qui montrent du courage et de la patience en pareil cas, sont du froment, les autres ne sont que de la paille, paille souvent très-légère à proportion qu'ils s'élèvent davantage et montrent ainsi plus à découvert l'orgueil de leur néant (*S. Aug.* sup. Psalm. 60).

COMPARAISONS.

a. Une pieuse personne réduite à une extrême misère se plaignait un jour à saint François de Sales, lui disant qu'elle n'avait presque plus le courage de souffrir plus longtemps. Le saint et compatissant évêque la consola par ces paroles : « Voyez, ma pieuse âme, vous êtes sur la terre une épouse de Jésus crucifié, mais non encore de Jésus glorifié ; c'est pourquoi votre robe nuptiale ne se compose pas encore de chaînes et d'anneaux d'or, mais de croix, de clous et d'épines; voilà pourquoi votre festin nuptial est encore assaisonné de fiel et de vinaigre; mais là haut, si vous avez la patience de demeurer ici-bas une épouse de Jésus crucifié, vous deviendrez une épouse de Jésus glorifié, et, au lieu d'une couronne d'épines, votre époux ornera votre tête de la couronne de la gloire éternelle. »

b. Saint Jean l'ermite se servait de cette comparaison pour consoler une personne malade : « De même qu'un bon savon et une forte lessive détruisent les taches de nos vêtements, ; de même la maladie et la douleur du corps purifient l'âme des souillures du péché. »

c. De même que la cire a besoin d'être amollie par le feu pour recevoir fidèlement l'empreinte du cachet; de même aussi le cœur a besoin d'être adouci par le feu des tribulations, afin que l'image du divin Sauveur puisse s'y graver et y laisser des traces durables.

d. Presque tout ce qui est nécessaire à la vie a besoin d'un long travail de préparation. Le champ, pour produire des fruits, réclame le secours de la charrue ; le blé, pour donner un pain succulent, a besoin d'être

battu, criblé, moulu, amolli, pétri, et enfin cuit au feu. On pressure le raisin, on presse le fruit de l'olivier; combien de préparations ne doit pas subir le chanvre avant qu'on puisse en faire une toile convenable ? S'il en est ainsi, qu'y a-t-il d'étonnant si le Seigneur exige que nous subissions tant de transformations pour être jugés propres à entrer dans son royaume?

3. DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Bien que le *Pater* nous ait été enseigné par le Fils de Dieu lui-même, et que, quand nous le récitons au nom de Jésus, nous prions de la manière et avec les paroles dont il nous a appris à le faire, la pensée de notre faiblesse et de l'impuissance de notre prière réveille cependant en nous la crainte que notre prière ne soit point exaucée. Nous savons, en effet, que Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais seulement ceux qui l'honorent et accomplissent sa volonté (*Jean*, 9, 31). C'est pourquoi nous avons besoin que quelqu'un intercède en notre faveur; aussi notre mère, la sainte Eglise, nous renvoie-t-elle à la plus puissante avocate, à la mère de Dieu elle-même, en nous apprenant à joindre au *Pater* la Salutation Angélique. Cette prière consiste en une salutation, la plus belle que la sainte vierge ait entendue, et en une tendre et touchante invocation. Cette salutation dont Dieu, par le ministère de l'archange Gabriel réjouit cette mère de toute pureté, nous voulons nous aussi la lui adresser et contribuer à la vérification de cette prophétie qui lui a été faite dans une sainte inspiration : « Désormais, je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles » (*Luc*, 1, 48.).

1. *De l'Ave Maria, ou Salutation Angélique.* — *a.* De tout temps, ç'a été un usage constant et une coutume générale d'honorer Marie par cette salutation. Dans une antique liturgie attribuée à saint Jacques, on trouve déjà cette invocation. On y lit : « Célébrons la mémoire de la sainte, IMMACULÉE et glorieuse Vierge Marie, afin que nous obtenions toute miséricorde par son intercession ; » puis viennent ces paroles de la Salutation Angélique : « Je vous salue Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni, » parce que vous avez enfanté le Sauveur de notre âme (*Litur. S. Jacq. apôt.*).

Saint Chrysostôme écrit de même dans sa liturgie : « Il est vraiment juste et convenable que nous vous honorions, ô Mère de Dieu, à jamais bienheureuse et immaculée Vierge, vous qui êtes plus respectable que les Chérubins et plus magnifique que les Séraphins, vous qui, dans votre virginité, avez enfanté le Fils du Très-Haut! Nous vous louons, nous vous saluons, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, etc., parce que vous avez mis au monde le Sauveur de notre âme » (*S. Chrys.* Liturg.).

Saint Athanase récitait aussi la Salutation Angélique lorsqu'il disait : « Nous ne cesserons de vous louer, sainte et bienheureuse Vierge Marie. Nous poussons des cris vers vous ; souvenez-vous de vos enfants, ô très-sainte Vierge qui avez enfanté dans votre virginité. — Nous vous saluons, Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; les hiérarchies des Anges s'unissent aux habitants de la terre pour vous bénir! Vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni est le fruit

de vos entrailles, Jésus. Priez pour nous, notre souveraine et la mère et l'épouse du Seigneur » (*S. Athan.* in Evang. de Deipar.).

Quant à cette prière : « Sainte Marie, mère de Dieu, etc., » ajoutée à cette Salutation, plusieurs théologiens pensent qu'elle y fut annexée par les Pères du concile d'Ephèse, mais il est plus vraisemblable que ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, » le furent seulement en 1508, et que celles qui terminent « maintenant et à l'heure de notre mort » ont encore une origine plus récente et proviennent des franciscains (Voir *Wetzers Kirchenlexicon.* B. I. 563.).

b. Le premier hérétique qui osa contester à Marie le titre si glorieux et si consolant de mère de Dieu, fut Nestorius, patriarche de Constantinople. Il prêchait que Jésus-Christ est le fils naturel de Marie, et, par conséquent, que Marie ne doit pas être appelée mère de Dieu, mais seulement mère de Jésus. On rassembla en 431, sous le pape Célestin, un concile général à Ephèse. Déjà, avant le point du jour, une foule immense de peuple était réunie devant la porte de l'église dans laquelle les évêques examinaient la doctrine de Nestorius. Il attendit jusqu'au soir que le jugement fût prononcé. Lorsque la nouvelle se répandit que l'erreur avait été condamnée et que la sainte Vierge fut de nouveau proclamée mère de Dieu, le peuple éclata en de solennelles actions et remercia le Seigneur du privilége qu'il avait fait à Marie en l'élevant au-dessus de toutes les créatures. On entendait surtout répéter ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous » (*Théodoret*, Hist. eccl.).

Le premier mot de la Salutation, *Ave*, renversé, forme *Eva*. Ceci doit nous rappeler, chaque fois que nous récitons l'*Ave Maria*, que, si Eve a été trompée et vaincue par le serpent, Marie, de son côté, lui a écrasé la tête (par son Fils) ; — que, si Eve est notre mère selon la chair, Marie l'est devenue selon la grâce, et enfin, que si, par sa désobéissance, Eve a posé les fondements de notre perte, Marie, par son obéissance (« Voyez, je suis la servante du Seigneur, ») a jeté ceux de notre salut.

2. *De l'Angelus.* — *a.* Nous comprenons, sous cette dénomination, la prière de la salutation Angélique que l'on récite trois fois dans la journée, le matin, à midi, le soir, au son de la cloche. L'introduction de cette prière est due aux nouvelles désespérantes qu'on reçut de Jean XXII. Déjà depuis près d'un siècle on avait coutume d'annoncer l'heure de la cessation du travail, nommée couvre-feu (ignitegii), par le son de la cloche. En 1327, le pape ordonna, par une bulle, que l'on réciterait trois fois l'*Ave Maria*, lorsqu'on sonnerait la cloche du soir. Une indulgence fut accordée à tous ceux qui feraient cette prière avec dévotion. Après l'établissement de cette pratique, on resta pendant 41 ans sans la réciter jamais que le soir. Mais en 1368, le concile de Lavaux ordonna, sous peine d'excommunication, à tous ceux qui avaient charge d'âmes, de faire sonner aussi la cloche au moment du lever du soleil. La prière qui était prescrite consistait en cinq *Pater* en l'honneur des cinq plaies de Jésus, et en sept *Ave Maria* en l'honneur des sept joies de Marie. L'année suivante, il fut statué, par une disposition spéciale du synode de Beziers, qu'on donnerait au point du jour un triple

signal avec la cloche, et que ceux qui l'entendraient réciteraient trois fois le *Pater* et l'*Ave* moyennant vingt jours d'indulgence.

L'usage de donner aussi à midi un signal est dû à l'événement remarquable que nous allons rapporter. En 1456, la ville de Belgrade fut assiégée par les Turcs qui la battirent en brèche pendant quatre mois. Le sultan, désespéré de voir tant d'efforts rester infructueux, résolut de faire un assaut général. Pendant vingt heures, on se battit avec fureur, et déjà ceux qui défendaient la ville, épuisés et abattus par une résistance longue et opiniâtre, pensaient abandonner la défense et capituler avec l'ennemi. — A ce moment, on vit s'avancer un pieux et courageux franciscain, Jean de Capistran, et se présenter aux soldats, un crucifix à la main, et prier Dieu et la sainte Vierge de venir à leur secours; il faisait cette prière : « Hélas! puissante Reine du ciel, abandonnerez-vous vos enfants à la merci des infidèles qui ne cessent de déshonorer et d'injurier votre divin Fils. » — « Où est maintenant le Dieu des chrétiens ? » Et en faisant cette prière, il versait des larmes abondantes. Animés par ces prières et par les larmes que le saint homme venait de répandre, les chrétiens s'élancèrent avec une impétuosité héroïque sur les Turcs qui déjà pénétraient dans la ville, en massacrèrent plusieurs milliers et mirent le reste en fuite. Cette victoire, aussi glorieuse qu'inattendue, ne pouvait être attribuée qu'à l'assistance du ciel et surtout à l'intercession de Marie. A la nouvelle de ce succès, le pape Calixte III ordonna que dans toutes les églises de la chrétienté on rendrait à Dieu et à la sainte Vierge de solennelles actions de grâces. Pour conserver

éternellement la mémoire de ce grand bienfait et enflammer de plus en plus le courage des chrétiens, le même pape ordonna que dans toute la chrétienté on sonnerait et prierait l'*Angelus* entre deux et trois heures du soir, qui était le moment où la victoire de Belgrade avait été remportée sur les Turcs. Plus tard, cet usage fut transporté à l'heure de midi. Voulant encourager les fidèles à réciter fidèlement cette prière, le pape Benoît III accorda, en 1724, une indulgence plénière à tous ceux qui, recevant tous les mois les sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie, réciteront dévotement la Salutation Angélique, et prieront pour le maintien de la paix entre les princes chrétiens, et pour la propagation de l'Eglise catholique. Le même pape accorde encore une indulgence de cent jours, à ceux qui réciteront l'*Angelus* une fois dans l'année avec un cœur brisé de douleur (*D'après Fleury, Bérault-Bercastel et autres*).

3. *Du saint Rosaire.* — *a.* Voici quelle est, d'après Odescac, l'origine du Rosaire : « Saint Dominique (mort en 1221) avait prêché longtemps dans le midi de la France contre l'erreur des Albigeois. Comme il désespérait du succès de ses efforts, il eut recours à la Mère de Dieu, et ne cessa de prier et de conjurer jusqu'à ce qu'il fut exaucé. A cette fin, il partit de Toulouse et se rendit dans une forêt retirée, se mit à genoux, et demanda avec instance que Dieu et la sainte Vierge lui prêtassent secours et assistance contre les ennemis de la foi. Il passa trois jours et trois nuits en prière. Epuisé, il tomba en faiblesse, et la mère de Dieu lui apparut dans une extase, entourée d'éclat et de magnificence. Elle était escortée de trois reines, et chacune

d'elles entourée de cinquante vierges comme pour la servir. La première reine ainsi que ses compagnes étaient revêtues d'un costume blanc, la seconde avait des vêtements de couleur rouge, et la troisième portait un habit tissu de l'or le plus éclatant. La sainte Vierge lui expliqua la signification de ces symboles : « Les trois reines, lui dit-elle, représentent les trois rosaires; les cinquante vierges qui forment le cortége de chaque reine, les cinquante *Ave Maria* de chaque rosaire, et la couleur blanche représente le mystère joyeux, la couleur rouge le mystère douloureux, et la couleur d'or, le mystère glorieux. Les mystères de la Conception, de la Naissance, de la Vie et de la Passion de mon Fils, de même que ceux de sa Résurrection et de sa Glorification, ajouta la divine mère, renfermés et comme artistement enchâssés dans la Salutation Angélique et la prière du Seigneur, voilà mon rosaire ou la couronne dans laquelle je placerai toute ma joie. Introduis partout cette prière, et les hérétiques se convertiront et les convertis arriveront à la béatitude éternelle. » Consolé et comme ravi d'une telle apparition, saint Dominique retourna dans la ville de Toulouse et se rendit à l'église de la paroisse. Pendant ce temps, raconte la légende, les cloches se mirent d'elles-mêmes à sonner. Les habitants, étonnés d'entendre sonner à une heure si extraordinaire, accoururent en foule à l'église, et l'un d'eux demanda ce que cela pouvait signifier. Alors saint Dominique monta en chaire, et après avoir parlé au peuple d'une voix énergique sur la justice de Dieu et la rigueur de ses jugements, il déclara que, pour les éviter, il n'y avait pas de meilleur moyen que d'implorer la mère de miséricorde, de faire pénitence et de

réciter le Rosaire. Il donna aussi une explication de cette prière et se mit à la réciter à haute voix. — Bientôt on ressentit les effets de cette dévotion. Plusieurs renoncèrent à leurs erreurs, firent pénitence et rentrèrent dans l'Eglise catholique. — Saint Dominique établit ensuite la confrérie du saint Rosaire, pratique qui se répandit rapidement parmi les chrétiens. Le pape Sixte IV (élu en 1471) accorda une indulgence de cinq années et de quarante jours à tous ceux qui le réciteraient dévotement. —Les trois Rosaires pris ensemble forment ce qu'on nomme le Psautier, parce qu'on y récite cent cinquante *Ave Maria* pour figurer les cent cinquante Psaumes. — Au reste, la coutume de réciter de suite plusieurs *Pater* et *Ave Maria* est encore infiniment plus ancienne; ainsi, dans les premiers siècles de l'Eglise, on exhortait ceux qui ne pouvaient prendre part à la prière des Psaumes, à les réciter un certain nombre de fois. Palladius et Sozomène racontent au sujet de saint Paul, un abbé de Lybie qui vivait du temps de saint Antoine l'ermite, qu'il répétait cent fois dans la journée la même prière et qu'il se servait de petites pierres pour les compter. De même saint Benoît, fondateur de l'ordre des bénédictins, avait coutume de réciter pendant le travail, au lieu des heures du jour, des *Pater* et des *Ave Maria*. On se servait pour les compter de boulettes réunies ensemble par un fil. — Lorsqu'on leva le corps de sainte Gertrude, morte en 667, on trouva à côté d'elles de petites boules attachées ensemble les unes aux autres par une petite corde. On se servait déjà à cette époque, comme aujourd'hui, du Rosaire pour déterminer le nombre des *Pater* et les *Ave Maria* (*Nach Herbst's Exempl.* —

Domainko's Lehre in Beispielen und der Anweisung, vom lebendigem Rosenkranze).

b. En 1571, les chrétiens, sous le commandement de don Juan d'Autriche, livrèrent aux Turcs, dirigés par Hali, un combat naval près de Lépante. Le pape Pie V ne cessa, depuis le départ de la flotte, d'implorer Marie et d'adresser de ferventes prières au Seigneur, afin qu'il daignât accorder aux chrétiens la victoire sur les ennemis de la foi chrétienne. Il ordonna d'en faire autant dans tous les couvents; le reste de la chrétienté imita cet exemple. On récita surtout fréquemment et avec dévotion le Rosaire. Le 7 octobre, les deux armées en vinrent aux mains, c'était vers quatre heures de l'après-midi. — Les chrétiens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'une main invisible les protégeait, car le soleil et le vent qui jusqu'alors les avait importunés, devinrent bientôt pour eux un moyen puissant de salut. Peu à peu le soleil donna dans les yeux des infidèles, et le vent, changé tout-à-coup, leur envoya la fumée de l'artillerie. Le combat dura quatre heures. De toutes parts, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on voyait la surface de la mer couverte de sang, de cadavres, de voiles et d'autres débris de vaisseaux ; la défaite des Turcs fut générale. Ils perdirent trente mille hommes; trois mille cinq cents hommes, dont vingt-cinq d'une haute naissance, furent faits prisonniers. Cent trente vaisseaux tombèrent au pouvoir des chrétiens; le reste fut ou brisé contre les rochers, ou coulé à fond, ou dévoré par les flammes; un très-petit nombre parvint à s'échapper. Sur les vaisseaux dont s'emparèrent les chrétiens, on en trouva quinze mille réduits en esclavage, dont on brisa les chaînes et qu'on rendit à la

liberté. Le pape ordonna des prières d'actions de grâces et statua, pour en perpétuer le souvenir, qu'on célébrerait la fête de Notre-Dame des Victoires et qu'on intercalerait dans les Litanies ces paroles : « Secours des chrétiens, ayez pitié de nous. » Comme la dévotion du saint Rosaire avait été un des moyens dont s'était servi le pape Pie V pour implorer le secours de la sainte Vierge sur les armes des chrétiens, il établit que le jour de la fête de Notre-Dame des Victoires on célébrerait aussi celle du Rosaire. Sous son successeur, Grégoire XIII, la fête du Rosaire fut fixée au premier dimanche d'octobre, avec ordre à toutes les églises de la célébrer (*Spondanus in continuat. Baronii*, tom. 2).

c. Un mourant que le souvenir de ses péchés passés minait de désespoir, refusait opiniâtrement de se confesser. Saint Vincent de Paul qui en fut informé se hâta d'accourir auprès de lui, et dès qu'il fut entré, il lui adressa ces paroles : « Mon ami, vous savez que Jésus-Christ est mort pour vous, et vous doutez de sa miséricorde ? » Ah ! que vous offensez l'amour immense qu'il a eu pour vous ! Mais le malheureux répondit au saint ce qu'à peine aurait répondu un démon : « Je veux, lui dit-il, mourir en réprouvé pour déplaire à Jésus-Christ. » — Et moi, reprit aussitôt le zélé pasteur, « je veux vous arracher à la damnation pour lui causer de la joie. » Là dessus, saint Vincent de Paul se tourna vers les assistants, et les invita à prier pour lui le Rosaire, afin d'obtenir, par l'intercession puissante de Marie, la conversion de ce pécheur obstiné. Leur prière ne fut pas infructueuse, car la sainte Vierge fit voir ce qu'elle pouvait auprès du Seigneur. Le cœur endurci de ce pécheur s'attendrit, et il se convertit entièrement au

moment où il allait mourir dans l'impénitence; il fit au saint une confession édifiante et mourut de la mort d'un véritable pénitent (*Silbert's Hausb.* S. 359).

d. On a vu des hommes illustres, des savants absorbés dans des occupations multipliées réciter journellement le rosaire. Saint François de Sales, ce célèbre auteur ascétique, malgré ses nombreuses occupations ne laissait pas passer un jour sans consacrer le temps qu'il fallait à cette prière. Un jour qu'il avait étudié bien avant dans la nuit, et ne l'avait pas encore récitée, l'un de ses amis le priait de prendre son repos, l'engageant à remettre cette prière au lendemain; mais le saint lui répondit: « Mon ami! ce qui peut encore se faire aujourd'hui ne doit pas être renvoyé au jour suivant: » et il récita son rosaire comme de coutume. — Dans des temps plus récents, le bienheureux évêque Wittman, nonobstant ses nombreuses occupations, ne négligeait jamais de s'acquitter journellement de cette pieuse dévotion. Il portait toujours sur lui son chapelet (*Haid's Katech.* II, *und Sintzel's leb. Rosenk.*).

e. Cette pratique de dévotion à la sainte Vierge porte à juste titre le nom de Rosaire, car on peut en comparer les *Pater* et les *Ave Maria* à de magnifiques roses qui exhalent un parfum suave en l'honneur de Marie. — La rose se compose de trois parties, savoir : de feuilles vertes, d'épines et de fleurs, qui ont elles-mêmes plusieurs feuilles. Ces trois parties de la rose figurent le triple rosaire; les feuilles vertes représentent le mystère joyeux; les épines, le mystère douloureux, et la fleur dans son entier, le mystère glorieux. — Souvent aussi on compare cette prière à une couronne; les douze articles du Symbole sont les douze

pierres précieuses, les quinze *Pater* autant d'étoiles étincelantes comme l'or, et les cent cinquante *Ave Maria*, des roses, car Marie elle-même n'est-elle pas appelée par l'Eglise catholique « la rose spirituelle? » Le bienheureux Alanus disait : « Le Psautier de Marie est une couronne de gloire ornée des pierres précieuses des mérites de Jésus, et faite de l'or de l'amour de la bienheureuse Vierge Marie. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION.

Pages.
1. De l'empressement à assister aux instructions de la Religion. 13
   a. Exemples bibliques. *ibid.*
   b. Les Chrétiens des premiers siècles. 15
   c. Eloge que fait saint Chrysostôme de ses auditeurs. *ib.*
   d. Saint Martin enfant. 16
   e. Saint Ignace de Loyola. *ib.*
   f. Saint Augustin. *ib.*
   g. L'empereur Constantin-le-Grand. 17
   h. Saint Charles Borromée. *ib.*
   Comparaisons. *ib.*
2. De l'instruction des disciples du Christianisme dans les premiers siècles. 18

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI.

CHAPITRE PREMIER.

DES PROPRIÉTÉS DE LA FOI CONSIDÉRÉES COMME PREMIÈRE VERTU THÉOLOGALE.

A. A NOTRE FOI DOIT ÊTRE FERME. 21

1. *Héros de la foi dans l'ancien Testament.* *ib.*
   a. Abraham. *ib.*
   b. Nabuchodonosor. 22
   c. Eléazar. *id.*
   d. Le roi Antiochus. 23

Pages.
2. *Héros de la Foi dans les premiers siècles du Christianisme.* 24
a. Les Apôtres en particulier. ib.
b. Saint Etienne. 25
c. Saint Jacques le Majeur. ib.
d. Saint Jacques le Mineur. ib.
e. Les Chrétiens sous Néron. ib.
f. Saint Ignace le Martyr. 26
g. Sainte Félicité avec ses sept fils. 27
h. Sainte Blandine de Lyon. 29
i. Sainte Potamenne. 30
k. Sainte Agnès. ib.
l. Les quarante Martyrs. 31
Des différents tourments des martyrs en général. 33
3. *Héros de la Foi dans les temps modernes.*
a. Persécutions au Japon; martyrs de la fosse et de l'eau. 34
b. La mère et ses deux enfants. 36
c. Fisher et Thomas Morus en Angleterre, 37
d. Le règne de la Terreur en France. 38
aa. Le curé du petit séminaire de Clermont. ib.
bb. Les quatre prêtres au Hâvre. ib.
cc. Les onze cents dans la forteresse de Rhé. 39
e. Colombe et Agathe en Chine. 40
f. La persécution en Cochinchine. 42
g. Péter Lieu et ses enfants 43
h. Un prince impérial de la Chine. 44
4. Sentences. 45
B. NOTRE FOI DOIT ÊTRE VIVANTE. 46
1. *Exemples de l'ancien Testament.* ib.
2. *Exemples des premiers temps du Christianisme.* ib.
a. Les Chrétiens sous les Apôtres. ib.
b. Les Chrétiens de Corinthe. 47
c. Témoignage de Pline. 48
d. Témoignage de saint Justin. ib.
e. Témoignage de Tertullien. 49
3. *Les nouveaux Chrétiens du Japon.* 50
4. *Les nouveaux convertis du Paraguay.* 51

Pages.
5. *Ce qui empêche les païens de se convertir.* 52
Sentences. 53
Comparaisons. 54
Appendice.—*Du Symbole des Apôtres.* 55
a. Par qui il fut rédigé. *ib.*
b. De sa vertu, ou Pierre de Vérone. 47
c. Qu'il faut le réciter journellement. 48

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des douze articles du Symbole.

§ Ier. Du premier article du Symbole

A. DE LA CROYANCE DE DIEU.

1. *Dieu se reconnaît tout d'abord par ses œuvres.* 58
a. Socrate. *ib.*
b. Cicéron. 59
c. Sénèque. 60
d. Le Groënlandais. 61
e. L'astronome et son globe. 62
f. Le prudent Arabe. 63
2. *Dieu est incompréhensible dans sa grandeur.* *ib.*
a. Simonide. *ib.*
b. Timée. 64
c. Epictète. *ib.*
d. Saint Grégoire. *ib.*
e. Moïse. *ib.*
Comparaisons. *ib.*

B. AFFAIBLISSEMENT DE LA CONNAISSANCE DE DIEU PARMI LES PAIENS (*Idolâtrie.*).

1. *Conjectures sur l'origine de l'idolâtrie.* 65
2. *Absurdités de l'idolâtrie.* 68
3. *Impostures de l'idolâtrie.* 72
4. *Crimes et cruautés de l'idolâtrie.* 73

C. DES ATTRIBUTS DE DIEU.

1. *Dieu est éternel et immuable :* Vérités consolantes pour le juste. 78

Pages.

a. La prudente consolatrice. 78
b. Saint François le Séraphique. 80
c. Sainte Thérèse. *ib.*
d. Réponse de Zeuxis. *ib.*
e. Sentence de saint Augustin. 81
f. La veuve mourante. *ib.*

2. *Dieu est éternel :* Vérité terrible pour le méchant. *ib.*
a. Le criminel qui se réjouit du malheur d'autrui. *ib*
b. Le cuisinier auprès du feu. 83
Comparaisons. 84

II. DIEU SAIT TOUT ET EST PARTOUT.

1. *Pensée qui doit nous inspirer l'horreur du mal.* 85
a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Le portrait. *ib.*
c. Saint Bernardin. 86
d. Une conversion. *ib.*
e. L'empereur grec Basile et son fils. 87
h. Thalès. 88
i. Le roi Boleslas et son portrait. *ib.*
k. Saint Romuald. 89

2. *La pensée que Dieu sait tout et est partout doit nous exciter au bien.* *ib.*
a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Saint Nicolas. *ib.*
c. Sainte Elisabeth de Thuringe. 90
d. Sainte Hedwige de Pologne. *ib.*
e. Le philosophe Sénèque. *ib.*
f. Saint Chrysostôme. *ib.*

3. *La pensée que Dieu voit tout et est partout doit nous consoler dans nos souffrances.* 91
a. Exemples bibliques. *ib.*
b Saint Chrysostôme menacé. 93
c. L'innocence condamnée. 94
d. Sainte Elisabeth dans les persécutions qu'elle a endurées. *ib.*

Pages.
Sentences. 95
Comparaisons. *ib.*

III. DIEU EST SOUVERAINEMENT SAGE.

Sa sagesse apparaît : A. *Dans l'œuvre de la création.* B. *Dans le gouvernement des affaires humaines.* — 1° *Dieu dirige toutes choses vers une bonne fin.* 2° *Les voies de la divine Providence sont souvent admirables.* 97

a. L'empereur Marcien. 101
b. Le missionnaire et le père de famille. 102
c. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande. 105
d. Saint Anscaire. 106
e. Sainte Bathilde, esclave et reine. 107

3. *Plus le danger est imminent, plus aussi le secours du Seigneur est proche.* *ib.*

a. Saint Paulin et la dette. *ib.*
b. Saint Malchus et la caverne d'un lion. 108
c. L'enfant et le loup. 111
d. L'enfant dans une chambre en feu. *ib.*
e. Le tailleur Hermann et son dénûment. 112
f. Siaborri resté trois jours sous les décombres. 114
g. Les angoisses d'un père. 115
h. La barque. 117
i. Le mur merveilleux. 118
k. L'enfant et la foudre. 119
l. Le chant du perroquet. 120

4. *Dieu nous envoie souvent des souffrances comme moyen de salut.* 121

a. Exemples bibliques. *ib.*
d. Sainte Monegonde. 122
e. L'ermite et son trésor. 123
f. La jambe cassée. *ib.*
Sentences. 124
Comparaisons. 125

IV. DIEU EST TOUT-PUISSANT.

A. La toute-puissance de Dieu se manifeste : 1° *Par la*

Pages.

création et la conservation du monde (Voir dans la Bible l'histoire de la création). 2° *Par ses miracles.* 129

B. La pensée de la toute-puissance de Dieu doit être pour nous un sujet :

1. *De consolation et d'encouragement.* 130
   a. Exemples bibliques. *ib.*
   b. La jeune fille au moment de la tempête. 132
   c. Saint Paul l'Ermite et son pain. 133
   La pensée de la toute-puissance de Dieu doit aussi en revanche :
2. *Nous inspirer des sentiments d'humilité.* 134
   a. Nabuchodonosor. *ib.*
   b. Le roi Alphonse. *ib.*
   c. Le roi Clotaire. 135
   d. Saint Canut. *ib.*
   e. Le bouffon de la cour. *ib.*

V. DIEU EST SOUVERAINEMENT BON ET MISÉRICORDIEUX. 136

Exemples bibliques. *ib.*
Saint Augustin. 138
Sentences. 139

VI. DIEU EST SOUVERAINEMENT JUSTE. 140

A. *Dieu récompense souvent le bien déjà dès ce monde.* *ib.*
   1. Exemples bibliques. *ib.*
   2. L'empereur Constantin et le trésor. 141
   3. Sainte Elisabeth et son époux. 142
   4. Le roi Alfred et le dernier pain. *ib.*

B. *Dieu punit souvent le mal déjà dès cette vie.* 148
   1. *Exemples bibliques.* *ib.*
   2. *Sévérité des châtiments de la justice divine prouvée par l'histoire.* 145
      a. Mort de Néron. *ib.*
      b. Fin misérable de Valérien. 146
      c. Les meurtriers de saint Cyrille. *ib.*
      d. Mort d'Hunérich. 147
      e. Saint Benoit. *ib.*

Pages.
f. Mort de Constantin. 148
g. Le roi Offa et son tombeau. *ib.*
h. Socrate et ses ennemis. 149
i. L'assassin de saint Kilien. 150
k. Jean Wiclef. 151
l. Le dragon et le Juif. 152
Sentences. 153

VII. DE LA SAINTE TRINITÉ.

1. *Le dogme de la sainte Trinité est incompréhensible.* *ib.*
a. Légende de saint Augustin. *ib.*
b. Sentence de saint Bernard. 154
c. Les Antitrinitaires. 155
Comparaisons. 156

VIII. DU SIGNE DE LA CROIX.

1. *L'usage du signe de la croix est très-ancien.* 157
a. Témoignage de saint Ignace. *ib.*
b. Témoignage de Tertullien. *ib.*
c. Témoignage de saint Cyrille. *ib.*
2. *On a, de tout temps, attribué une grande vertu au signe de la croix.* 158
a. Firmus et Rusticus. *ib.*
b. Saint Hilarion et la tempête. *ib.*
c. Saint Sabinien et les serpents. *ib.*
d. Saint Benoît et le breuvage empoisonné. 159
e. Guérison d'un cancer. 160
f. La femme et son œil malade. *ib.*
g. Sainte Justine. 161

IX. DES CRÉATURES DE DIEU LES PLUS REMARQUABLES.

1. DES ANGES. 161
1. *Du nombre des Anges et de leurs Chœurs.* *ib.*
2. *De l'amour des Anges pour les hommes et de leur protection.* 162
Exemples bibliques. *ib.*
a. Saint Pierre délivré par un ange. 164

Pages.
b. L'Ange gardien médecin. 164
c. L'Ange gardien indiquant le chemin. 165
d. L'enfant sous une grêle de boulets. 166
e. Le berceau. 167
f. La fille sous un monceau de bois. ib.
Sentences. 168

2. *Des Anges déchus.* 169
a. La chute des Anges. ib.
b. La malice des Anges déchus. 170
c. Qui a créé le démon ? 171
d. Le démon ressemble à un chien enchaîné. ib.
Sentences. ib.

B. De l'homme. 172
1. *Du corps de l'homme et de ses prérogatives.* ib.
2. *De l'âme ou de l'esprit de l'homme.* 174
a. L'âme, une image de Dieu. ib.
b. O âme, quelle est votre valeur ! 175
c. Une comparaison. ib.
Avertissement écrit sur le carreau d'une fenêtre. ib.

§ 2. Du deuxième article du Symbole.

I. DU NOM DE JÉSUS.

1. *Du respect dû au nom de Jésus.* 177
a. Le bienheureux Julien. ib.
b. Saint François d'Assise. ib.
c. Le bienheureux Suso. 178
d. L'empereur Justinien. ib.
e. Saint Ignace et un religieux de son ordre. ib.

2. *De la vertu du nom de Jésus.* ib.
a. Exemples bibliques. ib.
b. Témoignages d'Origène. 179
c. Les païens philosophes. ib.
d. Le comte Armogaste. 180
Sentences. 181

II. DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Arius et son châtiment.* 182

Pages.
2. *Les trois cents confesseurs.* 185
3. *Les douze petits apôtres de Carthage.* 186
4. *Belle comparaison de Carthage.* 187
5. *Consultation de l'empereur Auguste.* 188

§ 3. Du troisième article du Symbole.

1. *Nazareth.* 190
2. *Bethléem.* 192
3. *La crèche.* 194
4. *Du respect que l'on doit avoir pour l'Enfant Jésus.* ib.
   a. Saint Jérôme. ib.
   b. La première représentation de la crèche due à saint François. 195
   c. Le marchand charitable. ib.
   d. Saint Antoine de Padoue et l'Enfant Jésus. 196
   e. Les prédications des enfants auprès de la crèche de Rome. ib.
5. *Du premier ennemi de l'Enfant Jésus, Hérode.* 197
6. *Du temple de Jérusalem, particulièrement à l'époque de Jésus-Christ.* 198
7. *Du lieu de la naissance de saint Jean et de son séjour dans le désert.* 200
8. *Du Jourdain et des lieux où Jésus fut tenté par le démon.* — Le désert de la Quarantaine. 203
9. *Des Pharisiens, des Saducéens, des Grands-Prêtres et des Samaritains.* 204

§ 4. Du quatrième article du Symbole.

I. DES LIEUX DE LA PASSION, DE LA CROIX ET DU SAINT-SÉPULCRE.

1. *La montagne des Oliviers.* 207
2. *L'escalier sacré.* 209
3. *La flagellation.* ib.
4. *Les douze stations du Chemin de la Croix.* 210
5. *Le Crucifiement.* 212
6. *De l'invention et de l'exaltation de la sainte Croix.* 214
7. *De l'église du Saint-Sépulcre.* 216

Pages.

II. DE LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS SOUFFRANT.

1. *De l'usage qui s'est introduit d'imiter la croix du Sauveur.* 219
2. *La considération des souffrances du Sauveur a toujours été très-salutaire.* 223
   a. Saint Paul. *ib.*
   b. Le miroir surprenant. 223
   c. Sainte Elisabeth et sa couronne. 224
   d. Sainte Marguerite. *ib.*
   e. Exemple admirable de patience. 225
   f. La consolation des mourants. 226
   g. Saint Casimir. 227
   h. Le roi de Naples. *ib.*
3. *Le crucifix est le livre le plus instructif.* 228
   a. Le livre de prédilection de saint Benitius. *ib.*
   b. La bibliothèque de saint Bonaventure. *ib.*
   c. Le conseil du maître des novices. *ib.*
   d. La chaire et la croix. 229
4. *Le crucifix nous prêche l'amour des ennemis.* *ib.*
   a. Saint Elzéare. *ib.*
   b. Le Vendredi saint. 230
   Sentences. 231
   Comparaisons. 232

§ 5. **Du cinquième article du Symbole.**

1. *Sentences des saints Pères sur ces paroles :* « Descendu dans les enfers. » 234
2. *Sentences des saints Pères sur ces paroles :* « Ressuscité des Morts. » 235
3. *Solennité de la fête de Pâques.* 236
4. *Miracle de la nuit de Pâques.* 237
5. *Martyrs du jour de Pâques.* *ib.*
6. *Confession de sainte Marguerite.* 238
7. *Nous devons aussi ressusciter avec Jésus-Christ.* 239
8. *Origine des Œufs de Pâques.* 242

Pages.

§ 6. Du sixième article du Symbole.

1. *Le lieu de l'Ascension et la mort du pèlerin sur la montagne des Oliviers.* 243
2. *Remarque de saint Augustin.* 244
Réflexion sur la triple entrée de Jésus. *ib.*

§ 7. Du septième article du Symbole.

1. *La ruine de Jérusalem, figure du dernier jugement.* 245
2. *Sainte Méthode.* 255
3. *Saint Paul et le gouverneur Félix.* 256
4. *Le Livre des trois feuillets.* *ib.*
5. *Sainte Elisabeth.* 257
6. *Prédication de saint Ephrem.* *ib.*
Sentences. 259
Comparaisons. 260

§ 8. Du huitième article du Symbole.

DE LA TROISIÈME PERSONNE DE LA SAINTE TRINITÉ, LE SAINT-ESPRIT.

1. *Figures du Saint-Esprit.* 261
2. *Le Saint-Esprit est vraiment Dieu.* 262
3. *Le Saint-Esprit procède du Pere et du Fils.* 263
Sentences. 264
Comparaisons. 265

II. DES DONS DU SAINT-ESPRIT.

Observations sur les différentes espèces de grâces. 266

De la grace sanctifiante. 269
(Voir le chap. IV des Sacrements.)

De la grace efficace. *ib.*
1. *Exemples bibliques.* 270
2. *Conversion de saint Augustin.* 271
3. *Sainte Marie d'Egypte.* 272
4. *Saint Ignace.* 275
5. *Pénitence de sainte Eudoxie.* 276
6. *Changement de saint Sulpice Sévère.* 277

Pages.
7. *Les deux criminels.* 278
8. *Pons de Laraze.* 279

DES DONS EXTRAORDINAIRES DE LA GRACE. 281

1. *Don des langues.* *ib.*
a. Saint Dominique et ses compagnons allemands. *ib.*
b. Saint Vincent Ferrier et saint Antoine de Padoue. 282
c. Saint François Xavier. *ib.*

2. *Don des miracles.* 283
a. Saint Pierre l'Ermite. *ib.*
b. Saint Bernard. *ib.*
c. Saint François d'Assise. 284
Sentences sur les grâces. 285
Comparaisons. 286

§ 9. Du neuvième article du Symbole.

I. DE L'EGLISE CATHOLIQUE EN GÉNÉRAL.

1. *Symbole de l'Eglise catholique.* 287
2. *Il n'y a de salut que dans l'Eglise catholique* (parabole). 288
3. *Les marques d'un vrai catholique.* 290
4. *L'unité de foi ne se trouve que dans l'Eglise catholique.* 291
5. *Les Protestants sont divisés sur les articles les plus essentiels.* 292
6. *L'Eglise de Rome est la mère de toutes les Eglises.* *ib.*
7. *Un argument irréfutable.* 293
8. *Singulière réponse de quelques docteurs protestants.* 294
9. *Qu'il faut se soumettre humblement au jugement de l'Eglise catholique.* *ib.*
10. *Consolation de Monseigneur de Cheverus.* 295
11. *Touchant exemple d'humilité.* 296

II. DE LA PRIMAUTÉ DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

1. *Témoignage des premiers siècles touchant la primauté dans l'Eglise catholique.* 297
2. *Antique monument concernant la primauté de Pierre.* 299

Pages.
3. *Des protestants eux-mêmes se prononcent en faveur de la primauté.* 299
4. *Chronologie des Papes.* 300
5. *Insignes de la papauté.* 301
6. *Ce qui se passe à la mort d'un Pape.* 303
7. *Comment on élit un nouveau Pape.* 307
8. *Couronnement d'un nouveau Pape.* 311

III. DE LA COMMUNION DES SAINTS.

Béatification et canonisation. 315
Comment on canonisait autrefois. ib.
Comment on béatifie aujourd'hui. 316
Comment on canonise aujourd'hui. 318
Sévérité dans l'examen des miracles. ib.

§ 10. Du dixième article du Symbole.

1. *De la rémission des péchés dans l'ancien Testament.* 320
2. *Que les païens soupiraient ardemment après la rémission des péchés.* 323
3. *Consolations que donne la certitude de la rémission des péchés.* 326
4. *Saint Arnoulphe et son anneau.* 327
5. *Dieu ne demande pas la mort du pécheur.* 328
Sentences. 329
Comparaisons. 330

§ 11. Du onzième article du Symbole.

1. *De la résurrection de la chair.* 331
2. *Les frères Machabées et la vision du prophète Ezéchiel.* ib.
3. *Vision de l'évangéliste saint Jean.* 333
4. *Consolation de saint Jean.* ib.
5. *Confession du martyr Jonas.* ib.
6. *Explication d'Eutichès sur son lit de mort.* 334
7. *Manières de représenter saint Jérôme.* ib.
8. *Inquiétudes de sainte Monique.* ib.
Comparaisons et Sentences. 335

Pages.

§ 12. **Du douzième article du Symbole.**

1. *Doutes sur l'immortalité de l'âme.* 337
2. *La pensée de l'éternité console et fortifie.* 339
   a. Exemples bibliques. *ib.*
   b. Sainte Félicité. 340
   c. Saints Marc et Marcellin. 341
   d. Saint Mayeul console ses frères. *ib.*
   e. Contemplation sur le lit de mort. *ib.*
   f. La plus consolante réponse à la question la plus importante. 342
   g. Les deux mots d'adieu. *ib.*
   h. Pieuses questions d'un mourant. *ib.*
   i. Nous verrons un jour Dieu tel qu'il est. 343
   k. Heureuse nouvelle sur le lit de mort. *ib.*
   Sentences et Comparaisons. 344

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ESPÉRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ESPÉRANCE EN GÉNÉRAL.

« *Béni soit celui qui espère au Seigneur.* » 347
   a-g. Exemples bibliques. *ib.*
   h. Paroles de saint Bernard sur son lit de mort. 350
   i. Dernière consolation de saint Wenceslas. *ib.*
   k. Résignation de saint François de Sales. *ib.*
   l. Heureuse navigation de saint Ignace. 351
   m. Belle réponse à une question mordante. 352
   n. Consolation d'un pauvre malade. 353
   o. Parole consolante de l'empereur Maximilien II. *ib.*
   p. Paroles de saint Apollonius. 354
   q. Le juste peut toujours être serein. *ib.*
   Sentences. *ib.*
   Comparaisons. 355

Pages.

CHAPITRE DEUXIÈME.

§ I. De la Prière en général.

A. DU ZÈLE QU'IL FAUT AVOIR POUR LA PRIÈRE.

Exemples bibliques. 357
Autres exemples. 360
a. Saint Antoine. *ib.*
b. Saint Arsénius. *ib.*
c. Saint Martin de Tours. 361
d. Sainte Trasilla. *ib.*
e. Saint Louis. *ib.*
f. Les saints en général. 362

2. DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PRIÈRES.

1. *Prière pour louer et glorifier Dieu.* 363
a-f. Exemples bibliques. *ib.*
g. Les premiers Chrétiens. 365
h. Saint Alexandre et son couvent. *ib.*
2. *Prière pour demander quelque faveur.* *ib.*
a-h. Exemples bibliques. *ib.*
i. Saint Siméon Stylite. 368
k. Sainte Geneviève de Paris. *ib.*
3. *Prière d'actions de grâces.* 369
a-b. Exemples bibliques. *ib.*
Siége de Constantinople. 370
4. *Prière pour obtenir le pardon de ses péchés.* 371
a-b. Exemples bibliques. *ib.*
c. Prière pour la pénitente Thaïs. 373
5. *Prière pour le prochain.* *ib.*
a. *Nous devons aussi prier pour autrui.* *ib.*
aa. Exemples bibliques. *ib.*
bb. La légion Fulminante. 374
cc. Saint Jacques priant pour la conservation de Nisibe. 375
dd. Sainte Monique priant pour son fils. *ib.*
b. *Nous devons aussi nous recommander aux prières d'autrui.* *ib.*
aa. Exemples bibliques. *ib.*

Pages.

bb. Saint Auxence. 376

cc. Les habitants d'Antioche et le laboureur. 377

3. COMMENT NOUS DEVONS PRIER.

1. *Nous devons prier au nom de Jésus.* 379

a. Les Mahométans dans le désert. *ib.*

b. Sainte Christiana, esclave. 380

c. Une parabole. 381

d. Une comparaison. 382

2. *Nous devons prier avec un cœur contrit et humilié.* *ib.*

a. Exemples bibliques. *ib.*

b. La meilleure représentation pendant la prière. 383

c. Conseil de saint Paphnuce. 384

d. Le concile de Tours. *ib.*

e. Saint Arsène. *ib.*

3. *Nous devons prier en esprit et en vérité, (c'est-à-dire dévotement).* 385

a. Comparaisons de saint Leutgarde. *ib.*

b. Remède de saint François d'Assise. *ib.*

c. Saint Ludger. 386

d. Saint Louis de Gonzague. 387

e. Paroles de saint Césaire. *ib.*

f. Charles-Quint et l'audience. *ib.*

4. *Nous devons prier avec foi et confiance.* 387

a. Exemples bibliques. *ib.*

b. Saint Ignace au milieu de la tempête. 388

c. Saint Colomban parmi les loups. 389

d. Sainte Catherine. *ib.*

Sentences. 390

Comparaisons. *ib.*

2. De l'Oraison Dominicale en particulier.

a. Lieu où cette prière doit avoir été apprise. 392

b. Le *Notre Père* un extrait de l'Evangile. *ib.*

c. La prière du Fils est celle qui est la plus agréable au Père. 393

d. Le *Notre Père* renferme toutes les autres prières. *ib.*

Pages.
e. Comparaison du bienheureux Jordan. 393
f. Sentence de saint Denis. *ib.*
g. Pourquoi sept prières dans l'Oraison Dominicale ? *ib.*
h. Le comte sur le chemin de l'échafaud. 394

De l'invocation. — Notre Père qui êtes aux cieux ! *ib.*

a. Consolation de saint François. *ib.*
b. Exil de saint Chrysostôme. *ib.*
c. L'orphelin sur la tombe de son père. 395
d. Sentences de saint Léon et de saint Cyrille. 396

Ire DEMANDE. — 1. Que votre nom soit sanctifié. 397

a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Le pape Pie V. 398
c. Saint Ignace de Loyola. *ib.*
d. Humilité de saint Ambroise. *ib.*
e. Le grand Gerson, catéchiste des enfants. *ib.*
f. La reine Blanche et ses enfants. 399
h. Retraite d'un missionnaire. *ib.*

2. *Du zèle pour la conversion des pécheurs.* 400

a. L'apôtre saint Jean et les égarements d'un jeune homme. *ib.*
b. Belle conduite de saint Grégoire. 401
c. Saint Basile sur son lit de mort. 402
d. Sainte Monique. *ib.*
e. Prière de sainte Thérèse pour les pasteurs des âmes. *ib.*
f. Les Dames du Bon Pasteur. 403
g. L'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. 405

3. *Du zèle contre le blasphème.* *ib.*

a. Saint Auxence. 406
b. Jean Hurtado. *ib.*
c. Claude Bernard et le soufflet. *ib.*
d. Le missionnaire et les enfants qui blasphèment. *ib.*
e. L'enfant courageuse. 407
f. Le cocher blasphémateur. 408
g. L'aubergiste emportant son crucifix. *ib.*
h. Belle réponse. 409
Comparaisons. 410

Pages.
IIe Demande. — *Nous devons prier et contribuer à ce que le royaume de Dieu s'accroisse : 1° au dehors.* 410
a. Le Collége de la Propagande à Rome 411
b. Œuvre de la Propagation de la Foi. 413
c. L'œuvre de la Sainte-Enfance. *ib.*
d. Saint François Xavier, apôtre des Indes. 416
e. Souffrances et joies des missionnaires. 418
2° *Que le royaume de Dieu s'accroisse au dedans.* 422
Exemples bibliques. *ib.*
a. L'empereur Héraclius. 424
b. Zèle infatigable de saint François Xavier. 425
c. Saint Vincent de Paul. 426
d. Saint François de Sales. 427
e. Prière de sainte Madeleine et de sainte Thérèse. *ib.*
f. Le dernier *Notre Père.* 428
h. Le confesseur infatigable. *ib.*
i. Des païens eux-mêmes ont travaillé à l'extension du royaume de Dieu. *ib.*
3° *Que le royaume de Dieu s'accroisse dans le Ciel.* 429
a. Souvenirs de saint Paul. *ib.*
b. Prière de saint Adelar. *ib.*
c. Plainte touchante de saint Colomban. 430
d. Un ange de plus dans le ciel. *ib.*
IIIe Demande. — *Que la volonté de Dieu s'accomplisse : 1° par nous.* 431
a. Le Sauveur lui-même. *ib.*
b. La Mère de Dieu. *ib.*
c. Souhait de saint Augustin. 432
d. Une prière. *ib.*
e. Saint Vincent de Paul. *ib.*
f. Aveu de sainte Thérèse. 433
g. Régularité de sainte Madeleine de Pazzi. *ib.*
h. Ce qui rend le chemin du Ciel si étroit. *ib.*
2° *La volonté de Dieu doit se faire avec nous et dans nous.* 434
a et *b.* Exemples bibliques. *ib.*
c. Conseil de saint Macaire. 435

Pages.

d. Sérénité continuelle de saint Martin. 435
e. Le principe de toutes les vertus. *ib.*
f. Le mendiant toujours satisfait. *ib.*
g. Prière de sainte Lydvine. 436
h. Sainte Elisabeth à la mort de son époux. *ib.*
i. Un ami de Dieu. *ib.*
k. Résignation de l'empereur Ferdinand II. 437
l. Un homme toujours content. 438
m. Saint Remi lors de l'incendie de ses greniers. *ib.*
n. Ne pas préférer sa volonté à celle de Dieu. 439
Sentences. 440
Comparaisons. 441

IVe Demande. — 1° *Nous devons prier pour obtenir notre pain quotidien, et remercier quand nous l'avons obtenu.* 442
a. Première mention de la prière avant les repas. *ib.*
b. Le Sauveur lors de la multiplication des pains. *ib.*
c. Saint Paul se rendant à Rome. 443
d. Mœurs des premiers Chrétiens. *ib.*
e. Origine des Rogations et des Litanies. *ib.*

2° *Nous devons aussi travailler pour obtenir notre pain quotidien.* 445
a. Devise de Salomon. *ib.*
b. Occupation du Fils de Dieu. *ib.*
c. L'apôtre artisan. 446
d. Qui ne travaille pas ne doit pas manger. *ib.*
e. Mœurs du Pérou. 447
f. Sévérité de Caton. *ib.*
g. Le fortuné pays. *ib.*
h. Loi sévère en Egypte. *ib.*
i. Moyen naturel d'ensorceler. 448
k. Le roi laborieux. *ib.*
l. Sévérité des Bramines. *ib.*
m. Le trésor enfoui. *ib.*

3° *Nous devons en outre partager notre pain quotidien avec les pauvres.* 449
a. Job, père des pauvres. *ib.*
b. Le malheureux Tobie. *ib.*

Pages.
c. Les Chrétiens sous les Apôtres. 450
d. Le paupérisme dans les premiers siècles du Christianisme. *ib.*
e. Exemple attrayant. 451
f. Aveu de l'empereur Julien. 452
g. La mère des pauvres. *ib.*
h. Le petit intercesseur en faveur des pauvres. *ib.*
i. Saint Adalbert enfant. *ib.*
k. Touchant exemple de compassion. 453
l. Comme il est beau d'arriver comme un ange du Ciel au moment de la nécessité. *ib.*

APPENDICE. — *Du peu d'estime que l'on fait du pain.* 458

Ve DEMANDE. — 1° *Nous devons prier Dieu souvent et avec instance qu'il nous pardonne.* 461

a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Les yeux devenus des fontaines de larmes. 462
c. Prière de saint Augustin. *ib.*
d. La pénitence de Thaïs. 463
e. Saint Louis de Gonzague. *ib.*
f. Pleurs continuels de saint Arsène. *ib.*

2° *Nous devons aussi pardonner volontiers aux autres.* 464

a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Avertissement du diacre. *ib.*
c. Ne vous endormez jamais le ressentiment dans le cœur. *ib.*
d. Crime de haute trahison. *ib.*
e. Les rebelles vaincus. 465
f. Le curé qui sonne l'alarme. 466
g. Belle prière. 467

VIe DEMANDE. — 1° *Nous devons éviter autant que possible les tentations.* *ib.*

a. Exemples bibliques. 468
b. La sage fuite. 469
c. Principe de saint Arsène. *ib.*
d. Paroles de saint Jérome. *ib.*
e. Sage conduite de Scipion l'Africain. *ib.*

Pages.
f. Aide-toi, le ciel t'aidera. 470
2° *Nous devons combattre les tentations avec persévérance.* *ib.*
a. Exemples bibliques. *ib.*
b. Combats de saint Jérôme. *ib.*
c. Les meilleures armes. 471
d. Pensée amère mais salutaire, 472
e. Parole consolante de saint Bernardin. *ib.*
f. Ayez soin de bien fermer ! *ib.*
g. Victoire de saint Thomas d'Aquin. *ib.*

Dieu envoie aussi des tentations aux justes afin de mettre leur vertu à l'épreuve. 473
a. Exemples bibliques. 474
b. Le prudent conseiller. 475
c. Comparaison frappante. *ib.*
d. Le jeune homme courageux. *ib.*
e. L'humble aveu. 476
f. Plainte affectueuse. *ib.*
Sentences. *ib.*
Comparaisons. 477

VII[e] DEMANDE. — 1° *Le plus grand de tous les maux, c'est le péché.* 478
a. Exemples bibliques. *ib.*
b. La veuve persécutée ou réponse consolante. 480
c. Une seule fois c'est déjà trop. 481
d. La reine et son jeune prince. *ib.*
e. Le choix. *ib.*
f. Consolation d'un paysan. 482
g. Sage réponse. *ib.*
h. Paroles remarquables d'un païen. *ib.*

2° *Nous pouvons aussi demander dans nos prières d'être délivrés des maux temporels.* *ib.*
a. Exemples bibliques, *ib.*
b. Guérison merveilleuse. 484
c. Tremblement de terre et prière. 485
d. Saint Loup et la ville de Troyes. 486

3° *Les maux temporels sont souvent très-utiles au salut.* *ib.*

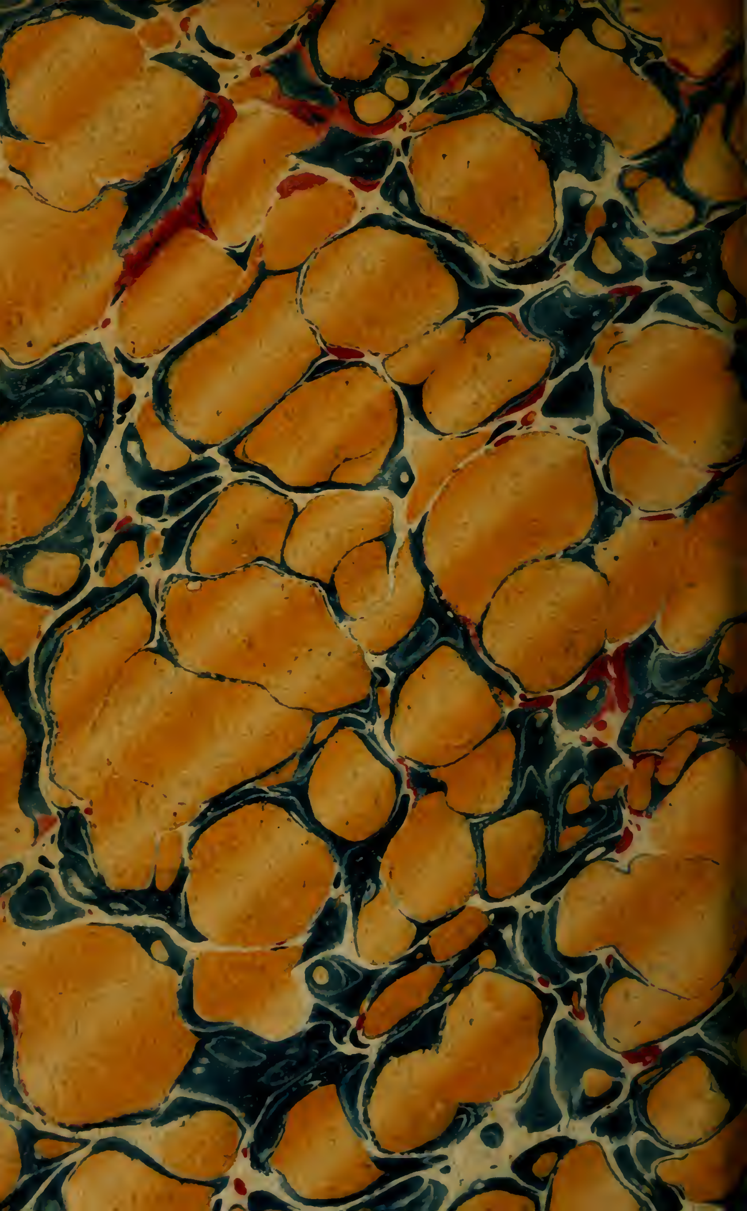
Pages.
a. Blessure de saint Ignace. 487
b. Saint Servulus. *ib.*
c. La croix qui tombe. *ib.*
d. Le baron de Géramb. 488
e. Saint François le Séraphique, sa prière. 489
f. Dieu châtie celui qu'il aime. *ib.*
g. Le désir des souffrances. 490
h. L'amour des souffrances. *ib.*
i. Prière de sainte Thérèse et de saint Augustin. 491
k. Un aveugle guéri et redevenu aveugle. *ib.*
Sentences. *ib.*
Comparaisons. 493

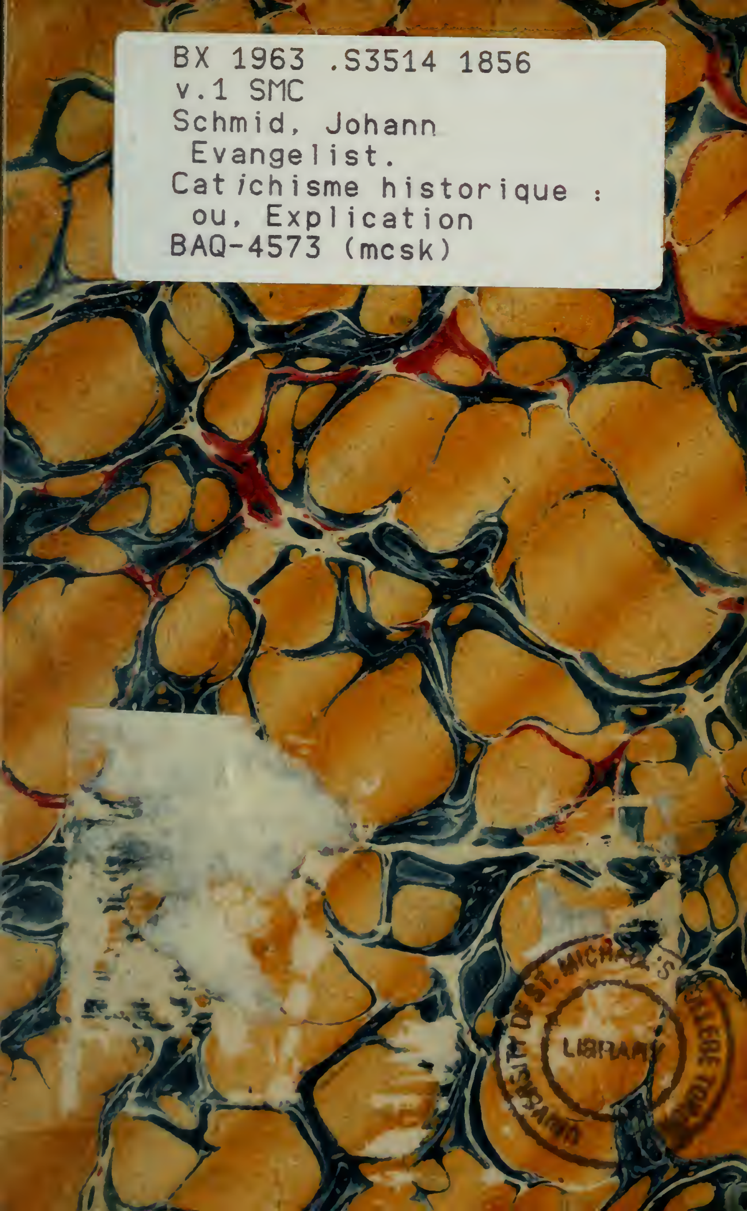
3. De la Salutation angélique.

1. *De l'*Ave Maria. 495
a. L'usage de l'*Ave* Maria. *ib.*
b. Le peuple d'Ephèse. 496
c. *Ave*, renversé : — *Eva*. 497
2. *De l'*Angelus. — Introduction à cette prière. *ib.*
3. *Du saint Rosaire.* 499
a. Comme le saint Rosaire a été introduit. *ib.*
b. Origine de la fête du saint Rosaire. 502
c. Vertu du saint Rosaire. 503
d. Empressement à prier le Rosaire. 504
e. Beauté du Rosaire. *ib.*

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CAEN.—IMPRIMERIE DE E. POISSON.




BX 1963 .S3514 1856
v.1 SMC
Schmid, Johann
Evangelist.
Catéchisme historique :
ou, Explication
BAQ-4573 (mcsk)
LIBRARY

